



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

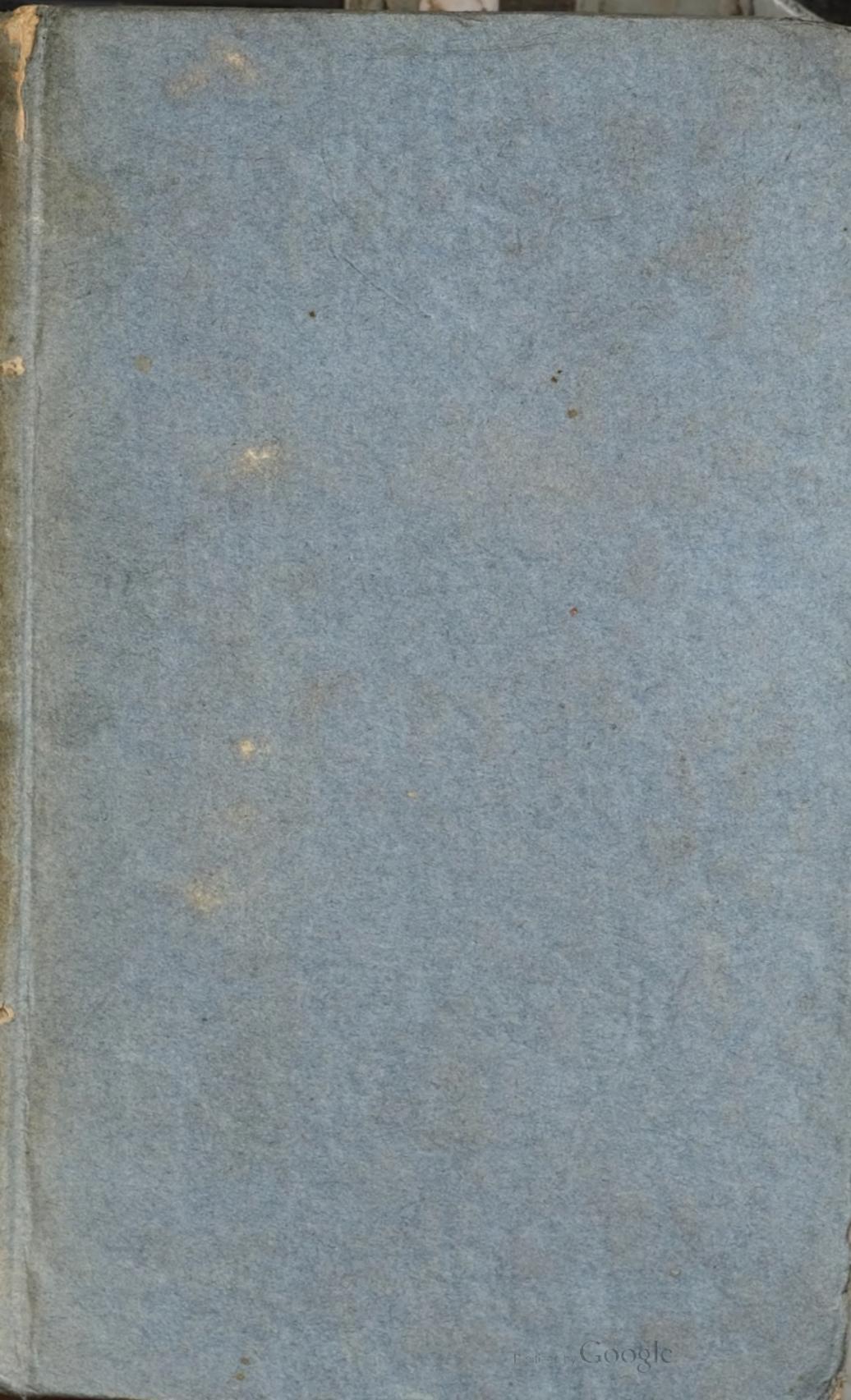
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3319.

Antoine Cosgran

65 E 1955

 Národní knihovna ČR
Historické fondy

65 E 1955/P.1

Národní knihovna



1003305886

LA REGLE
DES DEVOIRS

QUÉ LA NATURE INSPIRE
A TOUS LES HOMMES:

PREMIERE PARTIE.

On trouvera dans la même boutique
les Leçons de la Sagesse sur les défauts
d'autrui, in-12. trois Volumes

658 1955 / I.

LA REGLE DES DEVOIRS

QUE LA NATURE INSPIRE
A TOUS LES HOMMES.

*Naturaliter ea, quæ legis sunt, faciunt;
ejusmodi legem non habentes*
Epist. ad Rom. c. ij. v. 14.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS;

Chez BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques,
à la Science, & à l'Ange Gardien.

M. D C C. L V I I I.

Avec Approbation & privilège du Roy.



Lobkovická knihovna

T A B L E

Des Chapitres contenus dans cette
premiere Partie.

INSTRUCTION Préliminaire. page 1

CH. I. *La plus serieuse étude de l'homme , c'est de s'assurer s'il a des devoirs à remplir dans la vie présente , & s'il doit attendre une autre vie. Ces deux vérités , quoique souvent démenties dans la pratique , ont toujours été reconnues dans la spéculation. Les raisons d'en douter , méritent à peine d'être réfutées. Une instruction parfaite sur ce sujet , est néanmoins d'un trop grand intérêt pour ne la pas desirer. Pour y parvenir , il ne s'agit que de bien connoître l'homme. C'est de notre propre fond que nous tirons nos premieres connoissances ; elles portent avec elles des sûretés dont on ne peut douter : écarts de ceux qui n'ont pas suivi cette méthode. Faux sens dans lequel on a pris le précepte de se connoître soi-même. Avantage de l'homme sur tous les êtres vivans , du côté même des facultés du corps. Sa supériorité par celles de l'esprit. Sa vraie grandeur se tire de ses affections. On découvre en lui deux sentimens inaltérables , l'amour de la justice & le desir de la gloire. Ces deux sentimens aprofondis décident de*

la regle de ses mœurs, & lui font même entre-voir le fondement de ses espérances. 34

CH. II. *Les plus simples attentions suffisent pour découvrir la réalité de ce que nous nommons en nous le sentiment ou l'amour de la justice. Les objets des sens font sur nous des impressions qui ne dépendent point de leurs organes ; c'est par ces impressions qu'ils nous plaisent ou nous déplaisent. Chaque être est susceptible d'une perfection dont l'idée s'imprime dans nos esprits à la première vûe : s'ils s'en éloignent, nous les trouvons défectueux. Les arts entreprennent de corriger ces défauts ; & les arts ne se forment que sur des observations de la nature. Les yeux nous font pénétrer plus avant que la superficie qui les frappe. Nous lisons l'homme entier dans son visage, & tous ces jugemens sont en nous involontaires. Il n'en est point de plus puissant sur nous que celui des oreilles : la Musique & l'Eloquence sont comme maîtresses de toutes nos affections. Des impressions semblables nous font faire le discernement des bonnes & des mauvaises actions ; preuves accumulées qui font voir que ce discernement est produit par la qualité même des objets. Diverses expériences réfléchies qui concourent à nous convaincre que nous sommes nés pour la justice.* 58

CH. III. *La notion du bien & du mal moral est universelle, & dès-là même elle est natu-*

DES CHAPITRES.

vij

relle à tous les hommes, comme il est naturel aux arbres de porter du fruit de leur espece. Les premiers principes ne sont incontestablement vrais, que parce que ce sont des notions communes. Or l'uniformité des notions ne naît que de l'uniformité du sentiment : donc un sentiment universel est une preuve irrésistible de vérité. Vains efforts d'un écrivain célèbre contre cette preuve tirée du sentiment unanime. Vaines chicanes sur le fait de l'unanimité des notions morales. La corruption des mœurs n'a jamais effacé dans aucune nation l'idée du vice & de la vertu. Il est absurde de se plaindre que ce qu'on nomme le droit naturel ne rende aucune raison de ce qu'il commande & de ce qu'il défend. L'objection tirée de ce qu'une nation nomme bien ce qu'une autre nomme mal, se détruit d'elle-même ; elle suppose que la distinction du bien & du mal subsiste par-tout. Cette distinction n'a pû se faire que par la différente impression des objets. La différence des jugemens dans l'application des principes a pu n'être de deux méprises faciles à corriger, avec le secours des maximes qui n'ont jamais été contestées : c'est une exagération d'avancer qu'il n'est aucune maxime de cette espece. Les plus fameux écrivains de tous les tems ont reconnu l'unanimité de la distinction du bien & du mal moral, & se sont fondés sur cette unanimité pour établir la réalité des loix naturelles. On peut citer en faveur de

a iij

cette vérité le suffrage même de ceux qui l'ont contredite. Ils ont démenti leurs systèmes par leurs mœurs. 85

CH. IV. *Les adversaires des loix naturelles leur donnent pour causes les effets qu'elles ont produits : c'est un raisonnement renversé ; l'opinion publique en est , disent-ils , l'origine. Mais quelle est l'origine de l'opinion publique ? c'est l'écueil-où leur système vient échoïer. Les termes de bien & de mal moral introduits dans toutes les langues , sont une nouvelle preuve que les objets de ces termes ont fait la même impression sur l'esprit de tous les peuples. Confondre le bien moral avec l'utilité , c'est aussi confondre les plus pures idées que les hommes en ont eues dans tous les tems. Les loix civiles n'ont point introduit l'idée du droit ; il étoit avant elles , il subsiste encore sans elles en divers endroits. C'est sur ce droit qu'elles sont toutes fondées ; c'est par ce droit qu'on les établit , qu'on les réforme , qu'on les rectifie , qu'on les abroge : elles n'atteignent jamais à toute l'étendue de ce droit. La justice qu'elles prescrivent n'est que l'ombre de celle où les hommes doivent aspirer.* 112

CH. V. *Dans les actions même indifférentes , nous nous reprochons de n'avoir pas suivi ce que la raison nous disoit. Ces reproches sont infiniment plus cuisans quand nous avons violé la regle des mœurs. La honte & les remords se font remarquer jusques dans les enfans. Ils sen-*

DES CHAPITRES. ix

vent le mal qu'ils font sans le discerner. Tous les coupables éprouvent le tourment de la conscience. Toute la terre dépose de ce sentiment, les Historiens, les Philosophes, les Orateurs, les Poètes. La maxime est justifiée par des exemples tirés de tous les peuples & de toutes les religions. La diversité des opinions ne change point les affections de la nature : c'est sa voix qui dirige les bons & qui corrige les méchants. Les remords sont plus ou moins tardifs, plus ou moins étouffés, mais ils ne le sont jamais entièrement. La loi naturelle est immuable, & jamais on ne la viole impunément. 140

CH. VI. *Le bonheur de Dieu bien conçu consiste à suivre en tout sa souveraine raison. L'homme y participe. Il en a des notions ; & s'il les suit, il est heureux autant qu'il peut l'être en cette vie. C'est en ce point que tous les Philosophes se sont réunis, dans quelque opinion qu'ils aient été sur le souverain bien de l'homme. Le bonheur des gens de bien consiste dans la modération des affections légitimes, dans l'exemption des cupidités & des passions turbulentes, dans le détachement des objets qui périssent. Leur perte n'afflige que ceux qui les aiment avec excès. Les maximes répandues partout sur la félicité des justes, sont fondées sur l'expérience. Ils ne sont pas exemts des maux & des accidens de la vie ; mais ils trouvent en eux-mêmes de plus puissans motifs de les*

supporter. Le contraste de l'innocence & de l'affliction frappe tous les esprits. Il dément leurs idées naturelles. Si ceux qui vivent selon les notions qu'ils ont de la justice pouvoient être réellement misérables, l'auteur de la nature ne paroîtroit plus ni sage ni juste.

167

CH. VII. *Il y a dans l'homme un second sentiment qui n'est pas moins universel que l'amour de la justice; c'est le desir de la gloire, ou l'amour de sa propre excellence. Origine & raison de ce sentiment. La réalité prouvée par ses effets. On les considérera sous trois raports, qui feront la matière de trois chapitres: 1°. du côté de l'estime personnelle que chaque homme conçoit pour lui-même: 2°. du côté de l'estime des autres à laquelle tous aspirent: 3°. du côté des distinctions & des honneurs d'établissement ou de convention. L'estime que chacun conçoit pour sa personne est aveugle, & non fondée sur des qualités estimables en elles mêmes. Les monstres les plus difformes sont contens de leur figure. Les mieux conformés & les plus parfaits s'idolâtrent, & défigurent souvent en eux la nature par la passion de l'embellir. Les qualités du corps sont moins estimables que celles de l'esprit; & de ce côté-là les moins bien partagés, les plus bornés, les plus ineptes, sont les premiers à se croire capables de tout. De-là les suffisans, les effrontés, les grands parleurs, les ennuieux, les médisans, les railleurs, les satyriques, les esprits libertins,*

DES CHAPITRES. xj

les partisans des paradoxes, les mauvais ouvriers, les mauvais auteurs, les pédans en tous les genres. De-là la sottise universelle, les désagrémens, & quelquefois les plus grands desordres dont les sociétés se plaignent. Personne ne fait se réduire à sa juste valeur. 190

CH. VIII. *La complaisance que chaque homme a dans ce qu'il est, ne se concentre pas toute au-dedans de lui. L'estime que nous concevons de nous-mêmes nous donne une idée de mérite qui veut être récompensé par l'estime des autres. C'est un tribut que nous croions avoir droit d'exiger, & de ce côté-là, notre avidité pour la gloire n'aspire pas moins qu'à tenir le premier rang dans tous les esprits. Nous voulons être mis au prix où nous nous mettons. Il importe peu que la bonne opinion que nous prétendons donner de nous, ait pour objet des qualités vraiment estimables; elles le sont, si nous les estimons: en juger autrement que nous, c'est nous faire injure. La flatterie nous plaît. La fausseté des loüanges ne nous y rend pas insensibles. Nous aimons la vertu, mais moins que la gloire qui la suit; & si la vertu même nous donne du ridicule, nous en rougissons. Le vice honoré cesse de nous inspirer de l'horreur. La réputation conservée nous dédommage de la perte de l'innocence. Nous commettons le crime pour écarter le soupçon de l'avoir commis; en cela paroît la méprise des Philosophes, qui confon-*

doient l'honnête avec le juste. Le désir de la gloire est en effet chez nous la plus impérieuse des passions ; elle seule l'emporte sur toutes les autres ; elle fait les héros & les hypocrites. Au fond c'est la gloire de la vertu que nous cherchons : nous ne rougissons que du vice , ou ce qui passe pour vice. Tourmens d'esprit que la seule crainte du mépris nous cause. Le mépris déclaré nous tue. C'est une maxime universelle, que l'honneur est plus cher que la vie. 214

CH. IX. Il y a des honneurs de distinction, qui ne doivent leur origine qu'à la seule œconomie de la nature, & qui ne sont fondés que sur la qualité des personnes. C'est par sentiment que les enfans ont été portés à respecter les peres, & les jeunes gens à respecter les vieillards. L'inégalité des mérites a fait donner des préférences aux plus éminens. Le goût & l'intérêt des sociétés a fait placer à la tête du gouvernement, ou dans les postes les plus importans, ceux qui s'étoient acquis l'estime la plus générale ; & ce même goût d'estime qu'on sentoit être naturel à tous les hommes, a fait juger qu'il étoit convenable d'en assigner des marques singulieres à ceux qui vouloient bien consacrer leurs talens à l'utilité publique. On leur a donné des titres & des prérogatives ; on leur a décerné tout ce qu'on appelle des distinctions. Dans cette analyse on voit que les distinctions n'ont été que les récompenses du mérite : mais la vanité qui prétend à

tous les mérites, a confondu les objets, & s'est fait des mérites des distinctions mêmes; elle en veut à quelque prix que ce soit, & se repaît d'une infinité de chimères où l'idée du mérite ne peut entrer. Les distinctions les plus réelles & les plus graves en aparence, n'ont au fond rien que de comique; & c'est ce comique pourtant qui devient l'objet de la passion la plus furieuse; passion si folle en effet, que les distinctions dont elle se nourrit sont le plus souvent purement imaginaires. A quoi faut-il la ramener? est-ce dans l'homme un sentiment qui n'ait point d'usage légitime, & qui ne puisse jamais lui servir de règle?

239

CH. X. D'où naît la différence du bien & du mal moral, ou comment en fait-on le discernement? Quelle est l'essence de ce qu'on nomme les loix naturelles? En quoi consiste leur force pour nous obliger? Examen des différentes idées que les moralistes s'en sont formées selon les tems. Ce qu'ils ont dit de plus vrai, de plus sensé, de plus à la portée de tous les esprits, de plus exact, & de plus précis, se réduit au principe du sentiment établi dans cet ouvrage. Les auteurs modernes des premiers traités du droit ou des loix naturelles, ne les ont point connues, ou les auroient anéanties si leurs maximes pouvoient subsister. Ceux qui les ont défendues, ont donné de leur côté des exagérations peu réfléchies sur leur essence & sur leur force. Ils ont

raisonné sur des suppositions impossibles & contradictoires. On ne peut supposer que les hommes aient des notions de bien & de mal moral, & supposer en même tems qu'il n'y ait point de Dieu.

268

CH. XI. *La regle des devoirs suppose l'existence de Dieu comme sa base essentielle : mais cette vérité n'est pour nous qu'une vérité de conséquence ; & la méthode de l'observation qu'on suit dans cet Ouvrage , demandoit qu'on commençât par connoître l'homme , pour remonter ensuite de cette connoissance à celle de son auteur. C'est de la réunion de ces deux connoissances que la certitude des devoirs & leur obligation dépend , & cette réunion se fait d'elle-même. En général toute connoissance certaine dépend de cette première vérité , qu'il y a un Dieu qui n'est ni mauvais ni trompeur ; mais par une conséquence réciproque , toute connoissance remonte à cette même vérité. Détail analysé des preuves qui nous y conduisent. Nous tirons la nécessité de l'existence de Dieu , du sentiment de la nôtre , & de la considération de quelque être que ce soit qui n'a pû se produire. Le spectacle de l'univers n'a produit dans quelques esprits orgueilleux une espece d'athéisme , que par le desespoir d'en expliquer l'origine & les merveilles. La plus petite plante , le plus petit insecte , la feuille d'un arbre ou d'une fleur , l'aîle d'un papillon , découvrent une puissance qui*

DES CHAPITRES. XV

réduit toute la contention de notre esprit à la seule admiration. La sagesse y paroît encore plus incompréhensible. La génération des plantes & des animaux a poussé jusqu'au risible l'absurde des essais qu'on a faits pour l'expliquer. L'homme seul renferme plus de vestiges de divinité que le monde entier. L'homme avide de savoir & de bonheur, l'homme même ignorant & misérable, annonce une excellence de nature qui fait voir que sa production ne peut être que l'ouvrage d'une nature incomparablement plus excellente. Mais l'homme moral acheve cette conviction. Les notions du bien & du mal prouvent si démonstrativement la divinité, que tous ceux qui se sont efforcés de ne la pas reconnoître ont desavoué ces notions. Desaveu desespéré qui les confond. Tous les efforts des nouveaux Matérialistes tendent à ce but ; mais ils tendent à l'impossible.

295

CH. XII. L'existence de Dieu reconnue, nous fait présumer en lui tous les attributs les plus parfaits. Le sentiment que nous avons de nos propres perfections, acheve de nous répondre que l'être qui nous a produits les a toutes dans un degré beaucoup plus éminent. Il est sage. Ce n'est donc pas sans dessein qu'il nous a donné des sentimens ou des notions du bien & du mal moral. Ce sont des loix muettes qu'il nous dicte de notre propre fond. Aucun de ses ouvrages n'agit ou n'est mû sans regles. Les

corps qui ne sont susceptibles que de mouvement; ceux qui végètent, ceux qui vivent, sont tous assujettis à des manières d'agir qui leur sont propres, & qu'ils suivent constamment. Il est même impossible de concevoir des êtres créés qui ne soient pas dans cette dépendance à l'égard du créateur. L'être raisonnable seroit-il le seul qui connoitroit l'ordre pour ne la pas suivre? Il n'est point régi par des loix nécessaires; il agit selon ses choix: mais ses choix doivent être dirigés par ses notions. De-là naît l'obligation de nous conformer à celles que nous avons du bien & du mal. Ce que nous nommons une loi, c'est la volonté manifeste d'un maître qui commande, ou qui défend d'agir ou de ne pas agir d'une certaine manière. C'est le droit de Dieu sur nous, & ce qui fait la force des loix naturelles. Origine des doutes sur l'obligation qu'elles imposent. C'est l'esprit foible ou le mauvais cœur qui suggere que Dieu n'auroit pas dû créer l'homme libre, ou qu'il devoit lui laisser une liberté sans bornes. Discussion de ces fausses pensées. L'assujettissement à des règles ne nuit point à la liberté. La liberté sans bornes nuiroit à l'homme, & le mettroit dans l'impuissance de vivre avec les hommes. Les notions du bien & du mal seroient inutiles à son bonheur, s'il n'étoit pas obligé de les suivre. Il ne peut être heureux qu'en les suivant. C'est autant par bonté que par sagesse que Dieu les lui donne.

CH. XIII. *L'existence de Dieu démontrée, démontre l'immortalité de nos ames par tant de conséquences irrésistibles, qu'on ne peut refuser d'admettre cette seconde vérité sans renoncer à la première. Elles sont reconnues toutes deux comme inséparables par les peuples les plus sauvages, & tous se sont accordés à les professer. On ne peut contester que sur celui qui vivoit sous la législation de Moïse ; mais de quelle manière qu'on se décide, c'est une contestation sans conséquence. Raison de la perplexité des Philosophes sur cette question. C'est une question de sentiment qui se décide mieux par les insinuations de la nature que par des raisonnemens abstraits. Sénèque justifié de doute à ce sujet. Valeur de la preuve tirée de la spiritualité de l'ame. Absurdités de ceux qui voudroient la rendre matérielle. Nous ignorons ou nous ne pouvons définir sa substance : mais par ses facultés, par ses affections, par ses desirs, on juge sainement de sa destinée. Ce qu'elle a de plus excellent l'est trop pour une vie qui passe. On en appelle à la sagesse de Dieu sur l'usage de ses dons. C'est d'après Dieu même, que l'homme se figure qu'il n'en use pas en vain pour se perfectionner ; il en espere une fin bienheureuse ; il la desire : est-ce sans sujet que Dieu l'en a rendu capable ? De quelle nature sa félicité doit-elle être ? quelle en sera la durée ? La vie présente est trop courte pour la mesurer. On ne se persuade point*

que ceux qu'on voit cesser de vivre, meurent tout entiers. Chacun prévoit pour le tems qui suivra sa mort. Le desir de n'être point oublié dans le monde, joint au desir de toujours vivre, forment une conviction que nous sommes faits pour l'un & l'autre, ou que notre auteur n'a pas été sage. L'opinion de l'immortalité de l'ame n'a point eu d'époque; elle est née du sentiment: supposé qu'elle vient d'une tradition, cette tradition sera démonstrative, mais superflue. Les vérités les plus certaines sont celles qui ne se démentent point. 362

CH. XIV. L'obligation que Dieu nous impose par les notions du juste & de l'injuste, porte avec elle une idée de mérite dans ceux qui s'y soumettent, & de démerite dans ceux qui la violent. Tout mérite exige une récompense, & tout démerite un châtiment. Ce sont en nous des idées invariables. L'esprit de l'homme donnera plutôt dans les inconséquences les plus extravagantes, que d'y renoncer. C'est la base de toutes les loix humaines. Les législateurs ont compris que les hommes ne pouvoient être gouvernés par d'autres principes, parce que ces principes résultent de leur constitution naturelle. Or où sont de la part de Dieu les récompenses de la justice, si nous les cherchons dans la vie présente? La justice ne procure à l'homme que le bonheur qui peut lui venir de son propre fond. Elle le met d'accord avec lui-même; elle

adoucit les peines qui lui viennent du dehors, mais elle ne l'en affranchit pas. Elle même exige de lui des violences continuelles, qu'il ne soutient que par l'attente d'une situation plus conforme à ses desirs. Cette attente est-elle trompeuse? Ne souffrons-nous jamais rien en cette vie que par notre faute? Est-il en notre pouvoir d'en éviter toutes les calamités, ou de nous en affranchir? Ces pensées n'entrent point dans un esprit qui réfléchit. Rien donc n'est plus certain pour l'homme, que l'espérance d'une félicité digne de la justice. En est-il une de ce caractère dans la vie présente? La supposition n'en est pas admissible. Les félicités du monde ne sont pas même compatibles avec la vertu; ce qu'elles pourroient avoir d'agrémens dont elle ne se priveroit pas, ne donneroit de Dieu que l'idée d'une conduite capricieuse & pleine d'injustice. Dans la réalité les gens de bien sont communément les plus malheureux en ce monde. A cette pensée la conscience se souleve. Est-ce sans raison qu'on est juste? n'y a-t-il point de justice en Dieu? seroit-il moins juste que les hommes, qui jugent la vertu digne de récompense & de gloire? seroit-il digne du juge souverain de l'univers d'y rendre les méchans heureux par préférence? Pensées révoltantes. La raison fut donnée pour règle aux hommes; il n'est que son règne qui puisse les rendre heureux. Elle ne règne point dans la vie présente. Il faut donc qu'elle règne dans une autre,

ou que les desseins de Dieu soient mal conçus & mal exécutés. Conséquences de toutes ces réflexions en faveur de l'immortalité des ames. Certitude du sort à venir des bons & des méchans.

390

CH. XV. *Supplément aux deux Chapitres précédens, par une analyse de la maniere dont M. Burlamaqui propose les preuves de l'immortalité de l'ame. Il prétend que ces preuves ne sont que des conjectures & des probabilités, qui, quelque fortes qu'elles fussent, avoient besoin d'une expresse révélation pour acquérir de la certitude. On fait plusieurs réflexions sur ce système.*

424

CH. XVI. *Après avoir fixé la certitude des récompenses de la justice, il est important d'en bien développer la nature, en quoi consiste le mérite & le démérite des actions humaines. Cette question se décide à la plus simple réflexion. Le même principe qui nous impose des devoirs, doit nous animer à les remplir; c'est une idée naturelle, & de cette idée naît un sentiment qui ne se dément point dans notre cœur. Nous ne jugeons que les autres méritent & nous ne croïons mériter nous mêmes, que quand nous agissons par un amour de, intéressé du bien que nous faisons. La vûe de notre propre utilité n'y doit entrer pour rien. Notre justice doit être formée sur le modele de celle de Dieu même; elle consiste à faire ce qui nous est montré com-*

DES CHAPITRES. xxj

me juste, précisément parce qu'il est juste : c'est se conformer à l'ordre dont Dieu nous a donné le sentiment. Tout suit cet ordre dans le monde, & l'homme seul en a le mérite, parce que lui seul le connoît & s'y soumet par une obéissance libre. Il n'est juste qu'en cela seul qu'il le veut être. On ne loue les plus grandes actions que quand ce motif en est la cause. Celui qui fait du bien sans le vouloir n'en doit point attendre de récompense. On a le démerite du mal au contraire par la seule volonté de le faire. C'est la clé de la science des mœurs, rien de plus essentiel que de ne s'y pas méprendre. Détail des motifs étrangers & vicieux que les hommes sont sujets à substituer, ou qui viennent se mêler à cet unique motif légitime ; l'hypocrisie, la vaine gloire, la crainte, l'amour propre, l'attachement aux œuvres superficielles de caprice ou d'institution, &c.

462

CH. XVII. *C'est pour l'homme une indispensable obligation de travailler à perfectionner sa justice. Nous disons de la justice de Dieu qu'elle est infinie : sens précis de ces paroles. Cette justice en Dieu nous est proposée pour modèle : c'est une obligation pour nous de tendre à lui ressembler. Il y a pour toutes les productions créées un degré de perfection dont elles sont susceptibles ; c'est par-là qu'elles arrivent à leur fin : la nôtre exige que nous aspirions à la perfection de la justice. Nous naissons imparfaits.*

dans tout ce que nous sommes: ces imperfections nous inquietent. Nous voudrions être parfaits pour les qualités du corps, de l'esprit, & du cœur: c'est dans ces dernières que notre vraie perfection consiste. Nous sommes nés pour la justice. La perfection de notre justice formée sur le modèle de la justice de l'Être souverainement parfait, exige de nous deux soins: n'omettre aucun des devoirs qui nous sont prescrits, épurer incessamment les motifs qui nous les font observer. Ce motif, c'est l'amour de la justice; & la perfection de cet amour étoit ce qui formoit le vrai sage, selon les Philosophes. Ce sage n'existoit point; mais c'étoit le but de la Philosophie de le former par ses préceptes. C'est à ce même but que nous sommes obligés de tendre; & cette obligation remonte jusqu'à l'instinct de la nature. Examen des différentes dispositions de l'ame contraires à cette même obligation.

487

CH. XVIII. *Nouvelles observations sur la certitude des devoirs de la justice: on croit avoir porté cette certitude jusqu'à l'évidence; mais il ne sera pas hors d'œuvre de réfuter exprès ceux qui voudroient n'en paroître pas persuadés. Ils alleguent que les vérités morales ne peuvent être démontrées. Essais de démonstrations sur ce sujet, qui sont sans réplique. Les décisions de la conscience sont communément si sûres & si claires, qu'on ne peut de bonne foi les contester.*

DES CHAPITRES. xxiiij

On examine sur quels sujets il peut naître des doutes , & quelles en sont les causes. Il est des doutes de caprice , d'humeur , & d'entêtement. Ce pyrronisme sembleroit ne mériter d'être réfuté que par l'argument de Mélancthon. Tel étoit le pyrronisme d'Hobbès ; ses paradoxes ; son caractère. Origine des manieres de penser. Toute ignorance de ce qu'on doit & de ce qu'on peut savoir , est coupable. Diverses causes des méprises & des erreurs. Fausses regles dont il est facile de reconnoître la fausseté. Les principes les plus féconds des mœurs sont simples ; les difficultés ne naissent que de la maniere & du tems de les appliquer. L'incompatibilité qu'on croit voir dans les devoirs n'est jamais réelle. On prend pour un devoir ce qui n'en est pas un , pour l'oposer au devoir certain. Les grands devoirs sont immuables ; les loix humaines ne peuvent en imposer de contraires à ceux de la loi naturelle. Il faut obéir à Dieu préférablement aux hommes. On abuse de la maxime , qu'entre les maux il faut choisir les moindres. Cette œconomie n'entre point dans le système de la Morale. Faire le mal dans la vûe de procurer un bien , c'est une illusion qui n'est ni tolérable ni sérieuse au fond : c'est l'illusion favorite du faux zele.

509

CH. XIX. *Si les devoirs de la justice pouvoient être invinciblement ignorés , ils cesseroient d'être des devoirs. Si l'Être souverain*

punissoit des erreurs involontaires , il seroit souverainement injuste. Revûe des causes de nos erreurs , moiens d'en revenir. Principe général sur l'état du doute , ne point agir. Si l'action presse ou balance les raisons du doute. Ces raisons ne sont jamais d'un poids égal. Aucune raison ne l'emporte sur l'obligation des devoirs indispensables. Les obligations imposées par les loix humaines , n'ont jamais ce caractère qu'autant qu'elles ne sont que l'expression des loix naturelles. On doit présumer que les Législateurs ne se sont jamais proposé de les contredire. C'est l'esprit plutôt que la lettre de leurs ordonnances qu'il faut consulter. Toute loi qu'on peut nommer arbitraire , est sujette aux dispenses. Regles à suivre quand l'incertitude tombe sur les suites que les actions auront , ou sur le mauvais succès qu'elles ont eu. Au défaut des vérités décisives par elles-mêmes , il y a des probabilités qui se tirent de la nature des choses. Ces probabilités sont plus ou moins fortes. On ne risque rien à suivre les premières ; on le doit même communément : mais il y a des exceptions. Le cas des probabilités égales est métaphysique. Les décisions magistrales qui prétendent résoudre les doutes sans les éclaircir , ne doivent point être écoutées. Il y a dans les scrupules des ignorances de plus d'une sorte , mais dont aucune n'excuse. Le scrupule consiste à douter sans raison. Toutes nos actions ont des limites fixes qui

se tirent de la nature de leurs objets & de leur fin précise. Le caractère essentiel à toute action bonne ou mauvaise, est d'être volontaire. Ce qu'on nomme former sa conscience sur la religion, ce n'est souvent la former que sur la superstition. C'est faire une injure égale à Dieu d'attacher au bien l'idée de mal, & au mal l'idée de bien. Cette double méprise ne naît jamais d'une ignorance invincible.

537

CH. XX. Dieu ne commande rien à l'homme qui lui soit impraticable ; nul prétexte d'impuissance ne peut l'excuser dans le violement de ses devoirs ; il sent sa faiblesse, il y succombe ; il fait le mal, mais il se le reproche, & les remords prouvent qu'on a pu ne pas faire ce qu'on a fait. Les chicanes sur la liberté ne méritent pas d'être réfutées ; nous en avons l'invincible sentiment qu'aucune objection n'affaiblit. La fatalité de nos actions est de toutes les imaginations la plus absurde. Nier ouvertement la liberté, c'est nier en secret l'existence de Dieu. Les questions & les subtilités des écoles embarrassent en vain les esprits ; tous les cœurs restent persuadés qu'ils sont libres. Tous les prétextes de la pensée contraire sont illusoire. L'erreur vient de la fausseté des jugemens qu'on porte sur la valeur des objets. Le tempérament, les tentations, les mauvaises habitudes, les violences du dehors, ne rendent point les actions involontaires. La volonté ne

Tome I.

c

peut être violentée que par elle-même. Nos inclinations naturelles n'ont rien de mauvais en soi. Tous les hommes ont des ressources contre le dérèglement de leurs penchans. L'observation qu'on fait sur les inclinations nationales est frivole. Les plus fortes habitudes n'excusent point ceux qu'elles entraînent ; il a dépendu d'eux de ne pas se les former. Les plus endurcis dans le mal ne sont pas inconvertisibles. On s'imagine faussement que la vertu ne doit coûter ni contrainte ni violence. Les plus fortes passions sont vaincues par d'autres passions, & dès-là ne sont pas invincibles : on se plaint indécemment d'être abattu par leur violence quand on n'a point fait d'effort pour leur résister. L'homme peut plus qu'il ne pense, quand il veut sincèrement essayer ses forces ; il a la ressource de demander à Dieu ce qu'il ne peut par lui-même. Vaines questions sur la nature & sur l'usage des secours que Dieu peut nous donner. Aucun homme n'est exclus de la distribution de ses dons ; dans aucun la justice n'est parfaite : mais Dieu n'exige de tous que ce qu'ils ont pû, quand ils l'ont voulu sincèrement.

565

CH. XXI. Conséquence générale à tirer de la réunion des principes établis dans cette première partie. La vie de l'homme doit être une vie toute de compte ou de raison. Prévoir l'avenir, être attentif au présent, réfléchir sur le passé. Tout le mal des vies dérégées vient du dé-

DES CHAPITRES. xxvii

fait de ce régime. Tout être raisonnable doit agir pour une fin connue. Les êtres même sans intelligence en ont une qui se marque par la nature de leurs mouvemens. Ceux de l'homme en diffèrent peu dans l'enfance. La raison dirige ensuite leur instinct au bien de leur être. Les notions du bien & du mal leur découvrent des obligations dont il résulte qu'ils sont faits pour une vie meilleure. Il suit de-là qu'il n'y doit avoir dans leurs actions ni caprice, ni démerite, ni négligence, & qu'ils ne doivent rien faire dont ils ne puissent se rendre compte. Leur conduite est celle qu'on se prescrit pour se faire un établissement. Notre véritable établissement, c'est celui de notre éternité; c'est-là que notre constitution nous conduit; c'est-là l'objet de toute notre prudence dans l'usage de nos facultés. Il nous est naturel de considérer ceux qui n'y rapportent pas cet usage, comme des enfans ou comme des fous. Par cette attention, la maxime que le nombre des fous est infini, se vérifie: peu consultent la raison. Différentes images des égaremens du grand nombre, & des principes qui les font agir. Ils font ce qu'ils voient faire; ils ne réfléchissent pas, ce sont-là leurs excuses ordinaires, & ces excuses les condamnent. Leur inconstance seule est une preuve qu'ils agissent contre les principes de leur nature. Les règles de leurs devoirs sont fixes, & ne changent point. L'homme sage est toujours semblable à

xxviii T A B L E, &c.

lui-même. La vie du juste est une espece d'art dont les regles sont immuables. Il a devant lui le plan tout formé de son ouvrage. Toutes les parties doivent être construites d'une certaine maniere pour entrer dans le tout. De-là vient l'obligation de prendre des mesures justes pour l'avenir, de s'y conformer dans les opérations présentes, & de réfléchir sur le passé pour reconnoître ses fautes & pour les corriger. Tous les moralistes ont prescrit le soin de cette revue. Personne n'est parfait, & ne peut le devenir plus sûrement, que par la connoissance réfléchie de ses imperfections.

600

Fin de la Table de la premiere Partie.



LA REGLE



LA REGLE DES DEVOIRS

QUE LA NATURE INSPIRE
A TOUS LES HOMMES.

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES GENERAUX.

I N S T R U C T I O N
préliminaire.



Le titre que je donne à cet Ouvrage n'est pas de mon invention ; je l'emprunte des Anciens : c'étoit sous le nom de *devoirs* qu'ils traitoient des mœurs ou de la science des bonnes & des mauvaises actions. Pour les distinguer il falloit, disoient-ils, une regle de discernement.

Tomé I. A

nement : c'est cette regle que la société des hommes exige pour sa perfection, que je me suis proposé de réduire à ses principes.

Cet objet le plus digne de l'étude des hommes & le plus nécessaire à leur bonheur, parut long-tems le plus négligé par ceux qu'on nomma Philosophes. L'avidité de connoître les entraîna dans des recherches plus curieuses qu'utiles. Le spectacle de la nature qui sembloit vouloir se découvrir à leurs yeux, leur fit concevoir une impatiente envie de la pénétrer. Ils essayèrent de la décomposer, pour en découvrir toute la constitution par l'analyse de ses parties. Ils s'enfoncerent dans les abîmes ; ils s'éleverent jusqu'au ciel ; & la stérile admiration de ce qu'ils y découvroient, étoit une espede d'enchantement qui tenoit leurs yeux comme fermés aux objets de leur intérêt essentiel. Les plus sages s'aperçurent enfin qu'ils prenoient le change ; un retour sur eux-mêmes leur fit sentir que rien ne leur étoit plus important que de commencer par s'étudier eux-mêmes. Il y avoit pour eux un double gain de s'appliquer à cette étude, préférablement à toute autre ; les découvertes en étoient plus sûres & plus aisées. Ce

Instruction préliminaire. 3

fut-là le raisonnement de Socrate ; & depuis lui , ne pas traiter des devoirs , ce ne fut plus être Philosophe.

Les livres se multiplièrent & le langage changea ; la vraie Philosophie ne fut plus , comme on l'avoit dit , l'occupation de quelques esprits d'élite & distingués de la foule par un génie plus sublime. On étoit persuadé par sentiment que tous les hommes étoient assujettis à certaines regles de conduite , & qu'ils pouvoient les connoître. La tradition générale qu'on avoit conservée des premiers tems , c'est qu'on y vivoit dans une innocence de mœurs , exempte des passions injustes & honteuses ; & que comme il ne falloit alors ni promesses ni récompenses pour engager à faire le bien , les menaces & les châtimens étoient inutiles pour détourner du mal. On-en concluoit que c'étoit-là le premier penchant de notre nature ; on sentoit d'ailleurs en soi-même des retours qui indiquoient que l'on commençoit à se dégrader du premier état. Or dès qu'on reconnoît que la nature inspire aux hommes qu'ils ont des devoirs à remplir , il est évident que ces devoirs sont à la portée des esprits les plus bornés , & que c'est pour eux une indispen-

A ij

4 *Instruction préliminaire.*

stable obligation de s'en instruire.

Les hommes ne se sont pas faits. Leur auteur qui ne les a formé que pour sa gloire, a dû les produire au commencement dans un état parfait. Juste & sage comme il l'est, il a dû imprimer dans leur cœur des principes qui pussent leur rappeler le premier point d'où ils étoient partis, lorsqu'ils s'en feroient écartés ; en sorte que pour peu qu'ils voulussent réfléchir, la connoissance de ces principes se fortifiât en eux & se perfectionnât. Ces regles premières doivent être pour tous ; elles sont donc simples & assez générales pour en tirer les conséquences nécessaires aux différens états de la vie. Ce seroit une absurdité de ne regarder ce principe que comme une supposition. La grande & la seule question qui pourroit rester à décider, c'est de sçavoir d'où l'homme peut puiser les principes de ses devoirs ; & cette question se trouve résolue par ce que je viens d'avancer. Mais pour ne laisser aucun doute , plusieurs siècles ne se sont-ils pas écoulés sans promulgation de loix ? n'y avoit-il pour lors aucun acte de vertu sur la terre ? les loix promulguées ont-elles été connues de tous les hommes ? Et cependant la voix d'un

Instruction préliminaire. §

sage s'est fait entendre ; des réflexions continuelles sur son état lui ont fait produire cette importante maxime, *connois-toi toi-même* ; examine quels sont tes premiers penchans , tes sentimens , tes notions naturelles.

D'où pouvoit-on déduire ces principes, dont aucune voix n'instruïsoit au-dehors ? C'étoit sans doute dans la constitution de son être que l'homme les puïsoit ; il n'étoit pas maître des mouvemens qu'il ressentoit : que pouvoit-il en effet opposer à ces premiers guides que Dieu lui avoit donné pour lui faire appercevoir les voies dans lesquelles il devoit marcher ?

Pour réduire la regle des devoirs à ses principes, il n'y a point de systêmes à faire ; l'unique soin c'est d'imiter celui qui est tout fait, & de montrer la liaison de toutes ses parties. Ce systême est celui qui résulte de la constitution de notre être, de nos premiers penchans, de nos affections, de nos sentimens, & des notions naturelles qui se forment des réflexions que nous faisons sur notre propre fond : c'est-là l'école où Dieu nous renvoie ; c'est-là qu'il nous découvre que si la vertu n'est pas notre penchant actuel, au moins

6 *Instruction préliminaire.*

doit-elle être notre plus essentielle obligation. C'est ce que j'ai toujours consulté ; & une longue habitude de revenir sans cesse aux mêmes réflexions , m'a fait naître enfin la pensée de réduire toutes les maximes des mœurs à leurs principes , & de les appliquer ensuite aux divers objets de nos devoirs. Ces maximes touchent , parce qu'elles sont prises du cœur ; mais l'homme est toujours plus prêt à la docilité , quand on lui rend des raisons de ce qu'on lui prescrit : c'est-là sa manière d'agir. Il n'aime pas qu'on le conduise en quelque sorte comme les bêtes sans intelligence ; il hait les commandemens arbitraires , & sa liberté se révolte contre tout ce qui lui paroît la restreindre gratuitement. Entreprend-on de régler sa conduite , de corriger ses mœurs ; toute autorité lui devient suspecte , quand elle veut être crue sans preuves. C'est le défaut trop ordinaire de nos Moralistes ; leurs enseignemens restent dans la superficie de l'esprit , parce que le sentiment ne pénètre plus avant que par les lumières ; il faut avoir convaincu pour émouvoir un peu vivement ; les sensibilités ne durent qu'autant qu'elles sont éclairées.

J'ai donc commencé par recueillir mes propres pensées sur tout ce qui devoit entrer dans le plan de mon Ouvrage : c'est-là ma méthode. Je consulte ensuite ce que les autres en ont dit ; & comme mon but est d'instruire tous les hommes, & de retirer tout ce qui sembleroit occasionner des préjugés défavorables à mon dessein, j'ai pris le parti de citer indifféremment les écrits & les Ecrivains de tous les âges & de tous les lieux. Je ne veux pas paroître m'appuyer sur les autorités ; je ne prétens alléguer que de simples suffrages : quoique pénétré de respect pour les SS. PP. qu'il me soit permis de ne les considérer dans cet Ouvrage que comme des hommes éclairés par la plus droite raison. Je prie mes Lecteurs de s'en souvenir. C'est l'homme de quelque religion qu'il soit, que je me propose de persuader. C'est donc en quelque sorte tout le genre humain que j'appelle en témoignage pour déposer de ce qu'il est ou de ce qu'il croit être. L'unanimité des sentimens & des opinions est sur ce sujet plus que sur tout autre, la preuve de la vérité la moins équivoque & la plus irrésistible. Je donne à ce principe toute sa force, & je le mets hors d'atteinte à toutes les

8 *Instruction préliminaire.*

subtilités de ceux qui semblent s'être fait un jeu de l'offusquer par des doutes plutôt qu'ils ne l'ont sérieusement crû douteux. La voix de la nature n'est point trompeuse, si son auteur ne trompe point. Or que nous dit cette voix ? Ce que je ne dis que d'après elle, & ce qu'on entendra dire aux plus célèbres Ecrivains qui l'ont consultée. J'allegue rarement leurs propres paroles, & presque toujours en précis. J'ai craint d'embarrasser mon texte & mes marges par de longues & de fréquentes citations; elles ne servent communément qu'à faire perdre le fil du discours, & le font toujours languir. Je ne suis pas d'un caractère à citer faux, & je n'ai jamais donné sujet de m'en accuser. Au reste ceux qui connoissent les auteurs que je nomme, reconnoîtront sans peine leurs pensées; & ceux qui ne les ont pas lûs, auront toujours leurs propres sentimens pour garans de la vérité de ce que je leur fais dire.

Que tous rentrent dans le fond le plus secret de leur ame, ils y apprendront eux-mêmes qu'ils ne trouvent l'homme vraiment homme que par les sentimens. Nous l'admirons par les qualités de son corps; nous l'estimons par

Instruction préliminaire. §

celles de son esprit; mais nous ne le réversons que par celles de son cœur : ce sont celles-là qui font sa vraie grandeur & son vrai mérite. Il porte en lui deux affections, ou deux sentimens inaltérables, l'amour de la justice & le desir de la gloire. A peine a-t-on besoin de réfléchir pour convenir de cette vérité. Mais comme ces deux sentimens sont la base de tout mon systême, je n'oublie rien pour en constater la réalité par toutes sortes de preuves. Les premières, & je dirois presque toutes, sont des preuves d'expérience, que les Lecteurs ne pourront desavouer. Je les tire d'abord de certaines impressions que les objets même des sens font sur nous, & qui n'appartiennent point à leurs organes ; notre ame seule est affectée du sentiment de ce qui nous plaît ou nous déplaît dans ces objets : ce sont des singularités qui les caractérisent par des différences de rapports & de contrastes. Dans les objets qui se présentent à nos yeux, c'est un certain ordre, un arrangement de parties, une justesse de proportions, des symmétries, des alliances, ou des assortimens de couleurs, ou des irrégularités, des inconvenances, des contrariétés, des difformités. Dans les objets

qui frappent nos oreilles , ce sont des différences de sons & de tons, une variété d'inflexions dans les voix, des accords, des dissonances qui nous flatent ou qui nous choquent. De-là se forment en nous des jugemens non - réfléchis des perfections ou des imperfections de la nature & des arts qui s'appliquent à l'imiter. C'est notre propre goût qui nous fait applaudir à celui des Peintres, des Sculpteurs, des Musiciens, des Orateurs & des Poètes; ce goût est en nous comme une espece d'instinct, tel dans ses effets que celui qui mene les animaux aux alimens qui leur conviennent, ou qui leur fait fuir ceux qui leur nuisent.

Je fais observer ensuite que c'est une pareille direction qui force en quelque sorte notre ame à discerner entre les actions des hommes que nous jugeons bonnes ou mauvaises, de sorte que la regle des mœurs n'a point eu d'autre origine en nous que ces impressions involontaires & puis réfléchies. Je montre par un long détail d'attentions journalieres, qu'à peine même réfléchissons-nous pour prononcer ces jugemens qui caractérisent les hommes dans notre esprit, soit en bien soit en mal. Il nous suffit de voir. Ce n'est ni par caprice ni par

habitude que nous nommons vice ou vertu ce qui nous frappe différemment dans la conduite de ceux que nous voïons : c'est sans le comparer. L'un nous plaît ou nous déplaît au simple aspect C'est un goût naturel de raison qui nous l'a fait reconnoître ou méconnoître dans ce qui nous y paroît conforme ou contraire : c'est-là notre regle, & le sentiment ne s'en efface point dans ceux même qui la violent. La seule contrariété des manieres dont les hommes agissent, nous feroit penser que nous ne devons pas en porter le même jugement ; mais enfin c'est la qualité même des actions ou des impressions qu'elles font , qui nous fait juger qu'elles sont bien ou mal faites , & nous ne confondons pas plus ces impressions que celles de la laideur & de la beauté : ce sont des idées très-distinctes qu'elles impriment dans nos esprits ; & quand nous disons de l'un c'est un honnête homme , & d'un autre c'est un méchant , nous ne faisons que leur appliquer ces idées générales que la conduite nous donne.

Ces idées sont tellement fixées en nous par le langage, que les termes qui les expriment réveillent sans confusion les sentimens qui les ont produites.



Qu'on nous parle des qualités que nous avons nommées vertueuses, nous nous trouvons affectés comme si nous les voyions : c'est comme un de ces goûts de souvenir que les alimens exquis ont comme laissés dans notre palais, & qui nous fait trouver un certain plaisir à les entendre nommer. Nous écoutons avec attendrissement le récit des belles vies & des actions héroïques ; elles nous charment même dans les fictions & dans les fourbes qui savent les contrefaire. Les hypocrites démasqués nous indignent autant qu'ils nous avoient gagnés par la contrainte de leurs passions. Ce que nous aimons, c'est le fond du cœur qui produit les vertus, parce que c'est-là ce qui convient à notre constitution. Les vertus nous frappent quand elles sont imparfaites, ou mêlées de quelques grands défauts. Les vices sans mélange ne nous causent que de l'horreur ; s'ils sont portés aux derniers excès dans certains hommes, il nous en reste des idées qui nous font donner jusqu'à leurs noms à ceux qui leur ressemblent. La flatterie donne de même les noms des grands hommes à ceux qu'elle veut relever. Il est des familles comme honorées ou des-honorées pour toujours, par les actions

éclatantes de leurs ancêtres , ou par leurs faits criminels : telle est la force de ce goût , qui ne nous laisse pas maîtres de nos affections pour le bien & pour le mal.

Que chacun remarque comment il se sent dans le commerce de la société. Les grandes qualités de l'esprit lui donnent de l'estime ; mais il ne donne sa confiance qu'aux grandes qualités du cœur. Beaucoup de capacité sans probité , lui fait craindre ceux qu'il respecteroit s'ils réunissoient en eux l'une & l'autre. On se révolte à la vûe d'une jeunesse libertine ; on fait un accueil gracieux à celle qui montre de la sagesse. La beauté reçoit un nouvel éclat de la modestie ; l'impudence fait haïr les agrémens qui toucheroient le plus. C'est la seule vertu qui rend les hommes vraiment aimables. Tous les vices produisent du dégoût & de l'aversion , selon leurs caractères. Ils dégradent tous en quelque point ceux qui les ont ; on ne les trouve plus hommes , parce que la raison ne les conduit pas , parce qu'ils ne suivent plus le penchant naturel , qui les conduisoit au bien par la notion qu'ils ont de la justice.

Cette notion , ce goût de justice ne

perd jamais toute sa force sur ceux même qui font profession d'en secouer le joug. Ils n'approuveroient pas que leurs vices fussent autorisés par les loix, ou qu'elles ne les punissent jamais. On détestoit la théologie des Poètes, qui les attribuoient à leurs dieux. Parmi nous, on ne voudroit pas entendre annoncer publiquement une morale indulgente; un maître déclaré de mauvaises mœurs auroit peu de disciples. On ne parle qu'avec détestation de certaine race de Philosophes bâtards, qui ne reconnoissent point de regles des actions humaines. Leurs anciens maîtres ont craint le préjugé dominant, qui feroit échouer leur systême. Je parle de ce préjugé du cœur qui suggere les saines maximes, & qui les fait reconnoître. On ne les suit pas toujours, mais on ne cesse point de les approuver; elles restent en possession de regler le langage, la vertu jouit d'une estime forcée. Les libertins ne peuvent lui donner du ridicule, sans la travestir; on la révere jusques dans ses ennemis. Il y a de même dans tous les vices une iniquité qui révolte; les passions injustes se contraignent toujours, & ne se permettent pas tout ce qu'elles voudroient, &c.

A toutes ces premières peintures, les cœurs droits se reconnoissent & font consentir les esprits à ce qu'ils éprouvent. Mais il en est qui se refusent à ces sortes de preuves, & qui les considèrent comme les fruits de certains préjugés personnels à ceux qui les admettent. Je leur fais donc voir que la notion du bien & du mal moral est universelle, & dès-là même naturelle à tous les hommes : ce n'est en effet que parce qu'elle est naturelle, qu'elle est universelle. Tels sont ce que nous appellons les premiers principes, qu'aucun esprit ne rejette. Nous les nommons autrement des notions communes ; elles ne sont communes, que parce qu'elles sont fondées sur des sentimens communs. C'est ce qui nous fait dire que les premiers principes ne se prouvent point, parce que rien ne nous est plus clair que ce que nous sentons ; ce sont pour nous des vérités évidentes par elles-mêmes ; & cette évidence, pour la bien définir, n'est qu'un sentiment qui fait sur les esprits une impression pareille à celle de la lumière sur nos yeux. On ne pensera donc jamais que les notions communes pussent être trompeuses, qu'en suposant que par leur constitution tous les hommes sont

invinciblement condamnés à consentir à l'erreur. Le Pyrrhonisme ne se porta jamais jusqu'à cette extravagance.

A cette occasion je démasque en un mot la frivolité des capricieux efforts d'imagination, que M. Bayle a faits pour rendre l'universalité des notions équivoque ou douteuse. Je réfute ensuite plusieurs autres objections, moins parce qu'elles ont quelque force, que pour ne pas laisser à certains esprits le prétexte de dire qu'elles n'ont pas été réfutées. J'insiste un peu plus sur celle qu'on tire de ce que quelques Nations appellent mal, ce que d'autres appellent bien. J'observe que cette objection confirme mon principe, au lieu de l'infirmier. Il en résulte qu'il y a chez toutes les Nations des idées de bien & de mal, & des termes pour les exprimer. Il faut donc que ce bien & ce mal soient quelque part; & si tous ne s'accordent pas dans l'application de la règle aux objets particuliers, la différence ne peut venir que de deux causes, ou de ce qu'on nomme mal ou bien ce qui n'est ni bon ni mauvais en soi-même, ou de ce que les uns ou les autres se trompent. Ce qu'il y a de certain d'abord, c'est qu'il est faux qu'on ne puisse alléguer aucune maxime morale

rale universellement admise. Je le prouve avec force , & j'indique ensuite les sources d'où les contrariétés ont pu naître , & les moïens infailibles qui restoient pour ramener à l'unanimité les opinions les plus oposées.

Je montre de nouveau cette unanimité , toujours subsistante dans des maximes essentielles & décisives, pour rectifier les maximes particulieres qui s'en écartoient , & je rapelle encore une fois les Ecrivains de tous les tems & de tous les lieux , comme des députés qui déposent chacun pour leur Nation , dans une assemblée du genre humain. J'allègue pour témoins de la regle de nos actions , ceux qu'on en a considérés comme les contradicteurs les plus déclarés. Tous ont démenti leurs opinions par leurs moeurs ; & leurs erreurs sont venues de ce qu'ils n'avoient point consulté le sentiment sur une question qui ne peut se décider que par ce principe.

Je passe à d'autres adversaires des loix naturelles , ou des notions du bien & du mal moral. Ceux-ci leur donnent pour causes les effets qu'elles ont produits dans le monde. Ce qu'on débite , disent-ils , du droit & de l'injustice, n'est qu'une vision sans objet. Le terme d'honnête

n'exprime que ce que l'opinion publique estime glorieux. Il n'y a de différence entre les objets des vertus & des vices, que celle de l'utilité plus ou moins marquée. Le bien n'est bien que pour celui qui le souhaite. Rien n'est mal qu'autant qu'il est défendu par des loix civiles. Toutes ces pensées bizarres sont mises au néant par des raisonnemens sans réplique, & si sensibles, qu'ils ne laissent plus voir dans l'objection que du faux, de l'absurde & du ridicule.

J'entre dans un détail un peu plus étendu sur les loix humaines. Les idées du bien & du mal moral subsistoient avant elles : c'est une vérité d'expérience, confirmée par l'exemple de tous les peuples, & par l'aveu de tous ceux qui se sont expliqués sur l'origine du droit, sur son essence, sur ses effets. Les loix ne furent jugées nécessaires que pour arrêter le débordement des passions, & la dépravation des penchans & des affections de la nature ; elles furent toutes tirées de ses principes. Ce fut l'attention de tous les Législateurs ; & leur unique but fut de rapeller les hommes à leur propre constitution, pour les obliger par des menaces & par des peines à conserver à chacun ses droits, & leur assurer la tranquillité qui naît de l'or-

dre. Ils trouvoient cet ordre prescrit par une raison souveraine, dont la raison de l'homme n'est que comme un écoulement : c'est cette raison qui nous fait discerner les bornes du juste & de l'injuste, & ce sont ces bornes qu'ils ont essayé de fixer par un certain nombre de maximes & de statuts. Qu'on imagine que ces statuts sont arbitraires, on tombera dans une extravagance, dont l'intérêt ou le seul sentiment fera bien-tôt revenir. Il est des loix qu'on juge tyranniques, & qu'on viole sans scrupule par la conviction de leur injustice, n'est-ce donc pas une contradiction de penser que toute justice vient de l'établissement des loix, & de se plaindre que les loix sont injustes. Cette plainte n'est fondée que sur la comparaison de ce que ces loix ordonnent, avec ce que la conscience & la raison dictent. Les hommes qui prennent ou qui reconnoissent un maître entre leurs égaux, reconnoissent en même tems un maître suprême, dont les volontés sont leurs regles immuables ; & tout maître humain qui leur fait des commandemens contraires, est censé ne leur rien commander. L'obéissance qu'ils lui promettent est toujours conditionnelle ; c'est un sentiment uni-

verfel qui le dicte. Les favans & les ignorans, les plus fousmis aux gouvernemens civils, sentent les défaut ou l'imperfection de leurs loix. Tous sentent que ces loix quelque sages & bien digérées qu'elles foient, ne commandent & ne défendent pas tout ce qu'il y a de juste ou d'injuste, & que la justice de l'homme doit toujours aller beaucoup au-delà de leurs dispositions. Tous sentent enfin que quand il n'y auroit jamais eu de loix écrites ou convenues, ils n'en seroient pas moins obligés de vivre selon les loix qu'ils portent gravées dans leur propre fond.

Deux impressions contraires les confirment dans la persuasion de cette obligation. La première, ce sont les remords qu'ils éprouvent après certaines actions qui ne leur étoient pas même défendues par les loix civiles; impression si naturelle, qu'elle se remarque jusques dans les enfans: ces retours cuisans, qui tourmentent une ame coupable, sont des reproches qu'elle se fait d'avoir omis ce qu'elle sent qu'elle devoit & pouvoit faire, ou d'avoir fait ce qu'elle pouvoit éviter. Nous ne nous repentons point de ce qui ne dépendoit pas de nous. Je fais une longue énumération des effets & des témoignages des remords attestés

par toutes les Nations. Je fais voir que ce sentiment agit en nous comme sans nous, indépendamment de la réflexion. C'est cette impression de justice, ou cet amour commencé dans l'ame, qui commence à la rendre heureuse ou malheureuse dans cette vie, selon qu'elle agit d'une maniere conforme ou contraire à ce qu'elle sent être juste ou convenable, encore plus qu'elle ne le voit. J'ajoute en effet que ce témoignage qu'on se rend de n'avoir rien à se reprocher, est le seul bien ou la seule consolation pure dont nous puissions jouir en ce monde; & j'opose à la peinture des remords une image de ce qu'on nomme la paix de la conscience, justifiée par autant d'exemples & de dépositions, que le malheur des méchans pourroit avoir de raison pour se disculper. A ces sortes de démonstrations, qui ne resteroit pas pleinement convaincu du premier sentiment inaltérable que j'ai fait observer dans l'homme, seroit justement soupçonné de ne l'être pas.

Le second sentiment, ou le desir de la gloire est encore infiniment moins équivoque en nous. Il se déclare par tant d'endroits, que j'ai cru devoir donner trois chapitres entiers au soin de re-

22 *Instruction préliminaire.*

cueillir tous les traits qui le caractérisent, soit par l'aveugle estime que nous avons pour nous-mêmes, soit par notre impatience de jouir de celle des autres, soit par notre ambition pour les distinctions & pour les honneurs du monde. Je ne peins-là ce sentiment si grand & si noble en lui-même, que pour le ridicule qu'il nous donne; & je le fais exprès pour inférer de la frivolité des objets auxquels il s'attache, que la sagesse de Dieu ne nous le donne que pour un dessein plus digne de lui, plus conforme à la constitution de notre nature, & plus propre à nous préparer à la glorieuse destinée qu'il nous réserve pour une autre vie. L'amour de la justice nous est donné pour nous rendre dignes de la gloire qui la suit. C'est ainsi que ces deux sentimens concourent à consommer le grand dessein de Dieu sur nous; l'un fait notre mérite, & l'autre notre récompense.

Un être ainsi constitué nous indique de lui-même la grandeur de son origine; & quoique cette origine nous soit claire par des conséquences nécessaires de nos connoissances les plus lumineuses, je prens occasion de ce que je viens de dire de nos notions morales, d'en former la

démonstration de l'existence de Dieu la plus irrésistible & la plus touchante. Si nous sommes les productions d'un être infiniment puissant & sage, ce n'est pas sans dessein qu'il nous a conformés; de maniere que les notions de juste & d'injuste naissent en nous d'un sentiment qui n'a besoin que d'être un peu réfléchi pour nous en former des idées aussi nettes qu'invariables. Ce sont-là les regles de conduite que notre auteur a mises dans notre propre fonds comme des principes actifs, pour nous diriger dans tout le cours de notre vie; ce sont des loix de raison qui doivent présider à toutes nos actions libres, & déterminer nos préférences dans le choix des objets de nos affections. Voilà notre obligation générale, & le plan de nos devoirs détaillés. Toute action qui se fait par un choix libre & par un motif d'obéissance, porte avec elle une idée de mérite, ou de démerite si le commandement est violé. Tout mérite doit être suivi d'une récompense, & tout démerite d'un châtement. Or les actions morales ne sont ni récompensées ni punies dans cette vie, selon toute l'étendue de leur mérite ou de leur démerite. Le mérite sur-tout des vertus est de nature à ne pouvoir être

24 *Instruction préliminaire.*

récompensé par aucuns dédommagemens dignes d'elles, si ces dédommagemens sont passagers. Il y a donc des récompenses & des châtimens futurs qui suposent les ames des hommes immortelles.

Je réalise cette supposition par des preuves sensibles de toute espee, & je porte ces preuves jusqu'à la démonstration. Les Lecteurs apliqués, équitables, & de bonne foi, seront forcés de convenir que rien n'est démontré pour nous si l'immortalité de l'ame ne l'est pas. Au moment que je travaillois sur cette matiere, il parut un nouveau Livre sous le titre de *Principes du Droit naturel*, par un ancien Professeur de Geneve. Cet ouvrage fut bien reçu du Public: il est estimable par la justesse & par la netteté de ses principes, quoique la méthode en soit assez défectueuse; mais l'Auteur, à l'exemple de quelques autres assez célèbres, n'avoit point posé la vie future pour base de toute Morale, & s'étoit aperçu que par le défaut de cet essentiel apui, tout son systême tomboit en ruine. Il voulut l'étaier, & fit une longue Dissertation sur l'immortalité de l'ame, dans laquelle il en réduit toutes les preuves à des probabilités.

tés. Le remede me parut pire que le mal ; & je repris la plume pour lui faire voir que plusieurs des preuves qu'il ne donne que pour probables, sont vraiment démonstratives. Ce supplément a grossi mon volume d'un long chapitre ; mais ce ne sera point à pure perte pour les lecteurs : ils y trouveront de quoi fixer leur jugement pour toujours sur des préjugés aussi mal raisonnés qu'ils paroissent dominans au-moins dans les écoles.

Je reprens ensuite l'enchaînement de mes principes. S'il y a des récompenses assurées pour le mérite & des châtimens certains pour le démerite, il est essentiel à l'homme , pour fixer les objets de ses espérances & de ses craintes , de bien savoir en quoi la nature du mérite & du démerite consiste. Le mérite des devoirs consiste à les remplir par le même principe qu'il les impose. Nous ne jugeons que les autres méritent , & nous ne croïons mériter nous-mêmes, que quand nous agissons par un amour desintéressé du bien que nous faisons. Notre justice , en un mot , consiste à faire ce qui nous est montré comme juste , précisément parce qu'il est juste. Dans le mal, au contraire, on démerite, par la seule volonté de le préférer au bien. La regle est

6 *Instruction préliminaire.*

simple des deux côtés ; le motif d'agir est unique, & bannit de lui-même tous les autres motifs par sa nature exclusive. C'est uniquement l'amour de la justice qui nous rend justes.

Mais cet amour a chez nous des commencemens toujours foibles ; il y doit faire des progrès, & tendre à la perfection dont il est susceptible. C'est en nous un desir naturel de nous perfectionner dans tout ce que nous sommes : mais c'est une obligation de travailler à nous perfectionner dans les dispositions morales. Nous sommes nés pour la justice ; & la perfection de notre justice, formée d'après celle de l'Être souverainement parfait qui nous est proposé pour modèle, exige de nous deux attentions ; de n'omettre aucun des devoirs qui nous sont prescrits, & d'épurer incessamment le motif qui nous les fait observer. Tel étoit le but de la vraie Philosophie ; tel est le nôtre. Que le juste travaille à devenir encore plus juste ; jamais il ne peut dire, c'est assez : & pour décider ceux qui desirent sincèrement de faire de continuel progrès, je leur aprens à discerner toutes les dispositions de l'ame qui peuvent être contraires à cette disposition dominante.

Mais les zélés pour leur propre perfection peuvent être inquiétés & découragés dans cette entreprise par des esprits encore plus entêtés que superficiels ; ceux-ci leur alleguent que tout ce que je viens d'établir n'est fondé que sur des suppositions gratuites, ou du-moins toujours susceptibles d'incertitudes, & qu'en un mot les vérités morales ne peuvent être démontrées. Pour repousser ces allégations arbitraires, je repasse sur la nature de nos connoissances, & je fais voir que celles que nous apelons de sentiment, ne doivent point être exclues de la Métaphysique, comme quelques Philosophes se l'imaginent ; que ces connoissances peuvent être & sont en effet plus évidentes par elles-mêmes, que les idées purement spéculatives, & que par conséquent elles sont des principes de démonstration : j'en donne quelques essais qui ne peuvent être contestés. J'observe que les simples décisions de la conscience sont communément si claires & si sûres, qu'on ne peut les infirmer sans se démentir soi-même : & pour ôter tout prétexte à de nouvelles instances, j'examine sur quels sujets il peut naître des doutes, quelles en sont les causes ; & de mes réponses à

ces questions on conclurra que ce n'est presque jamais la lumière qui nous manque; que nos obligations au - moins ne s'étendent jamais au - delà de nos connoissances; mais qu'aucune ignorance n'est excusable sur ce qu'on doit savoir, quand elle est volontaire; qu'il en est qui paroissent invincibles & qui ne le sont pas; qu'on se fait de fausses regles de conduite dont il est aisé de découvrir la fausseté; que quelques perplexités qu'il y puisse avoir dans l'application des véritables, il n'y a jamais d'incompatibilité réelle entre les devoirs; que jamais l'homme ne se trouve dans la nécessité de faire le mal; & qu'enfin c'est une illusion de croire qu'il est permis de le faire dans la vûe d'un bien.

Pour achever d'instruire à fond sur ce sujet, je pose pour principe que si les devoirs de la justice pouvoient être invinciblement ignorés, ils cesseroient d'être des devoirs. Je fais une revue générale des causes des erreurs, & des moyens de s'en desabuser. Je donne pour maxime de ne point agir dans l'état du doute, à-moins que l'action ne presse: alors on balance les raisons de douter. Aucune raison ne l'emporte sur l'obligation des devoirs indispensables. Les obli-

gations imposées par des lois humaines, n'ont jamais ce caractère. On doit supposer que les législateurs ne se sont jamais proposé de contredire le droit naturel. Toute loi qu'on peut nommer arbitraire, est sujette aux dispenses. Il y a des règles pour décider des actions, quand les doutes tombent sur les suites qu'elles peuvent avoir ou sur les mauvais succès qu'elles ont eu. Au défaut des vérités décisives, il y a des probabilités plus ou moins fortes, qui se tirent de la nature des choses. On ne risque rien de suivre les premières; on le doit même communément: mais il y a des exceptions. Le cas des probabilités égales est métaphysique. Les décisions magistrales qui prétendent résoudre les doutes sans les éclaircir, ne doivent point être écoutées. Il y a dans les scrupules des ignorances de plus d'une sorte, dont aucune n'excuse. C'est faire une injure égale à Dieu, d'attacher au mal l'idée du bien & l'idée du bien au mal: une pareille ignorance est toujours inexcusable.

On en allegue une générale contre tous les devoirs de la Morale, tels que nous les avons exposés dans ce volume; ils ne sont pas, dit-on, praticables à

l'homme. Il est vrai que l'homme a des foibleſſes, & qu'il ſuccombe au mal ; mais les reproches qu'il ſe fait à lui-même lui prouvent qu'il a pu ne pas agir comme il a fait. Il ne ſe repent point de n'avoir pas habité l'air, comme les oiſeaux, ou vécu ſous l'eau, comme les poiſſons. Je ne m'arrête pas aux chicanes qu'on fait ſur la liberté ; nous en avons l'invincible ſentiment qu'aucune objection n'affoiblit : la fatalité de nos actions eſt une abſurdité que l'égarement de la raiſon ne peut imaginer ſans ſe contredire ; & nier ouvertement que nous ſoions libres, c'eſt nier en ſecret qu'il y ait un Dieu. Les ſubtilités des écoles embarrasſent en vain les eſprits par des doutes ſuperficiels ; tous les cœurs reſtent intimement convaincus de la fauſſeté de l'objection qu'on leur a faite. Tous les prétextes de la penſée d'une véritable impoſſibilité des devoirs ſont frivoles. L'erreur vient de la fauſſeté des jugemens qu'on porte ſur la nature des objets qu'on deſire & dont on doit ſ'abſtenir. Le tempérament, les tentations, les mauvaiſes habitudes, les violences du dehors, ne rendent point les actions involontaires ; notre volonté ne peut être violentée que par elle-

même : nos inclinations vraiment naturelles ne nous portent à rien qui soit mauvais en soi. Tous les hommes ont des ressources contre le dérèglement de leurs penchans. L'observation qu'on fait sur les inclinations nationales ne conclut rien contre le pouvoir de les vaincre : il a dépendu de ceux qui sont emportés par leurs habitudes, de ne pas les contracter ; les plus endurcis dans le mal ne sont pas inconversibles. L'homme peut plus qu'il ne pense, quand il veut sincèrement essayer ses forces ; quand il en desespere, il a la ressource de demander à Dieu de les augmenter. On dispute en vain sur la nature & sur l'usage des secours que ce souverain maître des cœurs peut donner ; personne n'est exclus de la distribution de ses dons. L'un reçoit plus, l'autre moins : mais Dieu n'exige de tous que ce qu'ils ont pu quand ils l'ont voulu sincèrement.

Quelle conséquence faut-il tirer de la réunion de tous les principes exposés dans ce premier volume ? Que la vie de l'homme doit être une vie toute de raison ; qu'il ne doit y avoir dans ses actions ni caprices, ni témérité, ni négligence ; qu'il ne doit rien faire, en un mot, dont il

ne puisse se rendre compte. Rien ne nous est plus naturel ; & ceux qui se conduisent autrement sont comme des enfans ou comme des fous. La sagesse consiste à tout diriger à la fin qu'on se propose : c'est ainsi qu'on se conduit quand on veut se faire un établissement dans le monde. Notre véritable établissement, c'est celui de notre éternité ; c'est-là que notre constitution nous conduit ; c'est-là l'objet de toute notre prudence dans l'usage de nos facultés & de nos penchans.

Cet usage se varie selon la diversité de nos relations, mais toujours sur des regles immuables & tirées des mêmes principes. L'aplication s'en fait premièrement à ce que nous nous devons nous-mêmes, ensuite à ce que nous devons à nos semblables, & singulièrement à ce que nous devons à notre auteur. Le détail de ces trois sortes de devoirs fera la matiere de trois autres volumes qui suivront celui-ci. J'aurois voulu pouvoir en donner tout de suite le précis, pour annoncer en même tems mon ouvrage tout entier ; mais j'ai considéré que par-là cette préface deviendroit comme immense, & j'ai mieux aimé réserver à chaque volume sa préface particuliere. Les lecteurs y trouveront l'a-

Instruction préliminaire. 33

vantage de passer sans interruption de la lecture du plan général des différentes Parties, à leur exécution ; ce qui pourra leur en faciliter beaucoup l'intelligence : c'est pour leur utilité que j'écris, & j'ai dû la préférer à ce qui pouvoit être plus de mon goût. Je serois plus content si mes infirmités m'eussent permis de rendre mon travail plus parfait : mes souhaits seroient que ceux dont le ministere est d'instruire, pussent trouver ici de quoi rendre leurs instructions plus solides, plus persuasives, & plus touchantes.



CHAPITRE PREMIER.

La plus sérieuse étude de l'homme , c'est de s'assurer s'il a des devoirs à remplir dans la vie présente , & s'il doit attendre une autre vie. Ces deux vérités , quoique souvent démenties dans la pratique , ont toujours été reconnues dans la spéculation. Les raisons d'en douter , méritent à peine d'être réfutées. Une instruction parfaite sur ce sujet , est néanmoins d'un trop grand intérêt pour ne la pas désirer. Pour y parvenir , il ne s'agit que de bien connoître l'homme. C'est de notre propre fond que nous tirons nos premières connoissances ; elles portent avec elles des sûretés dont on ne peut douter : écarts de ceux qui n'ont pas suivi cette méthode. Faux sens dans lequel on a pris le précepte de se connoître soi-même. Avantages de l'homme sur tous les êtres vivans , du côté même des facultés du corps. Sa supériorité par celles de l'esprit. Sa vraie grandeur se tire de ses affections. On découvre en lui deux sentimens inaltérables. L'amour de la justice & le desir de la gloire. Ces deux sentimens aprofondis

décident de la regle de ses mœurs , & lui font même entrevoir le fondement de ses espérances.

SI l'homme n'est pas né pour vivre de caprice ; si toutes ses vûes , si tous ses desirs , si toutes ses actions sont assujetties à des regles dont il ne puisse s'écarter impunément ; si sa dernière attente ne se termine pas à la courte durée du tems qu'il passe sur la terre ; s'il lui reste enfin de solides espérances au-delà des bornes de cette vie , son plus grand intérêt , sa première & sa plus sérieuse étude est sans doute de s'assurer de ces vérités. Ne sont-ce point de simples préjugés qu'il a puisés dans l'éducation ? ne sont-ce point des présomptions nées en lui d'un sentiment trop orgueilleux de sa propre excellence ? J'ai trouvé quelquefois cette pensée hazardée par des esprits superficiels & prévenus ; & c'est ainsi qu'à la faveur d'un mot dont ils n'ont point médité le sens , il leur arrive souvent d'établir une vérité qu'ils croioient détruire. L'idée d'une conduite formée sur certaines regles nous vient , disent-ils , d'un orgueil qui naît en nous du sentiment de notre propre excellence. Accordons-leur cette allé-

gation. Nous ferons plus dans la suite. Nous montrerons que l'orgueil ou le desir de la gloire est chez nous un sentiment invincible ; nous sommes faits pour elle. Mais telle est la nature de cette gloire , que nous la desirons invinciblement , & qu'elle ne peut s'accorder qu'au mérite d'avoir accompli des devoirs. Voilà donc la nécessité des devoirs établie. Ne précipitons rien. N'est-ce point encore l'horreur du néant qui persuade à l'homme que la mort même ne l'anéantira pas tout entier ? Nous raisonnerons aussi sur cette horreur , & nous peserons la valeur de la preuve qu'on en peut tirer.

Disons en attendant que si celui qui se décide pour la réalité des devoirs se trompe , il ne se trompe pas seul ; son erreur est une erreur commune , une erreur universelle. Chez toutes les Nations , le langage retentit des noms de bien & de mal , de bonnes & de mauvaises actions , de vices & de vertus. On les distingue , on les définit ; on en détermine la pratique ; on en fixe l'étendue par les circonstances. Les mœurs enfin sont devenues l'objet d'une science particulière ; les uns l'enseignent , les autres font gloire de ne la pas ignorer :

c'est une des instructions qu'on juge les plus nécessaires à la jeunesse.

Mais comparez la conduite avec les maximes, quel contraste ! Ceux qui vous ont donné les plus beaux préceptes sont souvent les premiers à les violer. On diroit que tout ce qu'ils font seroit fait exprès pour démentir les principes qu'ils ont débités. Les actions rendent les discours suspects. On laisse ce qu'on a nommé le meilleur, pour courir après ce qu'on a jugé le pire. On fait profession de reconnoître des biens éternels, & ceux qui ne font que passer emportent tous les empressements. L'immortalité qui nous flateroit, n'est-elle donc qu'une agréable chimere dont on s'amuse ? Les regles des mœurs si bien concertées ne sont-elles enfin que des fictions de l'esprit, dont le cœur ne doit point être la dupe ?

On aura sujet de s'étonner qu'il y ait des hommes qui le pensent. Quelques-uns du moins l'ont dit, & quelques autres peut-être le disent encore. Mais d'un côté ce ne sont que des allégations desespérées, que le libertinage se suggere à lui-même, pour se tranquilliser s'il se pouvoit dans son desordre. D'un autre ce n'est que l'éblouissement

d'une raison chancelante qui succombe à des difficultés superficielles, & qui se livre à des doutes, qu'un sentiment mieux réfléchi ne lui permettroit pas d'écouter. Dans quelques anciens Philosophes ce n'étoit que l'intérêt d'un systême extravagant, qui donnoit la constitution du monde à des causes imaginaires, à des non-êtres qui n'avoient pû le produire. En conséquence l'homme n'étoit lui-même que la production d'un aveugle hazard. Comment auroit-il eu des notions nées de bien & de mal ? La raison n'auroit pû s'empêcher d'en conclure que quelque sagesse avoit présidé nécessairement à sa formation. Dès-là le systême étoit anéanti. Ces Philosophes insensés hazardoient donc que les termes de bien & de mal, de juste & d'injuste, d'honnête & de deshonnête, n'exprimoient que ce que l'opinion publique avoit jugé glorieux ou deshonorant. Mais d'où venoit cette opinion ? C'étoit une question qu'ils n'auroient pû résoudre, & que nous résoudrons contre eux.

- Le dépit orgueilleux de ne pouvoir pénétrer l'essence absolue des choses naturelles, jetta Pyrrhon dans le même écart. Il porta le doute universel jus-

qu'à la folie. Tout lui parut indifférent dans le monde : l'honneur & l'infamie des actions , leur justice & leur injustice , ne furent plus dans son esprit que des fantômes sans consistance ; & les idées du vice & de la vertu n'étoient nées , selon lui , que de l'introduction des coutumes & de l'établissement des loix. Il lui manqua comme aux autres , de faire un pas de plus , & de rechercher comment les coutumes universelles avoient pu s'introduire & passer ensuite en loix.

Nos tems ont vû paroître quelques nouveaux disciples de ces anciens maîtres d'erreurs. On les a tous solidement réfutés ; mais quelquefois un peu trop sérieusement. Ceux qui se rendent sourds au cri de la nature , ne méritent pas qu'on les écoute. Le mépris , l'indignation , les railleries tout au plus sont les seules défenses qu'on doit opposer à leurs rêveries impudentes. Ils se desarment d'ailleurs assez par leurs propres contradictions , & leur malignité se trahit par ses efforts impuissans contre la vérité. Les mêmes moïens qu'ils emploient pour la détruire , servent à l'établir. Il suffira donc d'indiquer dans l'occasion leurs méprises , & d'anéantir tous leurs

faux raisonnemens par quelques observations aussi courtes que décisives.

Mais il est d'un si grand intérêt de marcher d'un pas ferme dans les voies de la justice ; le prix qui nous attend au bout de la carrière est si glorieux , qu'on ne sauroit trop s'appliquer aux connoissances qui doivent nous diriger dans notre course. Le plan de vie que ces connoissances nous tracent , est le seul digne de l'homme , le seul conforme à sa nature , le seul qui puisse le faire jouir de quelque paix au-dedans de lui-même , & le dédommager des troubles qui lui viennent du dehors. Ceux que d'heureux penchans ont déjà disposés à suivre comme par instinct , les suggestions^{se} secretes de cette loi des cœurs : ceux à qui les premieres instructions en ont fait goûter les maximes , doivent desirer d'en découvrir la vérité jusques dans leurs principes. Il est doux , quand on s'égare encore , d'apprendre à ne plus s'égarer , de pouvoir se rendre raison de tout ce qu'on fait , de trouver dans des lumieres sûres de quoi se décider dans ses propres doutes , & d'être inaccessible à ce que l'intérêt , la passion , le mauvais exemple & les mauvais discours , seroient capables d'en inspirer.

C'est

C'est à cette instruction parfaite que les sages de tous les tems ont aspiré. Leur grand souhait étoit de mourir sans erreurs. Souhaitoient-ils l'impossible ? est-il même si difficile de pénétrer au vrai le fond de nos obligations ? ne pourroit-on pas pousser cette découverte jusques dans des conséquences très-essentielles ? Les sujets d'en desespérer ne sont pas aussi décourageans qu'ils pourroient le paroître à des esprits paresseux, ou retenus peut-être par la honteuse crainte d'être trop éclairés. Il ne faut ni monter au ciel, ni traverser les mers, ni descendre dans les abîmes. Il y a long-tems qu'on a dit à l'homme : *connoissez-vous vous-même*. Ce précepte parut si beau, qu'on le grava sur la porte d'un temple. On prétendit qu'il étoit sorti de la bouche d'un oracle célèbre : on en a fait honneur à plusieurs des Philosophes les plus distingués. Ne nous amusons point à la discussion d'un fait. Prenons le précepte en lui-même & selon toute l'étendue du sens qu'il présente. Il est certain qu'il nous ouvre une route sûre pour arriver à ce qu'il nous importe le plus de savoir.

L'homme cherche en vain à se tromper lui-même ; il ne fera jamais la moins

dre réflexion sur son être, qu'il ne se présente à son esprit des vérités si claires & si distinctes, qu'il ne peut s'empêcher de les regarder comme des connoissances tirées de son propre fond. C'est-là qu'il puise ce qu'on nomme les premiers principes, qui servent de base à tous les raisonnemens. Ce ne sont que des sentimens; & quoiqu'il semble avoir entrepris de les étouffer, s'il vient à penser, leur existence ne leur deviendra pas équivoque. Rien ne peut persuader à celui qui sent, qu'il ne sent pas; s'il ne sent point, on ne lui prouvera point qu'il sent. Le sentiment est une impression pareille à celle de la lumière. C'est ce qu'on nomme l'évidence, à laquelle il n'est pas possible de se refuser. L'homme qui ne voudroit connoître aucun devoir, parce qu'il seroit dans l'obligation de le remplir, est malgré lui convaincu de son existence: ce sentiment forme en lui la plus pure de ses idées. C'est celle de l'être. Idée simple, mais féconde. Elle lui donne une infinité d'autres vûes, qui s'étendent à mesure qu'il y réfléchit. Il sent de même ses manières d'être. Il pense, il conçoit, il compare ses perceptions; & de ce parallèle naissent des notions différentes, qu'il ne

peut confondre dans son esprit. Il s'aperçoit ensuite qu'il n'est pas tout pensant. Il voit qu'une partie de lui-même est étendue, palpable, capable de mouvement : c'est ce qu'il appelle son corps. Ce corps a des organes, qui font passer jusques dans son ame les impressions qu'ils reçoivent des objets du dehors. En un mot il a des sensations. Avec ce double secours il peut parvenir à tout ce que les sciences ont de plus lumineux & de plus indubitable.

Suivons donc cette méthode dans l'étude des mœurs. Que l'homme commence par se connoître lui-même. Il apprendra de ce qu'il est, ce qu'il doit faire. A la faveur de ce principe simple & de sentiment, il sera convaincu que les manières d'être découlent du fond de l'être, ou que chaque être doit agir selon sa nature. Ceux qui n'ont pas remonté jusqu'à cette source pour y puiser les règles de la morale, sont tombés dans des écarts qui rendent leurs écrits inutiles ou dangereux. Ce n'est pas ici le lieu de faire remarquer ces défauts dans les plus célèbres traités des loix naturelles, qu'on a vû paroître dans ces derniers tems ; il suffit à la vérité de se montrer dans son jour, pour dissiper

les erreurs de ceux qui ne l'ont pas aperçue , parce qu'ils l'ont cherchée dans des systèmes d'imagination. Ce qui vient de la nature , ne varie point. Il ne s'agit que de le bien observer. Elle est par-tout uniforme ; & toute diversité d'opinion sur ce qu'elle est en nous , fait voir qu'on ne l'a point comprise , ou qu'on ne s'est pas même donné la peine de la consulter.

Ne nous permettons point cette négligence ; appliquons-nous uniquement à nous bien connoître , & prenons le précepte qu'on nous en fait , par ce qu'il a de plus essentiel. Il n'est que trop ordinaire à ceux dont les études superficielles ne vont pas jusqu'aux réflexions , de ne pas saisir le vrai sens des mots , qui font presque toute leur science. Quelques-uns ont pensé que ce précepte d'un profond conseil , n'avoit pour but que d'humilier l'orgueil de l'homme par la conviction de ses défauts & de ses faiblesses infinies. D'autres ont cru que pour aider l'homme à se connoître , il falloit commencer par une espèce d'anatomie de son corps , en découper les parties , en examiner les élémens , les liaisons , les ressorts & les fonctions , en détailler les organes , en distinguer

les objets, & déterminer la maniere dont ils agissent sur chacun d'eux ; ces découvertes ont sans doute leur utilité. Mais ce que nous avons à bien pénétrer, c'est l'homme moral ; c'est cet être intelligent & libre, qui doit pouvoir se rendre compte à lui-même des raisons qui le font agir : nous l'examinons par ce qui le distingue de tous les autres êtres animés. Définir l'homme enfin par ce qui fait qu'il est homme, c'est le montrer dans son vrai jour ; ce n'est que par ce seul endroit qu'il est indispensable d'apprendre à le bien connoître.

A ne le considérer que comme un être vivant, on s'aperçoit sans peine qu'il a de grands avantages sur tous les autres animaux. Les satyriques, dont le caractère est d'outrer leurs portraits, se font trop souvent appliqués à le rabaisser au dessous des bêtes les plus viles. Les moralistes superficiels, qui ne savent que déclamer, ont enchéri sur ces parallèles peu propres à frapper les esprits sensés, dès que la comparaison devient un peu trop sérieuse. Ces moralistes ont cru que leur but capital devoit être d'ôter à l'homme toute idée de son excellence, & cette bévûe les a conduits jus-

qu'à lui faire des défauts des qualités qui la prouvent le mieux. On voit bien qu'il n'est pas de mon plan d'entrer dans un détail scrupuleux pour dévoiler tout le frivole de ces sortes de déclamations. Je ne diffimulerai pas ce que nous ayons de foible & d'imparfait. Il nous est dangereux de porter nos pensées au - delà de ce que nous sommes , & de prendre le change sur les objets de nos desirs : nous sommes capables de ces méprises. J'en découvrirai les sources , & je ramènerai par tout ceux qui donnent dans les écarts, à la regle invariable de nos jugemens. De grands Philosophes se sont laissés séduire à des ébloiiissemens qui leur ont fait reprocher à la nature d'avoir renfermé la vie de l'homme dans un plus court espace de tems que celle des chênes & des cerfs. On se jette dans le puéril dès qu'on fait dépendre l'estimation des choses de quelques accessoires qui ne font point leur véritable essence. On s'amuse à des aparences de petitesse , qui font perdre de vûe les traits de grandeur les plus frapans.

Quand nous nous laisserions ici donner le change pour nous borner à venger l'humanité des préférences qu'on entreprend de donner sur elle à des natures

qui lui sont infiniment inférieures ; faudroit-il entrer dans de longues recherches pour montrer sa supériorité sur ce qu'on admire le plus dans les êtres qui paroissent nous ressembler , ou qui nous ressemblent en effet par quelques convenances ? Il est vrai que tout est admirable dans ce que nous avons nommé l'Univers ; c'est un assemblage de productions dont les causes ont fait de tout tems & feront toujours le desespoir de toute notre pénétration. Donnons à notre esprit toutes les tortures imaginables , nous ne parviendrons jamais à comprendre la génération des plantes & des animaux ; un insecte , un reptile , feroient en vain l'unique objet de toutes nos méditations. Rien de tout ce qui vit ne nous apprendroit , même confusément , ce que c'est que vivre , si nous n'en avions nous-mêmes le sentiment. Ce sentiment nous suggere que tout ce qui se remue porte en soi-même le principe de ses mouvemens. Mais quel est ce principe ? nous l'ignorons ; & tout ce que nous connoissons des effets du mécanisme le plus parfait , ne satisfait point à ce que l'expérience nous en apprend.

Nous voïons dans chaque espece une

forte de direction naturelle qui la porte à ce qui lui convient, & qui la détourne de ce qui pourroit lui nuire ; toutes paroissent avoir un discernement sur des alimens qui leur sont propres, & n'y font peut être jamais trompées que par les artifices de l'homme. Toutes naissent avec quelques défenses contre ce qui les attaque ; toutes ont quelques ressources contre les injures des éléments. Les bêtes ont pour habits leur poil, leur laine, ou leurs écailles ; les oiseaux ont leurs plumes : leurs ouvrages nous offrent des chefs-d'œuvre d'une industrie singulière, où tout notre art ne peut atteindre. On admirera toujours celle des fourmis & des abeilles. Les animaux qui vivent parmi nous font des actions où le raisonnement est si marqué, qu'on ne peut leur en refuser quelque mesure : quelques-uns, & peut-être tous, ont des sens plus vifs & plus pénétrants que les nôtres. Je suppose tout ce qu'on en peut dire de plus merveilleux ; que les curieux continuent d'en embellir l'Histoire. Je consens que la description d'une mouche, d'un ver, d'une chenille, enfante des volumes. Ce laborieux amusement ne seroit pas sans fruit, si quelque retour sérieux ramenoit

menoit le lecteur de l'admiration des effets à celle de la cause. L'auteur de tout est grand dans ses productions même les plus petites.

Mais si quelqu'une avoit pu le faire paroître plus admirable que lui-même, ce seroit sans doute la production d'un être qui fait les admirer toutes; c'est par là que rien de tout ce qui respire n'est comparable à l'homme. Le don de l'intelligence est au-dessus de tous les dons; c'est ce don précieux qui met le prix à tous les autres; c'est par lui que nous perfectionnons ceux qui nous sont communs avec le reste des animaux. La pénétration de l'esprit supplée chez nous à la sagacité des sens. Notre industrie n'est point l'effet comme mécanique d'un instinct borné dans ses opérations. Nous raisonnons sur les moyens de nous procurer notre subsistance. Nous savons changer en quelque sorte les poisons même en alimens; nous corrigeons ce qu'ils ont de nuisible ou de désagréable. Nous assortissons à nos goûts ce que nos besoins exigent. Nous avons moins à craindre de l'indigence que des superfluités: trop heureux si nous savions toujours nous défendre des excès où

Tome I.

E

l'intempérance & la sensualité nous jettent.

Pour les habits, le luxe & la mollesse sont des écueils où trop d'art emporte nos penchans. Au reste, d'où notre invention ne tire-t-elle pas des secours contre les intempéries de l'air, ou contre la honte de la nudité? Les plantes, les arbres, les bêtes, & jusqu'aux plus petits insectes, deviennent nos tributaires; nous nous couvrons de leurs dépouilles, & nous nous les rendons propres par les différentes formes que nos mains leur font prendre: reconnoissent-ils ce qui vient d'eux dans les merveilleux tissus de nos manufactures?

Si les habitations des premiers hommes ont été plus simples que les nôtres, c'est qu'il y avoit plus de simplicité dans leurs mœurs: ne leur faisons point un crime de ce qui fait leur éloge; ils n'étoient pas nés moins intelligens & moins industrieux que nous, & nous montrons dans ce que nous faisons ce qu'ils étoient capables de faire. Quelle multitude, quelle variété de connoissances & de travaux concourt à la construction de nos édifices? Peu contens de ce que la superficie de la terre nous offre de matières, nous savons arracher de son sein

la pierre , le marbre , & les métaux. Nous augmentons la force de nos bras par celle des instrumens & des machines. Nous achevons des ouvrages que les apparences de l'impossible auroient dû nous empêcher d'entreprendre. Nous élevons des poids qui nous étonnent nous-mêmes quand nous les voïons suspendues si haut. Nous allons du nécessaire au commode ; nous ajoutons l'agréable au solide : & quelle magnificence sur-tout , quand le faste & la vanité nous font préférer l'élégance & les ornemens à la plus grande utilité ! Les lieux que nous avons résolu d'habiter changent de face à notre gré ; nous comblons les vallées , nous aplanissons les collines. Nous brisons les rochers , & nous aprenons aux campagnes les plus désertes & les plus stériles à devenir fertiles & délicieuses. Nous faisons tout réduire à nos usages , les animaux , les eaux , & les vents même. La nature entière semble faite pour nous être assujettie , quand nos besoins ou nos cupidités l'exigent.

Quelle entreprise est au-dessus de la portée de l'homme quand elle est possible ? à quelle perfection n'atteint-il pas ? que ne découvre-t-il point quand il suit

toutes les ouvertures que son esprit lui donne ? Une foule d'objets infiniment variés se réunit ou se succede dans son intelligence : il voit les choses présentes, il conserve le souvenir de celles qui sont passées ; il prévoit celles qui ne sont pas encore. Il réfléchit sur toutes, il les compare, il les distingue, il les sépare & s'en forme des notions particulieres. Il rassemble ensuite sous des idées générales ce qu'il y remarque de propriétés communes : il s'en fait des principes, il en tire des conséquences ; à la vûe des effets, il en recherche les causes. Son œil ne se lasse point de voir & son oreille d'entendre. Il réduit ses découvertes en sciences & ses observations en arts. Il n'aspire pas à moins qu'à pénétrer toute la nature : il essaie de la décomposer, & voudroit être admis dans la confidence de ses ressorts les plus secrets.

Blâmerai-je en lui cette avidité ? non : le desir de savoir est de la constitution de son être, qui n'a rien de mauvais ; il est fait pour connoître la vérité. Mais enfin la connoît-il ? que fait-il ? Il faudroit beaucoup, s'il se bernoit à la recherche de ce qui est le plus essentiel qu'il sache ; il en est capable. Les con-

D E S D E V O I R S. 53
noissances nécessaires entrent dans les esprits les moins ouverts ; ils en trouvent en un mot les semences dans leur propre fond. C'est-là que les plus éclairés ont toujours compris qu'il en falloit revenir. La Philosophie s'étoit fait un systême d'embrasser tout ce que le monde offre d'objets à notre curiosité. Quels en étoient les vrais principes ? quelle en avoit été la matiere premiere ? tout s'étoit-il formé d'un feul élément, ou du concours de plusieurs ? comment l'arrangement s'en étoit-il fait ? d'où venoit la diversité des substances & la contrariété de leurs qualités ? Quelle étoit la cause de l'animation, celle de la végétation, celle des météores & des métaux, l'origine des vents & des fontaines ? Que se passoit-il dans le monde souterrain ? Que voïons nous au dessus de nos têtes ? les astres & le spectacle admirable qu'ils nous donnent par la constance de leurs révolutions, est-il dirigé par quelque intelligence ? que savons nous de tout cela ? qu'en pouvons nous savoir ? Chacun débitoit ses conjectures ou se bornoit à réfuter celles des autres. On luttoit contre des difficultés qu'on ne pouvoit résoudre. Falloit-il donc consumer sa vie dans des efforts

E iij

inutiles ? On revint enfin de ce mécompte : les objets étoient trop impénétrables ou trop éloignés de nous pour espérer d'en décider avec assurance ; & quand nous pourrions en acquérir des connoissances plus certaines , quel en seroit l'usage pour le bonheur de la vie ? ne sommes-nous faits que pour des spéculations ? Les expériences nous conduisent-elles à quelque fin digne de nous ? Les découvertes les plus curieuses achèvent-elles l'ouvrage de la perfection qui nous est prescrite ?

En quoi consiste-t-elle ? où la mettrons-nous ? Interrogeons - nous nous-mêmes, & nos propres sentimens seront nos juges. Les avantages de l'esprit nous paroissent estimables , nous les ambitionnons ; nous aimons à nous instruire : nous voudrions pénétrer la vérité de tout. Errer , tomber dans des méprises , être trompé , ce sont pour nous des déplaisirs que nous ressentons vivement. Nous trouvons qu'il est beau de savoir & honteux d'ignorer. Les qualités du corps qui se distinguent des communes , nous touchent. La beauté , les agrémens , une taille bien prise , une heureuse physionomie , la force même & l'adresse , ont leur prix dans notre es-

time, & nous les envions; mais nous leur préférons naturellement les talens qui font briller l'esprit : nous mettons entre ceux qui les possèdent & ceux que nous en voïons dépourvus, toute la différence qui rabaisse une statue muette au-dessous d'une figure animée. Fixons ces pensées, & voyons le discernement qui s'en fait en nous comme de lui-même.

Figurons-nous qu'un homme ait recueilli tout ce qui nous est connu de l'Histoire du monde & de ses révolutions; qu'il sache les langues & les mœurs des nations les plus anciennes & les plus éloignées; qu'il soit instruit de ce que les sciences & les arts ont de plus curieux & de plus utile; qu'il raisonne avec quelque supériorité de tout ce qui peut être le sujet des entretiens sérieux ou familiers; qu'il ait le don de la parole; qu'il ait appris à mettre en œuvre tout ce que l'éloquence a de persuasif & de touchant; qu'il ait réuni toutes les observations qu'on a faites sur les nombres, sur les mesures & sur les sons; qu'il chante & joue de tous les instrumens: il deviendra pour nous un prodige, nous l'admirerons. Nous

l'écouterons avec avidité ; nous voudrions lui ressembler.

Mais allons plus loin. Suposons qu'il s'en offre à nos yeux un second, dont la raison paroisse diriger tous les mouvemens ; qui ne donne rien au caprice ; qui sache modérer toutes ses affections ; qui soit sobre, tempérant, sans avarice, sans ambition, sans fierté ; qui traite tous les autres hommes selon ce qu'ils sont ; qui rende à chacun ce qu'il lui doit ; qui soit toujours prêt à les servir ; qui leur fasse tout le bien qu'il peut ; qui ne s'éleve point dans la prospérité ; que l'adversité n'abatte point ; que rien ne le fasse sortir de cet équilibre qui le rend toujours égal à lui-même ; & qui semble enfin n'avoir point d'autre intérêt dans la vie, que celui de ne jamais s'y démentir par aucune inconstance : un tel homme ne seroit pas assez païé de toute notre estime ; ce seroit le respect, ce seroit l'amour qu'on ne pourroit lui refuser ; il réuniroit tous les goûts en sa faveur. Il ne seroit jamais méprisé de ses ennemis mêmes ; & si quelqu'un le haïssoit, ce ne seroit au fond que par quelque intérêt qui feroit violence à son penchant.

Il est donc vrai que ce qu'on peut nommer ici l'instinct de la nature, nous

guide comme malgré nous, pour nous fixer à ce qu'il y a de plus excellent dans l'homme. Nous l'estimons pour les avantages du corps ; nous en rehaufsons la valeur pour ceux de l'esprit : mais ce sont les avantages du cœur qui nous y font mettre notre dernière en- chère.

Or que prétens-je en conclure ? que c'est par le cœur que nous devons nous appliquer à nous bien connoître ; que c'est par-là que nous sommes véritablement hommes ; que c'est-là que nous devons puiser les principes de notre conduite présente, & le fondement de notre espérance pour l'avenir ; c'est-à-dire que le premier ou le plus essentiel usage de nos lumières c'est d'aprofondir nos sentimens, & de voir où ces sentimens nous dirigent. Nous imposent-ils des devoirs ? ne nous en imposent-ils point ? J'en remarque deux d'autant plus propres à décider cette question, qu'ils sont uniformes, inaltérables, irrésistibles, dans tous les hommes. J'appellerai l'un *l'amour de la justice*, & l'autre *le desir de la gloire*. Ces deux sentimens me paroissent & sont nécessairement faits l'un pour l'autre. L'amour de la justice nous apprendra que nous sommes nés pour

être justes , ou pour accomplir des devoirs. Le desir de la gloire nous avertira que nous sommes faits pour elle. D'un côté nous verrons quelle doit être l'étendue de notre mérite, & de l'autre quelle fera la nature de notre récompense , si nous sommes fideles à remplir notre destinée. Mais avant de tirer les conséquences de ce double sentiment , il faut commencer par en prouver solidement la réalité. Tel est le but , & tel sera l'ordre de cet ouvrage : ce ne sera pas trop de toute l'attention des lecteurs , pour en bien lier la suite dans leur esprit : mais comme après tout le fond en est pris d'eux-mêmes , il leur suffira de vouloir bien y rentrer , pour se convaincre qu'on ne leur en impose point.

C H A P I T R E I I .

Les plus simples attentions suffisent pour découvrir la réalité de ce que nous nommons en nous le sentiment ou l'amour de la justice. Les objets des sens font sur nous des impressions qui ne dépendent point de leurs organes ; c'est par ces impressions qu'ils nous plaisent ou nous

déplaisent. Chaque être est susceptible d'une perfection dont l'idée s'imprime dans nos esprits à la première vue : s'ils s'en éloignent, nous les trouvons défectueux. Les arts entreprennent de corriger ces défauts ; & les arts ne se forment que sur des observations de la nature. Les yeux nous font pénétrer plus avant que la superficie qui les frappe. Nous lisons l'homme entier dans son visage, & tous ces jugemens sont en nous involontaires. Il n'en est point de plus puissant sur nous que celui des oreilles : la Musique & l'Eloquence sont comme maîtresses de toutes nos affections. Des impressions semblables nous font faire le discernement des bonnes & des mauvaises actions ; preuves accumulées qui font voir que ce discernement est produit par la qualité même des objets. Diverfes expériences réfléchies qui concourent à nous convaincre que nous sommes nés pour la Justice.

JE l'ai déjà dit, on ne persuade à personne qu'il sent ce qu'il ne sent pas : mais qu'on ne lui dise que ce qu'il sent, il ne lui sera pas plus possible d'en douter, qu'il doute de son existence ; s'il le nie, ce n'est plus qu'à sa bonne-foi qu'on

en appelle : or ce n'est que par ce genre de preuve que je vais établir la réalité de ce que je nomme en nous l'amour ou la notion née de la Justice. Ne consultez d'abord que vos sens ; n'est-il pas vrai que vous remarquez dans leurs objets mille sortes de singularités , de rapports , de contrastes , de perfections , & de défauts qui ne se sentent que par l'esprit ? Dans ce que vos yeux vous représentent , vous ne voyez que de l'étendue , des figures , des couleurs , des mouvemens ; ce ne sont que des images nues & comme muettes , telles qu'elles se peignent dans un miroir. Mais une réflexion de sentiment vous fait observer dans ces différentes images des manières d'être dont votre ame est affectée. C'est comme malgré vous que vous portez vos attentions au-delà des sensations que les corps vous causent. Vous apercevez dans les uns un certain ordre , un arrangement de parties , une justesse de proportions , des symétries , des alliances , des assortimens de couleurs , & ceux-là vous plaisent. Dans d'autres , toute cette régularité paroît se démentir ; il y a des défauts , des disconvenances , des contrariétés , des difformités , & ceux-ci vous blessent au premier aspect.

C'est la voix de la nature qui vous dicte ces jugemens ; c'est , dis - je , sa constitution qui forme en nous cette différence d'affections. Chaque être est susceptible d'une perfection qui convient à son espece ; l'idée s'en imprime en nous dès qu'il nous est montré tel qu'il doit être. Si cette perfection lui manque , il nous offense : c'est le privilège de la raison de faire ce discernement , dont nous ne pouvons nous rendre compte, si ce n'est que nous sommes ainsi faits nous - mêmes. La régularité des traits du visage , certains agrémens qui résultent quelquefois d'un accord moins parfait , certaine physionomie qu'on appelle heureuse , des graces enfin comme répandues sur toute la personne , nous saisissent , nous attirent , nous fixent dans une aprobation qui ne varie peut-être un peu que par quelque intérêt de passion qui lutte en vain contre l'impression naturelle. La beauté même qu'on voudroit haïr , triomphe des passions forcées ; l'attrait en est si puissant , que des esprits les plus capables de réfléchir sont allés jusqu'à la considérer comme le premier moïen de conciliation des hommes avec les hommes. Ils ont pensé que c'étoit par elle qu'ils

avoient commencé de mettre entre eux des distinctions, & que les uns avoient eu de la prééminence sur les autres ; malgré l'égalité dans laquelle ils étoient tous nés. Ils ont dit qu'il appartenoit aux beaux de régner ; que c'étoit-là leur privilège, & comme le droit de la nature ; que la beauté sembloit faite enfin pour s'affujettir tout par une espece de tyrannie sans violence, & qu'il n'y avoit que les aveugles qui pussent refuser de se soumettre à son empire.

Ne donnons point dans ces exagérations, & bornons-nous à ce qu'on peut en conclure pour notre sujet. Il y a dans les hommes un sentiment de perfection qui prévient leur jugement, & que les réflexions ne font que rectifier. Les esprits les plus incultes, les cœurs les plus sauvages en sont touchés. Ce n'est pas même dans la seule figure que nous observons des traits de convenance ou d'inconvenance qui nous frappent. Ce n'est pas assez que tous les membres aient leurs justes proportions, qu'ils paroissent faits les uns pour les autres, qu'ils occupent la place qui leur est assignée, que rien ne leur manque, qu'ils soient tous sains & propres à leurs usages ; nous voulons que dans leur repos

même ils conservent une certaine décence. Il y a des attitudes forcées, un port de contenance, des postures qui nous offensent. Une démarche affectée, des allures nonchalantes, des contorsions efféminées, ne choquent pas moins notre vûe que la bizarrerie de ne vouloir marcher que sur les mains, ou de ne mouvoir les piés qu'en reculant. Ce sont des irrégularités, où la nature se dément & nous paroît avoir besoin d'être corrigée : c'est l'objet d'un art particulier ; & les leçons que les maîtres en font, ne sont puisées que dans la nature même, qu'il suffit d'observer pour démêler ce qui lui sied, ou ce qui ne lui sied pas.

Tous les autres arts qui s'appliquent à la représenter, n'aprochent de même de la perfection que par la justesse de leurs observations, & par l'exactitude de l'imitation. C'est par-là que nous discernons les grands maîtres des ineptes ou des médiocres. Ce que nous nommons leur goût, c'est le nôtre. Nous jugeons de ce qu'ils ont fait par le sentiment que nous avons de ce qu'ils ont dû faire ; & quand nous en avons une connoissance un peu méditée, nous décidons du tout d'une figure ou d'une sta-

tue, comme le savetier de la chaussure. Il y a tant de parties qui doivent concourir à l'harmonie d'un tableau, qu'il suffit qu'une seule se trouve en défaut, pour nous le faire regarder avec froideur. Nous ne savons pourquoi, mais nous ne sommes pas satisfaits. Il faudroit pour nous contenter pleinement, que la ressemblance des copies aux originaux fût parfaite. Le Peintre qui nous plairoit le plus, seroit celui qui sauroit nous y tromper. C'est la vérité que nous aimons; elle est simple & ne peut se représenter que d'une manière. Tout ce qui l'altère, tout ce qui ne nous la montre pas dans sa simplicité, ne peut que nous laisser à désirer ce qui lui manque.

Ce n'est pas tout. Nos yeux nous font pénétrer plus avant que la superficie qui les frappe. Nous jugeons du dedans par les dehors. Nous lisons en quelque sorte l'homme entier dans son visage. L'ame s'y peint par des signes ou par des impressions qui sont rarement équivoques quand elles ne sont point affectées. L'affectation même ne les contrefait jamais assez parfaitement, pour tromper des regards bien attentifs. Nous discernons donc à ces indices naturels l'homme sain de l'infirmes, le triste du gai, l'enjoué

l'enjoué du sérieux, le pacifique du turbulent, l'emporté du tranquille, le timide de l'audacieux, le fier du modeste, le courageux du lâche. Le coup-d'œil enfin nous découvre les passions violentes & modérées; tout ce que nous apellons des vertus ou des vices, des défauts ou des perfections, la douceur, l'affabilité, la bienveillance, la colere, la jaloufie, l'envie, les dépitsecrets; &, ce qu'il faut sur-tout bien remarquer, c'est que toutes ces impressions en font sur nous d'aussi différentes, qu'elles sont involontaires. C'est de l'horreur ou de la pitié, de l'estime ou du mépris, de l'indifférence ou du penchant, de l'amour ou de la haine commencée, que le seul air des personnes nous inspire. Le grand usage qu'on peut faire de cette réflexion, seroit ici prématuré. C'est assez pour notre dessein présent de l'avoir fait entrevoir.

Passons du jugement des yeux à celui des oreilles. Qu'est-ce que le son qui les affecte? Un air agité d'une certaine maniere, certain ébranlement qui se fait au fond de notre organe; c'est une sensation de bruit qui résulte du choc de deux corps. Voilà toute la lumiere que l'expérience sensible nous donne.

Mais que de merveilles dans le sentiment que les sons excitent dans notre ame , & dont elle seule juge , parce qu'elle seule les éprouve ? Il faudroit faire un traité complet de Musique pour épuiser ici toutes les réflexions que l'observation nous donneroit occasion de faire. Qui pourroit expliquer comment nous discernons un son d'un autre son ; comment la diversité de leurs tons est comme imprimée dans notre ame ; comment nous distinguons leurs intervalles ; comment les acords & les dissonances qui résultent de leurs combinaisons , nous touchent si différemment ; pourquoi tout chant se réduit à deux modes , ou deux especes ; pourquoi la maniere de procéder selon les modes forme un caractère de chant , dont l'impression n'est pas la même ? Sur ces remarques je risquerois d'en dire plus que je n'en fais , quoique toujours infiniment moins que je n'en ressens : mais le peu que j'en dirois seroit d'ailleurs encore moins compris du grand nombre de mes lecteurs.

Ramenons-les donc à ce qui ne les passe point. Il n'est personne qui ne discerne une voix d'une autre voix. Il y en a de hautes & de basses , de claires &

de sourdes, de flexibles & de dures, de graves & d'aigues, d'aigres & de douces. Nous retrouvons dans les instrumens les mêmes caracteres, & ces caracteres ont tous sur nous un pouvoir qui leur est propre; ils nous blessent ou nous charment; ils nous attristent ou nous réjouissent; ils nous animent ou nous jettent dans une espece de langueur.

Rien n'est si vanté chez les anciens, que ces merveilleux effets de la Musique; & ces effets ne nous sont devenus comme incroyables, que depuis que les vrais Musiciens sont devenus rares, Il en est beaucoup de mauvais, comme il est beaucoup de mauvais Peintres; & tout le défaut des uns & des autres n'est que d'être mauvais copistes. La nature ne se dément point. Qu'on sache l'imiter, on est sûr de la retrouver dans tous les tems sensible aux mêmes impressions. Le chant, par exemple, n'est que comme une sorte de parole, dont les inflexions sont plus marquées pour mieux faire sentir les mouvemens de l'ame qu'on veut exprimer; & quand on imite ces inflexions par les sons même d'un instrument, on fait nécessairement ce qu'on nomme un air de carac-

tere. La simple parole en effet caractérise toutes les affections de l'ame dans ceux qui parlent par sentiment. Toutes les passions ont leurs tons & leurs accens : l'oreille ne s'y méprend point. Qu'on prenne exactement ces mêmes tons & leurs accens , c'est ce qu'on nomme la bonne déclamation. C'est par là que l'éloquence & la poésie se sont rendues de tout tems comme maîtresses des cœurs & des esprits. Nous sentons tous la force de ces deux arts , & nous la sentons malgré nous. C'est en nous comme un goût d'instinct , tel en son genre que celui qui mene les animaux aux alimens qui leur sont salutaires , & qui les détourne de leurs poisons.

Mais à quoi tout ce que je viens de faire observer nous mene-t-il ? Qu'on y fasse un peu d'attention ; c'est une direction naturelle qui force en quelque sorte notre ame à discerner entre les impressions qu'elle reçoit des objets des sens , & c'est une semblable direction qui lui fait faire un discernement entre les actions des hommes. Nous les distinguons en bonnes & mauvaises. Nous applaudissons aux premières , & nous blâmons les secondes. Leur contraste en un mot nous est aussi sensible que

celui des dissonances & des acords dans la Musique ; & comme l'art du chant ne s'est formé que d'après ces observations, ce qu'on nomme la regle des mœurs n'a point eu pour nous d'autre origine.

Ce fut-là de tout tems la grande question : d'où la connoissance du bien & du mal moral nous est-elle venue ? quelle est la nature de l'une & de l'autre, & la regle qui nous les fait discerner ? Je destine un Chapitre entier à la discussion des différens systêmes que les moralistes se font formés sur ce sujet ; & par-là j'acheverai de justifier que tout ce qu'ils ont dit de spécieux ou de vrai, se réduit au principe que j'ai commencé d'établir. De-là je tirerai par de justes conséquences, que comme ce n'est que par sentiment que nous parvenons à la connoissance de ce qu'on nomme les loix naturelles, c'est ce même sentiment qui nous impose l'obligation de nous y conformer ; de sorte que nous ne les accomplissons comme il faut par aucun autre motif. Revenons & poursuivons. Ces redites incidentes ne feront ici que réveiller & soutenir l'attention suivie que le sujet demande.

Ce n'est point par un jugement de

caprice ou d'habitude que nous nommons vice ou vertu, la différence que nous découvrons dans les mœurs. Le discernement des bonnes & des mauvaises actions se fait en nous comme de lui-même par la qualité des objets, ou par le caractère des impressions qu'ils font sur nous. Nous les approuvons ou nous les désapprouvons indépendamment de toute comparaison. Ce qui nous y plaît nous fait juger de plus qu'elles sont en ce point ce qu'elles doivent être, & ce qui nous y déplaît, qu'elles sont en cela défectueuses. Ces nouveaux jugemens sont les fruits du sentiment que notre conformation nous donne de la perfection propre à chaque être. Nous mesurons cette perfection sur ce qui nous affecte le plus agréablement dans les différens êtres, & c'est la raison qui nous la suggère. Nous supposons tacitement & sans raisonner, que rien de tout ce qui subsiste avec nous dans le monde ne s'est fait lui-même. Tout est la production d'une intelligence souveraine, qui ne peut rien faire que notre propre intelligence quoique bornée n'approuve. C'est en quelque sorte le sang qui reconnoît son sang; c'est, dis-je, l'effet de cette parenté de raison, que Cicéron

vouloit qu'on reconnût entre la nature humaine & la divine. Ce que la nôtre approuve dans les actions des hommes, est donc ce que celui qui les a créés raisonnables a voulu qu'elles fussent; & ce qui nous y choque ne peut être qu'une défecuosité d'autant plus révoltante, qu'elle est plus volontaire. Nous sentons en effet que le caractère de la raison qui régit en nous les instincts, c'est d'agir avec discernement, avec choix, avec préférence: par-là l'homme est maître d'agir, ou de ne pas agir d'une certaine maniere. Il peut s'écarter de sa regle, mais la regle subsiste aux yeux même de celui qui la viole, & n'est méconnue d'aucun esprit même le moins ouvert & le moins attentif.

Si donc les hommes font de leur raison des usages tout contraires, c'est en eux la suite d'une fragilité dont ils sont capables. Mais pour s'apercevoir de cette erreur, ils ont des ressources que nous indiquerons ailleurs. Ils sont coupables de s'écarter de la loi qui leur est prescrite; mais eux-mêmes ils ne le sentent quelquefois que trop vivement après coup, & nous le sentons tous au moment que nous les voïons agir. La seule contrariété de leurs actions nous

feroit penser que nous ne devons pas porter de toutes un jugement uniforme ; mais enfin c'est la qualité même de ces actions qui nous les fait juger bien ou mal faites. Il ne nous est pas plus possible de confondre l'impression qu'elles font sur nous, que de ne point distinguer la sensation de la beauté de celle de la laideur.

Livrez-vous donc à cette œconomie de notre constitution naturelle ; suivez cette impression non-réfléchie que la première vûe des objets fait sur vous ; foyez sans préjugés & sans passions qui vous tirent d'un desintéressement parfait ; jugez de tout selon ce qu'il est, ou selon ce qu'il vous semble être par ses apparences naïves : alors vous dites de celui-ci, c'est un honnête homme ; & de celui-là, c'est un méchant ; & par ce langage vous ne faites qu'appliquer aux personnes les idées que leur conduite vous donne. Ces idées ne sont point arbitraires ; elles ne l'ont jamais été. Les hommes ont pu convenir de les exprimer par certains termes plutôt que par d'autres ; mais enfin l'usage de ces termes s'est fixé dans toutes les langues, & nous n'y confondons point les idées que chacun d'eux réveille dans nos esprits.

Qu'on

Qu'on nous parle d'humanité, de douceur, de bonté, de bienfaisance, de gratitude, d'équité, de sincérité, de bonne foi, toutes ces qualités trouvent en nous un goût formé. Nous aprouvons, nous aimons ceux en qui nous les voïons paroître. Nous écoutons avec une avidité qui va jusqu'à l'attendrissement, le récit de certaines vies où ces vertus ont brillé dans un degré plus éminent. C'est une espece d'héroïsme qui consacre les noms, ou qui leur assure les respects de tous les âges.

Nous nous plaisons même aux fictions de cet héroïsme; le mensonge nous charme quand il représente la vérité qui nous touche. Les fourbes surprennent notre estime quand ils affectent d'être sinceres; certaine ressemblance que le vice a quelquefois avec la vertu, nous plaît presque autant que la vertu même. Les plus méchans des hommes peuvent jouir par-là de toute la gloire des bons, jusqu'à ce que leur hypocrisie se démasque par quelque trait échapé, qui montre qu'ils ne sont rien moins que ce qu'on les avoit crus. Le mépris alors succede à l'estime, l'indignation prend la place d'une affection trompée. Nous voulons que la vertu naisse de son vrai prin-

cipe, qu'elle parte du cœur, & que les actions ne soient qu'une effusion des sentimens; nous voulons même qu'elle soit entière, solide, & capable de se soutenir dans l'épreuve. Les vertus chancelantes nous indisposent plus par leurs inconstances qu'elles ne nous avoient plû par leurs efforts passagers. Les demi-vertus ont peu d'éclat à nos yeux, & ce foible éclat est dissipé par le mélange de quelque grand vice. Les réflexions n'entrent presque pour rien dans cette suite de jugemens ou d'impressions: ce sont les simples vûes qui produisent les sentimens que nous éprouvons: c'est le fond de l'ame qui se déclare sans délibération par ses premiers mouvemens.

Les vices au contraire sans mélange de vertus, les vices qui se montrent sans déguisement, n'inspirent que de l'horreur & de l'éloignement, ils caractérisent les hommes en mal; & ce caractère ne s'efface point quand il est marqué par des crimes infignes.

Il sert à nous former des idées générales que nous apliquons à tous ceux qui ressemblent aux premiers coupables en chaque espece. Nous donnons aux traîtres le nom de quelque traître fameux; nous désignons les nouveaux tyrans par

les noms des anciens, comme la flaterie donne à ceux qu'elle veut ériger en héros, le nom de quelqu'un dont l'Histoire nous a transmis les grandes actions. Il est des familles comme maudites dans toutes les générations pour les forfaits d'un ancêtre: il semble qu'il ne soit pas permis au fils d'un méchant d'être honnête homme, ou qu'il ne le puisse; il semble de même que la justice du juste ne meure point avec lui: c'est comme un titre héréditaire qui fait jouir les enfans de la considération qu'on avoit pour leur père. Telle est la force de ce goût sûr qui nous fait discerner le bien du mal, & qui ne nous laisse pas maîtres de nos affections.

Redescendons de ces réflexions un peu plus abstraites à nos expériences journalières; sondons-nous sur ce que nous sentons à la vûe de ce que le commerce de la vie nous fait observer de la conduite des personnes, & des qualités qui nous intéressent pour elles ou qui nous en dégoûtent. Vous voïez paroître un homme d'une figure aimable, d'une physionomie qui vous attire; il parle & vous trouvez qu'il s'exprime avec autant de grace que de facilité; qu'il pense juste, qu'il raisonne sensément sur tous

les sujets dont il vous entretient ; qu'il a de la pénétration sur les sujets qui veulent être réfléchis ; qu'il est instruit des faits anciens , des mœurs des nations , & des divers usages du monde. Son esprit vous charme : mais s'il joint aux qualités estimables qui commencent à vous le faire aimer , un cœur droit , des sentimens d'humanité , de douceur , d'équité , de compassion , de bienfaisance : si vous voyez que chez lui c'est l'amour du devoir qui domine , & qu'il est comme au-dessus des tentations de le violer : s'il s'est acquis avec la réputation du savoir , de l'habileté , de la prudence , celle d'être juste , équitable , integre , incorruptible ; ne préférez-vous pas ces dernières qualités à toutes les autres ? Vous sentez que ce sont celles-là qui font l'homme , & qui doivent le rendre cher à tous les autres hommes. Vous ne mettriez alors aucunes bornes à votre confiance pour lui : ce seroit dans son cœur que vous aimeriez à décharger le vôtre. Vous le rendriez le dépositaire de toutes vos peines & de tous vos intérêts ; vous lui confieriez , dis-je , vos biens , vos enfans , votre vie même. Mais plus vous auriez de hautes idées de l'habileté d'un homme sans probité , plus vous auriez

pour lui de défiances & de réserves : c'est la justice, vous dis-je, que vous aimez par préférence. Des connoissances plus bornées avec des intentions plus pures & plus droites, vous font paroître ceux en qui vous les reconnoissez plus dignes d'être pris pour arbitres des contestations les plus embrouillées ; & c'est en effet moins l'habileté que la justice qui fait concilier les affaires & les cœurs.

Tournez ailleurs vos regards. Que pensez-vous sur des objets où vous n'avez point d'autre intérêt que celui que le cœur vous y fait prendre ? Qui est-ce qui ne se révolte pas à la vûe d'une jeune libertine qui semble ne paroître dans le monde que pour y faire trophée de tous les vices où elle a comme mis son unique gloire ? Quel accueil n'y fait-on pas au contraire à ceux qui dès l'âge le plus tendre ne montrent que des passions modérées, que des mœurs dignes de la maturité des hommes faits ? A cet air sage on s'attendrit pour eux ; on fait en secret des vœux de ne le voir jamais se démentir au milieu de la dépravation qui peut leur devenir funeste. On est enchanté de la réunion de tous les agréments qui font comme adorer certaines

personnes du sexe : mais si la vertu, si la modestie relève ces avantages, la beauté n'est-elle pas un double prix aux yeux de ceux qui la voient ? N'a-t-elle pas un double empire sur les cœurs ? les hommages qu'on lui rend ne sont-ils pas plus sinceres & moins libres ? On aime comme malgré soi la seule qualité qui rend vraiment aimable ce qu'on pourroit admirer sans l'aimer.

Au moment que cette beauté sage & modeste fait passer jusqu'au fond de notre ame une image touchante de la vertu, suposons qu'il s'offre à nos yeux une de ces impudentes qui cherchent à trafiquer du vice, quel redoublement d'aversion ce contraste brusqué ne nous causera-t-il pas pour elle ? Est-il un homme qui conserve assez peu des sentimens de l'homme, pour n'être pas blessé de voir ces infâmes qui se plongent sans pudeur dans le desordre & dans les débauches les plus honteuses ? Qui est-ce qui ne hait pas les scélérats déclarés ? Quelqu'un goûte-t-il les esprits inégaux, vains, frivoles ? quelqu'un se plaît-il avec les gens sordides ? Qu'y a-t-il de plus hideux à nos yeux que l'avarice ; de plus criant que la fraude, que les rapines, que le brigandage ; de plus

indigne que les ames basses, qui se livrent aux complaisances les plus serviles, qui n'ont honte de rien de ce qui peut les enrichir ou les avancer? Nous nommons malheureux ceux qui sont sujets à ces vices rebutans ou capables de dégrader l'homme. Ne nous paroissent-ils donc malheureux qu'à cause des pertes ou des peines qui sont communément les suites de ces vices? n'est-ce pas la turpitude naturelle de leurs excès qui nous les fait plaindre? Ils sont malheureux, parce qu'ils cessent en quelque forte d'être hommes; parce que la raison ne les conduit plus, parce qu'ils ne suivent plus la direction d'un penchant qui ne tendoit qu'à les rendre justes, parce qu'ils ne sont pas enfin ce que la notion du bien nous dit qu'ils devoient être.

Cette notion, ce goût de justice qui naît avec notre raison, qui la prévient même ou qui semble la prévenir quelquefois, a tant d'empire sur nous, qu'elle ne perd jamais toute sa force sur ceux même qui paroissent en avoir secoué le joug. Les plus livrés au vice n'approuveroient pas qu'il fût autorisé par les loix, ou que leur tolérance allât jusqu'à ne le punir jamais. On applaudit à

la rigueur des suplices qu'elles ordonnent contre les fameux coupables ; & cet applaudissement non-réfléchi ne fait pas même blâmer les peines excessives : ce seroit un spectacle encore plus révoltant , de voir ces mêmes vices autorisés par la religion du pays. Chez les anciens Idolâtres, les Philosophes & les honnêtes gens détestoient ouvertement la Théologie des Poètes, qui donnoient aux Dieux les passions déréglées des hommes, de la jalousie, de la colere, de la tromperie, des impudicités. Parmi nous, les plus déréglés ne peuvent souffrir qu'on se déclare pour une Morale indulgente. On a banni des spectacles même les paroles lascives & les discours licentieux. Les libertins & les prostituées jeteroient des pierres à ceux qui débiteroient dans des discours publics, qu'ils ne font rien qui ne soit innocent. Un maître déclaré de mauvaises mœurs ouvreroit en vain son école ; il n'auroit point de disciples , ou ne les persuaderoit point. On ne parle qu'avec horreur de quelques prétendus philosophes nouveaux qui ont osé nier qu'il y eût pour nous des loix naturelles. L'impression de ces loix est si profonde, qu'elle ne s'efface point dans ces esprits même déter-

D E S D E V O I R S. 87
minés à les méconnoître ; elle gêne leurs pensées, elle traverse les efforts qu'ils font pour s'égarer, & les ramene au sentiment qui dément leurs bisarres imaginations. Ils ne peuvent s'empêcher de voir que leur système tend à renverser toute l'économie de la vie humaine, & voudroient que leurs lecteurs ne s'en aperçussent point. C'étoit l'inquiétude du poëte Lucrece pour les freins : je crains, leur disoit-il, que vous ne pensiez que nos raisonnemens vous menent droit à l'impiété, & que nous vous faisons entrer dans la voie du crime. Il prévoïoit donc que tout son système échoueroit infailliblement contre un préjugé trop dominant & trop enraciné pour qu'il se flatât de le détruire.

Je parle de ce préjugé forcé qui ne vient point de l'éducation, qui n'a point pris son origine dans quelques opinions particulieres ou populaires, qui ne dépend point des institutions ou des conventions des hommes ; de ce préjugé du cœur qui sent la différence du bien & du mal, sans autre instruction que celle de la nature ; qui reconnoît l'un & l'autre à la plus simple attention, quand on les lui propose. Qu'on vous débite, ou qu'on vous fasse lire ces préceptes : qu'il

faut honorer ses parens, obéir aux magistrats, contribuer à l'avantage de la société, reconnoître les bienfaits, ne point se parjurer, ne point voler, ne point tuer, ne point calomnier, ne point dire d'injures, ne point tromper, ne point rendre de faux témoignage, ne point envier les biens ni la femme d'un autre, ne point faire en un mot au reste des hommes ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent, & vous montrer pour eux ce que vous souhaiteriez qu'ils fussent pour vous; a-t-on besoin de vous rendre quelque raison de ces maximes, ou de vous alléguer quelque autorité pour les confirmer? N'éprouvez-vous pas ce que S. Paul dit de la loi qui les a prescrites? Vous consentez à cette loi dans le fond de votre cœur; vous la trouvez bonne, juste, & sainte; vous sentez que c'est comme de votre propre fond qu'on a tiré ce qu'on vous commande & ce qu'on vous défend: vous voudriez vous y conformer, vous voudriez que tous les autres s'y conformassent; & vous-même si vous aviez eu des loix à faire, c'est ainsi que vous les auriez faites: vous n'avez besoin que de la suggestion de votre conscience pour y souscrire.

On n'observe pas toujours ces regles,

mais on ne cesse point de les approuver ; les moins honnêtes gens se piquent de l'être : tous font une profession publique de ce qu'on nomme la probité. La honte, l'intérêt, la crainte de parler autrement que les autres, fait dire à ceux-mêmes qui n'en ont point, qu'ils en ont. Ils seroient choqués de n'en point trouver dans les autres : ils n'estiment au fond que ceux qu'ils ne surprennent point dans ce défaut. La vertu jouit de ses privilèges parmi ceux-mêmes qui paroissent la mépriser ; elle plaît jusques dans ceux qu'on n'aime point. Les libertins font de vains efforts pour la décrier ; on ne réussit point à la rendre ridicule sans la défigurer ; la force de la décence & de la vérité la défend & la fait triompher de la raillerie la plus spirituellement ou la plus malignement imaginée.

Dans quelques dispositions enfin qu'on soit pour elle, elle reste en possession de regler le langage sur les idées qui sont nées du sentiment que nous en avons. Vous dites dans vos discours ordinaires, qu'il faut être homme de parole, qu'il faut tenir ses engagemens, remplir les devoirs de la nature & de la société ; vous l'entendez dire, & vous applaudis-

fez : l'équité de ces devoirs vous domine. Il y a toujours dans les vertus quelque chose qui vous attire par sa propre force , malgré la résistance de vos mauvais penchans. Il y a de même dans tous les vices une iniquité qui vous révolte & qui vous en donne de l'horreur. On hait les calomniateurs , les trompeurs , les injustes , les usurpateurs , les menteurs , & les parjures. La moindre vérité plaît si fort , qu'un cœur bien né ne peut la voir bleffer sans chagrin. C'est plus qu'un déplaisir qu'un mensonge cause. Un cœur droit s'afflige même sans intérêt de voir quelqu'un manquer à ses promesses. On frémit d'entendre faire un faux serment devant les tribunaux. On voudroit ne l'avoir pas exigé.

Combien de choses d'ailleurs chacun de nous ne feroit-il pas pour ses intérêts ou pour sa satisfaction propre , s'il n'étoit pas arrêté par certaines vûes impérieuses qui lui défendent de se porter à ce qui lui plairoit le plus dans un mouvement de passion. La nécessité d'abrégèr me force à laisser mille autres réflexions à faire à ceux que les miennes auront mis sur les voies ; mais toutes celles-ci réunies prouvent invinci-

blement que les hommes sont nés pour la justice. C'est-là, disoit Ciceron, la conviction la plus importante qui puisse résulter de toutes les questions que les savans agitent. Ne négligeons donc pas de la confirmer par toutes les preuves qu'un nouvel enchaînement d'attentions peut nous suggérer.

CHAPITRE III.

La notion du bien & du mal moral est universelle, & dès-là même elle est naturelle à tous les hommes, comme il est naturel aux arbres de porter du fruit de leur espèce. Les premiers principes ne sont incontestablement vrais, que parce que ce sont des notions communes. Or l'uniformité des notions ne naît que de l'uniformité du sentiment : donc un sentiment universel est une preuve irrésistible de vérité. Vains efforts d'un écrivain célèbre contre cette preuve tirée du sentiment unanime. Vaines chicanes sur le fait de l'unanimité des notions morales. La corruption des mœurs n'a jamais effacé dans aucune nation l'idée du vice & de la vertu. Il est absurde de se plaindre

que ce qu'on nomme le droit naturel ne rende aucune raison de ce qu'il commande & de ce qu'il défend. L'objection tirée de ce qu'une nation nomme bien ce qu'une autre nomme mal, se détruit d'elle-même ; elle suppose que la distinction du bien & du mal subsiste par-tout. Cette distinction n'a pû se faire que par la différente impression des objets. La différence des jugemens dans l'application des principes a pu naître de deux méprises faciles à corriger, avec le secours des maximes qui n'ont jamais été contestées : c'est une exagération d'avancer qu'il n'est aucune maxime de cette espece. Les plus fameux écrivains de tous les tems ont reconnu l'unanimité de la distinction du bien & du mal moral, & se sont fondés sur cette unanimité pour établir la réalité des loix naturelles. On peut citer en faveur de cette vérité le suffrage même de ceux qui l'ont contredite. Ils ont démenti leurs systèmes par leurs mœurs.

QUand nous remarquons dans les corps des effets constamment uniformes, nous en concluons que ces effets dépendent d'une cause invariable, ou d'une constitution primitive, que nous apellons leur nature. C'est une ef-

pece de mécanisme, dont la composition consiste dans une combinaison de ressorts qui produisent nécessairement les mêmes opérations toutes les fois qu'ils sont mis en mouvement ; ils agissent ainsi parce qu'ils sont faits ainsi. C'est toute la raison que nous pouvons rendre de cette uniformité qui ne se dément point. Toutes les semences que nous jettons dans la terre produisent des plantes pareilles à celles d'où nous les avons recueillies. Tous les arbres produisent des fruits propres à leur espèce. On ne cueille point de raisins sur les épines, ni de figues sur les ronces ; par-tout les productions des pommiers sont des pommes : donc ces sortes de productions leur sont naturelles. Il n'est personne qui s'avise de chicaner sur la simplicité de ce raisonnement, ou qui puisse le contester avec quelque vraisemblance.

Qu'aura-t-on donc à m'oposer, si je raisonne de même sur les manières de penser des hommes, sur leurs affections, sur leurs sentimens ? Si je dis qu'il leur est naturel de s'aimer, de sentir du plaisir & de la douleur, de rechercher leur bien, de fuir ce qui leur nuit, de s'estimer & d'être sensibles à l'estime ; ne

L'aurai-je pas invinciblement prouvé ; quand je vous aurai dit : parcourez tous les lieux & tous les tems , vous y trouverez les hommes tels que je vous les ai peints. Ils étoient autrefois ce qu'ils sont aujourd'hui ; la différence des climats n'en a jamais mis dans les affections que je leur donne : donc il leur est aussi naturel d'être affectés de cette manière, qu'il est naturel au figuier de porter des figes. Ce qui n'est pas constant , n'est point un effet de la nature ; elle seroit renversée , si le feu rafraîchissoit. Sa nature est de brûler : il brûlera donc les hommes de tous les âges , les citoyens de toutes les villes , les habitans de toutes les régions du monde. Il sera vrai de même que nous portons dans notre propre fond les loix de nos mœurs , si ces loix sont communes à tous ceux qui sont nés comme nous , à tous ceux avec qui l'humanité nous est commune. C'est cette uniformité que Cicéron nomme avec raison la voix de la nature , cette même voix qui sert de preuve aux vérités les plus incontestables & les moins contestées. Pourquoi ne formons-nous aucun doute sur ce que nous apellons nos premiers principes ? C'est que ce sont des notions communes ;

munés, de ces notions que tous les hommes tirent de leur propre fond, sans qu'elles leur aient été suggérées, ou qu'ils admettent sans hésiter à la première proposition qui leur en est faite; de ces notions enfin qui sont une suite de la constitution de leurs esprits. Ils ne penseroient pas tous de la même manière sur les mêmes objets, s'il ne leur étoit pas comme impossible de penser autrement: ils ne disent alors que ce qu'ils sentent, & le sentiment est une preuve sur laquelle le Pyrrhonisme n'a jamais eu de prise. Toutes les incertitudes qu'on peut prétexter n'empêcheront jamais un homme d'être assuré qu'il existe, qu'il pense, qu'il doute, qu'il raisonne, qu'il délibère. Il est impossible de faire aucune supposition, dans laquelle ce qui penseroit ne seroit pourtant pas. C'est jusques-là que nous portons la preuve de l'universalité, quand elle est réfléchie. L'uniformité des pensées a pour principe l'uniformité du sentiment, & le sentiment n'a pas besoin d'autre preuve que le sentiment. C'est ce qui nous fait ajouter que les notions communes ne se prouvent point, parce qu'elles sont évidentes par elles-mêmes: car ce que nous apellons l'évi-

dence, n'est qu'un sentiment qui fait sur nos esprits une impression pareille à celle que la lumière fait sur nos yeux. Nous sentons que nous voyons ; & la preuve que nous voyons, c'est que nous le sentons.

Epicure, dont le système sur l'origine du monde étoit si peu raisonnable & si peu raisonné, ne péchoit point pourtant du côté des principes. Il avoit vû que la certitude de nos connoissances dépendoit principalement de ces idées primitives & constantes, qu'il nommoit des idées anticipées, de ces idées nées avec les hommes, de ces idées auxquelles nul esprit ne peut se refuser, ce qui forme le consentement général à les admettre. Ce consentement est donc par lui-même une preuve irrésistible de vérité, si vous ne supposez que par leur constitution naturelle tous les hommes sont inévitablement forcés de consentir à l'erreur. Or le Pyrrhonisme le plus extravagant ne s'est jamais porté jusqu'à cet excès, ou n'auroit pu passer alors que pour un vrai délire.

Qu'on me permette en cet endroit une petite digression, qui pourra n'être pas tout-à-fait infructueuse. Les esprits qui ne savent pas penser par eux-mêmes

mes se laissent aisément éblouir par les grandes réputations. Les mieux disposés sont quelquefois peu capables de toutes les attentions dont on a besoin pour démêler le vice des sophismes pompeusement étalés. Ces sophismes leur persuadent ce qu'ils ne prouvent point ; & ceux qui n'aiment point certaines vérités , croient toujours les voir solidement réfutées par les raisonnemens les plus défectueux. Ce sont les effets que la lecture de M. Bayle pourroit produire sur la question que nous traitons. On est surpris qu'un esprit qui montreroit d'ailleurs de la justesse , ait comme épuisé la fécondité de son génie pour ébranler la preuve tirée du consentement général. Je n'imagine point d'autre raison de cet acharnement indécent , que l'envie de contester dont on a pu le soupçonner plus d'une fois sans injustice. J'avertis donc ceux qui pourroient se laisser surprendre à ces sophismes , que tout l'art ou le défaut général de ses plus spécieuses attaques contre la preuve du consentement unanime , consiste à changer l'état de la question. Son unique ressource eût été de citer quelque exemple d'une opinion généralement reçue , qui se fût trouvée

fausse. Or c'est ce qu'il n'a point fait ; & ce qu'il ne pouvoit faire. C'eût été surprendre en défaut l'auteur même de la nature. Une opinion ne peut devenir unanime dans tous les hommes, que par une suite de la maniere dont ils ont été faits.

Je reviens donc à mon but & je dis : si les idées du bien & du mal moral sont communes à toutes les Nations , ces idées sont naturelles, & dès-là même incontestablement vraies. Mais on m'arrête encore. Quel projet, dit-on, d'entreprendre de prouver qu'il y a des loix naturelles, par le consentement de toutes les Nations ? qui les a jamais toutes connues ? qui les connoît encore aujourd'hui ? n'en est-il pas dont nous ne savons ni les habitations ni les noms ? Je demande à mon tour à ceux qui me font cette question, connoissez-vous quelque peuple chez qui la distinction du bien & du mal soit inconnue ? C'est à vous de m'en produire un qui démente ce consentement unanime que je vous allegue. C'est l'ordre du raisonnement, que celui qui conteste un fait en détruit la vérité par un fait contraire ; & le cas où vous êtes réduit ici, c'est celui de l'impossible. Vous ne

pouvez justifier votre allégation ni par vos connoissances personnelles, ni par la déposition des peuples les plus éclairés & les plus attentifs à rechercher les mœurs de ceux qu'ils nommoient barbares. Les Grecs n'ont point connu de Nations chez qui les loix naturelles ne fussent en vigueur. Les Romains n'en ont point connu ; nous n'en connoissons point nous-mêmes.

J'ajoute que c'est au contraire par l'argument de l'universalité, que les favans de tous les tems ont établi le fait des loix naturelles, & la distinction qu'on en fait d'avec les loix particulieres aux différens états policés. Le droit de la nature est, dit Aristote, celui qui a par-tout la même force. Or il y a des choses que tous les hommes reconnoissent pour justes ou pour injustes. Cicéron, Seneque, & tous ceux qui se sont le plus sérieusement appliqués à l'étude des mœurs, se sont servi de la même preuve, & l'ont apuïée du même raisonnement. Les premières relations qu'on a publiées parmi nous touchant les peuples de l'Amérique, nous les représentent comme des hommes réduits à la condition des brutes, qui ne connoissoient ni divinité ni regle de mœurs.

Ceux qui parloient ainsi, dépofoient de ce qu'ils ne favoient pas & de ce qu'ils n'avoient pas eu le tems d'apprendre. Je ne fais même par quelle efpece de manie ces faux témoins s'imaginoient fervir la Religion qu'ils profeffoient, en la dépouillant d'une de fes plus fortes preuves. Mieux informés & plus prudens, les derniers obfervateurs nous ont appris au contraire que ces mêmes peuples reconnoiffent le Dieu fuprême, & qu'une de leurs plus fortes opositions pour le Chriftianifme, c'est la prodigieufe contradiction qu'ils remarquent entre les mœurs des Chrétiens & les maximes de l'Evangile, qu'ils goûtent & qu'ils trouvent conformes à leurs propres fentimens.

L'intérêt personnel ou les vûes fecretes de quelque paffion qu'on ne veut pas s'avouer, a jetté les adverfaires des loix naturelles dans mille autres écarts, où nous ne croirions pas devoir les fuivre, fi l'intérêt de la vérité ne nous rendoit pas quelquefois auffi redevables aux fous qu'aux fages. Difons-le donc. Comment un efprit un peu fensé peut-il fe laiffer prendre à cette indécente chicane ? Si la vérité des loix naturelles dépendoit du consente-

ment général à les admettre, un seul homme qui les défavoueroit rendroit ce consentement imparfait, & les loix sans appui tomberoient d'elles-mêmes dans le discrédit. Distinguons : il faudroit du moins examiner alors pourquoi ce seul homme penseroit si différemment de tous les autres ; & s'il ne pouvoit en rendre de raison décisive, son opposition seroit méprisable & sans conséquence. Les monstres ne détruisent point la vérité de leur espèce par des singularités qui les en distinguent. Un homme qui n'auroit qu'un œil ne prouveroit point qu'il n'est pas de la nature des hommes d'en avoir deux.

Il en est de même de cette pensée captieuse, qu'il est absurde de prendre pour fondement des loix de la nature le consentement de ceux qui les violent plus souvent qu'ils ne les observent. On prouveroit par le même raisonnement que les loix civiles ne subsistent point. N'est-il pas plus qu'ordinaire de les voir violer en mille manières ? Le violement des loix naturelles ne détruit point le consentement à les admettre, tant que ceux qui les violent reconnoissent qu'ils pechent en les violant. Le témoignage qu'ils leur rendent a d'autant plus de

poids en ce cas, qu'ils sont forcés de reconnoître qu'ils agissent contre leurs propres sentimens; qu'ils sont les premiers à se condamner; qu'ils se font mille reproches secrets de la dépravation qui leur fait omettre leurs devoirs sans les méconnoître.

C'est-là précisément ce qu'on a vû dans tous les tems & chez tous les peuples les plus corrompus. Nous n'en connoissons point où la licence des mauvaises mœurs les ait portés à de plus énormes excès, que dans les villes les plus sçavantes, les plus policées, les plus opulentes. Les affections humaines se sont communément conservées plus pures chez les Nations grossières, où la vie s'écartoit moins de la simplicité de la nature, qui se contente de peu. Là les hommes bornés au nécessaire faisoient le tirer de l'affiduité du travail, & des produits du païs: là l'ambition n'étoit point excitée par les objets que la puissance des états lui présente: l'amour des commodités superflues ne naissoit point d'une trop grande abondance; il ne s'offroit point d'occasions de donner dans les excès où le luxe, la mollesse & l'oïveté précipitent.

Vous trouverez au contraire qu'Athenes,

thenes, Corinthe, Rome, Antioche, Ephese, Alexandrie, Capoue, ont été les lieux où la vie voluptueuse a fait le triomphe le plus éclatant du vice. Mais vous remarquerez aussi que parmi cet affreux débordement, il restoit des exemples de la plus exacte régularité de mœurs. Les cœurs y perdoient le goût de la vertu, mais les esprits en conservoient l'estime; ils la respectoient dans ceux que l'amour du devoir contenoit. On ne s'aveugloit point jusqu'à regarder un homme de bien comme digne de blâme, une prostituée comme digne de vénération. Les femmes les plus débauchées avoient de l'admiration pour celles qui se distinguoient par leur sagesse & par la retenue de leur conduite; la gloire seule qui revenoit de cette sagesse en encourageoit d'autres à résister au torrent de la licence. Les meres les moins réglées s'appliquoient à bien élever leurs filles. S'il se trouvoit des hommes assez perdus pour se vanter de leurs débauches, ces insignes corrupteurs conservoient toujours assez de goût de la pudeur pour souhaiter que leurs femmes & leurs filles ne ressemblassent point à celles qui se livroient à leurs passions brutales & scandaleuses.

Les Empereurs les plus impudiques faisoient des loix contre l'impudicité. Je ne fais, dit Pline le Jeune, par quelle sorte d'envie ils punissoient le plus séverement ceux qu'ils avoient le plus à cœur d'imiter.

S'agissoit-il d'exclure quelqu'un des emplois de la République, ou de le faire punir plus sûrement de quelque crime dont il étoit accusé, les orateurs d'Athènes & de Rome chargeoient l'accusation de tous les autres traits de sa mauvaise vie qui leur étoient connus. Dans les causes douteuses que la lettre des loix ne décidoit pas assez, les avocats faisoient valoir la pureté des mœurs de leurs cliens pour leur concilier la faveur des juges. Quand les élections se faisoient sans brigues tumultueuses, il étoit sûr qu'entre ceux qui prétendoient aux charges, & qu'on en jugeoit également capables, un homme sobre, chaste, & modeste, l'emportoit toujours sur un compétiteur impudique, ambitieux, & débauché: le suffrage public étoit donc toujours pour la vertu. Le violement le plus général des loix naturelles ne détruisoit point le consentement général à les reconnoître: il restoit même toujours une certaine velléité

comme dominante d'en maintenir l'observation malgré le penchant à s'en affranchir.

Je m'imagine qu'ici quelqu'un me demande pourquoi j'ai recours à des exemples étrangers pour prouver une vérité que nos exemples domestiques mettent dans le plus grand jour. Mais quelle nécessité de peindre ce que tout le monde voit ? Nos mœurs offusquent l'éclat de nos lumières, mais elles ne les éteignent pas. Nous sommes sévères à punir ou du-moins à juger punissables les désordres que nous nous permettons le plus ouvertement. La raison chez nous conserve tout son empire sur ceux même qui semblent les plus révoltés contre elle ; ce sont des sujets ennemis du joug, qui se plaignent d'un gouvernement dont ils reconnoissent la justice.

S'il en est quelques-uns qui ne se rendent pas ou qui paroissent ne pas se rendre à ce concours universel des peuples à la reconnoître, c'est caprice, c'est mauvaise humeur ; aussi les raisons de leur opposition sont-elles quelquefois bisarres. Ils se plaignent que ce consentement universel ne nous enseigne point pourquoi telle chose est prescrite ou défendue par le droit naturel ; esprits su-

perficiels, inapliqués, distraits, qui ne voient pas que c'est précisément parce qu'on ne peut rendre aucune raison des notions du bien & du mal moral, que ces notions forment une preuve invincible: c'est parce qu'aucun esprit ne peut s'y refuser, qu'elles sont universelles. Que ces esprits mécontents de voir trop clair, ne se plaignent-ils donc aussi de ce qu'on ne peut leur prouver les premiers principes? car il faut toujours raisonner des affections communes comme on raisonne des idées communes; leur vérité se tire du même principe, c'est-à-dire de leur propre évidence. Or leur évidence consiste dans le sentiment que nous en avons. Vous sentez qu'il est impossible qu'une même chose soit & ne soit pas en même tems, n'exigez pas qu'on vous le prouve. Vous sentez de même qu'il y a du bien & du mal dans les actions des hommes, & ce sentiment porte avec lui sa preuve, en ce qu'il est universel.

Ne dissimulons pas l'objection que les anciens & les nouveaux ennemis de la règle des devoirs ont regardée comme triomphante; c'est la seule en effet qui semble attaquer directement la preuve du consentement des nations. Ce con-

sentement, disent-ils, est chimérique & démenti par une expérience constante. Ce qu'une nation nomme bien, l'autre le nomme mal. Admettons pour un moment cette supposition; qu'en résultera-t-il? tout le contraire de ce que ceux qui la font prétendent en tirer. Il en résultera ces deux points capitaux, qu'il y a chez toutes les nations des idées de bien & de mal, & des termes pour les exprimer: les unes nomment bien ce que les autres nomment mal; donc toutes reconnoissent du bien & du mal. Ce raisonnement est simple, sensible, sans réplique. Mais s'il y a dans le monde une idée générale de bien & de mal moral; s'il n'est aucune nation qui n'en reconnoisse la différence, il faut nécessairement que ce bien & ce mal se trouvent quelque part. Si tous ne s'accordent pas dans l'application de la règle aux objets particuliers; si quelques-uns portent du même objet des jugemens contraires, cette contradiction ne peut naître que de l'une de ces deux causes; ou que l'objet sur lequel ils ne conviennent pas, ne soit ni bon ni mauvais par lui-même, en conséquence du droit naturel; ou que les uns ou les autres se trompent, mais de manière qu'il reste toujours des moïens assurés

de les convaincre de leur erreur. C'est ce que nous montrerons tout-à-l'heure.

Faisons observer auparavant que c'est une allégation hasardée d'avancer qu'on ne sauroit nommer une loi, une coutume, une créance généralement reçue. C'est une déclamation pure, une exagération de certains Pyrrhoniens d'inclination, qui voudroient pousser le doute universel plus loin que leurs anciens maîtres. Il est certain qu'il y a des maximes de morale généralement adoptées par-tout, & nous allons en donner des exemples. Or par l'accord une fois établi sur certaines maximes, il est aisé de parvenir à s'accorder sur tout le reste, & de convaincre de méprise ceux qui contestent des maximes reconnues par d'autres. Il y a dans les vertus un enchaînement; les unes ne sont que des conséquences nécessaires des autres. Admettez ces vertus primitives, on vous forcera d'admettre celles qui coulent d'elles comme de leurs principes. Le raisonnement a des règles infaillibles qui convainquent d'opiniâtreté ceux qui refusent de s'y rendre.

Qu'est-ce qu'au fond que cet étalage de contrariétés qu'on a pris tant de soin de remarquer dans les mœurs des dif-

férens peuples? Plusieurs de ces contrariétés, comme je viens de l'insinuer, ne tombent point sur les objets du droit naturel. Les uns se sont permis ce que ce droit ne défendoit point par lui-même; les autres ont crû devoir le restreindre pour prévenir des abus, ou par la considération de quelques utilités qui pouvoient en revenir pour le plus grand bien des sociétés. Telles sont les différentes loix sur les mariages, sur les degrés de consanguinité, sur la polygamie, sur l'admission des concubines avec les femmes titrées. Remarquez de plus que certaines actions n'ont été regardées comme mauvaises que par des circonstances qui les éloignoient de leur véritable fin. Le commerce entre les personnes qu'on nomme libres, est un mariage naturel, quand il se renferme dans les vûes de la première institution; sa fin légitime n'a jamais été méconnue. Ramenez à cette fin ceux qui se permettent ce commerce pour le seul plaisir; vous les convainquez de renverser la loi de la nature.

Quelquefois les vices autorisés par l'usage, n'ont été que l'exercice de certaines vertus poussées au-delà de leur étendue. L'amour de l'hospitalité, par

exemple , a fait penser qu'on devoit procurer à ses hôtes tous les plaisirs les plus sensibles aux hommes , sans réfléchir si ces plaisirs étoient permis. L'amour des parens a fait imaginer que c'étoit leur en donner une preuve, de leur épargner les infirmités de la vieillesse par une mort avancée , que cette affection confuse empêchoit de regarder comme un homicide. L'aveugle superstition faisoit immoler les enfans aux idoles ; ce n'étoit dans les parens qu'une piété trompée : l'idée de la divinité plus réfléchie ne leur eût donné que de l'horreur de ce sacrifice abominable.

Mais sans entrer plus avant dans un détail qui ne justifieroit point ces vices nés du prétexte des vertus , nous reconnoissons qu'on en a vû plusieurs approuvés par les hommes mêmes qui passoient pour les plus éclairés. La force de l'usage , les préjugés de l'éducation , les passions trop dominantes , peuvent avoir été les sources de ces méprises ; mais ces méprises étoient inexcusables , parce qu'il étoit facile de s'en convaincre par le raisonnement que j'ai fait sur l'enchaînement des vertus.

Nous l'avons dit , il est des vertus qu'aucune nation n'a méconnues ; il est

dès vices qu'on a universellement détestés. Nommez-nous un climat où l'affabilité, la bienfaisance, la compassion pour les malheureux, n'aient pas été considérées comme des qualités aimables; où les calomnieux, les fourbes, les hommes violens & cruels, n'aient pas été haïs; où les cœurs les moins sensibles & les plus dépravés n'aient pas été touchés de voir certains hommes se porter à rendre de bons offices, exercer des libéralités, prendre soin des pauvres & des affligés, s'intéresser à la défense des innocens & des opprimés, sans autre intérêt que celui de la convenance & de la beauté naturelle de ces sortes d'actions dont il ne devoit leur rien revenir, & qui pouvoient leur attirer la haine des méchans & l'indignation des puissances. Ce qui plaisoit en eux, ce qui touchoit, c'étoit cette bonté de la nature qui n'est jamais rien moins qu'odieuse à ceux même que l'intérêt & les passions paroissent en rendre ennemis. Sans ce sentiment inaltérable, on n'auroit jamais compris que les hommes s'avisassent d'être gratuitement bons & bienfaisans, à moins qu'ils ne fussent imbécilles. Plus au contraire on les a crus désintéressés, plus on les a jugés

dignes de l'amour & des respects du genre humain.

La reconnoissance a suivi les bienfaits ; on a senti que cette gratitude de cœur étoit un retour indispensable, & qu'un ingrat étoit un homme indigne de vivre. Informez-vous, dit Sénèque ; de ce qu'on a pensé par-tout à ce sujet. Toutes les villes, toutes les nations, les peuples policés & les barbares, les bons & les méchans, les savans & les ignorans, tous conspireront à crier que c'est un devoir indispensable d'être reconnoissant ; la même acclamation s'élèvera contre les vices que j'ai nommés. Quelque peuple particulier les a-t-il loués ? en a-t-on connu qui trouvaient beau de mentir, ou qui ne détestaient pas les plus simples mensonges ? Tout cœur est inexorable sur cet attentat contre la vérité qu'il aime intimement. Personne ne se pardonne de s'être trompé soi-même, & pardonne encore moins à tout autre qui le trompe. Or de ce petit nombre de principes, ou de maximes généralement avouées, que de lumieres ne pouvoit-on pas tirer pour s'accorder sur les actions que les uns trouvoient bonnes & les autres mauvaises ? Par cette vûe commune à tous les peuples,

que le mariage a pour but la génération des enfans, combien de defordres autorifés ou soufferts n'auroient pas été réformés?

Concentrons fi vous voulez le contentement unanime dans une feule loi naturelle. Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fifsent : foiez pour eux tout ce que vous voudriez qu'ils fuffent pour vous. Tout peuple, tout homme, s'il n'oublie pas qu'il eft homme, avoüe l'équité de cette loi générale. Et faut-il pourtant quelque contention d'esprit pour apercevoir que cette feule loi profcrit toutes les fortes d'injuftices que les hommes ou les peuples fe font permifes les uns contre les autres.

Cette penfée vous laiffe-t-elle encore quelque inquiétude ? contentez votre curiofité ; parcourez les monumens qui nous reftent des fentimens de ceux qu'on a nommés fages ou philofophes ; lisez encore les écrits des poètes & des orateurs. Vous apprendrez que les plus profonds ont reconnu des loix qui n'étoient point écrites ailleurs que dans le fond de l'humanité, des loix nées avec les hommes, qui ne pouvoient être contredites que par quelque dépravation de cœur,

ou par quelque distraction d'esprit ; des loix faciles à reconnoître , & toûjours reconnues par ceux qui se laissoient conduire à l'impression de la nature. Chez tous ces écrivains , la regle des mœurs est la même pour le fond : on est étonné même de les voir s'accorder dans les détails les plus circonstanciés & dans les conséquences les plus éloignées de certaines maximes. Plusieurs ont fait des traités complets des devoirs de l'homme , ils en ont entrevu la véritable origine. Ils ont aperçû dans les facultés de notre ame des semences de justice. Ils ont remarqué que de tous les animaux , l'homme étoit le seul qui fût susceptible de honte & de pudeur , le seul qui fût attentif à la décence ; & que ces sentimens étoient en nous comme les élémens de la science des mœurs ; science active & féconde qui doit produire en nous des fruits de tempérance , de modération , d'équité , de probité.

Je les considère ici comme des députés qui déposent chacun pour leur nation dans une assemblée générale du genre humain ; leur unanimité paroît avoir d'autant plus de force , qu'on ne peut la supposer concertée : c'est qu'ils avoient tous puisé dans la même source. L'hu-

manité tient par-tout son école, & par-tout elle donne les mêmes leçons : je veux dire que quelque part qu'on étudie l'homme, on trouve dans sa constitution des principes de devoirs qui ne peuvent être que les mêmes. Confucius parloit à la Chine le même langage que Socrate dans Athenes. Tous les vrais Philosophes, de quelque pays qu'ils fussent, & dans quelque siècle qu'ils aient vécu, se sont accordés sans se connoître, ou plutôt ils se sont tous reconnus dans le fond de la nature qui leur étoit commune. Qu'on ne soit donc point surpris de les trouver unanimes, non-seulement dans les maximes, mais souvent dans la maniere de les proposer & de les exprimer.

Il y a plus, je puis mettre encore entre les témoins de leur unanimité, ceux même qu'on en a regardés comme les plus déclarés contradicteurs, un Epicure, un Lucrece, un Hobbès, un Spinoza. Dans le dernier siècle, un célèbre philosophe chrétien fit l'apologie de la Morale d'Epicure : les plus judicieux & les plus équitables des anciens lui rendoient justice sur cette partie de sa doctrine. Il avoit traité de visions tout ce que les autres Philosophes dé-

bitoient du vice & de la vertu, de l'injustice & du droit. Il avoit hafardé qu'il n'y avoit de différence entre les actions que celle de l'utilité particuliere ; il prétendoit que le mot d'honnête n'exprimoit que ce que l'opinion publique estimoit glorieux : mais le détail de sa Morale fait voir qu'il n'en tiroit point les principes de cette fausse origine. Dans les spéculations, c'étoit chez lui l'homme à systême qui parloit ; mais dans la pratique, c'étoit l'homme à sentiment.

On a vû ce que j'ai déjà dit de Lucrece ; il craignoit qu'on ne soupçonnât son systême de tendre au renversement des mœurs. Il nioit en effet qu'elles eussent aucun principe dans la nature ; & cependant quand il en détaille les maximes, elles prennent en passant par sa plume un air touchant & persuasif ; il les débite non pour la parure & l'ornement, mais comme l'essentiel & le fond même de son ouvrage. Il loïie les mœurs en assurant qu'elles n'ont rien de louable. L'idée générale que les hommes en ont dépendoit, disoient ces Philosophes, de la seule opinion ; mais ils sentoient la fausseté de cette pensée ; quand ils en venoient aux vertus particulieres. Il étoit trop extravagant de dire qu'un

l'homme n'étoit doux, modéré, prudent, équitable, que parce que d'autres le pensoient. Ils parloient donc de ces vertus comme subsistantes indépendamment des jugemens populaires ; elles leur paroissent loüables, comme le vrai paroît vrai par sa propre évidence. Ils les pratiquoient eux-mêmes par le sentiment de leur convenance naturelle.

On met dans la même contradiction de principes & de conduite, les plus terribles adversaires que la doctrine des mœurs ait eû dans ces derniers tems : ils étoient, nous dit-on, doux, bienfaisans, polis, officieux, desintéressés, bons amis, bons parens, bons citoïens, c'est-à-dire qu'ils réalisoient eux-mêmes ce qu'ils traitoient de chimere. Le cœur chez eux n'étoit point la dupe de l'esprit ; ils étoient vaincus par cette bonté de la nature qu'ils s'obstinoient à ne point reconnoître. Ils n'avoient point consulté le sentiment sur une question qui ne peut se décider que par ce seul principe. La constitution de leur être l'emportoit sur les efforts illusoires de leur imagination capricieuse. Ils avoient enfin des vertus, malgré la torture qu'ils donnoient à leur esprit pour se persuader ou pour persuader aux autres qu'il



112 LA REGLE
n'y en avoit point, par un intérêt qui
ne pouvoit rien changer dans l'immua-
ble regle qu'ils portoient en eux. De-là
la foiblesse de leurs argumens, dont
nous allons achever de les convaincre.

CHAPITRE IV.

*Les adversaires des loix naturelles leur
donnent pour causes les effets qu'elles
ont produits: c'est un raisonnement ren-
versé; l'opinion publique en est, disent-
ils, l'origine. Mais quelle est l'origine
de l'opinion publique? c'est l'écueil où
leur système vient échoïer. Les termes de
bien & de mal moral introduits dans
toutes les langues, sont une nouvelle
preuve que les objets de ces termes ont
fait la même impression sur l'esprit de
tous les peuples. Confondre le bien mo-
ral avec l'utile, c'est aussi confondre les
plus pures idées que les hommes en ont
eues dans tous les tems. Les loix civiles
n'ont point introduit l'idée du droit;
il étoit avant elles, il subsiste encore sans
elles en divers endroits. C'est sur ce droit
qu'elles sont toutes fondées; c'est par ce
droit qu'on les établit, qu'on les réfor-
me.*

DES DEVOIRS. 113
me, qu'on les réclifie, qu'on les abroge: elles n'atteignent jamais à toute l'étendue de ce droit. La justice qu'elles prescrivent n'est que l'ombre de celle où les hommes doivent aspirer.

DANS la recherche de la vérité, la méprise la plus grossière & la plus féconde en illusions, c'est de prendre les effets pour les causes. & les causes pour les effets: c'est ainsi que les anciens athées ont dit que la crainte étoit la première source de l'opinion de la divinité dans le monde. C'est ainsi que leurs disciples modernes redisent en mille endroits, que la religion n'est qu'une production de l'orgueil & de l'amour excessif que nous avons pour nous-mêmes. A ces frivoles allégations que faut-il répondre? On se borne à demander aux esprits vraiment bornés qui les hasardent, si la crainte est l'origine de la Divinité; si l'orgueil & l'amour-propre ont produit la religion; quelle est la cause de la crainte, de l'orgueil, & de l'amour-propre: car ces sentimens ont certainement en nous leurs causes; & quand on en raisonne sensément, on trouve que ces causes sont précisément celles qu'on voudroit nous donner pour leurs

effets. C'est la conséquence d'un raisonnement invincible, dont je diffère la preuve. Je ne l'indique ici que pour montrer que les adversaires des mœurs sont tombés de tout tems dans la même méprise.

Que nous ont - ils dit ? il faut le redire : le terme d'honnête n'exprime que ce que l'opinion publique estime glorieux. Ce qu'on débite du droit & de l'injustice n'est qu'une vision sans objet réel : il n'y a de différence entre ceux des vices & des vertus, que celle de l'utilité plus ou moins marquée. Le bien n'est bien que pour celui qui le souhaite ou qui le recherche. Rien n'est injuste qu'autant qu'il y a des loix humaines qui le défendent. Voilà le dernier terme des recherches de ceux qui prenoient les hautes montagnes ou les grandes mers pour le bout du monde. Ce sont des vûes courtes qui décident qu'il n'y a plus rien au-delà de ce qu'elles découvrent. Reprenons donc notre instance.

Si l'idée du bien qu'on nomme honnête, nous est venue de l'opinion publique, d'où l'opinion publique est-elle venue ? c'étoit jusques-là qu'un esprit un peu plus attentif eût poussé ses réflexions. Toute opinion naît de quelque

sentiment ou de l'impression que les objets font sur nous. Supposez donc qu'une opinion devienne publique ; supposez que tous les peuples s'accordent à la recevoir ; il est évident que cet accord ne peut venir que de l'uniformité de l'impression que son objet fait sur tous les esprits. Dès-là même c'est une impression naturelle qui ne peut être la source d'une opinion fautive en conséquence des principes que nous avons établis dans le chapitre précédent. L'erreur en ce cas retomberoit sur l'auteur de la nature.

Il ne seroit pas même possible de supposer que ce n'eût été d'abord que l'opinion d'un seul homme qui se fût communiquée de proche en proche : car il faudroit avant tout que ce seul homme eût eu le sentiment du bien moral : & d'où ce sentiment lui seroit-il venu ? D'ailleurs il n'auroit pû communiquer son opinion sans communiquer son sentiment ; & les sentimens ne se communiquent pas plus que les sensations , à moins qu'ils n'aient un principe dans ceux en qui les autres les réveillent. Un homme ne fait point concevoir un mal qu'il éprouve à quelqu'un qui ne l'a jamais éprouvé. Tout langage est inin-

telligible pour nous, quand il exprime des idées que nous n'avons point, & plus encore quand il s'agit de sentimens. Admettre donc pour principe des notions morales une opinion publique, ce n'est pas en indiquer la cause, ou c'est avouer que cette cause est l'effet d'un sentiment naturel sur lequel cette opinion s'est formée.

Le langage commun qui l'exprime n'est qu'une suite de la convention d'exprimer ce qu'on sentoit par un terme propre ; & ce langage établi devient lui-même une nouvelle preuve du sentiment. Cicéron l'a remarqué ; ce seroit vouloir faire violence à nos sens, de prétendre arracher de nos esprits les notions attachées aux termes que nous avons reçûs de l'usage. Vouloir, dis-je, nous faire regarder comme un mal ce que nous appellons bien, ou comme un bien ce que nous apellons mal ; ce seroit vouloir nous faire voir noir ce que nous avons toujours apellé blanc. Or il y a dans toutes les langues des termes pour exprimer le bien & le mal moral. Il y a donc eu chez tous les peuples des idées primitives qu'on est convenu de fixer par ces termes, & qu'il n'est pas plus possible de confondre, que l'idée du blanc avec celle du noir.

Ceux qui confondent le bien moral avec l'utilité de ses objets , sont de ces avarés fordides qui trouvent le gain de bonne odeur , de quelque commerce qu'il vienne ; ce sont des ames abruties qui perdent le goût du beau , ce gout de propriété qui distingue singulièrement l'homme de la bête. Il est certain que l'idée que tous les peuples ont eue de la vertu , la leur a toujours fait paroître d'autant plus loüable , qu'elle étoit plus épurée de tout intérêt personnel. Je le disois plus haut : on a considéré comme le degré le plus éminent de la bonté , de l'équité , de la bienfaisance , & de la magnanimité , de faire des actions dont on voïoit clairement qu'il ne pouvoit revenir aucun avantage propre , ou qui pouvoient même exposer aux pertes les plus sensibles. On a cru que l'homme de bien devoit le faire aux dépens même de la réputation d'honnête homme qu'il s'étoit acquise. Ce qu'on nomme le bien tire donc de son propre fond ce qu'on y trouve de loüable. On fait abstraction de toute utilité dans le jugement qu'on en porte , ou dans l'impression qu'il fait sur les ames. Les vrais Philosophes ont rougi pour ceux qui ne trouvoient aucun vice honteux.

s'il n'étoit regardé comme nuisible. Ils ont senti que l'infamie qui retombe sur les personnes, ne venoit que de l'infamie naturelle de leurs actions. On le fait; Socrate qu'on doit regarder comme le plus grand des Philosophes, détestoit ceux qui les premiers avoient confondu l'honnête avec l'utile, que la nature, disoit il, avoit distingués. Le sentiment étoit sa regle, & le sentiment n'a besoin que d'être réfléchi pour décider de la qualité des objets par leurs impressions.

Il paroît d'abord une sorte de vraisemblance dans la pensée de ceux qui veulent que les loix civiles soient l'origine des devoirs des hommes. Mais cette vraisemblance n'est que pour ceux qui sont peu capables de réfléchir, ou qui ne réfléchissent point-du-tout. Aussi voïons nous que ceux qui voudroient donner quelque crédit à cette opinion, ne sont pas fermes dans leurs dires. M. Bayle, qui hasarde tout pour l'intérêt des paradoxes qu'il voudroit aider à faire quelque fortune, nous dira qu'*il est raisonnable que nous entendions par la justice, les loix humaines qui punissent & qui récompensent.* Mais ce n'est qu'un enfant perdu qu'il lâche au travers des

troupes ennemies, & qu'il abandonne à son mauvais fort. Il veut ailleurs que nous entendions par la pudeur que Jupiter fit amener sur la terre par Mercure, *les sentimens de bien honnête, la crainte d'être blâmé, les égards pour la renommée, la honte d'une mauvaise action*; c'est-à-dire qu'il est raisonnable que nous entendions *par la justice*, non pas *les loix humaines*, mais un sentiment naturel, un amour de ce qui est juste en soi. Tout de même encore, au milieu de ses discours inconsiderés sur le parallele de l'athéisme & de l'idolâtrie, ce célèbre écrivain reconnoît que ce qui conserve les bonnes mœurs, *ce sont les idées de l'honnête, & le desir d'une bonne réputation*. Ces idées de l'honnête, ce desir d'une bonne réputation, sont donc en nous des sentimens indépendans des loix humaines.

Ce sont-là les deux sentimens inaltérables que nous nous sommes proposés de faire observer dans l'homme. Ils ne dépendent point des loix, & cette vérité se prouve ici par une réflexion des plus simples. Il y avoit des idées de juste & d'injuste chez toutes les nations, avant qu'il y eût des loix. C'est un aveu que nous trouvons dans les anciens mo-

numens dont je donnois le précis à la fin du chapitre précédent. Socrate, entre autres, reconnoît des loix qui ne sont point écrites; loix également reçues par toute la terre; loix que les hommes n'ont point faites de concert, parce que ce concert entre eux est impossible. Ce sont donc les dieux, disoit-il, qui les ont écrites dans les cœurs, c'est-à-dire qu'elles sont une suite naturelle de la maniere dont les hommes ont été faits.

L'événement parle de lui-même. Il y a toujours eu des peuples sans aucunes loix redigées de la main des hommes, & nous en connoissons encore qui n'en ont point d'autres que celles qui vivent dans leur cœur. Ces peuples, dont j'ai déjà parlé, vivent dans une égalité parfaite. Ils ne reconnoissent point de magistrats, point de rois; leurs chefs même dans la guerre n'ont aucune sorte d'autorité sur eux, que celle du conseil & de l'exemple. Ils ne sont dans le combat que des soldats, & que des hommes privés dans la paix. Ces peuples pourtant observent entre eux toutes les loix de la sociabilité, de l'humanité, de la justice; & dans la communauté de biens qu'ils conservent, ils les partagent

à chacun selon ses besoins. La fraude, l'artifice, la violence, les usurpations, sont inconnues chez eux. Ils se vantent même qu'entre eux personne ne ment, & n'a jamais menti : le simple mensonge est un des vices qu'ils trouvent les plus honteux parmi nous ; ils le regardent comme une suite des faux intérêts que nous nous sommes faits, car on ne ment point sans intérêt de mentir.

Ce ne fut en effet que l'irruption de ces faux intérêts dans les sociétés qui fit juger les loix écrites nécessaires. Il fallut arrêter le brigandage des injustices dont ils étoient la source & le prétexte. Tant que les passions ou les penchans se continrent dans les bornes des vrais besoins pour lesquels ils étoient donnés, il n'y eut point de sujets de division parmi les hommes : les biens que la nature leur offroit suffisoient à tous. Mais à mesure que l'abondance & les arts ont augmenté les commodités de la vie, les cupidités ont suivi le même progrès. On se trouve mal quand on est privé des aïses que l'industrie procure. On desire ce qui n'étoit pas nécessaire, ou ce qui ne l'est devenu que par habitude : de-là naît l'envie d'usurper ce que les autres possèdent. Cette envie

que l'équité barre, a recours aux vols, aux larcins, aux surprises, aux violences: quels moïens de réprimer ces passions aveugles qui troubloient l'ordre & la paix des sociétés? Le frein des loix & les châtimens dont elles menacent. Mais par ce but même des loix, on juge dans quelle source on a dû les puiser.

Ce jugement est unanime dans tous ceux qui se sont expliqués sur l'origine du droit, sur son essence, sur ses effets. Il y avoit, disent-ils, des loix avant les loix mêmes, avant l'établissement des sociétés, avant toutes les constitutions humaines. Il y avoit des statuts immuables, qu'il n'étoit pas permis aux hommes de transgresser. Ce n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier, dit un célèbre poëte grec; c'est de tout tems que les loix sont en vigueur. Ces loix vivoient dans les cœurs; c'étoient des leçons muettes de bien vivre, que la conscience faisoit à tous ceux qui réfléchissoient sur les notions du vice & de la vertu qu'ils portoient en eux-mêmes. C'étoit de-là que tous les sages tiroient leurs maximes, & ces maximes se faisoient sentir à ceux mêmes qui vivoient sans réflexion dès qu'elles leur étoient propo-

Sophocle.

ées. Leurs plaintes contre ceux qui les violoient à leur égard , ne naissoient aussi que d'un sentiment secret de l'injustice de ce violement. Ces plaintes devinrent donc enfin le motif de la réforme des mœurs qu'on se proposa dans l'établissement des loix civiles. En conséquence l'unique but des législateurs , leur unique attention fut de rapeller les hommes à leur propre nature , de les contraindre à la suivre pour conserver à chacun ses droits , & pour leur assurer la tranquillité qui naît de l'observation de l'ordre.

Une premiere ressource s'étoit offerte pour maintenir cet ordre , & pour réparer les torts que les sociétés souffroient. On étoit convenu de choisir des arbitres & des protecteurs contre les atteintes que les uns donnoient aux droits des autres. On jettoit les yeux sur quelque homme qui joignît à la réputation d'une exacte probité , des lumieres pour discerner le juste de l'injuste , & de la prudence pour discerner les moïens & les tems de faire valoir l'autorité qu'on lui conféroit. Telle fut l'origine des Juges , des Rois ou des Princes des peuples. Ils étoient destinés à protéger les foibles contre les

puissans , à les garantir de l'injustice & de la violence , à faire regner l'équité naturelle entre les époux , à contenir les grands & les petits par le frein d'un même droit.

Mais si cet arbitre des différends venoit à manquer , il étoit à craindre que l'audace des passions injustes ne reprît le dessus , & ne ramenât la confusion de l'anarchie. Peut-être même parut-il difficile que les droits de chacun fussent toujours maintenus par l'administration d'un seul , ou qu'il eût toujours assez de discernement pour terminer des contestations embarrassées ou capables de faire prendre le change dans la perplexité des torts. On convint donc enfin de quelques maximes générales , qui pussent décider dans les cas les plus ordinaires. On fit des loix qui devinrent comme des décisions toujours parlantes en faveur de ceux dont les droits seroient violés , contre ceux qui les violeroient. Mais d'où ces maximes enfin furent-elles tirées ?

Cette question me paroît comme préjugée par la simple observation du fait. Les loix de tous les peuples ont été conçues ou redigées par ceux qu'on a considérés comme les plus sages des

hommes, par ces mêmes hommes que l'étude de la nature avoit conduits à la découverte de ses principes, & des conséquences qu'une raison saine en tire. Ils avoient vû qu'il y a dans l'ame humaine des semences de vertu, qui n'ont besoin que d'être développées par les réflexions & comme arrangées entre elles, pour former tout le systême des mœurs. Ces semences ne pouvoient venir que de l'institution même de la nature, ou de son auteur.

C'est donc jusques-là que les législateurs sont en effet remontés pour établir le droit & la force des loix. Ils ont montré que le respect qu'on leur doit n'est point fondé sur la convention des hommes; que nous ne pouvons les négliger ou les mépriser sans faire injure à la divinité même, & sans agir contre notre propre conscience, ou contre cette lumière commune qui nous découvre les traces des vertus, & les vices qui leur sont contraires.

Examinez leurs loix, comparez-les; vous verrez qu'ils concourent tous à prescrire ces mêmes devoirs, que nous avons dit être prescrits par la loi naturelle, ou par la voix du sentiment. Ils défendent tous les conduites contraires

à ces premiers élémens de toute justice. Ils ne font que fixer les bornes du juste & de l'injuste , déjà reconnues avant leurs loix , & telles qu'on les connoît chez les peuples qui n'ont point d'autre loi que l'impression naturelle des objets sur leurs esprits. Il est donc clair que ces anciens législateurs n'ont point imaginé ce qu'ils ont dit , qu'ils n'ont point écouté leurs caprices , qu'ils n'ont point eu d'égard à leurs intérêts , qu'ils n'ont point eu pour objet d'affujettir les peuples à leurs volontés particulières.

S'ils l'avoient voulu , l'auroient-ils pû ? C'eût été vouloir faire porter des fruits à des arbres sans racines. Les Jardiniers ne l'entreprennent point. C'est des racines que la seve monte ; il ne s'agit pour eux que de l'entretenir & de savoir la diriger. Il ne s'agissoit point de même pour les législateurs de changer la nature de l'homme , mais de la perfectionner , de l'empêcher de dégénérer , de l'aider à conserver toute sa vigueur , d'apuiier enfin les décisions qu'elle dictoit elle même pour engager plus fortement les citoïens à s'y conformer.

Interrogez en effet les Jurisconsultes

sur le fond du droit. *La loi, vous diront-ils, est une raison comme entée sur la nature, qui prescrit ce qui doit se faire, & qui défend ce qu'il faut éviter; ou la loi n'est qu'une distinction des actions justes & des injustes, formée sur cette ancienne & souveraine loi de la nature, que les loix humaines tendent à faire observer par les peines dont elles punissent les méchans, & par la protection qu'elles accordent aux bons.*

Abandonnez ces définitions. Imaginez que tout ce que les loix humaines ordonnent comme juste, ne l'est que parce qu'elles l'ordonnent, vous donneriez dans une extravagance dont le sentiment ou l'intérêt vous forcera de revenir à la plus simple réflexion. Si vous viviez sous un gouvernement où la puissance légitime dégénérait en tyrannie, croiriez-vous que des loix qui tendroient manifestement à la destruction de l'état, à l'oppression des honnêtes gens, au renversement des affections humaines, feroient néanmoins justes? Que penseriez-vous de cette loi qui fut faite à Rome durant un interregne, que le dictateur pourroit faire mourir ceux des citoyens qu'il voudroit sans les entendre? Que pensez-vous de cet or-

dre d'un roi d'Egypte qui commandoit aux sages - femmes du païs d'étoufer tous les enfans mâles des Hébreux ? Vous sentez donc enfin que toute loi pour être juste doit avoir un objet juste en lui-même , & qu'elle ne peut se soutenir que par un sentiment naturel de sa justice. N'est - ce pas le défaut de ce sentiment qui fait violer mille sortes de loix sans scrupule & sans remords , par la conviction secrete qu'elles n'imposent aucune obligation ? car toute obligation reconnue produit nécessairement un sentiment de la convenance des actions commandées, qui fait qu'on se reproche de les avoir omises. N'est-ce pas de plus une contradiction manifeste de dire que les idées de justice & d'injustice ne nous viennent que des loix humaines, & de trouver souvent que ces loix sont injustes ? Ce jugement qui n'est quelquefois que trop fondé , vient de la comparaison que nous faisons de ces loix iniques avec une regle naturelle de justice qu'elles blessent , & c'est cette regle seule qui décide pour nous de l'obligation de nous y soumettre ou de ne nous y soumettre pas.

Cette regle au reste est indépendante de toutes les loix d'établissement ; elle

oblige ceux qui les font , comme ceux qui doivent les observer. Tous les hommes naissent sous l'autorité d'un seul maître, dont rien ne peut les affranchir. Ils sont égaux ; & quand ils conviennent de reconnoître quelqu'un d'entre eux pour maître , la promesse qu'ils lui font d'être soumis à ses volontés , contient toujours la condition tacite que les volontés de ce maître particulier ne seront jamais contraires à celles du souverain maître. Plus les hommes se consulteront eux-mêmes , plus ils sentiront la vérité de cette maxime. J'avoue que les loix tyranniques occasionnent des mouvemens indélébiles , qui caractérisent l'instinct dans les bêtes , & la force de l'évidence dans tous les hommes. Le savant & l'ignorant éprouvent sans y réfléchir ces mêmes impressions. Il est un cri de la nature qui persuade que ceux qui usent en maître de toute l'autorité sont aussi astraits aux loix de formation de leur état , que le citoyen l'est à celles qui dérivent de leur puissance. La raison a établi une justice pour réprimer la desobéissance du dernier ; mais cette même raison bien consultée nous convainc que le jugement des premiers n'appartient qu'à l'Être suprême.

Etoit ce donc simple égarement d'esprit ? étoit-ce folie consommée dans ceux qu'on a de tems en tems entendu dire que tout étoit juste dès qu'il étoit ordonné par les constitutions & par les loix des peuples ? Etoient-ils hommes ? conservoient-ils quelque étincelle de raison ? Comment ne voïoient-ils pas que si les délibérations des peuples, les édits des Princes, & les arrêts des Juges suffisoient pour fonder le droit, il ne s'agiroit que de gagner des suffrages pour justifier le brigandage, les faussetés, les suppositions d'actes, les vols, les rapines, les adulteres, & tout ce que les loix les plus sages & les plus autorisées défendent ? Ces suffrages sont ils impossibles à gagner ? n'est-ce pas ce qu'on voit arriver quand les méchans deviennent assez puissans pour se faire craindre ; quand l'animosité des dissensions va jusqu'à n'avoir plus d'égards pour l'ordre & pour le bien public ; quand tout se décide au gré des passions du parti le plus fort ? Les crimes les plus crians n'y trouvent-ils pas l'impunité ? n'est-ce pas quelquefois un mérite jugé digne des plus glorieuses récompenses, une espece d'héroïsme de dépouiller les meilleurs citoïens de tous leurs

avantages, de ravager leurs biens, de brûler leurs maisons, de les massacrer sans pitié? C'est le regne de l'injustice & de la violence. Mais ce regne ne peut pas être durable; on se lasse de se détruire mutuellement. Il faut en revenir aux premières conventions sur lesquelles on avoit établi les sociétés, & ces conventions ne subsistent que quand elles sont fondées sur les droits de la nature. On ne peut la changer. Si quelque autorité dans le monde avoit ce pouvoir, pourquoi n'auroit-elle pas celui de décerner que ce qu'il y a de plus mauvais & de plus pernicieux deviendroit salutaire & bon? Il n'est pas plus possible que ce qui est injuste en soi devienne juste. C'est avoir perdu le sens de dire que toute la différence de l'un à l'autre ne vient que de l'opinion qu'on s'en fait. Quand nous disons un bon arbre, un bon cheval, ces idées ne nous viennent point de l'opinion, mais de la nature des choses.

Qu'arriveroit-il, si par quelque caprice extravagant un Prince ordonnoit à ses sujets d'user pour aliment de tous les poisons les plus reconnus, de porter des habits infectés d'un mal contagieux, d'habiter des lieux pestiférés? Seroit-il

obei? ne le prendroit-on pas pour ce qu'il seroit en effet, pour un fou qu'il faudroit enfermer, ou pour un monstre d'inhumanité, tel que celui qui souhaitoit que le peuple romain n'eût qu'une tête qu'il pût couper d'un seul coup, & qui s'affligea de mourir tandis qu'il restoit encore quelques-uns de ses sujets en vie? Ce ne seroit pas un projet moins pernicieux, & dès-là même moins insensé, de défendre d'observer cette loi d'équité, qui veut que les hommes ne traitent leurs semblables que comme ils consentiroient d'en être traités; de les dispenser de tenir leurs promesses, d'avoir de la reconnoissance pour leurs bienfaiteurs, & de la tendresse pour leurs parens. De telles loix ne renverseroient pas moins la nature, que celle de se nourrir de poisons.

J'insiste peut-être jusqu'à l'ennui sur ces suppositions outrées. Je voudrois n'en pas tant dire, & je crains pourtant de n'en pas dire encore assez, moins contre quelques Hobbistes isolés qui voudroient persuader au monde que les seules loix humaines sont pour nous la regle & la mesure de la justice, que pour beaucoup de gens qui semblent s'en être eux-mêmes convaincus dans la pratique. Ceux-

ci font comme le gros de ce qu'on nomme les honnêtes gens dans un état dépravé. L'amour de la justice qui s'affoiblit en eux par la contagion de l'exemple, les rend indolens sur les devoirs, & dans cette indolence ils croient comme naturellement qu'il leur est permis ou qu'il leur suffit de se conformer aux loix du país.

Qu'ils reprennent le fil de mes réflexions, ils en concluront avec évidence qu'aucune loi particuliere n'a le pouvoir de déterminer ce qui doit être considéré comme bien ou mal, qu'aucune loi ne peut commander ou défendre indifféremment l'un pour l'autre. Toutes les loix en suposent la distinction naturelle, comme la base de leurs ordonnances. Et qu'ordonnent-elles après tout? Si toute la justice étoit renfermée dans les limites de leurs dispositions, elle seroit bien courte. Combien de devoirs ne reconnoissons-nous pas comme indispensables, & qu'elles ne prescrivent point? La loi, dit Cicéron, n'est qu'une ombre de la justice parfaite. Les plus parfaites des loix laissent toujours beaucoup de statuts ou de décisions à desirer. Les législateurs ont quelquefois manqué de lumieres, quelque-

134. L A R E G L E
fois d'attention , quelquefois d'exac-
tude. Ils ont été dominés par des préju-
gés de coutumes , par des intérêts de
nation. Souvent ils ont permis ou tolé-
ré ce qu'ils désespéroient de défendre
avec succès : de-là sont venues les dif-
férences & les contrariétés même qu'on
rencontre dans leurs constitutions.

On se plaint de toutes sur ce qu'elles
ne déterminent pas avec assez de pré-
cision ce qu'elles ordonnent & ce qu'el-
les défendent. Leurs décisions ne peu-
vent s'appliquer à toutes les especes. On
est forcé de les étendre ou de les restrain-
dre selon les circonstances. En s'atta-
chant trop à leur lettre , on commet-
troit les plus révoltantes injustices. Les
Juges sentent la nécessité de leur don-
ner des interprétations moins rigoureu-
ses. Cet usage est universel , & rien n'est
plus propre à confondre l'extravagante
prétention de ceux qui ne veulent rien
reconnoître de juste que ce que les loix
ordonnent. On les réforme ; on supplée à
ce qui leur manque. Il y a donc des prin-
cipes antérieurs aux loix , des principes
dont l'application s'étend à toutes les cir-
constances des actions humaines. On
reconnoît par-là qu'il n'en est aucune
qui n'ait sa regle immuable dans une loi

primitive, dont tous les hommes ont le sentiment. Mais le détail en étoit immense. Qui pouvoit deviner tous les écarts où le caprice & la malignité des passions pouvoient jeter ceux dont la raison s'y laisse emporter? Il fallut se renfermer dans les généralités.

Le but principal des loix civiles étoit de conserver l'ordre & la paix dans la société, qui ne peut subsister que par l'observation de la justice. Il y avoit des droits particuliers & des droits communs à maintenir; & ce fut à quoi les auteurs des loix crurent avoir suffisamment pourvu par quelques ordonnances précises qui missent des bornes aux desirs, & qu'on ne pût passer sans craindre la peine ordonnée contre les excès. Ils mirent les personnes & les biens à couvert des usurpations & des violences ouvertes, mais sans autoriser les injustices secrètes, & toutes les conduites defavouées par la loi naturelle, qu'ils ne prétendirent ni détruire ni restreindre. Elles subsistent pour tout ce que leurs statuts n'expriment point.

Ne cessons point de l'inculquer. Il s'en faut bien qu'il n'y ait rien de juste que ce que les loix ordonnent, ou qu'elles permettent tout ce qu'elles ne dé-

fendent point. Observons encore qu'elles reglent les actions sans rien prescrire sur les sentimens, qui n'ont pas moins besoin de regles. Comment la société subsisteroit-elle, ou quels avantages y trouveroit-on, s'il n'y avoit entre les citoiens ni honte, ni bienveillance, ni compassion, ni douceur, ni tolérance des défauts, ni gratitude pour les services? Combien de maux, de chagrins, de desagrémens, les hommes peuvent-ils se causer mutuellement sans violer les loix de leur país, qui n'exigent que la justice rigoureuse? L'ambition, l'envie, la jalousie, la dureté, l'avarice fordide, ne sont punies d'aucunes peines; & quelles pestes plus dangereuses au repos de la vie que ces vices, quand la raison ne les arrête pas au défaut des loix? & dans ce que les loix même reglent, quelles clauses assez précises pour assurer l'effet de leurs dispositions, si la bonne-foi ne se suposoit dans leur observation? C'étoit la suposition des loix romaines: *ex bona fide*, disoient-elles; & par ces mots elles proscrivoient toutes les fraudes qu'elles ne prévoioient point, & qui pouvoient anéantir toutes les autres prévoiances.

Ajôûterai-je que par beaucoup d'autres

tres considérations, il arrive encore que les loix humaines manquent leur but ou s'en écartent jusqu'à produire du mal au lieu du bien qu'elles se propofoient. On s'aperçoit de l'inutilité des unes & du danger des autres; on les réforme, on les abroge, on rectifie du - moins leurs premieres dispositions; on permet dans un tems ce qu'on avoit défendu dans un autre. Plusieurs loix subsistent long-tems, quoique ce qu'elles interdisent ne soit pas injuste en soi: ce sont les circonstances des lieux, des tems, des inclinations des peuples, du caractere des mœurs, & de la licence des abus, qui déterminent à ces défenses qui ne sont pas immuables.

Concluons donc par ce que nous avons insinué plus haut. Quelque parfaites qu'on suppose les différentes loix des états, il s'en faut bien qu'elles conduisent à la justice parfaite. Que l'innocence est courte, s'écrioit Sénèque, quand on ne se propose d'être bon que selon la mesure de la loi! La regle des devoirs s'étend beaucoup au-delà du droit: ceux qui se bornent à cette dernière se trompent eux-mêmes, ou se rendent légitimement suspects d'être capables de tromper les autres ou de leur

manquer dans les besoins réciproques qui lient les hommes; ce sont des gens qui ferment les yeux de peur qu'il ne soit jour, mais le soleil n'en luit pas moins. La haine des devoirs n'en dispense point : on a beau les méconnoître, on ne les anéantit pas; ils sont attachés à la nature dont on ne peut les séparer.

Nous disons encore ceci pour ceux qui n'aiment plus assez la justice pour en faire la regle inviolable de tous leurs desirs, de toute leur conduite: ils n'ont pas le courage de secouer tout-à-fait le joug de cette loi des cœurs; le sentiment naturel en est trop fort chez eux pour être entièrement étouffé: mais ils voudroient le réduire à ce que les loix publiques défendent ou prescrivent. Ils aimeroient cette illusion qui mettroit leurs passions & leurs cupidités un peu plus au large. On a pitié d'eux.

Mais ceux qui voudroient établir comme un principe, que les loix humaines sont le fondement & l'unique mesure de toute justice, ne méritent pas d'être plus long-tems écoutés. Qu'ils essaient de répondre à cette dernière question que nous leur proposons. Supposé qu'il n'y eût jamais eu de loix écrite

tes , seroit-il possible d'imaginer que l'homme vécût sans loix ? n'a-t-il pas une raison qui le dirige , qui le fait observer , délibérer , choisir entre les objets qui s'offrent à son esprit ? Il a donc une regle de ses choix & de ses préférences , selon laquelle il juge de ce qui lui convient ou de ce qui ne lui convient pas pour la fin qu'il se propose. Cette fin ne peut être que de le rendre heureux. Chez lui le desir de son bonheur ou du bien de son être est invincible ; c'est le principe de tous ses mouvemens. Si ses choix le conduisent à cette fin , ce sont des choix raisonnables ou justes ; s'ils l'en éloignent , ils sont injustes & déraisonnables ; car la justice & la raison sont ici la même chose. Ce qui convient à la nature d'un être raisonnable est juste ; ce qui ne lui convient pas est injuste. Il pèche contre lui-même , s'il se rend malheureux ; il se rend juste , s'il agit d'une manière propre à le conduire à son bien-être. Or ce que nous appelons la loi naturelle , produit dans l'homme ce double effet , selon qu'il l'observe ou qu'il ne l'observe pas : c'est ce que nous allons discuter dans les deux chapitres suivans.

C H A P I T R E V.

Dans les actions même indifférentes, nous nous reprochons de n'avoir pas suivi ce que la raison nous disoit. Ces reproches sont infiniment plus cuisans quand nous avons violé la regle des mœurs. La honte & les remords se font remarquer jusques dans les enfans. Ils sentent le mal qu'ils font sans le discerner. Tous les coupables éprouvent le tourment de la conscience. Toute la terre dépose de ce sentiment, les Historiens, les Philosophes, les Orateurs, les Poëtes. La maxime est justifiée par des exemples tirés de tous les peuples & de toutes les religions. La diversité des opinions ne change point les affections de la nature: c'est sa voix qui dirige les bons & qui corrige les méchans. Les remords sont plus ou moins tardifs, plus ou moins étouffés, mais ils ne le sont jamais entièrement. La loi naturelle est immuable, & jamais on ne la viole impunément.

JE viens de l'insinuer, la créature intelligente qui s'aime invinciblement elle-même, doit toujours agir pour le

bien de son être : ce bien pour elle n'est pas l'objet d'un choix de caprice; c'est un bien fixe auquel elle est destinée par la constitution de sa nature : & les moyens d'y parvenir ne sont pas pour nous plus arbitraires; ils sont comme écrits dans le fond même de notre être. Nous en avons des notions ou des sentimens qui nous imposent une indispensable obligation de les suivre. C'est cette conduite qu'on appelle vivre selon la nature ou selon la raison qui doit présider à toutes nos actions. Nous sommes tellement faits & tellement assujettis à la convenance des moyens avec la fin, que dans les actions mêmes qu'on peut nommer indifférentes, nous nous affligeons de n'avoir pas suivi cette règle; nous nous reprochons de n'avoir pas assez consulté la raison sur la manière dont nous devions le faire, ou de n'avoir pas écouté ce qu'elle nous disoit. Nous nous trouvons alors dans le cas d'un homme qui se seroit blessé pour avoir marché les yeux fermés; il sent que c'est sa faute, & qu'il mérite le mal qu'il souffre.

Mais ce reproche est bien plus terrible & plus cuisant dans celui qui néglige ou qui viole la règle des actions morales ou de ces actions déterminées qui

tendent directement au bien souverain de notre être, à ce bien pour lequel il est fait, & qu'il ne peut s'empêcher de desirer. Il sent le mal qu'il s'est fait & celui qu'il doit craindre. Ce sentiment agit en nous même indépendamment de la réflexion : c'est une impression de justice, un amour commencé dans l'ame, qui commence à la rendre heureuse ou malheureuse dès cette vie même, selon qu'elle agit d'une maniere conforme ou contraire à ce qu'elle sent être juste ou convenable encore plus qu'elle ne le voit ; impression si naturelle en effet, qu'on la remarque jusques dans les enfans. La crainte & la honte préviennent en eux la défense des mauvaises actions, ou le discernement que la raison leur en fera faire par ses propres suggestions dans un âge plus avancé.

A qui le disons-nous ? est-ce une imagination sans fondement que nous débitons ? Supposons-nous gratuitement dans les hommes un sentiment qui puisse être defavoüé ? Si nous avions besoin de le prouver par témoins, toute la terre en déposeroit. C'est encore une fois la voix de la nature, qui s'est unanimement exprimée dans tous les tems & dans tous les lieux du monde. Les

histoires, les descriptions, les maximes sur les remords & sur leurs effets, nous annoncent de tous côtés qu'on ne viole point impunément ses loix. Elle ne veut pas que l'homme attente à la vie de l'homme: tous deux ont un égal droit de vivre; tous deux le desirerent; & l'un ne doit pas faire à l'autre ce qu'il ne voudroit pas qu'il lui fît. Cain n'est point arrêté par une vûe si juste; le voilà qui vient de tuer Abel son frere, & son trouble va bien tôt jusqu'à la perte de la raison: l'ombre de la mort le poursuit par-tout; il croit voir dans le crime qu'il a commis le sort qui le menace. Son injustice lui paroît trop criante pour être pardonnée: lui-même il devient le tourment qu'il mérite.

Le remords vivoit dans le cœur des freres de Joseph; il est plus lent à se déclarer au-dehors: mais on voit que vingt-deux ans d'absence n'avoient point effacé de leurs esprits le souvenir de l'inhumanité que la fureur de la jalousie leur avoit fait exercer sur un frere innocent. Il n'a pas besoin de la leur reprocher; il affecte seulement de les traiter d'une maniere dure, & c'en est assez pour leur faire avoüer qu'ils sont dignes

de ce traitement : ils ne soupçonnent pas même que ce soit de celui qu'ils ont maltraité qu'ils le reçoivent ; n'importe , nous le méritons , se disent - ils entre eux .

Passons d'un peuple chez d'autres peuples ; par-tout les histoires sont pleines de semblables exemples : la diversité des opinions ne change point la nature des sentimens. La justice conserve en tous lieux l'empire qu'elle a sur les hommes , & se venge elle-même tôt ou tard de ceux qui la violent. On nous peint les opresseurs de la liberté des peuples , comme toujours agités de troubles & de craintes. Les mauvais rois ne se croient jamais assez sûrs de ceux qui font la garde auprès d'eux : les bons leur deviennent plus suspects que les méchans ; rien ne leur paroît plus terrible que la vertu de ceux qui les aprochent. Ce sont des témoins qui les accusent même par leur silence. Leur propre cœur qui condamne leurs vices , leur suggere sans cesse qu'ils sont encore plus sévèrement condamnés par les cœurs droits & desintéressés. Ils ne jouissent de quelque sécurité qu'au milieu de leurs complices. Denis le Tyran ne pouvoit avoir d'amis libres, de peur qu'il

qu'il ne leur prît envie de s'affranchir de sa domination tyrannique, ou seulement de la lui reprocher. Sa conscience ne lui permettoit pas d'user des avantages de sa fortune ; il se privoit des douceurs & des commodités de la vie. Son cuisinier l'empoisonneroit peut-être, & son barbier pouvoit l'égorger. Son sort lui paroïssoit semblable à celui d'un homme qui verroit sans cesse une épée suspendue sur sa tête avec un crin de cheval. On voïoit se vérifier en sa personne la menace que Moïse fait aux infracteurs de sa loi : Vous fuirez, leur disoit-il, ou personne ne vous poursuivra ; vous tremblerez au bruit d'une feuille emportée par le vent. Dieu vous donnera dans sa colere un cœur peureux. Votre vie vous paroïtra comme sans cesse suspendue devant vos yeux. Vous vous croirez à tout moment entre la mort & la vie ; vous vous en défiez continuellement. Le matin vous direz, qui me fera voir le soir ? qui me répondra du matin de demain ? Ce sont là les peintures que l'imagination des coupables leur fait faire. Il semble que tout leur génie ne fasse plus d'efforts que pour se tourmenter.

Souvent l'énormité des crimes chan-

Tome I.

N

ge à l'instant le remords de ceux qui les ont commis, en fureur contre eux-mêmes. Alexandre tue Clitus son ami, qui l'avoit sauvé d'un danger éminent à la bataille du Granique, & dans le moment il croit qu'il ne lui reste que de se tuer de sa propre main : l'amitié, la reconnoissance, reprennent en lui leurs droits, & lui font voir qu'il est indigne de vivre après les avoir violées : c'est un furieux transport de colere qui l'a jetté dans ces excès : mais la fin de la colere, dit un philosophe, est le commencement du repentir ; c'est la plus impétueuse des passions : mais plus elle a porté loin ses emportemens, plus elle est près de se les reprocher.

Les crimes médités multiplient leurs tourmens à mesure qu'ils avancent dans l'exécution. Représentez-vous un Catilina qu'une ambition furieuse anime à la ruine de sa patrie ; les entreprises les plus détestables semblent ne lui rien coûter : il est prêt à tout pourvû qu'il se satisfasse. Mais plus la nature se déprave en lui, plus elle l'éloigne de la satisfaction qu'il se promet. Vous verrez cet esprit ennemi des hommes & des Dieux, qui ne peut se tranquilliser ni le jour ni la nuit. Le trouble de sa conscience se

répand jusques dans ses dehors. Il est d'une pâleur affreuse : ce sont des yeux effarés & perdus. Sa démarche est tour-à-tour ou d'une lenteur excessive ou d'une précipitation sans arrêt. Tout annonce en lui la manie de son cœur, & le desordre de sa raison.

Joignons encore au portrait de ce fameux féditieux ceux des empereurs qui n'ont semblé vouloir immortaliser leur nom que par la multitude & par l'énormité de leurs excès. Que nous dit-on de Tibere, qui signaloit la dépravation de son cœur par la malignité de son esprit ? On eût dit qu'il se faisoit un jeu d'être méchant, & qu'il devoit y trouver le plaisir le plus délectable. Mais à force d'opprimer les autres, il se devient insupportable à lui-même ; il ne se voit plus qu'avec horreur ; il veut se dérober à la vûe des autres, & la solitude n'éloigne point de lui cette horreur des crimes qui causoient sa peine. Il est forcé de l'avouer aux sénateurs. Que vous écrirai-je, leur dit-il ? comment vous écrirai-je ? & que ne vous écrirai-je point dans le trouble où je suis ? Que les dieux & les déesses me perdent plus cruellement, s'il se peut, que je ne me sens périr tous les jours ; qu'ils me châ-

tient par de plus rudes peines , s'ils en connoissent ; pour moi je n'en connois point. On dit de Caligula , ce contempteur des Dieux , qu'il clignoit les yeux aux moindres éclairs , ou s'envelopoit la tête pour ne les pas voir : aux éclats du tonnerre , il se jettoit à bas de son lit , & se cachoit dessous. Il sentoit les peines qu'il méritoit , & croïoit les éviter par ces précautions insensées. Néron ne put jamais se délivrer du tourment que le meurtre de sa mere lui causoit , malgré les applaudissemens du sénat & de ses soldats. Il n'osa jamais se présenter pour être initié dans ce qu'on nommoit les grands mystères , parce que le héraut crioit à la porte : *loin d'ici les impies & les scélérats* : & Tacite ajoûte qu'étant un jour entré dans le temple de Vesta , il fut saisi d'un tremblement de tous ses membres.

S'il plaïsoit à quelqu'un d'imaginer que ces peintures sont outrées, c'est qu'il aimeroit à se tromper ; il se tromperoit certainement. S'il nous étoit donné de pénétrer le cœur des méchans, nous y verrions des scènes infiniment plus tragiques que celles qu'on nous raconte. Mais ce qu'on ne peut defavoüer, c'est que ceux qui nous ont peint une

partie de leurs agitations, les ont crû réelles. Cette persuasion des Historiens leur étoit commune avec les Philosophes, avec les Orateurs, avec les Poëtes, avec les Ecrivains de toutes les nations, quelque opinion qu'ils eussent conçue de la Divinité; disons même avec ceux qui n'en ont point reconnu. Dans tous les livres nous retrouvons ces maximes, qu'il n'est point de paix pour les impiés; qu'il fuient où personne ne les poursuit; que la mauvaise conscience rend les plus audacieux timides; que leur méchanceté leur abat le courage; que la crainte & les fraïeurs sont inséparables d'une ame qui se sent coupable; qu'il est des crimes qui restent impunis, mais point de criminels qui vivent dans la sécurité; qu'ils peuvent n'être point découverts, mais sans pouvoir se répondre de ne l'être point. Que ce soit un philosophe, que ce soit un écrivain chrétien qui nous peigne un méchant, vous diriez qu'ils ne font que se copier; ce sont les mêmes traits, ce sont les mêmes agitations, les mêmes soupçons, les mêmes terreurs. Au moindre bruit qui se fait, dit S. Ambroise, c'est toujours sa propre faute qui vient s'offrir à ce méchant: parlez, lisez, il s'imagine

que c'est lui que vous avez en vûe dans tout ce que vous dites ; faites quelque geste , quelque mouvement de la tête ou des yeux , c'est sûrement lui que vous désignez. Qu'il soit à table , qu'il médite , qu'il prie , ses écarts lui sont présents ; sa faute revient sans cesse fraper sa conscience , elle ne lui laisse point de repos ; elle ne lui permet pas de l'oublier : c'est un censeur sévère qui le harcèle & le menace incessamment. Tout est contraire à celui qui se déplaît ; il devient contre lui-même accusateur & témoin : s'il veut fuir , il se poursuit partout , & se pique d'un aiguillon qui ne lui donne point de relâche.

Continuez de lire , & comparez. Les craintes des méchans , dit Sénèque , sont mesurées sur la grandeur des maux qu'ils ont commis : à peine les ont-ils faits qu'ils tremblent. Ces maux restent attachés à leur conscience ; elle les force d'y tourner leurs regards. Tout homme qui s'attend à souffrir un supplice , le souffre , & cette attente est continuelle dans celui qui le mérite. S'il parle du crime de quelque autre , il pense au sien. Les grands crimes sur-tout & les impiétés ne s'expient point , ajoute Cicéron , c'est à-dire ne se lavent point , ne s'abolissent point ; les coupables en portent

toujours la peine : je ne dis pas cette peine que les jugemens ordonnent. Il n'y avoit point autrefois de ces fortes de jugemens : il est des lieux où il ne s'en rend point , ou ce sont de faux jugemens : mais dans ces lieux-là même les méchans sont tourmentés par des furies , non telles que celles que les fables ont armées de torches ardentes , mais par des remords secrets & par des inquiétudes qui les dévorent au dedans. Voulez-vous n'en point douter , raisonnez. Si ceux qui péchent n'étoient effrayés que par les suplices , dès qu'ils n'auroient plus de suplices à craindre , ils cesseroient d'être inquiets. Jamais pourtant vous n'avez trouvé d'homme assez effronté pour ne pas nier qu'il eût commis un crime , ou pour n'en pas alléguer quelque excuse avec l'assurance même de n'en être pas puni. Les crimes les plus secrets ne sont point sans inquiétudes : les soupçons , les bruits sourds qui se répandent , allarment la conscience , & la forcent quelquefois à se découvrir pour prévenir de plus grands inconvéniens. C'est ainsi que les observations & l'expérience attestent de concert la certitude de notre principe. L'homme ne peut être heureux s'il est coupable.

Cet Epicure lui-même, qu'on a tant accusé de ne prêcher que la volupté, Epicure ne cessoit de répéter qu'on ne peut vivre agréablement sans vivre sagement, honnêtement, justement. Il considéroit ceux qui se livrent aux cupidités des richesses, de la domination des plaisirs des sens, comme des malades qui ne pouvoient guérir que par un régime contraire. Leurs humeurs, disoit-il, sont en desordre, leurs desirs les brûlent & les déchirent : la santé de l'ame en est perpétuellement altérée. Si les plaisirs qu'ils s'étoient promis leur échappent, si les richesses, si la gloire, si l'autorité dont ils sont jaloux leur manquent ; leur mal est alors desespéré. Les passions trompées ou frustrées de leurs objets, s'irritent & produisent d'autres passions. Les dépit, la malignité, l'envie viennent les tourmenter à leur tour : la mauvaise humeur & le chagrin s'emparent de toute leur ame. Les amours frivoles & mécontents leur renversent la raison ; ils deviennent turbulens, audacieux, emportés, violens, intempérans, legers, inconstans ; & tout ce qui est ainsi fait ne peut être que malheureux.

Ces pensées paroissent s'éloigner de notre but direct ; mais au fond elles

prouvent plus que nous n'avons entrepris de prouver : elles prouvent , dis-je, qu'indépendamment des remords de la conscience , la vie de ceux qui s'écartent de la regle des devoirs ne peut être qu'une vie d'agitations & de troubles : les remords pourtant en sont toujours le tourment le plus terrible & le plus assuré. Les Epicuriens même en revenoient-là ; nous le verrons tout-à-l'heure. Achéons notre espece de tradition des autres écrivains.

La peine fuit le péché , dit Platon ; bien plus elle naît avec lui , dit Hésiode. On commence d'être malheureux au même moment qu'on commence de devenir coupable : en vain veut-on se mettre au-dessus de toutes les craintes humaines & divines. Ceux même , ajoute Platon , qui se mocquoient des châtimens de l'autre vie , commencent de penser aux aproches de la mort , que ces châtimens peuvent avoir quelque vérité. Quand ils reviennent sur les injustices de leur vie passée , la crainte d'un mauvais sort les agite ; les reproches de leur conscience , qu'ils s'étoient efforcés d'étouffer , redeviennent plus dominans , ils n'en sont plus les maîtres. C'est-là ce que le fameux Lucrece at-

teste lui-même. Cet épicurien si décidé qui vouloit bannir du monde toute crainte de la Divinité, n'a pû diffimuler cette force des remords. Une ame, dit-il, qui se sent coupable, se pique de ses propres aiguillons, & se tourmente comme à coups de foïet; elle ne voit plus alors la fin de ses maux dans la mort; elle craint au contraire que la mort même ne les rende plus cuisans & plus insupportables.

Ces aveux forcés ne sont point équivoques; ils prouvent la certitude du pouvoir de la conscience, ou rien n'est certain dans les connoissances humaines. L'esprit de l'homme est-il donc assez peu sûr de ses persuasions pour être la proie d'un doute involontaire au moment de la mort, sur une opinion qu'il a regardée toute sa vie comme indubitable? La suposition n'est pas possible, s'il s'agissoit d'une opinion fondée sur des principes clairs & bien digérés. Les Mathématiciens mourans ne chancellent point sur leurs démonstrations; ils ne doutent point alors que tout triangle soit égal à deux angles droits. Les Métaphysiciens doutent aussi peu de la vérité des premiers principes: ils ne pensent point au moment qu'ils vont disparoître de ce

monde, qu'une même chose puisse être & n'être pas en même tems, ou que le néant ait des propriétés. Si les libertins avoient crû sur des preuves aussi claires, qu'il n'est point de regle immuable des mœurs; que la vie future n'est qu'un songe; rien ne pourroit les empêcher de le croire jusqu'à leur dernière heure: leurs fraïeurs en ce dernier passage ne peuvent donc être que les fruits de leurs incertitudes.

S'en trouve-t-il pourtant qui meurent dans une assurance intrépide? on l'a crû quelquefois d'un seul entre cent mille, parce que lui-même le disoit. Mais qui fait si son cœur n'en démentoit pas sa bouche? Tout ce qu'on a droit d'en conclure, c'est qu'il conservoit encore assez de liberté d'esprit pour dissimuler ses vrais sentimens, ou qu'il ne se sentoient pas encore assez près de la mort. L'espérance est la dernière à mourir en nous, & le desir de la gloire y est toujours assez dominant pour s'en faire alors une fausse de ne pas avouer qu'on s'est trompé.

Laissons-là ces exemples plus équivoques qu'ils ne sont rares; rangeons-les encore dans la classe des monstres, qui ne font point douter des propriétés es-

fentielles à leur espece. Nous n'avons pas besoin de la déposition des mourans, pour savoir ce que tout homme vivant éprouve dans sa fanté la plus vigoureuse. Interrogeons ceux en qui nous ne voïons jamais ou presque jamais que la justice & l'équité l'emportent sur l'ambition, sur la fortune, sur la passion de s'enrichir; & qu'ils nous répondent sans déguisement. N'aimeroient-ils pas mieux arriver à leur but par des voies innocentes & par des moïens légitimes, que de ne devoir leur élévation, leurs biens, leurs dignités, qu'à des lâchetés, qu'à de honteuses délations, qu'à la fraude, qu'aux rapines, qu'aux usurpations, qu'aux exactions violentes, qu'aux sourdes pratiques, qu'aux chicanes des mauvais procès, qu'à la protection qui ne s'accorde toujours que trop à ceux qui se rendent nécessaires aux puissans? Nous voïons ces sortes de gens jouïr d'une impunité sans inquiétude; ils sont dans l'abondance; ils ont même des amis intéressés qui les flatent, ou qui se rendent leurs complices. Les dehors sont beaux; mais ne vous figurez pas qu'il y ait au dedans autant de sérénité qu'il en paroît quelquefois sur les visages. Les crimes déplaisent toujours à ceux qui les ont

commis ; aucun coupable ne s'absout lui-même. Tous condamnent en secret les juges qui ne les ont pas condamnés. Ils ont évité les peines que les loix prononcent ; mais ils n'échappent pas à celles que le souvenir de les avoir méritées leur fait souffrir. La conscience est un exécuteur secret qui les met à la torture , qui leur porte des coups sourds, qui les tourmente par des supplices plus cruels que ceux que la sévérité des loix & la cruauté même des tyrans invente. En est-il un plus insupportable , que de porter nuit & jour au-dedans de soi son accusateur & son juge ? N'est-ce pas leur portrait que Juvénal fait , lorsqu'il dit que ce sont eux qui tremblent aux premiers éclairs ; qu'ils sont sans ame dès qu'il commence à tonner ; qu'ils ne pensent point que ce soit la fureur ou le combat des vents qui causent les tempêtes ; mais qu'ils se figurent que le ciel envoie ses feux vengeurs exprès pour les punir ; qu'un premier orage ne les épargne que pour leur en faire craindre un second. Ces images sont encore trop foibles pour exprimer toutes les sortes de déplaisirs des cœurs où le souvenir des crimes se retrace. Il n'est point de douceurs dans la vie qui puissent les

en dédommager : voient-ils sans altération ceux qu'ils ont maltraités ? Quel objet pour un fourbe , pour un parjure , pour un usurpateur , que la présence des misérables qu'il a faits ? Voit-il ses palais , ses maisons , ses terres , sans se rapeller qu'elles sont le prix du sang des peuples ?

Il en coûte toujours au cœur humain pour se déterminer à passer sur toutes les loix de l'humanité : mais il s'en faut bien que les sentimens qui précèdent le crime ne soient aussi vifs que ceux qui viennent après. C'est le malheur des hommes de moins peser ce qu'ils vont faire que ce qu'ils ont fait. La violence de la passion les emporte ; mais la passion satisfait fait place aux réflexions. On ne voit le mal dans toute sa laideur , que quand on s'est laissé prendre à ses faux attrait. Il n'est point de crime en effet qui ne s'offre à nous sous l'image de quelque plaisir : on n'est point mauvais par la simple vûe de l'être ; mais le bandeau tombe , les yeux s'ouvrent ; & que d'horreurs on découvre alors sous ces dehors attirans ! Le cœur perd le goût du crime , & n'en sent plus que les remords.

Arrive-t-il même que la plus ardente

soit du mal en ôte toute l'horreur ? c'est rarement au-moins qu'on est méchant sans réserve. Il y a toujours je ne fais quel frein plus puissant que la passion, qui modere ses excès : on ne fait pas tout le mal qu'on se préparoit à faire. Il ne faut qu'un mouvement imprévu de pitié pour arrêter la fureur d'un assassin qui s'étoit promis de massacrer toute une famille ; il épargne un enfant au berceau. C'est ce même frein qui retient ceux dont les penchans sont combattus par les lumieres ou par un sentiment plus vif de la laideur du crime. Le mal leur plaît, mais il les effraie. Ce n'est point par la crainte des châtimens qu'ils s'abstiennent de certaines actions que les loix ne punissent point ; ce n'est pas seriemment en public, c'est en secret qu'ils éprouvent l'horreur naturelle de l'injustice ou de la honte des actions. Qui pourroit empêcher ceux qui vivent écartés du monde & des témoins, de s'abandonner aux infamies, si la pudeur ne les retenoit ? que se disent-ils pour se contenir, si ce n'est ce que la conscience leur dicte ? c'est cette loi qui dirige les bons, & qui tôt ou tard corrige les méchans.

On peut diviser ces derniers en trois

classes, qui se caractérisent par la différence de leurs dispositions à l'égard de la justice, mais qui tous concourent en leur maniere à confirmer la vérité que nous établissons. Les uns paroissent déterminés au mal par une volonté pleine; ils le font avec délibération, de sorte qu'ils s'applaudissent de l'avoir fait. C'est le plaisir qui les séduit; c'est l'intérêt qui les aveugle, c'est la passion qui les domine. Il se forme chez eux une disposition de malignité qui leur devient comme naturelle; ils vont d'excès en excès: les derniers leur font comme oublier les premiers. Le mal ne leur pese plus; c'est un poids qui leur devient léger par l'habitude de le porter: plus ils se rendent criminels, moins ils sentent qu'ils le font, ou moins ils le croient; & s'ils font quelques reproches, ils ont toujours des excuses prêtes. C'est pour eux une espece d'héroïsme d'être incapables de remords: mais cet héroïsme n'est au fond qu'un étourdissement forcé qui ne durera pas toujours. Il semble qu'ils ne se repentent point ou qu'ils ne devoient point se repentir; mais le repentir n'est que suspendu. La voix de la conscience long-tems étouffée se relève: les regrets alors n'en font que plus violens,

violens, & vont souvent jusqu'au defespoir. Tel est le sort de ces fameux scélérats, qui se convertissent avec éclat, ou qui se punissent de leurs propres mains. Quelquefois ils sont tourmentés pendant tout le reste de leurs malheureux jours sans en devenir meilleurs ni plus méchans. Ils ont quitté le vice comme par lassitude, & ne savent plus que se haïr eux-mêmes sans reprendre aucun goût pour la vertu: ce sont de ces vieux pécheurs qui n'ont que le mérite de ne pouvoir plus pécher. Tels sont aussi quelquefois les ministres infortunés des vengeances secrètes des grands: ils ont fait le mal comme sans le vouloir. C'est une récompense sordide ou des ordres menaçans qui les ont forcés à faire périr des innocens dont le sang crie vengeance contre eux. Si vous en connoissez, examinez - les de près, vous pénétrerez leurs troubles; vous verrez des visages altérés, des yeux troublés, une noire mélancolie répandue sur toutes leurs allures. Ils ne sont plus où vous les voiez, ils ne vous parlent point, ils ne vous écoutent point; ils sont comme tout concentrés au-dans d'eux-mêmes, & s'entretiennent

du mal qu'ils ont fait, avec le defespoir de ne pouvoir le réparer.

Ces diverses positions d'ame que je peins ne sont pas communes ; mais l'expérience du monde en fait rencontrer des exemples qui prouvent mieux que tout autre que la destinée de l'homme est d'être juste ; que c'est là son unique bien solide ; & que par quelque motif qu'il ait violé la justice , il ne peut que devenir malheureux tôt ou tard.

Il en est qui sentent que ce qu'ils ont envie de faire est mauvais , soit que cette envie leur vienne de leur propre fond , soit qu'elle leur soit inspirée d'ailleurs. Ils hésitent à se déterminer ; mais ils balancent le mal avec le faux bien qui doit leur en revenir ; ils composent & se livrent à certain prix , & ce prix leur tient lieu d'une sorte d'excuse qui rend à leurs yeux l'injustice comme équivoque. Telle est certaine idée louche qu'on se fait des usures palliées , des fraudes , des fausses subtilités , des surprises qu'on fait à ceux qui n'entendent pas leurs affaires , de la mauvaise foi dans le commerce & dans les conventions , des infidélités dans les administrations & dans les comptes , des voies détournées qu'on prend pour s'avancer ,

pour supplanter un concurrent, pour déplacer un homme dont on brigue l'emploi ; des fausses insinuations pour frustrer un héritier légitime. Ces sortes de pécheurs se repentent en quelque sorte de ce qu'ils font , avant même de le faire ; ils se permettent ce qu'ils condamnent. Le plaisir qui leur en revient n'est pas pur. Leur consentement intéressé n'est pas entier ; ils ne sont pas tranquilles. Le sacrifice de la probité leur coûte des regrets. Ils se condamnent encore plus sévèrement après l'action qu'auparavant. On ne passe pas tout-d'un-coup de la lumière aux ténèbres, il est rare ; il est difficile du moins de penser qu'on a bien fait, quand on a pensé que ce qu'on alloit faire étoit mauvais. Le jugement qui précédoit la mauvaise œuvre , est confirmé par celui qui la suit ; il est impossible de l'absoudre & de se tranquilliser pleinement. On se condamne enfin sans appel. On exécute contre soi sa propre sentence. Que ceux à qui ce portrait ressemble se consultent ; & s'ils se rendent justice, ils trouveront qu'on la leur rend. Leur bonheur n'est que le bonheur des méchans ; je veux dire un bonheur malheureux.

Il ne nous reste maintenant qu'à peindre les pécheurs les plus ordinaires, les moins mauvais par le fond, & les moins desespérés. Ceux-ci font la multitude, & leur histoire est une preuve perpétuelle de notre maxime. Demandons à cette nuée de témoins ce qui leur arrive dans le train commun de la vie. C'est comme par surprise qu'on se laisse emporter à violer ses devoirs; c'est une espece de caprice non-refléchi qui fait succomber à la tentation. On veut se satisfaire sans penser à la nature des actions qu'on se permet. Ce sont les occasions, les compagnies, les engagements, dont on ne prévoit pas les suites; on devient méchant avec les méchants.

Mais que la tentation cesse, que l'occasion manque, qu'on soit rendu pour quelques momens à soi-même, on sent ses fautes; la vie devient comme une alternative de péchés & de repentirs; & tout compté, les amertumes d'une vie dérangée l'emportent toujours sur les trompeuses douceurs qu'on y goûte. La mélancolie saisit dans les intervalles que les passions laissent; c'est une tristesse profonde qui vient du sentiment secret & non réfléchi de l'injustice. Il arrive au tribunal de la conscience ce

qu'on voit arriver aux tribunaux civils : là personne n'est condamné pour le violement d'une loi qu'il ignoroit & qu'il n'avoit pû favoir. Vous vous condamnez au contraire, & vous ne vous condamnez dans vos dérangemens que parce que vous violez des loix que vous portez en vous-mêmes, & dont vous avez des notions du-moins confuses. C'est la nature qui vous reproche de vous être écarté des devoirs qu'elle vous impose. Revenez à vous, approfondissez-vous, soïez attentif à ce que vous êtes ; & vous comprendrez qu'il est impossible qu'une ame raisonnable & libre ne se sente pas malheureuse, quand elle agit contre la justice & la raison.

C'est sur cette expérience universelle des cœurs humains, que tous les peuples ont pensé qu'il étoit nécessaire que les coupables fussent malheureux ou dans la vie présente, ou dans une vie future : de-là le ver qui pique & qui ne meurt point, le vautour qui déchire la foie toujours renaissant, le rocher qui retombe toujours, les tonnes percées qui ne se remplissent point, les furies armées de coulevres & de torches ardentes, l'hydre à cent gueules béant

tes, & tous les autres tourmens les plus affreux que les sens peuvent se figurer. Les Sages & les Philosophes se moquoient de tout ce que les fables des Poètes en avoient publié. Mais en niant la réalité de ces suplices, ils soutenoient que ceux de la conscience suffisoient pour punir les crimes dès cette vie même, sans qu'il fût nécessaire de les punir encore après la mort. Ils avoient des idées trop confuses de la vie future pour en fixer le sort avec assurance ; mais ils avoient des notions trop distinctes de la justice pour penser que le violement en pût être impuni. Les remords en étoient donc les peines infailibles ; & pour en donner des images plus frappantes, ils empruntoient, comme vous l'avez vû, le langage des Poètes. Ils représentoient les remords comme des furies, qui poursuivent sans cesse les méchans, qui leur serrent le cœur, qui les déchirent, qui les agitent par des craintes continuelles. Ils voïoient, ajoutoient-ils, un châtiment toujours présent dont l'attente étoit plus cruelle que le châtiment même. Leur plus grand suplice étoit au-dedans d'eux. Il ne falloit ni prisons ni bourreaux pour les tourmenter. Ils étoient punis aussi-tôt

qu'ils les avoient commis, & dans le moment qu'ils les commettoient. Il ne falloit point leur fouhaiter de plus grand malheur, que d'être en colere contre eux-mêmes. Ils aimoient & haïffoient en même tems leur propre vie. Ces méchans pouvoient obscurcir en eux l'idée de la divinité ; mais ils ne pouvoient détruire la conscience qui étoit son ouvrage, & qui la vengeroit de leurs erreurs & de leurs crimes.

Terminons enfin ces détails, & concluons que ceux qui nous les ont faits étoient tous partis de ce principe de sentiment, que l'homme est né pour la justice, que c'est sa nature, & que par conséquent il ne peut qu'être malheureux quand il s'en éloigne. Il ne peut qu'être heureux en la suivant : c'est une dernière preuve du principe qu'il faut aussi mettre dans son jour.

CHAPITRE VI.

Le bonheur de Dieu bien conçu consiste à suivre en tout sa souveraine raison. L'homme y participe. Il en a des notions ; & s'il les suit, il est heureux au,

tant qu'il peut l'être en cette vie. C'est en ce point que tous les Philosophes se sont réunis, dans quelque opinion qu'ils aient été sur le souverain bien de l'homme. Le bonheur des gens de bien consiste dans la modération des affections légitimes, dans l'exemption des cupidités & des passions turbulentes, dans le détachement des objets qui périssent. Leur perte n'afflige que ceux qui les aiment avec excès. Les maximes répandues par-tout sur la félicité des justes, sont fondées sur l'expérience. Ils ne sont pas exemts des maux & des accidens de la vie; mais ils trouvent en eux-mêmes de plus puissans motifs de les supporter. Le contraste de l'innocence & de l'affliction frappe tous les esprits. Il dément leurs idées naturelles. Si ceux qui vivent selon les notions qu'ils ont de la justice pouvoient être réellement misérables, l'auteur de la nature ne paroîtroit plus ni sage ni juste.

NOUS ne nous figurons jamais Dieu que comme infiniment heureux, & nous sommes conduits à cette pensée par une analyse d'idées simples & liées qui se fait d'elle-même. Il ne nous entre point dans l'esprit que l'Être des êtres puisse

puisse éprouver quelques besoins. Il est la source de tous les autres biens : il est donc son bien lui-même. Mais faisons-nous, s'il se peut, une notion moins confuse de son bonheur ; celui d'un être intelligent doit consister à régler toutes ses vûes, toutes ses pensées, toutes ses affections sur la nature des objets, sur les convenances qu'ils ont entre eux, sur les relations qu'ils ont avec lui : son bonheur est d'agir selon ce qu'il est, & de ne se démentir en rien. Or tel est le caractère de la souveraine raison que nous concevons en Dieu comme immuable. Il est toujours parfaitement heureux, parce qu'il est toujours ce qu'il doit être, toujours bon, toujours vrai, toujours équitable. Il ne hait rien de tout ce qu'il a fait ; il destine toutes ses créatures à des fins convenables à la constitution qu'il leur a donnée. Il proportionne les moïens aux fins. Il ne prescrit aux êtres libres que ce qui doit les conduire au bonheur dont il les a rendus capables. Il ne leur interdit que ce qui les en éloigne. Il n'exige d'eux que ce qu'ils peuvent. Il rend à chacun selon ses œuvres. Il ne fait rien enfin qu'avec *mesure*, qu'avec *nombre*, qu'avec *poids*.
 Qu'a-t-il jamais fait qu'il n'eût pas dû

faire ? On ne peut même l'en soupçonner sans anéantir l'idée de l'être parfait, sous laquelle nous nous le représentons, & c'est cette même idée qui nous l'a fait concevoir comme toujours heureux.

Une ressemblance de nature nous conduit donc de même à concevoir une proportion de bonheur dans l'homme. Il participe à cette raison de Dieu, que nous apellons la justice. Il a des notions de convenance, de relation, d'ordre : disons mieux, il en a des sentimens non raisonnés, qui sont en lui des principes d'actions. S'il suit ces notions, ses actions sont justes ; & s'il est juste, il doit être heureux selon la mesure de sa justice & du bonheur dont il est capable. Si ce bonheur n'est pas aussi parfait dans cette vie qu'il le desire & qu'il a droit de l'espérer, il ne reste qu'à conclure de-là qu'il est fait pour une vie meilleure, qui doit être la vraie récompense de sa justice ; & nous insisterons en son lieu sur la justesse de cette conséquence, où l'analyse de l'homme & de sa destinée nous conduit.

Ce qu'il y a d'incontestable, & ce qui dans le fond n'a jamais été sérieusement contesté, c'est qu'un être raisonnable ne peut jouir en aucun tems d'une

vraie félicité , qu'autant qu'il se conforme à la raison, c'est-à-dire à cette convenance des pensées, des affections & de la conduite avec la nature des objets, ce qui s'appelle proprement vivre avec justice. C'est un aveu que tous les Philosophes ont été forcés de faire après les méditations les plus profondes & l'étude la plus assidue des cœurs. La grande question qui les occupoit tous, c'étoit d'établir en quoi consistoit le souverain bien de l'homme. Le mot de bien pouvoit se prendre en beaucoup de sens différens. C'est ce que la nature nous fait désirer, ce qui nous est utile, ce qui nous convient, ce qui nous plaît le plus, ce qui nous cause du plaisir, ce qui nous exemte de la douleur. Mais de quelque côté qu'on le prit, l'expérience apprenoit que sans le bien moral aucune sorte de bien ne rendoit notre ame vraiment tranquille & contente d'elle-même. A quelque opinion donc que les différentes sectes s'attachassent, elles convenoient toutes en ce point essentiel, qu'il n'étoit point de félicité pure & solide, point de satisfaction pleine sans la justice ou la vertu. C'est ce que nous avons déjà vû d'Epicure, & sur-tout de ses disciples, qui l'avoient mal compris. La

bonté de la nature soulevoit leurs cœurs contre leurs esprits. Ils avoient mis le souverain bien dans le seul plaisir. Mais le plaisir les tourmentoit, quand il n'étoit pas d'accord avec le devoir. Ils se le reprochoient, & le vrai bonheur au contraire consiste à n'avoir rien à se reprocher ; je dis rien, soit du côté du mal qu'on ne devoit pas faire, soit du côté du bien qu'on ne devoit point omettre.

Figurez-vous en effet que l'homme n'ait point ce double sujet de se plaindre de lui-même, & vous le concevrez comme heureux par la seule raison des contraires. Vous l'avez vû dans le chapitre précédent ; le sentiment du mal qu'il se permet, le rend nécessairement malheureux dans quelque degré. Le sentiment du bien doit donc lui faire goûter au-moins une félicité commencée. Oui, le bien répand dans l'ame une certaine joie sensible ; on le fait avec attrait, avec goût. Le souvenir en plaît, on s'en congratule, on s'en applaudit ; & nous dirons ailleurs que l'amour propre en est quelquefois si satisfait, qu'il porte trop loin la complaisance qu'il lui cause. Les bonnes actions deviennent par-là leur propre récompense, & perdent le mérite du motif désintéressé qui doit les animer,

C'est le seul amour des devoirs qui les remplit comme il faut. Je remarque ici que ceux qui n'ont pas voulu reconnoître que la vertu seule est le vrai bien présent de l'homme, sont tombés de tout tems dans une contradiction qui devoit les defabufer. L'illusion de la fausse félicité qu'ils croient trouver dans la dépravation de leurs penchans, les trompe. C'est leur manie de se figurer une vie vertueuse comme une source de mélancolie. Les Philosophes, les sages, les justes, pour tout dire en un mot, sont à leurs jeux des visionnaires, des hypochondres, des misantropes, qui prennent plaisir à se tourmenter, & qui par-là même sont incapables de tout autre plaisir : ils rient de leur simplicité, de leur modération, de leur tempérance, de leurs mépris pour les grandeurs humaines, de leur éloignement pour le faste, de leur aversion pour les voluptés tumultueuses & sans frein. Mais si ceux qui se nourrissent de ces fausses imaginations viennent à découvrir dans ceux qu'ils croient condamnés à la tristesse, quelque effusion de cette joie qui naît du sentiment d'une bonne conscience, ils en sont comme scandalisés; ils ne peuvent leur pardonner cette liberté

d'esprit qui part de la paix du cœur ; & dès qu'ils trouvent enfin la vertu sans contrainte , ils la soupçonnent de se démentir.

Renversez cette pensée bizarre, & ce sera le vrai que vous y découvrirez : la vertu la plus contente est celle qui ne se dément point. Comme chaque action mauvaise est suivie de son propre trouble , chaque bonne action trouve en soi sa consolation particulière , & la tranquillité de l'ame augmente à proportion que la justice se perfectionne. La justice parfaite rendroit l'homme aussi parfaitement heureux qu'il peut l'être. Tel eût été celui que les Philosophes nommoient le sage , & que nous nommerions le parfaitement homme de bien : ce sage n'étoit point. Ceux qui nous le peignoient étoient forcés d'en convenir par l'expérience de leurs propres fragilités : mais supposez un homme exactement formé sur le modèle qu'ils en traçoient : qu'il se soit fait une juste idée du prix de chaque chose ; que toutes ses affections soient réglées sur cette estimation ; qu'il contienne ses attachemens dans leur juste mesure ; qu'il soit sans imperfections , il sera sans mécontentement , & hors d'atteinte à toute in-

quiétude. Ce sera ce juste dont un vrai sage dit que rien de tout ce qui peut lui arriver ne le contriste. Annoncez - lui tous les malheurs dont nos tristes jours peuvent être traversés, il ne s'en troublera point ; il conservera l'égalité d'âme dans laquelle il s'est mis entre toutes les choses humaines bien balancées. Il ne connoît dans la vie ni vrais biens ni vrais maux, & n'a pour les uns & pour les autres qu'une indifférence dont leur alternative ne peut les tirer. S'agit-il de la perte de ses richesses & de ses possessions, le mépris qu'il en faisoit les lui fait paroître indignes de ses regrets ; ce n'étoit point là qu'il avoit mis son cœur. Il étoit pauvre d'affection dans l'abondance même, & la privation le laisse tel qu'il étoit dans la jouissance. Parlez-lui de la mort de ses enfans, il se souvient qu'il les avoit engendrés mortels. Exhortez - le à se conserver lui - même pour ceux qui lui restent, il vous répondra que Dieu qui les lui donna saura les conserver. Si ses amis lui sont enlevés, il est assuré d'en retrouver dans une autre vie de semblables & de meilleurs. Rassemblez enfin tout ce qui vous paroîtra le plus affligeant pour accabler un cœur qui fait son bonheur d'être fidele à tous

ses devoirs. Exposez-le aux plus affreuses révolutions , aux persécutions les plus cruelles ; qu'il soit opprimé par l'injustice , déchiré par la calomnie , sans ressource & sans apui du côté des hommes ; sa paix n'en sera point troublée : c'est lui dont on a dit que l'univers entier se renverseroit , qu'il se verroit tranquillement envelopé sous ses ruines. Ces pensées ne paroissent exagérées qu'à ceux qui n'ont jamais connu la vertu par sentiment , ou qui n'en ont que de trop foibles pour soutenir la violence des tentations , ou la douleur des pertes dont la mesure n'est pour nous que celle de nos attachemens. Ceux qui sont nés avec des santés délicates & de mauvais estomacs , croient à peine ce qu'on leur dit de certains hommes robustes & nerveux qui levent des poids énormes ou qui dévorent les alimens les plus indigestes. Ils voudroient en vain les imiter , toutes leurs tentatives seroient infructueuses ou leur devieldroient nuisibles. Mais il y a cette différence entre la santé du corps & la santé de l'ame , que celle-ci peut s'acquérir & se fortifier par un certain régime , ou par un usage de ses facultés qui dépend toujours d'elle. Il arrive même souvent

que la vigueur du tempérament n'est que le fruit de l'exercice. Une infinité de personnes ne se réduisent à ne rien pouvoir, que pour n'avoir pas fait au commencement ce qu'elles pouvoient. La molesse acheve de les énerver, & le défaut d'habitude au travail les en rend incapables; tandis que d'autres qui n'étoient pas nés plus forts qu'eux, ont acquis des forces qu'ils ne doivent qu'aux essais qu'ils en ont faits. Tous n'auroient pas ce succès quand ils auroient voulu s'exercer; mais tous peuvent se fortifier par degrés dans la justice qui fait la fanté de l'ame.

• On commence par se bien convaincre que rien n'est plus cher à l'homme que d'être fidele à tous les devoirs: cette conviction ne coûte qu'un peu de réflexion sur ce qu'on est & sur ce qu'on doit devenir. Nous desirons d'être heureux, & c'est à la pratique de la justice que notre bonheur est attaché. Nous pouvons y parvenir à cette condition; tout homme le conçoit quand il n'aime point à s'en imposer lui-même: il ne faut que le vouloir, & rien n'est plus en notre pouvoir que notre volonté. Je pose ces maximes qui n'auroient pas besoin de preuves, & que je prouverai pour-

tant ailleurs pour confondre des excuses plus intéressées que sinceres. La volonté ferme du bien rend attentif à tout ce que le devoir exige ; on arrive au degré de ne plus se rien permettre de ce qu'on ne doit pas, & de ne rien omettre de ce qu'on doit. C'est alors qu'on joiit au-dedans d'une paix inaccessible à tous les troubles qui peuvent venir du dehors.

En voit-on des exemples ? on avoue qu'ils sont rares , parce que les vertus parfaites l'ont toujours été ; mais on ne peut defavouer que les maximes que nous trouvons répandues par - tout sur ce sujet , se sont formées sur les exemples , ou que ce sont les exemples qui nous ont confirmés dans ce que le sentiment nous en dit. N'est-il pas vrai que personne ne fait quelque bien sans éprouver quelque satisfaction dans le témoignage qu'ils s'en rend ? Les méchans même le reconnoissent, s'il leur arrive quelquefois de suivre de bons mouvemens. Il est donc naturel de penser que s'il se trouve des hommes qui puissent se rendre en tout ce témoignage, ils sont hors d'atteinte à tout ce qui peut troubler les ames imparfaites ou dérégées. Qu'on dise du mal d'eux , qu'on les accuse , que quel-

que impudent les insulte , ils diront avec Socrate, ce n'est pas de moi qu'il parle ; une conscience droite se rit des mensonges de la renommée. Le juste méprise des discours qui le laissent tel qu'il est. Les paroles frappent l'air & ne brisent point les pierres. Les traits des mauvaises langues s'éteignent contre la vertu solide ; les injustices mêmes en deviennent plus supportables. C'est beaucoup que le crime n'entre point dans les maux que nous souffrons , de ne point se sentir coupable , de ne pâlir par le souvenir d'aucune faute. Ceux qui sont instruits par leurs lectures, se souviendront de qui j'emprunte ce langage. C'est un hommage que les méchants sont forcés de rendre aux bons. Ils reconnoissent leur bonheur & l'envient.

Mais ne prétens-je parler ici que de ces ames dégagées qui semblent avoir rompu tout commerce avec les sens ; que de ces hommes tout concentrés dans l'étude de la sagesse qui les élève comme au-dessus de l'humanité ? La vertu n'est nulle part étrangère ; tous les cœurs lui sont ouverts : elle prescrit des devoirs particuliers à tous les états , & dans chaque état c'est la fidélité qui fait le bonheur de l'homme fidele. C'est,

dit le sage, la voix du Seigneur, ce sont des mœurs réglées sur les loix de la nature, qui font la force & la constance dont on voit des modeles dans les ames les plus simples.

Jetez les yeux en effet sur toute la face du monde ; parcourez toutes les conditions qui partagent les hommes & qui mettent au-dehors tant de différences dans leurs destinées & dans leurs manieres de vivre ; où trouverez-vous plus de paix qu'où regne l'innocence ? Les habitans des grandes villes n'envient-ils pas en certains momens le sort de ceux de la campagne ? La vie de ceux-ci paroit dure ; la plus heureuse est exercée par un travail pénible & presque continu : mais les joies en sont pures ; c'est une tranquillité libre des craintes inséparables des grandes espérances ; c'est que les passions n'y sont point excitées par les grands objets ; c'est qu'il y a plus de cordialité, plus d'amitié, plus de bonne foi, moins d'envie, moins de jalousie, point d'ambition, point de ces intrigues qui rendent souvent doublement malheureux & par le crime & par le mauvais succès ; point de ces ennuis qui tuent tantôt par une oisiveté desœuvrée, tantôt par la fatigue des plaisirs d'appareil.

Par-tout c'est la vertu qui produit le calme des esprits ; les maisons les plus tranquilles sont les plus réglées. Il est des familles qui font leur propre félicité par l'observation de l'ordre & des convenances ; ce sont des parens qui trouvent leurs délices dans les soins de former leurs enfans aux bonnes mœurs ; ce sont des enfans dociles & reconnoissans , qui goûtent toute la douceur de la tendresse qui les attache à ceux qui leur ont donné la naissance & qui travaillent à leur procurer le vrai bonheur de la vie , celui de la probité.

Suivez tous les hommes depuis leur jeunesse jusques dans leur dernier âge ; il n'en est point dont le commerce contente plus que ceux dont les mœurs sont les plus réglées. Il semble que l'impression de leurs vertus passe de leur cœur jusques dans celui de ceux qui les approchent & qui les entretiennent. Si leur exemple ne vous touche pas assez pour vous animer à les imiter, vous les trouvez au moins heureux dans leurs façons de penser. Vous voyez dans leur calme le fruit de leur modération, de leur détachement, de leur insensibilité pour tous les frivoles objets qui vous remplissent de desirs tumultueux & d'a-

gitations continuelles. Ils ne vous paroissent pas quelquefois moins à plaindre que vous du côté de la fortune & des situations ; mais ils trouvent dans leurs propres sentimens des raisons de ne s'en plaindre point. Ils vous apprennent que le vrai secret de n'être point mécontent des hommes, ou de les tolérer avec moins d'impatience, c'est de commencer par être content de soi-même, & de n'avoir rien à se reprocher. Dans vos déplaisirs secrets, dans vos disgraces les plus éclatantes, n'est-ce pas chez les gens de bien que vous allez par préférence chercher des consolations. Ailleurs vous ne rencontrez que des consolateurs onéreux : ils ne vous entretiennent que de pensées usées, qui laissent aux maux que vous souffrez toute leur réalité ; mais ceux que la sagesse éclaire vous acoûtument à penser que ce ne sont pas de vrais maux, & que ce sont vos propres illusions, qui causent toutes vos peines. Defabusez-vous, goutez leurs maximes, & vous en reconnoîtrez la vérité par votre expérience. Aimez, recherchez la justice, dirigez-là tous vos penchans, & vous tranquilliferez votre ame.

Voyez ceux qui contens d'une vie frugale & d'une fortune médiocre se font fait de bonne heure un plan de renoncer aux espérances du siècle, qui vivent sans ambition, sans projets, & sans autres engagements que ceux qui sont de leur choix. Ils passent leurs jours dans les tranquilles occupations qu'ils se font faites; ils ne sont point agités par le vent des inconstances, où les dégoûts ou les revers jettent ceux qui vivent de caprice, ou qui sont dépendre leur destinée de ceux du monde. Observez un seul jour ces disciples de la nature, qui se font fait une suprême loi d'être justes en tout pour eux-mêmes & pour leurs semblables, vous savez pour toujours ce qu'ils sont. C'est une uniformité de conduite pareille au cours tranquille d'une source qui coule dans la plaine; ce sont des arbres qui portent leurs fruits dans leur saison. La vie pour eux n'a de desagrémens que ceux qui sont inséparables de la mortalité, dont le sentiment ne les afflige point, parce que la mort est une suite de leur naissance.

La vieillesse apporte des incommodités; c'est la maison de boue qui tombe par degrés en ruine. Le corps est la pri-

son d'une ame, qui doit tôt ou tard en sortir pour l'immortalité. Mais les incommodités de la vieillesse sont plus suportables quand elles ne sont point les restes des déréglemens de la jeunesse. La vertu les soutient par des motifs tirés de son propre fond. On se souvient avec plaisir des bonnes actions qu'on a faites. Il faut mourir, mais on s'en console quand on a toujours vécu comme on devoit vivre. N'est-ce pas un éloge bien digne d'envie, d'entendre dire d'un homme qu'aucun jour de sa vie ne lui revenoit sous une image defagréable, & qu'il ne s'en offroit aucun dont il ne se souvînt avec complaisance? C'est ainsi, disoit un Poëte, que l'homme de bien double la durée de sa vie. C'est vivre deux fois de pouvoir jouir de sa vie passée. L'opinion de la paix des justes mourans & du desespoir des pécheurs à leur dernière heure, est encore une de ces opinions que le monde a puisées dans les notions naturelles.

Du même principe naît ce jugement non réfléchi qui nous révolte contre l'opression de l'innocence. Les mœurs réglées jointes aux afflictions sont un contraste de la vie & de la destinée qui nous annonce un desordre dans l'œconomie

nomie de la conduite des choses. Les convenances sont renversées ; c'est une idée gravée dans tous les esprits, que le trouble & l'affliction doit être le partage de tout homme qui fait le mal , & la paix & la joie celui de tout homme qui fait le bien. C'est sur cette idée naturelle que toutes les consciences sont formées. La justice des hommes concourt avec celle de Dieu pour nous confirmer dans la présomption que les bons ne doivent pas être malheureux , ou qu'ils ne le seront pas toujours. On conçoit pour eux cette espérance. Leur état est un de ces états violens & contraires à l'ordre de la nature qu'on ne présume pas devoir toujours durer ; & cette même espérance vit toujours dans leurs propres cœurs.

Dans les ténèbres même d'un cachot, ils se promettent de revoir la lumière. Le premier tourment d'un coupable dans la disgrâce, c'est celui de l'être ; quoiqu'il ait à souffrir, il sent qu'il le mérite. S'il tombe entre les mains des hommes, il voit une main plus terrible qui le frappe invisiblement. Si ses fautes sont connues, s'il en est convaincu par des preuves non recusables, il n'a plus d'autre attente

que celle du châtement. Il n'y peut échaper que par ces sortes de graces, qui s'accordent rarement, & qui remettent la peine du crime, sans en effacer la flétrissure; il est malheureux & le sera toujours, quand même il ne seroit pas puni. L'innocent au contraire peut toujours se flater que son innocence éclatera par quelque endroit; que la fausse accusation se démentira; que les faux témoins seront confondus; que les juges lui rendront justice, malgré le crédit de ses accusateurs. Il n'est point coupable en un mot, & l'innocence n'est jamais sans quelque reste de sécurité qui modere ses craintes, & qui la rassure sur de mauvais traitemens qu'elle n'a point mérités. C'est un bon vaisseau battu par la tempête, que le calme remettra dans son affiète, & qui pourra rentrer au port sans être endommagé.

Dans le cours ordinaire de la vie; cette même sécurité n'abandonne point les cœurs droits: celui qui se conduit simplement, marche, dit le Sage, avec confiance. Un cœur corrompu craint toujours d'être découvert; il se défie de tout; il craint d'être sincère; ses mauvais desseins le forcent à marcher

par des voies détournées. Le mal qu'il médite lui fait supposer que les autres ont de semblables pensées : une mauvaise langue craint les représailles. Quand on manque à la justice en quoi que ce soit , on en appréhende le reproche ; rien n'est plus soupçonneux que les méchans ; ils sont réduits à prendre souvent des précautions outrées , qui les trahissent. Toutes les vertus au contraire tendent à nous tranquiliser l'esprit.

Vivez avec les hommes dans une exacte observation de toute justice ; rendez à chacun ce que vous lui devez ; n'exigez d'eux que ce qu'ils vous doivent ; renfermez-vous dans le soin de vos propres affaires. Content de votre destinée , n'enviez point celle des autres ; soyez indifférent pour les distinctions ; n'ambitionnez point les honneurs ; ne censurez point les conduites que vous n'approuvez point , quand aucun devoir ne vous en impose l'obligation ; supportez ceux à qui vos engagemens vous lient , dans l'impuissance de les corriger ; soyez fidele à vos paroles ; accomplissez vos promesses ; ne sortez point du cercle des occupations de votre état ; faites bien ce que vous faites ;

soïez docile & soumis à ceux de qui vous dépendez par une juste subordination; soïez pour tous affable, prévenant, officieux, bienfaisant autant que votre fortune vous le permet; ne vous prevenez contre personne sans sujet; ne dites mal de personne; n'écoutez point les vains rapports; n'entrez point dans les éclairciffemens inutiles; fuïez les contestations; faites enfin tout le bien que vous pouvez, & ne vous permettez aucune sorte de mal qui puisse nuire ou déplaire. Par-là, vous vivrez dans une sorte de confiance intrépide, qui vous fera marcher la tête levée; vous ne croirez point des autres ce que vous n'éprouvez point en vous-même; vous ne les soupçonnerez point d'être capables d'envie, de jalousie, de malignité, de trahisons.

N'est-ce pas en effet cette simplicité des bons qui les expose quelquefois aux surprises des méchans? Ils sentent qu'ils n'ont rien fait qui puisse leur attirer des ennemis, & ne croient point en avoir. C'est la malice du cœur qui se suppose dans les autres quand on les regarde comme suspects. Mais qu'on entreprenne contre ceux qui n'en ont point, on ne les change pas. Ils portent en eux le

principe de leur paix. Rien ne peut altérer le bonheur de l'homme, que lui-même : il n'est jamais vraiment malheureux que quand il s'est permis d'être injuste.

Or s'il se sent toujours content, s'il est toujours dans une assiette tranquille, tant qu'il vit selon la justice, ou selon les notions qu'il en trouve dans son propre fond, il faut nécessairement que ce soit sa nature de vivre ainsi. Si c'est-là sa nature, j'en conclus de plus qu'il ne peut qu'être heureux en la suivant. Ce seroit une absurdité de penser qu'un être capable de félicité pourroit être malheureux en vivant selon ce qu'il est. Il faudroit supposer que sa constitution vient d'un être impuissant ou malicieux qui n'auroit pû former un systême plus parfait, ou qui se feroit plû dans le tourment de ses créatures. La paix de la conscience que l'homme éprouve dans la pratique du bien moral est donc au contraire une preuve décisive qu'il est né pour la justice. Joignez cette preuve à toutes celles que nous avons données du sentiment ou de la notion qu'il a du juste & de l'injuste, vous trouverez que cette vérité doit passer pour incontestable.

CHAPITRE VII.

Il y a dans l'homme un second sentiment qui n'est pas moins universel que l'amour de la justice ; c'est le desir de la gloire , ou l'amour de sa propre excellence. Origine & raisons de ce sentiment. Sa réalité prouvée par ses effets. On les considérera sous trois rapports , qui feront la matiere de trois chapitres : 1°. du côté de l'estime personnelle que chaque homme conçoit pour lui-même : 2°. du côté de l'estime des autres à laquelle tous aspirent : 3°. du côté des distinctions & des honneurs d'établissement ou de convention. L'estime que chacun conçoit pour sa personne est aveugle , & non fondée sur des qualités estimables en elles-mêmes. Les monstres les plus difformes sont contens de leur figure. Les mieux conformés & les plus parfaits s'idolâtrent , & défigurent souvent en eux la nature par la passion de l'embellir. Les qualités du corps sont moins estimables que celles de l'esprit ; & de ce côté - là les moins bien partagés , les plus bornés , les plus ineptes ,

font les premiers à se croire capables de tout. De-là les suffisans, les effrontés, les grands parleurs, les ennûieux, les médisans, les railleurs, les satyriques, les esprits libertins, les partisans des paradoxes, les mauvais ouvriers, les mauvais auteurs, les pédans en tous les genres. De-là la sottise universelle, les desagrémens, & quelquefois les plus grands desordres dont les sociétés se plaignent. Personne ne sait se réduire à sa juste valeur.

J'A I suposé dans l'homme un second sentiment, qui n'est pas moins universel & moins inaltérable que celui de la justice. C'est le sentiment ou le desir de la gloire. L'objet de ce sentiment est tellement inséparable de l'objet du premier, que les Philosophes les avoient confondus. Ils nommoient honnête ce que nous apellons juste, ou bon dans les affections & dans les actions des hommes; & honteux, ce que nous apellons mauvais. Cette confusion d'idées les jetta dans un cercle vicieux, pour définir la nature du bien & du mal moral. Tout ce qui est bien, disoient-ils, est louable, & tout ce qui est louable est honnête: donc tout ce qui est honnête

est bien. Ce raisonnement étoit ridicule, en ce qu'il tendoit à prouver une chose par elle-même. C'est comme si nous disions : il est jour parce qu'il est jour ; car être honnête & louable, c'est évidemment la même chose. D'où venoit leur méprise ?

C'est que, comme nous l'avons dit, il y a dans les bonnes actions une décence, une bienfiance, un rapport de convenance avec leurs objets, convenance dont nous avons le sentiment, & qui ne diffère point de ce que nous appelons la justice, en ce que cette décence d'actions nous apprend ce que nous devons être, & comment nous devons vivre. Mais il naît de l'idée réfléchie de cette sorte de vie propre à l'homme un sentiment d'estime de nous-mêmes, parce que c'est en ce caractère que l'excellence de notre nature consiste. C'est ce qui nous relève au-dessus de tous les autres animaux, en qui, comme nous l'avons remarqué d'abord, nous n'apercevons aucun vestige du sentiment de l'ordre & de la décence. C'est par ce sentiment en un mot que l'homme participe en quelque sorte à la nature de Dieu même. Ce qui nous frappe le plus dans cet être souverain, c'est sa grandeur.

grandeur. L'impression qu'elle fait sur nos esprits est comme le résultat de tout ce que nous en concevons. Or cette idée de grandeur nous vient de ce que nous observons dans tout ce que Dieu fait & dans tout ce qu'il ordonne, une sagesse qui ne se dément point, qui destine chaque chose à des usages qui lui conviennent, qui proportionne les-moïens aux fins qu'elle se propose, qui maintient tout dans l'ordre, ou qui fait y ramener ce qui s'en écarte. Nous disons qu'il est sage, puissant, juste, bon; mais les idées de tous ces attributs concourent à former en nous celle de la grandeur, qui nous inspire pour lui du respect, de la vénération, des hommages. Le Seigneur est grand; il est infiniment louable: *Magnus Dominus & laudabilis nimis.*

L'idée d'une participation de raison dans l'homme nous donne donc de même un sentiment d'excellence de nature, un sentiment de grandeur qui fait que nous nous estimons nous-mêmes, & que nous voulons être comptés pour quelque chose dans ce monde. Ce sentiment n'est pas moins inaltérable en nous que l'amour de nous-mêmes. Nous nous estimons à proportion que

nous nous aimons, ou plutôt nous ne nous aimons en quelque sorte que parce que nous nous estimons. Si quelqu'un pouvoit en venir à perdre toute estime de sa personne, il se haïroit ; & quand on dit des méchans touchés d'un repentir vif, qu'ils se haïssent, ils ne se haïssent en effet que parce qu'ils se blâment. Mais au fond le sentiment de notre propre estime est si fort en nous, qu'il tient contre toutes les raisons que nous semblerions avoir de ne nous plus aimer, ou de nous aimer moins. Voilà ce que j'ai nommé le desir de la gloire. Pour juger que ce desir est légitime en lui-même, il suffit de penser qu'il est naturel en ce qu'il est uniforme en tous les hommes. Je réserve à montrer comment il est sage du côté de l'auteur de la nature, & pour quelle part il a voulu qu'il contribuât à la regle des mœurs avec l'amour de la justice. Mais comme tout sentiment naturel est confus & doit être dirigé par la raison dans ses usages, il arrive que celui ci non-refléchi devient bisarre dans les abus que l'homme en fait ; & c'est par cette bisarrerie même que je me propose ici d'en montrer toute la force.

J'insiste d'abord sur ce que le senti-

ment, le desir, l'amour de notre propre excellence nous est naturel. Nous nous plaifons à tout ce qui paroît la relever dans notre esprit. A peine la raison se développe-t-elle en nous, que nous commençons d'éprouver ces fortes de complaifances. Voïez un enfant encore à la mamelle; il paroît déjà sensible à la parure. Un ruban le rejouit; il se regarde, il s'admire, il montre par ses petits gestes ou par ses balbutiemens sa belle robe & sa chaussure neuve. Il est vain par instinct, & avant de le devenir par entêtement. Il envie les babioles des autres; il est jaloux de son propre jumeau. Laissez-le croître & confidérez-le dans la troupe de ceux de son âge; il veut primer en tout, ne céder à personne. S'ils jouent ensemble, tous veulent gagner, & ne perdent qu'avec des dépits-secrêts, ou des éclats de colere. Avec quel soin ne se préparent-ils pas à leurs petites guerres? quelle chaleur n'y font-ils pas paroître? quels emportemens de joie quand ils sont victorieux? quelle honte & quel abattement quand ils sont vaincus? Dans leurs études quelles complaifances, quand ils sont parvenus aux premières places? Ils font sonner le nom d'empereur de

leur classe comme s'ils avoient obtenu l'empire du monde? Quelle sensibilité pour les couronnes & pour les louanges qu'on leur donne. Quelle crainte d'être blâmés & de se voir reculer aux derniers rangs?

En quelque genre de concurrence que ce soit, nous aspirons tous aux préférences : l'infériorité nous desespere ; nous aimons la domination , l'indépendance sur-tout. Une ame bien née , dit Cicéron , ne veut obéir à personne , si ce n'est à ceux qui lui donnent des préceptes utiles , qui l'instruisent de ce qu'il veut apprendre , à ceux qui lui commandent en vertu d'une autorité fondée sur les loix pour son utilité propre. C'est de-là , continue ce Philosophe , que naît cette grandeur d'ame , qui nous fait considérer les choses humaines comme au-dessous de nous. L'amour de l'indépendance naît en effet du fond de notre nature. Nous sommes nés égaux. Dieu n'a soumis l'homme à l'homme qu'en ce qui regarde les besoins auxquels il l'a rendu sujet. Nous naissons dans la foiblesse , impuissans à nous procurer ce qui nous est nécessaire. C'est par là que nous dépendons de nos parens , ou de ceux qui prennent soin de notre enfance. Nous

devenons hommes, & cette dépendance cesse. Il s'en forme une autre des engagements de la société; mais cette dépendance n'est que de convention. Nous ne restreignons notre liberté que par la vûe des avantages qui doivent nous en revenir. Nous obeïssons, parce qu'il nous est utile d'obeïr. A cela près nous voulons conserver toute notre indépendance. Le sentiment de notre grandeur ne nous quitte point. Nous nous estimons, & nous voulons être estimés, respectés, aimés, ménagés, distingués; & pour démentir ces sentimens, il faudroit cesser d'être homme.

Aussi les voïons-nous dominer invinciblement dans tous nos semblables. Mais pour mieux comprendre tout l'empire que ce sentiment de gloire a sur nous, considérons les divers écarts dans lesquels il se jette par rapport aux différens objets auxquels il s'attache: 1^o du côté de l'estime personnelle que chaque homme conçoit pour lui-même: 2^o. du côté de l'estime des autres à laquelle tous aspirent: 3^o. du côté des distinctions & des honneurs d'établissement ou de convention. De-là nous ramènerons ensuite ce sentiment à son véritable usage. Commençons par l'estime personnelle.

R iij

Elle a pour objet les qualités du corps & celles de l'esprit, soit naturelles, soit acquises. Considérez-les en ce qu'elles sont, vous y remarquerez des différences infinies. Il en est qui décident d'elles-mêmes en leur faveur. Il est, dis-je, des qualités à qui nous ne pouvons refuser la préférence dans notre estime. Nous sommes plus touchés des qualités de l'ame, que de celles qui dépendent de la figure & des organes. Mais en quelque degré que l'homme possède les unes & les autres, vous ne trouverez point qu'il soit aussi mécontent que les apparences devoient le persuader; il s'estime dans ce qu'il est plus que vous ne pouvez jamais le mépriser. Ce n'est point à vos dédains qu'il s'apprécie. Son goût vous paroît en vain dépravé; ce goût qu'il a pour lui-même est un goût de passion, qui trouve toujours assez de charmes dans son objet pour en être enchanté.

Figurez-vous les monstres les plus difformes & les plus hideux, ces corps si contrefaits, qu'à peine y découvrez-vous quelques traits ou quelques restes de la figure humaine, & ne croïez pas que leurs yeux soient aussi frappés que les vôtres de ces difformités. Vous êtes

dans l'erreur : étudiez - les plus à fond ; pénétrez si vous pouvez leurs sentimens secrets. Jugez-en du moins par leur assurance & par leurs allures , vous vous convaincrez fans peine qu'ils se comptent pour quelque chose , & que peut-être ils croient vous valoir au moins , quelque parfaits que soient les dons que vous avez reçus de la nature. Observez un moment avec moi ce petit rebut de l'humanité , qui par la taille n'est pas la moitié d'un homme ordinaire ; vous le voïez , il est bossu par derrière & par devant ; il boite des deux côtés , & l'une de ses hanches jette sa tête hors de la ligne droite. Il n'a point de cuisses , & ses jambes sont des colonnes torfes , ou des croches de musique. Il a les molets par-devant, les pieds contournés , ou pareils à ceux d'une autruche. Laissez-le faire , il va se donner une bonne grace admirable. Le voilà paré d'un habit magnifique , & coiffé d'une belle perruque qui ne tombe que sur une de ses épaules. Il n'a pas oublié d'orner la garde de son épée d'un riche nœud de ruban. Sa canne à pomme d'or est plus haute que sa tête, mais sa main pourtant y peut atteindre à la faveur de ses longs bras. Laissez-le aller maintenant , il va

R iiiij

se montrer dans les lieux publics & dans les promenades. Sa confiance alors ne vous en impose-t-elle pas ? ne le prendrez-vous pas enfin pour un homme tout semblable aux autres hommes ? Il le pense, & ne soupçonne pas même que vous aïez envie de rire de sa figure ; il est aussi content qu'il le paroît.

Une fille à peu près taillée sur le même modèle, est encore plus réjouissante pour le spectacle, & plus propre à servir de preuve de ce que je dis. Je la vois se promener au milieu d'une troupe des mieux faites ; elle y tient le haut bout, du moins par les tons élevés de sa voix & par ses discours décisifs ; elle entretient ses compagnes d'habits & de parures : on diroit que c'est d'après elle que toutes doivent apprendre à se mettre de bon goût.

N'outrons rien ; la simple vérité ne nous offre ici que trop de preuves comme vulgaires. Choisissez entre toutes les femmes la plus laide que vous connoissiez : allez-la voir à sa toilette ; son miroir lui dit qu'elle n'a besoin que de relever un peu ses graces naturelles. Elle est vieille, & se croit encore assez de jeunesse pour ne pas renoncer aux soins favoris de cet âge. Gardez-vous bien de

lui laisser entrevoir vos dédains secrets, au fond de son cœur elle vous accuseroit d'un mauvais goût inconcevable : donnez vous au contraire le plaisir de la féliciter sur ses agrémens, vous aurez celui de la voir nager dans les plus douces complaisances. Elle n'a rien qui puisse inspirer de l'estime ; mais elle en a le sentiment, & ce sentiment lui persuade qu'elle est estimable.

C'est une obstination du cœur qui résiste à la plus forte conviction de l'esprit ; on dément ce qu'on voit, on se contredit par intérêt : on veut invinciblement que ce qu'on trouve méprisable dans les autres soit estimable en soi-même ; on se complait dans tout ce qui déplairoit par-tout ailleurs. Un vilain nez cesseroit de l'être s'il étoit au milieu d'un visage qu'on idolâtre malgré toute sa laideur. A quelles illusions de cette avidité de gloire ne se livrent donc pas ceux que la nature a mieux conformés ? ils aiment à se voir, ils ne se font jamais assez vûs ; ils s'admirent, ils se transportent : chacun d'eux devient sa propre idole, qu'il pare, qu'il embellit de tout ce qui peut lui donner quelque nouvel air de divinité. On peint son teint, on ajoûte à la taille ; on apprend à

régler sa démarche & sa contenance , à se donner un air aisé , de la décence dans le port & dans les manieres , à composer son geste , à parler proprement ; noblement , gracieusement. Ce seroit un détail aussi superflu qu'immense , de parler de l'affectation des parures dans un pays où la fureur des modes se caractérise par une éternelle inconstance. Disons-le plutôt , la manie , l'enchantement , l'enforcellement de la vanité , c'est d'en venir jusqu'à confondre la personne avec les ornemens empruntés dont on la travestit. Personne n'ignore que ses habits & lui ne sont pas une même chose. On fait d'où viennent les laines , les soies , l'or & l'argent , les pierreries , les perles , & les autres bijoux. On porte les dépouilles des animaux , des insectes , des oiseaux , des poissons , des arbres , & des plantes ; & cependant on prétend ne faire de toutes ces parties hétérogènes , qu'un seul tout avec soi-même. Une femme veut qu'on la prenne pour les rubans , pour les dentelles , & pour tous les bijoux dont elle orne sa tête. L'autre sexe a donné dans le même éblouissement. Un homme que j'ai vû chargé de galons de livrée , voudroit que je le prisse pour un autre hom-

me, quand il reparoit à mes yeux tout chamarré de galons d'or ou d'argent : la vérité, c'est que souvent il ne m'en paroît que plus sot, parce que je n'ai ni ses yeux ni sa sottise.

En dirai-je encore un mot ? Les personnes qui se condamnent à la modestie, ne sont pas quelquefois les moins vaines de leur simple ajustement : le comble de la surprise, c'est d'imaginer que des habits qui semblent n'avoir été choisis que pour se donner du ridicule, deviennent un sujet de se glorifier pour ceux qui les portent : ils les trouvent si beaux, que chaque ordre le dispute sur ce point à tous les autres. Les enfans en rient, quelques-uns en sont effraïés, & des vieillards hideux s'en applaudissent ; ils ne changeroient pas leurs sacs pour la pourpre des rois. Au fond les uns & les autres ne sont quelquefois que des personnages de théâtre qui représentent ce qu'ils ne sont pas : mais tous ont cela de commun, qu'ils sont contens du rôle qu'ils jouent sur la scène du monde. La vanité se loge dans le froc ou dans le casque avec la même complaisance.

Qu'ai-je dit, la vanité ? c'est un nom de mépris qu'une espee de convention tacite entre tous les hommes leur a fait

donner au desir naturel de la gloire ; quand il s'attache à des prérogatives vaines ou chimériques, à des ombres, à des fantômes, à de faux traits de grandeur. Nous le nommons encore alors un desir superbe, c'est-à-dire un desir qui nous élève au-dessus de ce que nous sommes, qui nous fait estimer plus que nous ne valons. Nous blâmons, nous haïssons unanimement & comme par instinct tous ceux qui s'élèvent pour des qualités même estimables, mais qui ne sont véritablement glorieuses qu'autant qu'on les fait servir aux usages de la justice, dont le sentiment ou la notion n'est jamais séparé de l'idée de la gloire qui la suit. C'est en effet là, ce n'est nulle part ailleurs que la véritable gloire est placée. Quoi qu'il en soit, le desir que nous en avons & sur lequel j'insiste, n'est jamais plus reconnoissable que dans les illusions qu'il nous fait.

Pénétrons plus avant dans ces illusions. Il est véritablement glorieux à l'homme ; parlons plus exactement, c'est le principe & comme la base de sa grandeur, d'avoir de la raison ; c'est par là qu'il est homme & qu'il se distingue comme malgré lui de tous les êtres sans intelligence. Mais il est sensible d'abord

que les dons de l'esprit ne sont pas égaux dans tous ceux qui jouissent de la prérogative de connoître & de raisonner. N'est-il pas vrai pourtant que les plus bornés sont communément les plus contents de leur mesure ? il n'en est point du-moins qui ne ressentent de la honte de se trouver en défaut du côté de la pénétration. Nous ne voulons ni donner dans la méprise, ni nous voir surpris dans une erreur même de compte. Nous tromper nous-même, être trompé par les autres, tomber dans une mauvaise conséquence, demeurer court sur une difficulté qu'on nous oppose, sont des déplaisirs que nous ne digérons point. Un célèbre philosophe mourut de confusion de ne pouvoir résoudre un argument. Nous voulons tout savoir, & la moindre vérité que nous découvrons nous enfle. Nous ne nous contenons pas quand nous avons acquis quelque connoissance qui nous mettent au-dessus du commun des hommes. On dispute jusques dans les écoles sérieuses, quelle est la plus noble des Sciences. On divise les Arts en deux classes ; les uns ne dégradent point, & les autres dérogent à la noblesse. Tout se pèse chez nous au poids de l'honneur ; mais le cœur ne content point à ces dif-

férences que l'opinion met entre les mérites. L'amour-propre veut en être l'unique mesure, & personne à ce prix ne trouve le sien médiocre. Chacun croit que ce qu'il fait vaut tout ce qu'on peut favoir ; on se le dit tout bas.

Mais sans entrer dans aucun parallèle, tout ce qui s'appelle esprit, & dans quelque genre que ce soit, est un titre d'honneur dont personne ne veut se défaire. Il est beaucoup de gens dont on dit pour plaisanter, qu'ils voudroient en avoir ; & cette façon de parler signifie qu'ils n'en ont qu'autant qu'il faut pour s'imaginer sotement qu'ils en ont beaucoup. Il est fort heureux pour eux qu'il n'y ait point de trébuchet pour peser le bon sens ; ils trouveroient souvent qu'ils n'en ont pas un grain, tandis qu'ils se flatent d'avoir tout le bon sens du monde. Vous les trouvez bouchés aux idées les plus triviales ; à peine conçoivent-ils que deux & deux font quatre. Ils ne raisonnent point, ou raisonnent de travers. Il leur est comme naturel de penser faux sur tout ce qui fait le sujet des entretiens les plus ordinaires : mais renoncer à la gloire du bon esprit & du bon-sens, soupçonner même que quelque autre en ait plus qu'eux, c'est un sen-

timent dont ils sont incapables. Ce qu'ils appellent esprit, c'est ce qu'ils en ont; ils n'en connoissent point d'autres. Ce sont de courtes vûes qui croient que l'espace ne s'étend pas au-delà de ce qu'ils en aperçoivent. Ils ont donc à leur jugement tout l'esprit qu'on peut avoir; personne au-moins n'en a plus qu'eux; ils se le disent, ils le croient fortement. Ne vous étonnez donc point de leur suffisance: ce sont ces esprits bouchés, ces génies de travers, que vous trouvez les plus décidés en faveur de leurs manières de penser, de leurs opinions, & de leurs entêtements les plus bizarres. Ce sont eux qui veulent dominer & l'emporter dans les conversations, dans les disputes, dans les délibérations, dans les discussions des affaires & des matières qu'ils n'entendent pas & qu'ils n'entendront jamais.

S'agit-il d'une entreprise difficile, d'une négociation, d'une administration qui demande de grandes connoissances, de grands talens, une longue expérience, une pénétration qui prévoie les inconvéniens, & qui puisse trouver en soi des ressources subites? vous ne manquerez pas d'effrontés qui se présenteront; ils ont à coup sûr tout ce qu'il faut pour

réussir. Il n'est rien qu'on se donne à soi-même avec moins de discernement & plus de libéralité qu'un esprit universel. Le vol de ceux qu'on nomme des aigles entre les esprits, ne les élève point jusques-là : les plus vastes génies sont trop modestes pour se flater d'y parvenir ; mais il est des fots qui se croient nés avec cet avantage. Ils sont capables de tout, propres à tout : faites faire un jeu d'orgue, & vous verrez qu'ils savent au moins souffler. Telles sont au vrai les bornes des plus suffisans ; & tout homme qui connoît un peu le monde, fait en ce moment l'application de ce que je dis.

Il ne faut que réfléchir un peu pour se convaincre en mille manières des travers où la gloire de l'esprit jette ceux qui n'en ont qu'une certaine mesure. Appréciez ceux qui vous ennuient par de longs discours sans objet & sans suite, qui vous fatiguent par des contes usés & par des redites sans fin : d'où leur vient ce flux de bouche éternel qui vous coupe à tout moment la parole pour ne débiter que des platitudes & des fatuités qui vous soulèvent le cœur ? C'est la beauté, c'est la fécondité de leur esprit qu'ils prétendent vous étaler. Ils croient vous instruire, vous amuser, vous réjouir,

joûir, tandis qu'ils vous font regretter d'avoir des oreilles & d'être assujettis à des bienféances qui vous condamnent au dégoût de les entendre ; & vous vous dédommangez du moins impunément par le juste mépris qu'ils vous inspirent, ou par le témoignage que vous vous rendez à vous-même du bon esprit qui vous les fait tolérer.

Il en est d'autres dont la vanité n'est pas suportable, & qui pourtant ne sont pas moins communs. Quelques-uns entre ceux-ci pourroient se rendre aimables & faire les délices des compagnies ; ils y deviendroient même utiles, & leur commerce serviroit à former le jugement des autres par leur pénétration, par leur discernement, par la justesse des idées qu'ils se font des choses & des personnes ; ils plairoient du moins par leurs pensées ingénieuses, ou réjouiroient par leurs faillies. Ils ont de l'esprit & beaucoup : mais le goût de leur vanité les tourne à n'en montrer la supériorité que par des abus qui les rendent odieux. Ils ne se servent de la connoissance qu'ils ont du fond des hommes, que pour en épuiser le ridicule par des railleries piquantes, par des critiques dures, & par des reproches offensans. Ils sont nés fa-

tyriques, & ne se plaisent qu'à décrier sans envie de corriger. Un bon mot dans leur bouche est toujours une pointe qui perce. Ils enveniment tout ce qui passe par leur langue; ils calomnient où d'autres ne font que médire. Ils ne réussissent qu'à se faire haïr, & c'est là pourtant qu'ils mettent toute leur gloire. Ils s'imaginent qu'on doit leur savoir gré de troubler la tranquillité des sociétés, & d'y déchirer les réputations, parce qu'ils le font avec esprit. Si le libertinage s'est emparé de leur cœur, ils exercent leur talent à donner de l'agrément aux idées les plus sales, & de l'enjouement aux vices. Ils tournent les vertus même en ridicules, & ne sentent pas que ces ridicules retombent sur eux-mêmes. Ils semblent n'avoir d'esprit que pour en montrer tout le mauvais. On ne les accuse pas en effet d'être stupides, mais on les plaint d'être assez aveugles pour mettre leur gloire dans ce qui les deshonore.

La première gloire de l'homme du côté de l'esprit, c'est de connoître la vérité; la seconde, c'est d'y revenir quand il s'en est écarté: mais le desir de cette gloire est si peu traitable, qu'on aime mieux s'opiniâtrer dans l'erreur, que

de subir la honte de la reconnoître. Cet aveu coûte trop à la vanité, pour le faire ingénument. On se défend, on se retranche, on bataille, on ne veut point se laisser convaincre, on ne cede pas même quand on est convaincu. Tous les hommes se trompent, & presque aucun ne convient sincèrement qu'il s'est trompé, sans alléguer des excuses souvent plus humiliantes que l'erreur même dont on voudroit effacer la tache.

La méprise la plus inconcevable, quand elle est sans intérêt de cœur, c'est de se renverser l'esprit jusqu'à croire se faire un mérite de combattre la vérité connue. C'est pourtant une espèce de pyrrhonisme de mauvaise foi qui gagne quelquefois les esprits les plus pénétrants; le plaisir qui les flatte le plus, c'est de savoir contredire; ils mettent là l'héroïsme de l'esprit; ils entreprennent de répandre des doutes sur les vérités les plus claires & les plus universellement avouées. Ils hasardent les paradoxes les plus absurdes, & prennent la défense des plus décriés; ils voudroient persuader aux hommes qu'ils ne sont pas assurés de leur propre existence. Ils enfantent des volumes pour rendre la voix de la nature suspecte, & pré-

ferent la gloire de cette fécondité menteuse, à celle de la justesse du raisonnement.

Revenons aux esprits les plus communs; il en est peu qui ne fussent flatés de l'honneur des productions de l'esprit; un grand nombre donnent dans le piège: les voilà qui se croient nés orateurs & poètes. Ils prennent la plume & restent infiniment au-dessous du médiocre dans des compositions qui ne se font goûter que par l'excellent. Les grands faiseurs ne hasardent qu'en tremblant les ouvrages de génie les plus travaillés & les plus parfaits; ils ont une idée de perfection qu'ils croient ne pouvoir jamais atteindre: mais les écrivains les moins sensés & les plus plats, sont toujours enchantés d'eux-mêmes, & prennent souvent un silence de froideur & de dégoût pour un effet de l'admiration qu'ils causent à ceux qui les entendent ou qui les lisent. La multitude infinie des objets que la nature offre à méditer aux hommes, ne mettra jamais de fin, dit le sage, à la composition des livres. Mais la vanité plus féconde encore ne cessera point d'en enfanter de mauvais.

La race des pédans en tout genre a la même origine, & se perpétuera de sie-

cle en siecle ; ils se peignent assez eux-mêmes pour me dispenser de les peindre. Sondez-les tous , & vous trouverez qu'ils ne sont tous les plus plats , les plus fades, les plus intolérables des hommes, que par la fausse opinion de la supériorité de leur esprit & de leurs talens. Personne ne les vaut , & cette illusion les rend aussi dédaigneux qu'ils sont universellement méprisés. La fausse opinion de l'industrie produit de même les mauvais ouvriers dans tous les Arts. Tous ou presque tous se flatent d'exceller , & la plûpart ne font si mal ce qu'ils font , que par l'intime persuasion qu'aucun autre ne le fait mieux qu'eux. Si vous en êtes mécontent , c'est que vous n'êtes pas connoisseur ; c'est chez vous un défaut de goût. Un ancien l'a dit ; rien n'est plus intraitable que ces hommes ineptes qui ne croient rien de bien fait que ce qu'ils font. N'essaïez pas de les desabuser ; la vanité n'entend point de raisons , parce que la raison n'est pas sa règle : c'est le sentiment qui la produit.

Delà vient la sottise universelle qui couvre la face de la terre ; les sots ne le font que parce qu'ils ne croient pas l'être. Ils fatiguent les bons esprits ; ils maîtrisent le monde, parce qu'ils font les

plus nombreux ; ils le gouvernent & le troublent. Contentons-nous de le faire entrevoir ici , pour achever de montrer toute la force du desir de la gloire du côté de l'estime personnelle , & passons à ses extravagances du côté de l'estime des autres.

C H A P I T R E V I I I .

La complaisance que chaque homme a dans ce qu'il est , ne se concentre pas toute au-dedans de lui. L'estime que nous concevons de nous-même nous donne une idée de mérite qui veut être récompensé par l'estime des autres. C'est un tribut que nous croïons avoir droit d'exiger , & de ce côté-là , notre avidité pour la gloire n'aspire pas moins qu'à tenir le premier rang dans tous les esprits. Nous voulons être mis au prix où nous nous mettons. Il importe peu que la bonne opinion que nous prétendons donner de nous , ait pour objet des qualités vraiment estimables ; elles le sont , si nous les estimons : en juger autrement que nous , c'est nous faire injure. La flatterie nous plaît. La fausseté des loüanges ne nous y rend pas insensibles. Nous ai-

mons la vertu , mais moins que la gloire qui la suit ; & si la vertu même nous donne du ridicule , nous en rougissons. Le vice honoré cesse de nous inspirer de l'horreur. La réputation conservée nous dédommage de la perte de l'innocence. Nous commettons le crime pour écarter le soupçon de l'avoir commis ; en cela paroît la méprise des Philosophes, qui confondoient l'honnête avec le juste. Le desir de la gloire est en effet chez nous la plus impérieuse des passions ; elle seule l'emporte sur toutes les autres ; elle fait les héros & les hypocrites. Au fond c'est la gloire de la vertu que nous cherchons : nous ne rougissons que du vice, ou ce qui passe pour vice. Tourmens d'esprit que la seule crainte du mépris nous cause. Le mépris déclaré nous tue. C'est une maxime universelle , que l'honneur est plus cher que la vie.

QU'EST-CE que la gloire ? c'est dit-on , la loüange des bons ; c'est la loüange de ceux qui méritent eux mêmes d'être loüés ; c'est la bonne opinion que les hommes conçoivent les uns des autres ; ce sont les témoignages d'estime qu'ils se donnent : mais toutes ces définitions & cent autres qui leur res-

semblent, n'expriment au fond que les illusions que le desir de la gloire nous fait, & la vanité des objets auxquels ce desir impatient nous la fait attacher. Nous nous estimons, & nous nous estimons à l'aveugle & sans discernement des bonnes & des mauvaises qualités. Mais quelque complaisance que nous aïons dans ce que nous sommes ou dans ce que nous croïons être, notre vanité n'est pas satisfaite. Le sentiment confus de ce que nous croïons valoir, nous donne l'idée d'un mérite qui veut être récompensé ; c'est un tribut que nous croïons avoir droit d'exiger des autres : nous aspirons à leur estime, & cette estime doit égaler la nôtre. Nous n'y voulons point d'exceptions, point de réserve, point de préférences. Le mépris déclaré d'un seul homme nous affligeroit quelquefois plus que l'indifférence de tous les autres. Nous ne pardonnons à personne de ne pas juger avantageusement de nous ; & c'est le premier rang que nous souhaitons d'occuper dans tous les esprits. Si nous y réfléchissons, nous verrions que nous souhaitons l'impossible : mais nous le souhaitons, tout impossible qu'il est, parce que nous sommes le jouët d'une illusion qui ne nous empêche pas de sentir

tir

tir en secret que les jugemens de tous les hommes réunis en notre faveur, ne contenteroient pas notre avidité pour la gloire.

Dans cette illusion, nous voulons du moins que tout pense de nous comme nous en pensons. Pénétrés du sentiment de notre propre excellence, nous l'aimons & nous ne nous représentons à nous-mêmes que comme parfaits, parce que nous ne sommes flatés que de l'être. Nous avons des défauts naturels, que nous ne saurions nous dissimuler. On a de la honte d'être né louche, boiteux, bossu, contrefait : on rougit alors de ce qui n'a rien de honteux en soi. Mais nous avons vû combien l'amour-propre est ingénieux à s'épargner le déplaisir de ces défauts. Peu s'en faut qu'il n'arrive jusqu'à s'en faire des perfections. Personne n'est aussi mécontent de soi, qu'il sembleroit le devoir être. Disons plus, tout homme est content de ce qu'il est. Il y met le prix, & c'est un dernier mot dont il ne faut point rabattre sous peine de lui déplaire. Il tombe dans la folie de celui qui croit être riche, ou qui veut le paroître par un grand amas de coquilles dont il se vante. On se donne un air de magnifi-

cence par des meubles empruntés. Combien d'avantages étrangers ou frivoles ne fait-on pas entrer dans l'idée qu'on se fait de son mérite personnel ? & c'est cette fausse idée pourtant qu'on prétend que les autres en aient. Nous l'avons dit : une femme parée veut résolument que vous preniez ses rubans, ses dentelles & tous ses bijoux pour elle-même ; vous n'avez point de goût, vous ne lui rendez pas justice, vous l'insultez si vous ne l'estimez pas solidairement avec toute sa parure. Un homme vient d'acheter des mollets, une épaule, une hanche ; n'est-il pas juste que vous le remboursiez de la dépense qu'il a faite ? pourquoi ne lui tiendrez-vous pas compte de sa belle taille & de ses belles jambes ? ne sont-elles pas à lui, puisqu'il les a païées ?

Ce ne sont point ici des bouffonneries ; c'est dans le plus grand sérieux que les hommes veulent être estimés, même pour ce qu'ils ne sont pas. Reconnoissez qu'ils ont de belles qualités, ce n'est rien ; vous ne les estimez pas leur juste prix. Vous avouez qu'une femme a de la beauté ; mais à vos yeux une autre est plus belle encore. Vos yeux sont des impertinens, & votre pré-

férence aveugle. Point de comparaison. Reconnoissez sans hésiter la supériorité d'un mérite qui s'offenseroit, si vous balanciez à le trouver sans égal. C'est la loi que les moins vains vous imposent au fond de leur cœur. Ils ne le disent pas ; la bienséance les contraint. Ils affectent même quelquefois de louer des mérites concurrens : mais ils se dédommagent de la modestie des discours par la vanité des sentimens. C'est une idée qu'ils veulent donner de leur discernement, mais sans se désaisir de la prétention de leur supériorité. S'ils paroissent refuser les éloges, c'est pour les mériter doublement ; & quand ils protestent qu'ils ne sont pas dignes des louanges qu'on leur donne, ils seroient bien fâchés qu'on les en crût.

Ils veulent être loués & loués sans mesure : nous aportons en naissant des qualités qu'on nomme bonnes ou belles. On a des talens qui se perfectionnent par la culture & par l'exercice ; on apprend à danser, à chanter, à jouer des instrumens ; on fait des mains de petits ouvrages qui demandent de l'adresse : aussi demande-t-on pour ces menus avantages une estime égale à celle des qualités les plus éminentes. Vou-

lez-vous louer à leur gré ceux qui les possèdent ? écoutez-les s'en louer eux-mêmes. Ils n'oublieront pas de vous vanter ceux mêmes qu'ils n'ont plus. Ils ont eu de belles dents , de beaux cheveux ; ils étoient légers à la course ; ils franchissoient d'un saut les plus larges fossés ; ils remportoient le prix dans toutes sortes d'exercices & de jeux ; ils ajouteront les applaudissemens qu'ils ont reçus , les distinctions qu'on a faites d'eux dans les compagnies , le plaisir qu'ils ont eu de s'entendre louer sans être connus ; vanité pauvre qui sent son indigence au moment même qu'elle vous vante ses richesses. Tout est vain dans ce qu'ils vous disent ; mais ils le trouvent glorieux pour eux , parce qu'ils veulent de la gloire , & croient que vous leur en devez pour les qualités même qui n'en méritent point , quelques réelles qu'elles puissent être.

Peu contents de ce qu'ils ont de meilleur , ils le comptent en quelque sorte pour rien , si d'autres ne le leur comptent pour la même valeur. On fait la maxime favorite de la vanité : *Votre savoir n'est rien , si quelqu'autre ne sait que vous savez.* Cette maxime est comme universelle dans le sentiment ; il est

rare, & plus rare qu'on ne peut dire, de se condamner sérieusement & sans retour à des études mortes ; je dis à des études qui ne tendent point à nous faire vivre dans les esprits. Nous sommes avides de la vérité ; la découverte nous en plaît ; nous en goûtons les premiers fruits par des retours sur nous-mêmes. Nous aimons nos connoissances, nous nous y complaisons ; elles nous donnent pour nous-mêmes un degré d'estime de plus : mais il est glorieux de savoir ; c'est un mérite, & rien ne nous pese plus sur le cœur qu'un mérite ignoré, de quelque genre qu'il soit. Le Philosophe même qui paroît s'absorber dans la méditation de la nature, sans autre intérêt que le plaisir de la connoître, est quelquefois tenté de rechercher des applaudissemens masqués d'un motif plus honnête. Il se dit qu'il n'est pas né pour lui seul, & qu'il est bon de servir de guide aux ignorans. Mais sa vanité non réfléchie ne raffine pas tant ; elle va droit à l'estime : c'est elle qu'elle cherche ; elle veut qu'on fasse qu'elle fait. Ces esprits que j'ai nommés incommodes, ennuieux, dangereux, nuisibles à la paix des sociétés, donnent tous dans ce piège. Ils sont

magasiniers de connoissances, & veulent les vendre en détail au prix qu'ils les ont mises. Ils se croient assez païés de leurs recherches, de leurs découvertes, & de leurs travaux, s'ils en sont loués. Ce ne sont pas même des connoisseurs qu'ils cherchent; les adulateurs leur suffisent; leur sottise va souvent jusqu'à se faire des proneurs à gage; on fait comme battre la caisse pour grossir les auditoires. Les mauvais Poëtes latins louoient des maisons; ils faisoient construire des amphithéâtres, ou se contentoient d'en louer de portatifs, pour avoir le plaisir d'entendre aux derniers rangs les acclamations de quelques domestiques, ou de gens ramassés parmi la populace.

Le métier de flatteur est une ressource comme assurée pour les fainéans & pour les ames basses; on en voit qui font des fortunes brillantes. On cherche leur mérite; & ce mérite honteux, c'est d'avoir su louer à propos des gens sans mérite. Ceux même qui ne sont pas sans quelques qualités louables, ne haïssent pas cette sorte d'imposture; c'est une énigme comme impénétrable. Souvent nous sommes plus flatés d'être loués de ce que nous ne sommes pas, que de ce

que nous sommes. Il semble que les langues trompeuses ou trompées réalisent les qualités qu'il leur plaît de nous attribuer fausement. Ceux qui pensent trop bien de nous sont rarement defabusés ; leur erreur nous plaît, & nous n'avons pas le courage de nous en défendre : au fond ils nous insultent, & nous leur en faisons bon gré.

Aimons-nous donc en effet les fausses louanges ? Non : ce qui nous y charme, c'est que nous nous séduisons nous-mêmes, jusqu'à les croire au moins sinceres. Nous voulons de l'estime, & nous en recevons les témoignages avec trop de complaisance, pour en faire un scrupuleux discernement. C'est l'avare, dont les mains ramassent avec autant d'avidité la fausse monnoie que la vraie, quand ses yeux y sont trompés : s'il reconnoît ensuite quelque faux écu, sa cupidité s'en desespere. Si nous sommes convaincus que le cœur dément les paroles, un éloge est pour nous un coup affommant, & nous cause un double déplaisir : le mépris caché nous tourmente, tandis que les apparences de l'estime ne font qu'irriter notre desir.

Démêlons ces mouvemens confus ; la gloire que nous aimerions, c'est celle

T iiij

de la vertu ; nous sentons qu'elles sont faites l'une pour l'autre. C'est-là ce qui nous fait souhaiter, ce qui nous fait chérir par préférence les louanges d'un homme vertueux ; elles ont un air de vérité qui porte jusqu'au cœur. On présume qu'un homme de bien ne loue que le bien ; si ses louanges sont vraies, nous sommes ce que nous devons être, justes & vraiment louables : c'est-là le contentement parfait du cœur de l'homme ; son bonheur présent & son bonheur à venir consiste dans l'acord de ces deux sentimens. Mais nous n'aimons pas la justice autant que nous désirons la gloire, & ce dernier sentiment l'emporte toujours sur le premier ; nous sommes plus avides de passer pour justes que de l'être.

Entrez, s'il se peut, dans les cœurs de ceux qui paroissent les plus réguliers au dehors, & qui s'abstiennent du moins des vices les plus honteux & les plus crians, vous trouverez que c'est moins par l'horreur que par la honte de beaucoup de mauvaises actions qu'ils se les interdisent. C'est à ce prix qu'ils sont comme convenus avec le public de conserver une estime qui leur est chère ; ils jouent le rôle des vertus, parce qu'il

est honorable sur la scène du monde : que le théâtre change, vous les verrez changer de personnage. Rien de si commun que les réputations démenties par les sentimens. Combien d'hommes seroient parfaits, s'ils étoient tels pour le fond, qu'ils s'annoncent par les apparences ? Mais au vrai, ce n'est que sur l'opinion que ces apparences sont ajustées. On rougit de ce qu'on fait être bon, quand on craint qu'il ne soit blâmé par erreur ou par libertinage. On se permet ce qu'on fait être mauvais, quand les opinions dépravées l'ont absous de tout blâme. Par-là les vices même deviennent glorieux, & ce qu'on voit honoré cesse de causer de l'horreur. On se fait alors un plan de violer impudemment les plus indispensables devoirs ; on vit à ce prix comme les honnêtes gens vivent ; la vanité n'en souffre point ; elle en tire même sa gloire. Elle va quelquefois jusqu'à la mettre dans la grandeur de son infamie ; c'est l'héroïsme du vice, & cet héroïsme a ses héros.

La conscience réclame ; les passions violentes emportent l'ambition. La cupidité, l'amour des sales voluptés, ou des haines furieuses, font commettre

des actions abominables , des trahisons noires , des délations malignes , des vols énormes , des supressions de titres , des empoisonnemens , des avortemens procurés , des meurtres même sanglans , mais sans témoins. Les coupables reviennent de leurs premiers emportemens , & n'ont plus pour eux-mêmes que de l'horreur ; ils portent par-tout le tourment de leurs remords ; la probité , l'amitié , la tendresse du sang sacrifiée leur coûte des regrets ; mais l'honneur conservé les dédommage de la perte de l'innocence , & la consolation de passer encore pour honnêtes gens leur adoucit le déplaisir de ne l'être plus. Ils seroient morts de confusion d'avoir été surpris dans des actions infâmes ; mais personne ne les a vûs , & leurs complices ne sont pas moins intéressés qu'eux au secret ; ils échaperont au mépris public.

Mais s'il se répand quelques bruits sourds , si le secret semble se révéler par des circonstances suspectes , s'ils sont soupçonnés , s'ils ont besoin de justification pour se laver dans l'esprit de ceux qui penchent à ne les pas croire innocens ; imaginez-vous les crimes du monde les plus capables de faire fré-

mir les scélérats mêmes ; ils les commettront tous pour s'épargner la conviction d'en avoir commis un seul : jugez d'eux par les moins criminels. En trouverez-vous un seul qui ne fasse pas pis que ce qu'il a fait pour vous en dissuader ? Le mensonge, les fausses attestations & le parjure sont tout prêts pour se disculper des fautes les moins deshonorantes. L'honneur enfin sera toujours conservé quand il n'en coûtera que le sacrifice de la justice ; on préfère sans hésiter la gloire de paroître juste à celle de l'être.

Les Philosophes avoient donc eu tort de confondre le juste avec l'honnête ; qui sont en nous les objets de deux sentimens très-distingués, dont l'un l'emporte de beaucoup sur l'autre. Je fais observer de nouveau leur méprise, parce qu'elle est importante dans l'examen du principe des devoirs. Les hommes, disoient-ils, s'attachoient à la gloire, parce qu'elle a l'apparence de la vertu, parce qu'elle en est l'ombre ; c'est une pensée louche & vraiment fautive. La gloire est la réalité que nous cherchons ; mais cette réalité de gloire ne consiste point dans l'estime des hommes ; c'est-là la source du mécompte. Les Stoïciens

l'avoient compris : si la réputation ; disoient-ils , est un vrai bien , le bonheur du Sage dépendra de l'opinion. Sa vertu , qui fait son unique & solide bien , n'aura plus de regles fixes ; il faudra qu'il vive de caprice pour s'acommoder au caprice des jugemens humains , & ces pensées anéantissoient toute idée de sagesse. Laissons à les tirer de leur confusion dans l'aplication de nos principes. Ce que nous disons maintenant , c'est que le desir de la gloire est en nous une affection naturelle ; mais il en est de cette affection comme de toutes les autres les plus légitimes. Le sentiment confus les aveugle sur la nature de leurs objets ; elles s'y méprennent , & deviennent des passions déréglées ; & comme il n'en est point de plus enracinée dans les cœurs que celle de la gloire , il n'en est point qui forme une passion plus impérieuse & plus extravagante. Son triomphe est d'avoir fait de tout tems les héros & les hypocrites. La gloire des héros n'a souvent été qu'une fausse gloire ; on louoit en eux des qualités qui n'avoient rien de louables ou qui cessoient de l'être par l'abus. On a donné le nom de conquêtes aux brigandages ; l'intérêt des Etats a fait porter l'amour

de la Patrie jusqu'au fanatisme, jusqu'à la superstition. La valeur dans les guerres justes étoit en soi plus estimable ; mais le fantôme de cette gloire fausse ou spécieuse faisoit tout entreprendre ; toutes les passions étoient domptées pour la mériter. On craignoit de ternir ses vains lauriers par des actions basses ou vraiment honteuses : il falloit surtout que la valeur parût accompagnée des autres vertus ; qu'un vrai héros fût modéré, clément, généreux, ennemi de la mollesse & du faste, laborieux, frugal, sobre, chaste même. Alexandre, Scipion, Pompée, ne voulurent point toucher aux femmes qu'ils avoient emmenées captives, pour ne point fouiller l'éclat de leurs victoires. C'étoit vraiment l'ombre de la vertu qu'ils poursuivoient dans cette gloire ; ou plutôt ce n'étoit que l'ombre de la gloire même, en ce qu'ils la considéroient comme la vraie récompense des actions vertueuses.

La gloire des athletes étoit mince & meurtrière, & de quel prix ne la païoient-ils pas ? Quels exercices affomans ; quelles privations, quelle rigoureuse abstinence, quelles cruautés ils exerçoient contre eux pour s'exposer à des

traitemens plus cruels , & pour se faire honorer par leurs plaies ou par la perte de leurs membres !

Mais est-il après tout des héros comparables aux hypocrites ? Je l'ai déjà dit, nous le sommes tous ou presque tous ; il en est peu dont la régularité soit le pur effet de l'amour des devoirs. Il en est beaucoup que nous ne remplissons que pour ne pas pécher contre une certaine décence. Quelques injustes que nous soions, nous ne prétendons acorder notre estime qu'à la justice ; nous en exigeons du moins les apparences ; nous ne pardonnons à personne de ne paroître pas ce qu'il doit être ; ce n'est que par-là qu'on se soutient dans les places , ou qu'on y vit avec l'agrément d'être estimés. Il y a donc dans tous les états une sorte d'hypocrisie qui fait du monde un théâtre , où tous les acteurs représentent ce qu'ils ne sont pas. La gloire les maîtrise tous ; ils sont comme convenus de se tromper , pour ne pas se déplaire en se montrant tels qu'ils sont. C'est un concert où tous prennent le ton de l'opinion , pour ne pas se choquer mutuellement par le désagrément des dissonances.

Il y a de plus des hypocrites de pur

intérêt, qui ne sont touchés que de l'utile, sans égard à l'honnête; c'est une hypocrisie qui fait de la vertu la dernière ressource du vice ou de l'indigence. Les dehors vertueux donnent un accès favorable auprès de ceux dont les sentimens sont les plus corrompus; l'estime arrache des libéralités à la cupidité même. La dureté des riches s'attendrit pour des malheureux qui paroissent dignes d'un meilleur sort; & tout le mérite d'une charité sans discernement se réduit quelquefois à nourrir par préférence des imposteurs sous le masque d'une piété sincère.

Mais les héros de l'hypocrisie sont ceux qui n'aspirent qu'à la seule gloire d'une vertu parfaite. C'est une fureur, une violence, une force, un empire de passion qui s'affujettit toute la nature. Suivez ces héros; il leur en coûte plus pour contrefaire les vertus, qu'il n'en coûte aux plus parfaits pour les pratiquer. Ils n'ont d'attrait pour aucun devoir. Ils les haïssent tous par penchant: mais ils s'en imposent toutes les rigueurs. Ce sont tous les jours de nouveaux combats qu'ils se livrent. Ils forcent toutes leurs inclinations; ils se condamnent aux privations les plus dures; ils se font

une severe loi de s'interdire les satisfactions même qu'on ne leur reprocheroit point. L'amour du bien ne leur entrera jamais dans le cœur ; mais ils feront au-dehors tout le bien qui leur déplaît le plus ; ils y sont résolus. Ce sont de ces hommes qui se tourmentent à s'allonger violemment les nerfs , à se disloquer en quelque sorte les os pour se former à de vains tours de souplesse. Ils vivent malheureux , mais ils seront honorés & forceront les plus honnêtes gens à les vanter par leurs suffrages. C'est la couronne à laquelle ils aspirent. L'entreprise est comme au-dessus des forces humaines ; la nature libre n'est pas faite pour une contrainte perpétuelle , plusieurs y succombent. Ils se démasquent ; mais il en est qui veulent être jusqu'au bout les victimes d'une réputation , dont le plaisir devrait céder aux remords qui l'empoisonnent. Ils les soutiennent ces remords cuisans ; ils s'en laissent déchirer sans pitié d'eux-mêmes. La vaine gloire est une maîtresse pour laquelle ils se feroient tuer , & sous les yeux de qui leur extravagante passion les tourmente jusqu'au supplice. Mais le même sentiment qui leur donne une fermeté si desespérée ,
ne

ne leur en laisseroit pas assez pour soutenir la honte d'avoir trompé ceux dont ils avoient surpris l'estime. Le désespoir d'un hypocrite démasqué n'est comparable qu'à celui d'un voleur surpris, contre qui le fait dépose & ne peut être refusé.

La douleur des pertes se mesure sur celle de l'attachement qu'on avoit pour les objets. La honte ou le mépris est le dernier des malheurs de l'homme, parce que la gloire est l'objet de sa passion la plus violente. L'homme n'est pas impeccable, mais il voudroit le paroître. Il est des fautes qui n'ont besoin que de n'être pas defavouées pour trouver de l'indulgence dans les censeurs les plus severes : il en est qu'un humble & sincere aveu rend en quelque sorte glorieuses ; mais cet aveu que de violences ne coûte-t-il pas, vous Chrétiens qu'un article essentiel de religion soumet à l'accusation secrete de vos fautes ! Ajoutez à ce que nous en avons déjà dit, que rien n'égale dans certains pécheurs l'obstination de ne point se découvrir. Ils ont commis certains péchés qu'ils détestent, & qu'ils sont bien résolus de ne plus commettre ; mais ils tombent en défaillance à la pensée qu'ils vont se

deshonorer dans l'esprit d'un seul homme, à qui son ministère impose un secret inviolable. Ils déguisent, ils écartent toutes les circonstances qui peuvent les rendre suspects de ce qu'ils ont résolu de cacher. Dans leurs propres vûes, c'est un sacrilège qu'ils vont commettre par ce déguisement ; mais ils affronteront le jugement de Dieu pour sauver la bonne opinion d'un seul homme.

La même foiblesse nous fait souvent agir dans toute autre occasion. On est envelopé dans une affaire où la bonne-foi a périclité ; une adverse partie veut éclairer des démarches obscures & injustes ; de quels moïens ne se sert-on pas pour se couvrir ? Il n'est aucuns détours qu'on ne mette en usage. On veut faire prendre le change à un certain public qui nous connoît : on cherche à tout déguiser même à son propre avocat ; ce n'est pas une consultation qu'on lui fait, c'est un commencement de justification qu'on entreprend devant lui ; c'est qu'on ne veut perdre l'estime de personne ; on ne veut être méprisé de qui que ce soit, pas même de ceux qu'on méprise. Voïez les troubles & les alarmes des plus vains. Quand ils ont eux-mêmes quelque re-

proche à se faire, ou quelque endroit foible par où la critique puisse les attaquer, les décrier ou leur donner quelque ridicule, ils craignent incessamment que leur secret ne transpire, ou qu'il n'ait déjà transpiré. De combien de terreurs paniques ne sont-ils pas tour-à-tour les jouets ? Observez leurs attitudes inquiettes : à chaque mot qui se dit derrière eux, ils tournent la tête ; quelqu'un les regarde un peu fixement, ils en rougissent ; un geste innocent les alarme ; une parole échappée sans dessein les pénètre jusqu'au cœur ; un ton moqueur, un doute feint, un reproche sans fondement, les interdit & les jette hors de leurs mesures ; une raillerie les déconcerte, un soupçon déclaré les désespère, & souvent leur trouble trahit leur cœur.

Rien ne peut nous rassurer contre la crainte du mépris ; nous la portons à l'extrême. Nous ne raisonnons point ; nous ne distinguons point si les actions sont honteuses en elles-mêmes, ou si ce n'est qu'un vain préjugé qui les fait paroître telles à des yeux prévenus. C'est la gloire, c'est l'estime que nous cherchons, & la vertu blâmée cesse pour nous d'être une vertu. Le vice est

timé n'est plus un vice blâmable. Nous ne voulons être blâmés de rien ; nous ne voulons pas du-moins le savoir, fût-ce sans sujet. La délicatesse de la vanité veut être trompée ; son goût seroit d'ignorer qu'on a des taches au visage, plutôt que d'en être averti. Vous trouverez des gens assez fots pour aimer mieux l'être toute leur vie , que d'en essuier un moment le reproche dans un tête-à-tête. Le sentiment secret qu'on a de ses défauts , pese moins sur le cœur que la pensée qu'ils sont connus de quelqu'un. Nous nous inquiétons moins enfin de ce que nous sommes en mal , que de ce qu'on nous croit. L'opinion du bien , c'est notre souveraine regle. La crainte de la honte nous domine au même degré que le desir de la gloire.

Ce desir ne s'étouffe point dans ceux même que l'infamie publique accable. Ils ne veulent pas être menés au suplice à visage découvert. Il y a quelques années qu'un misérable fut condamné pour un vol qui ne valoit pas un écu. Le vol avoit été fait avec effraction. La mort en étoit la peine : mais la mort ne lui parut pas la peine la plus rude. Monsieur , dit-il au Rapporteur , vous me faites pendre pour bien peu de chose. Accordez-moi

du-moins une grace ; ne me faites pas pendre aux halles. Eh pourquoi , mon ami , lui demanda le Rapporteur ? Ah , Monsieur , s'écria le criminel , c'est que j'ai-là toutes mes connoissances ! C'étoit un surcroît de deshonneur pour lui d'être pendu sous les yeux de ceux qui ne l'avoient pas cru capable de voler ; il vouloit sauver en mourant ce reste d'estime , qu'il regrettoit plus que sa vie même. Le Juge est vivant , & peut attester ce fait.

Rentrons encore un moment dans le cours des destinées ordinaires. Il y a sur-tout des vices qu'on s'interdit plus sévèrement que les autres , parce que le monde y attache une sorte d'infamie qui ne s'efface pas. Il y a des vertus qu'on est forcé d'affecter , parce qu'on en a tellement fait dépendre l'honneur , qu'on le perdrait sans ressource pour les avoir violées. Telle est cette convention dont j'ai parlé ; convention fondamentale contre laquelle la licence des mœurs la plus déclarée ne revient point. Cherchez un peuple où l'honneur soit compté pour rien. Ce peuple n'est point. Ce qu'on nomme la probité parmi nous , ne doit jamais se démentir. Un homme qui passe pour n'en point avoir , est un

homme perdu de réputation. Qu'on l'attaque de ce côté-là, l'injure est plus atroce que les mauvais traitemens les plus outrés. Si l'accusateur succombe à la preuve, il est soumis à des réparations solennelles. On est d'accord en un mot que l'honneur est plus cher que la vie. Les loix ne souffrent pas qu'on l'outrage impunément, & les tribunaux prononcent aussi sévèrement contre les calomniateurs que contre les homicides. Les peines sont mesurées sur les injures, & les injures sur les qualités des offenseurs & des offensés.

Nous le dirons dans le Chapitre suivant. On n'a pû se dispenser d'attacher à toutes les conditions un degré d'honneur convenable, & ce degré n'est pas moins précieux aux conditions les plus basses qu'aux plus relevées. L'estimation s'en fait par le sentiment, & ce sentiment est unanime dans tous les cœurs. Ils veulent de l'honneur; & celui qu'on leur accorde a toujours dans leur esprit un prix qui l'égale aux plus grands, ou qui le met au-dessus. Tous sont arbitraires par l'institution; mais le desir de la gloire est un desir absolu, qui ne souffre point qu'on lui donne des bornes.

A consulter la raison saine & l'accord

qui devoit naturellement se trouver entre les affections des hommes & leur conduite, il semble qu'il ne soit point de sentiment qui dût les rendre plus parfaits, plus aimables, plus sociables que celui dont nous parlons; & cependant il n'en est point qui les rende plus incommodes & plus intraitables, quelque imparfaits qu'ils soient. Ils sont vains sans mesure, & n'en mettent point aux égards qu'ils se croient dûs. Achevons de suivre cette passion dans ses écarts, pour la ramener ensuite à son véritable usage, dont la réflexion que je viens de faire donne un pressentiment.

CHAPITRE IX.

Il y a des honneurs de distinction, qui ne doivent leur origine qu'à la seule économie de la nature, & qui ne sont fondés que sur la qualité des personnes. C'est par sentimens que les enfans ont été portés à respecter les peres, & les jeunes gens à respecter les vieillards. L'inégalité des mérites a fait donner des préférences aux plus éminens. Le goût & l'intérêt des

sociétés a fait placer à la tête du gouvernement, ou dans les postes les plus importans, ceux qui s'étoient acquis l'estime la plus générale; & ce même goût d'estime qu'on sentoit être naturel à tous les hommes, a fait juger qu'il étoit convenable d'en assigner des marques singulieres à ceux qui vouloient bien consacrer leurs talens à l'utilité publique. On leur a donné des titres & des prérogatives; on leur a décerné tout ce qu'on apelle des distinctions. Dans cette analyse on voit que les distinctions n'ont été que les récompenses du mérite: mais la vanité qui prétend à tous les mérites, a confondu les objets, & s'est fait des mérites des distinctions mêmes; elle en veut à quelque prix que ce soit, & se repaît d'une infinité de chimeres, où l'idée du mérite ne peut entrer. Les distinctions les plus réelles & les plus graves en apparence, n'ont au fond rien que de comique; & c'est ce comique pourtant qui devient l'objet de la passion la plus furieuse; passion si folle en effet, que les distinctions dont elle se nourrit sont le plus souvent purement imaginaires. A quoi faut-il la ramener? est-ce dans l'homme un sentiment qui n'ait point d'usage légitime.

DES DEVOIRS. 241
gitime, & qui ne puisse jamais lui servir de règle ?

L'ÉGALITÉ que nous reconnoissons entre les hommes n'exclud pas certaines distinctions qui résultent de l'œconomie même de la nature : les uns naissent des autres ; ils leur doivent l'être, la subsistance, & tous les autres secours dont la foiblesse de leur enfance a besoin. Ces bienfaits doivent donc leur inspirer de la reconnoissance & de l'amour pour ceux dont ils les ont reçûs : & ce sentiment doit être en eux d'autant plus sincere, que la gratuité des bienfaits est moins suspecte. Les parens n'ont point d'autre intérêt que l'intérêt même de ceux qui sont nés d'eux, dans tout ce qu'ils font pour leur bien-être & pour leur conservation dans un âge où leur propre impuissance les rend incapables de toute prévoïance & de toute industrie. La reconnoissance est donc pour eux un devoir indispensable : or toute reconnoissance, selon la force même du terme, est un aveu de dépendance qui doit aux bienfaiteurs un tribut de respect & d'honneur. C'est le terme dont Moyse se sert pour exprimer toutes les obligations des enfans :

Tome I.

X

Honorez, leur dit-il, *votre pere & votre mere*. Il n'est aucune religion, aucune société qui dispense de cette loi.

L'âge met entre les hommes une seconde différence qui donne une idée de supériorité des uns sur les autres ; c'est le titre des vieillards. Toutes les nations se font accordées à leur rendre un hommage de respect dont nous trouvons une espèce de tradition dans les anciens auteurs. Les cheveux blancs, nous disent-ils, étoient autrefois en grande vénération : les rides de la vieillesse avoient leur prix ; & tous comptent entre les degrés de la dépravation des mœurs, celui de manquer de considération pour ceux que l'âge rend vénérables. Etoit-ce donc l'âge seul qui produisoit ce sentiment de distinction ? non : c'est que l'expérience & les réflexions d'une longue vie contribuent naturellement à rendre les hommes plus modérés, plus sages, plus prudents, plus capables de conseil, plus hommes enfin qu'ils n'étoient dans l'enfance & dans la jeunesse.

Aussi quand les sociétés se virent dans la triste nécessité de réprimer la licence, de se choisir des modérateurs, des conseillers, des juges, des arbitres de la

police & des protecteurs du bien public, le choix tomba par-tout sur les anciens du peuple, ou sur ceux que des qualités prématurées leur égaloient. Ces qualités toujours estimables, toujours louïables quand même elles ne sont point tirées de leur secret, décident naturellement en leur faveur par la seule impression qu'elles font sur les esprits. Ceux qui naissent avec une compréhension facile, avec des vûes élevées, avec des sentimens droits; ceux qui s'appliquent de bonne heure à cultiver leurs talens & leur raison, font voir un eux une perfection qui prévient les années, & dont on ne peut s'empêcher de leur tenir compte. C'est comme un jugement d'acclamation sans raisonnement, qui fait estimer la pénétration d'esprit, la facilité d'apprendre les Sciences & les Arts, l'industrie qui les invente ou qui les porte à des degrés de perfection plus éminens; un sens mûr & solide; une capacité d'embrasser les affaires, de les manier, de démêler les difficultés, de discerner le vrai point qui les termine; une fermeté d'ame inébranlable à l'épreuve des attraits du plaisir & des atteintes de la douleur; au-dessus des craintes les plus capables d'abattre la

constance ou de corrompre la droiture ; des actions de valeur ou de générosité , dont les motifs ne paroissent mêlés d'aucun intérêt que celui de les faire à-propos. Ajoûtez à ces avantages une certaine éloquence de génie qui fait prendre les passions par leurs foibles , les exciter , les modérer , s'insinuer dans les esprits , & par-là se rendre maîtresse des cœurs.

C'est à ces sortes de caracteres qu'on a confié de tout tems les fonctions publiques , selon qu'on le jugeoit convenable à la bonne administration des républiques ; ces fonctions ont été différentes selon la diversité des besoins. Mais le même sentiment d'estime qui décidoit de la préférence qu'on donnoit aux qualités , a fait juger qu'il étoit juste d'attribuer des distinctions aux personnes. Telle est l'origine de ce qu'on appelle les honneurs du monde.

Observez d'abord que ce n'est point aux fonctions qu'on les attache : on ne considère ces fonctions que par l'utilité qui doit revenir de leur établissement & de leur exercice ; mais il faut pour les exercer , des talens qui donnent par eux-mêmes de l'estime ; & les honneurs sont comme un dédommagement de

ceux qui veulent bien faire le sacrifice de leurs talens au bien public. On sent qu'il leur est naturel de vouloir être estimés par ce qu'ils ont d'estimable, & cette estime leur est marquée par des démonstrations extérieures de respect dont on les honore. Tout se décide donc ici par le sentiment que nous examinons, par ce sentiment d'excellence qui nous élève l'ame & qui doit lui faire chercher sa gloire en elle-même. C'est par ce principe inné, qu'à notre jugement les marques d'honneur les plus glorieuses sont celles dont on ne retire aucune utilité réelle qui rende la vie plus commode & plus douce: c'est par-là que les plus vaines sont les plus recherchées & les plus flateuses. Que revenoit-il d'une couronne de laurier, de chêne ou de lierre? revient-il quelque avantage plus solide d'en porter une d'or ornée des pierreries les plus précieuses? Que revient-il d'être revêtu d'un habit d'une certaine couleur, d'une certaine étoffe, d'une certaine forme? de pouvoir prendre des surnoms aussi vuides de sens qu'ils sont emphatiques? d'être admis dans un certain ordre qui n'a rien que d'imaginaire? de se voir précédé d'un cortège aussi bisarre que nom-

breux ? d'avoir un rang marqué dans les marches & dans les assemblées ? Pe-
fez bien la valeur de toutes ces distinc-
tions , vous en conclurez qu'elles ne
font que des preuves de l'impuissance
des hommes à récompenser le mérite ;
elles le suposent , elles en font une re-
connoissance publique : mais cette re-
connoissance est le plus souvent double-
ment trompeuse , en ce que la suposi-
tion du mérite n'est que le fruit de quel-
que méprise , & que la récompense en est
toujours vaine & toujours peu propre
à contenter l'avidité que nous avons
pour la vraie gloire : nous ne saurions
nous démentir en tout à ce sujet. Au
fond nous trouvons qu'il y a souvent
plus d'honneur à n'avoir point les hon-
neurs que le monde donne , qu'à les
avoir ; l'honneur solide est de les avoir
mérités. Il m'est plus honorable , disoit
Caton , d'entendre demander pourquoi
Rome ne m'a point élevé de statue , que
si quelqu'un demandoit pour quel sujet
on m'en auroit élevé.

De là naissoit la perplexité des Phi-
losofes ; ils aprouvoient en quelque
forte ceux qui recherchoient les hon-
neurs ; leur propre penchant pour la
gloire leur dictoit ce jugement confus.

Ils remarquoient d'ailleurs que plus les hommes avoient d'esprit & d'élévation d'ame , plus il leur étoit ordinaire d'aspirer aux dignités , au crédit , à la puissance , au commandement. Ils réfléchissoient que c'étoit l'honneur qui nourrissoit les Arts & l'émulation de les perfectionner ; que la gloire enchantoit tous les esprits & leur inspiroit de l'ardeur pour les études ; que rien ne donnoit de plus grands sujets à la société dans tous les genres. Mais un retour plus sérieux faisoit sentir aux sages que la gloire qui vient des hommes n'étoit point celle où notre penchant aspire. La frivolité des objets auxquels on l'attachoit , la leur faisoit méconnoître. Ils considéroient donc cette gloire comme un piège qu'ils devoient éviter : la rechercher, disoient-ils , c'étoit prendre l'ombre pour le corps , & conluoient de-là qu'il étoit difficile de ne pas approuver la résolution de ceux qui se retiroient du monde & qui méprisoient ses honneurs.

Avec un jugement un peu solide , on sent combien ces raisonnemens sont imparfaits. On loue presque ceux qui recherchent les distinctions établies par les loix ou par l'usage : on n'ose blâmer ceux qui ne les croient dignes que de leur mé-

pris. Ce doute seul sur leur recherche ou sur leur fuite, suffiroit pour montrer combien le desir de la gloire a de force en nous, & quelle aveugle impatience il nous donne d'en jouir. C'est la principale conséquence que nous nous sommes proposé de tirer des différens points de vûe où nous nous sommes placés pour faire envisager ce desir dans ses effets. Nous poursuivons la gloire dans tous ses fantômes, & nous croïons la trouver où jamais elle ne fut qu'en illusion: telle est celle des distinctions: il n'en est point de plus abusée du côté de ses objets, & de plus acharnée dans ses poursuites.

Elle a ce défaut, dit ingénieusement un philosophe, qu'elle ne tourne point la tête; dix mille inférieurs qu'elle laisse derriere elle la flatent moins qu'un seul supérieur qu'elle aperçoit devant soi ne l'irrite. Rien ne borne ses desirs que le rang suprême; encore ne la contenteroit-il pas. On entend un conquérant écervelé regretter de n'avoir qu'un monde à conquérir. On entend sortir de la bouche d'un autre cette détestable parole: s'il faut violer tous les droits de la nature, c'est pour régner qu'il faut les violer; rien n'est sacré pour ce fu-

rieux amour de la domination. Les freres s'égorgent, les fils trempent leurs mains dans le sang de leurs peres; une mere ambitieuse consent à devenir la victime de la cruauté de son propre fils, pourvû qu'il regne. C'est au mérite, c'est à la vertu, que les distinctions sont destinées, & c'est le vice & le crime qui s'en emparent. Le mérite est un titre que chaque homme dispute à tous les autres; &, comme nous l'avons dit, leur amour-propre n'en veut point d'autre juge que lui-même: disons plutôt qu'on n'en raisonne point. Les charges, les dignités, les supériorités, honorent dans les idées du monde: on veut être honoré; voilà le titre qu'on croit avoir aux prééminences, indépendamment des qualités qu'elles exigent, & des moïens établis pour y parvenir.

Comment & par qui les places honorables sont-elles donc remplies? La voie la plus sage & la plus convenable au bien public, c'étoit celle des élections ou des suffrages libres des peuples ou des citoïens. Si cet ordre eût subsisté, quel eût été, dit un poëte, l'homme assez pervers de sentimens pour ne pas préférer Séneque à Néron? Mais les ambitieux la ressource de troubler la

liberté des élections par des séditions & par des tumultes. On brigue les suffrages, on les achete, on se les fait accorder par les promesses & par les menaces, par la recommandation des puissances, par l'autorité de ceux qui gouvernent : ceux-ci donnent les places à la sollicitation de leurs favoris qui se les font païer. Les honneurs se vendent à Rome ; & dès qu'on les met en vente, on ne manque jamais d'acheteurs pour les plus frivoles. Ce fut de tout tems une voie ouverte aux riches qui veulent s'avancer : leur folie va jusqu'à païer bien cher des titres purement honoraires, sans fonctions, sans émolumens, mais qui donnent un certain rang parmi les citoiens. C'est ainsi, dit Cicéron, que dans les troubles de la république, on vit plusieurs personnages se faire nommer consuls, mais qui n'en eurent que le nom. Ce nom vuide les flatoit, & leur vanité se repaïsoit de la seule ombre d'un honneur qui n'étoit en lui-même qu'une ombre : c'étoient des ânes qu'on avoit nommés chevaux, & qui n'en restoient pas moins ânes. Ce desordre est un des plus grands qui puissent s'introduire dans les sociétés ; par-là toutes devenant les

dupes de leurs plus sages établissemens. Les fonctions destinées à procurer le bien public, y deviennent plus pernicieuses qu'on ne les avoit jugées utiles. Considérez de près ceux qui les exercent : vous rougissez pour eux de l'impudence qu'ils ont eu de les briguer ; mais ils s'en applaudissent, & croient avoir autant de droit à vos respects que s'ils avoient des qualités à qui vous ne pussiez les refuser.

C'est une vanité gangréneuse qui descend de membres en membres depuis ceux qui sont à la tête des états jusqu'aux conditions les plus basses & les plus ignobles. Par-tout où vous trouverez de la subordination, des préséances, des distinctions de rang & des colifichets honoraires, vous verrez cette vanité courir après, s'en saisir, en devenir fière. Les dignités sacrées & les profanes sont ambitionnées avec la même ardeur, avec le même esprit : les unes & les autres sont accablantes par le poids de leurs obligations ; mais elles ébloüissent par l'éclat imaginé de leurs prérogatives. C'est le piège où l'orgueil impatient va se jeter, au risque de se rendre plus ridicule à proportion qu'il se croira plus honoré. Dans les maisons de

retraite, dans les professions dévouées par état à l'humilité, les brigues pour les places ne sont pas quelquefois moins échauffées & moins furieuses qu'on les vit dans la décadence de cette fameuse république qui se regardoit comme la maîtresse du monde. Qui le croiroit ? au milieu des pleurs & de l'affliction d'une communauté des plus austères qui perdoit un de ses meilleurs sujets, la première pensée d'une fille fut que cette mort l'avançoit d'un pas vers le rang des anciennes. L'homme veut partout s'avancer, s'élever au-dessus des autres, parce qu'il croit par-là s'élever au-dessus de lui-même. Fût-il renfermé dans la sphere la plus étroite, réduit à la plus basse des conditions, il veut au moins y tenir le premier rang entre ses égaux. Cette ambition possède les petites ames aussi bien que les grandes ; on y remarque les mêmes passions & les mêmes motifs. L'esclave veut précéder un autre esclave, comme Alexandre vouloit précéder Darius, & l'orgueil le suit jusques dans sa misere. La cabane nous cache des brigues, des envies, des jaloufies & des dépits pour les préférences pastorales, pour les privileges & les charges de distinction du hameau

ou du village. Dans les villes où sont les corps de Judicature, de Police & de Commerce, par-tout où il y a des Communautés & des Confrairies d'Artisans, chaque particulier se fait valoir dans son grade, tous s'envient réciproquement, & presque tous voudroient dominer leurs égaux. Chaque Corps, chaque Communauté est éprise de cet esprit de prétention qui rend les particuliers ridicules, & la dernière des Confrairies se croit presque une cour souveraine.

En vain les fondateurs ou les législateurs des sociétés ont-ils consulté l'étendue du mérite & la nature des places, pour mettre des différences entre les distinctions. Ces différences sont dévouées par l'envie que chacun sent de ne céder à personne. Ceux qui sont aux derniers rangs se comparent & se préfèrent sans hésiter à ceux qui remplissent les premiers; ils les valent bien, disent-ils, ils valent mieux, si vous les en croiez. La vanité ne demande qu'un apas, & se prend au premier que vous lui présentez. La première tonsure du jeune clerc n'est pas plus grande qu'un écu; mais il est aussi flaré que s'il portoit une couronne royale: vous le voiez

y porter souvent la main, comme pour en mesurer la grandeur ; il la couvre d'une calotte , pour la faire imaginer plus grande. Le Bedeau est tout glorieux de sa robe & du chiffre qui la designe. Le Portier est tout fier du galon de son baudrier.

Vous croïez que je vous conte des puérités : oui sans doute ; mais aux yeux de la raison saine, il en est de ces dernieres distinctions comme des plus relevées. Qu'est-ce en effet que les cordons noirs, bleus, rouges, violets, & la jaretiere ? Ces signes fixés par leur institution peuvent-ils être recherchés ou portés sans le mérite qu'ils supposent ? Quel honneur peut en tirer celui qui n'a pour toute vertu que le souvenir qu'on conserve de celle de ses peres ? Il étoit avantageux d'établir ces marques pour récompenser la bravoure & le courage, les grands talens & la pénétration dans les affaires de l'Etat ; il ne doit pas être moins important de leur conserver les mêmes prérogatives.

Ces signes sont vains par eux-mêmes ; l'époque de leur prééminence n'a commencé qu'au tems où ils ont servi de témoignage au vrai mérite. Par-tout où il ne se trouve pas joint avec ces

marques distinctives, je n'apperçois qu'une enseigne d'or, d'argent, ou de soie. Un acteur qui feroit le personnage de Roi, ne feroit-il pas ridicule de vouloir faire croire au Public qu'il l'est aussi réellement qu'il le paroît ? D'où vient donc ambitionner ces hauts titres, sans avoir précédemment examiné avec scrupule, si l'on a le mérite nécessaire pour s'y montrer ? C'est que dans chaque état la passion de se relever se fait illusion, pour penser qu'elle se relève en effet.

Dans toutes les religions les peuples ont consacré par leur respect les places de ceux qui sont voués au service de la Divinité ; mais l'esprit de domination s'est emparé de cet état comme de tous les autres. Les Augures, les Sacrificateurs, se sont persuadé qu'ils devoient jouir personnellement des hommages que les hommes rendent par eux à la Divinité. Les habillemens destinés à les décorer dans leurs fonctions, ceux que les marques de leur état leur ont assignés en public, sont devenus des sujets de vaine parure, & quelquefois de disputes très-singulieres entre eux. Ils ont substitué l'or, les pierreries, & d'autres ornemens à la simplicité des premiers

âges. Tous conviennent que les charges de cet état sont très-onéreuses ; mais frappés de l'éclat qui les environne, on les ambitionne avec autant d'ardeur, & par des vûes aussi peu mesurées, qu'on desire les biens temporels. Combien sont peu dignes des places qu'ils occupent, & des honneurs que le public y a attaché ? Je me représente l'image que Juvenal nous donne de l'appareil avec lequel le Préteur de Rome s'avançoit vers l'amphithéâtre pour donner des jeux au peuple. Il étoit guindé sur un haut char avec la tunique du grand Jupiter, & une robe assez ample pour habiller quatre autres hommes. Il avoit une couronne si large & si pesante, qu'il falloit un ministre gagé pour la soutenir en suant au-dessus de sa tête. Le comique en un mot de cet appareil ne le cédoit qu'à celui des triomphateurs ; & l'impression de la sottise étoit pourtant si forte, qu'on avoit ordonné qu'il y auroit sur le même char un esclave pour crier de moment en moment à ce dieu Pantalon, *souvenez-vous que vous n'êtes qu'un homme.*

Impression toujours si séduisante en effet, qu'elle fait quelquefois son illusion,

tion, lors même qu'elle est sans objet. Il y a des esprits naturellement modestes ou timides à se produire ; ils n'ont pas une assez vive ambition pour forcer les barrières qu'elle trouve à son élévation. La probité leur interdit les voies injustes ou détournées d'arriver aux postes. L'honneur même leur défend d'en employer de honteuses. Ils sentent que le mérite se dégrade quand il s'annonce lui-même. Ils ont de grandes qualités, des talens utiles ; ils aimeroient à procurer le bien public, & le procureroient s'ils étoient en place : mais ils voudroient qu'on les prévînt, qu'on vînt les chercher, qu'on les forçât en quelque sorte de consentir à se livrer aux usages de la société qu'ils aiment. Mais le monde n'est pas ainsi fait ; il méconnoît ce qu'ils valent ; il les néglige ; il les laisse jouir tranquillement de toute leur obscurité. Qu'arrive-t-il ? Ils vivent sans distinctions ; mais au fond ils n'en sont rien moins qu'ennemis ; ils en seroient flatés, & cedent à l'illusion de s'en former de chimériques, dont leur complaisance se nourrit. Ils s'occupent de ce qu'ils seroient, s'ils étoient apellés à certaines dignités, à certaines charges. Ils se font des châteaux ou des systèmes

de conduite ; ils deviennent en esprit ce qu'ils savent qu'ils ne peuvent être ; ils se figurent des possibilités & des hasards, qui leur donnent des especes d'esperances auxquelles ils ne renoncent point , quelque vaines qu'elles soient. Ils en goûtent le plaisir , c'est à-dire , qu'il leur est plus touchant de s'occuper de ce qu'ils ne font pas & de ce qu'ils ne feront jamais , que de se réduire à l'estime de leur condition présente. Leur passion pour les distinctions se renferme en elle même , & s'y dédommage de l'injustice ou de l'oubli des autres hommes.

Mais il en est qui s'en vengent comme à force ouverte , & ceux-ci font le grand nombre. L'ordre public ne leur a point acordé de distinctions ; ils n'y figurent point , ils y font inutiles , ils y font à charge ; mais ils s'y distinguent de leur propre autorité par des prérogatives qui ne les rendent pas moins fiers que les plus autorisées par les loix. Dans toutes les grandes sociétés il se forme des associations d'arts , de sciences , de profession , de genre de vie singulier. Tous ces établissemens de fantaisie sont autant de petits empires dans l'Empire ; ils ont chacun leur gouver-

nement particulier, leurs dignités, leurs grades, leurs charges, leurs emplois, & font aussi jaloux de ces distinctions étrangères à l'ordre commun, que de celles que l'intérêt général a fait établir pour honorer le mérite utile. La distinction d'état sur-tout est celle dont leurs membres sont les plus jaloux & les plus fiers. Aucun de ces petits corps isolés ne veut céder à l'autre la gloire de la préférence. Cette vanterie devient dans quelques-uns plus que risible; le Public se déclare pour ceux dont les établissemens & les exercices lui peuvent être de quelque utilité, pour ceux qui se distinguent par les études & par les talens brillans. Mais ceux qui ne peuvent aspirer à cette distinction de pure estime, les plus inutiles, les plus à charge à la société générale, ne restent pas court. Ils se font valoir au-moins par le nombre de leurs sujets. Vous n'êtes qu'une poignée de gens, diroient-ils aux plus illustres par un mérite réel, & notre ordre seul formeroit une armée formidable. Si les sauterelles & les mouches étoient sensibles à la gloire, ils se préféreroient sans hésiter aux éléphans.

Que dire de ceux qui se croient en

effet des éléphans, & qui ne confiderent auprès d'eux tous les autres hommes que comme des insectes ou des reptiles ? Ils ont de la grandeur, de l'altesse, de la hauteſſe, de l'éminence. Vous diriez qu'ils ſont tous nés géans, & que tout le reſte de la race humaine n'eſt qu'une race de Pygmées. Leur grande diſtinction, ce n'eſt en effet que celle de leur naiſſance. Ils ſont voir par des généalogies quelquefois ſupoſées, que leur famille eſt ancienne. C'eſt la prérogative des vieillards, qu'ils ſont valoir contre les jeunes gens : leurs ancêtres ſe ſont illuſtrés par de grandes qualités, par de grandes actions, par des ſervices importans rendus à ſa patrie, ſoit dans la guerre, ſoit dans la paix. C'étoient des hommes précieux à l'Etat, à qui la reconnaissance publique décerna des titres & des honneurs. Ces titres ſont paſſés avec leurs noms à leur poſtérité ; mais pour ceux qui les portent, ce ne ſont plus que des ſons vuides de ſens & ſans mérite réel. Pluſieurs même ne doivent ces titres qu'à la pure faveur, & peut-être à leur argent. Ils ont comme on le dit été créés ce qu'ils ſont ; ce ſont des hommes tout nouveaux, qui paroiffent ſubitement

comme des comètes. N'importe, il faut qu'à leur apparition tous les esprits soient frappés de leur éclat; il faut qu'on les respecte, qu'on ait pour eux des égards, des déférences, qu'on leur rende des hommages & des tributs d'honneurs. Il faut leur donner d'autres noms & d'autres titres; & par ces nouveaux noms, ils se croient métamorphosés en d'autres hommes. La vanité de quelques autres en est aussi jalouse que si la métamorphose étoit réelle. Ils croient se métamorphoser eux-mêmes, en ajoutant une syllabe de plus à leurs noms ordinaires. Celui qui s'appelle *Roux*, se fait nommer *de Roux*; comme si par ce petit changement, il devenoit le haut & puissant seigneur de toute la classe de ses semblables.

Difons quelque chose de plus étonnant, mais d'aussi vrai. L'entêtement des distinctions enivre par contagion ceux mêmes qu'elles avilissent. Les officiers des Grands, leurs domestiques de l'ordre le plus bas; tous ceux qui trouvent quelque accès chez eux, & qui sont admis à leur faire bassement leur cour, seroient honorés par ces avilissements. Ils achètent le droit de se dégrader, & d'être à peine considérés com-

me hommes auprès d'autres hommes. Tel est le droit humiliant d'avoir toujours la tête découverte, & de rester incessamment debout. Il faut un grand titre pour avoir la liberté de se couvrir ou d'être mal assis en certains lieux.

Je crois l'avoir assez démontré : les marques distinctives, les cérémonies honorifiques, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par une vertu réelle & personnelle, dégèrent en un sujet de scène purement comique, & ce vain comique pourtant dégénère assez souvent en des tragédies plus que sérieuses. On fait l'histoire de cet insolent favori d'un Roi de Perse, qui voulut faire périr toute la nation juive, parce que Mardochée ne fléchissoit pas le genou devant lui. Le refus d'un respect frivole devient de même la cause des haines & des inimitiés les plus animées ; c'est la source des contestations les plus acharnées & des procès les plus ruineux. L'homme vain préfère cet intérêt à tous les autres intérêts les plus chers. Un Seigneur sacrifiera les revenus solides de sa terre à la poursuite de ses droits honorifiques : il leur sacrifiera la fortune de ses enfans, qui seront des gueux

illustrés. Que dis-je , la fortune des peuples & des roïaumes dépendra quelquefois d'une préséance qu'on se disputera. Tout est en guerre , tout soupire pour la paix ; les députés des parties intéressées s'assemblent pour en traiter ; on passe des années à négocier , & rien ne se conclut. Vous croiez qu'il s'agit de part & d'autre de prétentions exorbitantes sur lesquelles aucun parti ne veut se relâcher. On se sépare , & vous aprenez qu'il ne s'agissoit que du cérémonial dont on n'a pu convenir. Les Roïaumes , les Républiques , les Villes , se disputent le rang. On diroit que tous ces corps collectifs sont devenus autant d'animaux glorieux à qui l'honneur est plus cher que la subsistance qui va leur manquer. Il faudra que quelque génie politique imagine un moïen d'écarter toute dispute ou toute décision sur la prééminence. On a beau sonder tous les replis du cœur des hommes , pour y trouver le principe de cette vanité de popularité qui s'empare de chacun pour son païs , rien ne sonne si haut dans leur bouche que la gloire de l'état ou de la patrie ; gloire plus que chimérique , qui ne réside en personne , mais dont tous croient jouir solidairement & par indivis.

Les Athéniens offroient à Cléante le droit de bourgeoisie dans leur ville. Eh, quel nouveau mérite aurai-je, leur dit-il, quand je serai devenu Grec d'adoption ? suis-je deshonoré pour être né dans la Cilicie ? Mais Cléante étoit un philosophe qui raisonnoit ; & tout philosophe est assez imbécille pour ne prendre les hommes que pour des hommes, & pour ne les trouver respectables que par leurs vertus. La vanité ne raisonne point sur les honneurs. On paioit bien cherement le droit de citoïen romain, qui donnoit entre autres une prérogative bien glorieuse à ceux qui s'étoient deshonorés par quelque crime capital : c'étoit de n'être pas punis du même supplice que les esclaves. C'étoit le souhait de mon voleur, de n'être pas pendu dans la place des halles. Tournons enfin la vanité des distinctions du côté des sacrifices qu'elle fait faire à ceux qui s'y laissent mener. Leur grandeur consiste à se rendre en mille manières de vrais esclaves, ou des especes d'automates qui n'agissent que par des ressorts. Pour vivre en hommes distingués, il faut qu'ils renoncent en quelque sorte à vivre en hommes. Il ne leur est plus permis de faire usage de leurs mains & de leurs
pieds.

pieds. Il est de leur grandeur de ne jamais marcher avec de très-bonnes jambes. Ils seroient privés d'un de leurs plus sublimes honneurs, s'ils n'étoient pas apuïés sur de plus foibles qu'eux, ou portés par de plus forts, ou traînés par des bêtes. Du côté du cœur, il est encore de leur dignité d'étouffer tous les mouvemens de tendresse naturelle, de renoncer aux douceurs de l'amitié, de s'interdire toutes les sociétés, dont le seul mérite fait tous les agrémens. Un grand se dégraderoit s'il souffroit que son fils lui donnât le doux nom de pere, & sa femme celui de mari; ses titres en souffriroient. On conte d'un souverain du dernier siecle, qu'il disputa dans son lit pendant toute la premiere nuit de son mariage, sans pouvoir convenir avec sa nouvelle épouse du cérémonial qu'ils y devoient observer. Là l'honneur & le plus chimérique honneur fut plus fort que l'amour. L'amitié n'y tient pas; c'est l'égalité qui l'affaïsonne, & les grands n'ont plus de vrais amis, parce qu'ils croient qu'il est au-dessous d'eux de les traiter en égaux. Le mérite qui seul distingue vraiment les hommes, leur paroît un titre insuffisant pour admettre à leur familiarité ceux

qui n'en ont point d'autre. Il faut plus que de la noblesse pour avoir une place à la table de plusieurs.

Ce sentiment de notre propre excellence ne devoit-il donc pas avoir des usages plus dignes de l'auteur de la nature, & plus propres à diriger l'homme vers la perfection qui lui convient. Il desire la gloire, il la desire invinciblement, il la desire sans mesure, il la desire sans raisonner & contre ses raisonnemens mêmes. C'est ainsi qu'il est fait : toute humiliation l'irrite, & son cœur lui parle comme un philosophe le fait parler. Plus on me rabaisse, plus je m'éleve ; je voudrois être connu, estimé, révééré de toute la terre & de ceux même qui ne l'habiteront qu'après moi ; je voudrois perpétuer mon nom, éterniser ma mémoire, immortaliser mon mérite de sorte que toute la postérité ne parlât que de moi seul. Je me dis que je n'en sentirai rien ; mais cette pensée ne me guérit point. Mon desir ne renonce point à son objet. La mort même, toute affreuse qu'elle est, me deviendroit comme desirable, pourvû qu'elle fût glorieuse. C'est ainsi que l'honneur est réellement & vraiment plus cher que la vie. L'amour de la gloire est, disoit Stilpon,

la dernière passion dont je me déferai. C'est la dernière, ajoute Tacite, dont les sages même se dépouillent. Tous deux se trompoient. Les sages se defabusent de la gloire qui vient des hommes, & mes trois derniers Chapitres devroient en defabuser tous les lecteurs. Mais suposer que l'homme puisse se dépouiller du desir de toute gloire, ce seroit suposer qu'il peut se dépouiller de lui-même. Ce sentiment est naturel en lui. Je ne l'y mets point, je l'y trouve, & je le joins à son amour né pour la justice. Nous avons tous ces deux sentimens, & nous les avons seuls entre les êtres animés, parce que nous sommes seuls capables de devoirs. Ces deux sentimens combinés doivent donc avoir dans la regle de nos mœurs une influence universelle & réciproque. Nous desirons la gloire, & rien pour nous n'est glorieux que ce qui est juste. Il faut donc nécessairement en conséquence de notre constitution, que pour notre bien-être, nous vivions selon les notions que nous avons de la justice. Il étoit superflu d'imaginer sur ce sujet des systêmes. Le systême est tout fait dans la nature; il ne s'agissoit que de l'observer & que de raisonner conséquemment sur les principes

qu'elle même a posés. Je les ai mis dans une évidence dont je présume que la lumière pénétrera jusques dans les esprits les moins ouverts.

C H A P I T R E X:

D'où naît la différence du bien & du mal moral, ou comment en fait-on le discernement? Quelle est l'essence de ce qu'on nomme les loix naturelles? En quoi consiste leur force pour nous obliger? Examen des différentes idées que les Moralistes s'en sont formées selon les tems. Ce qu'ils ont dit de plus vrai, de plus sensé, de plus à la portée de tous les esprits, de plus exact, & de plus précis, se réduit au principe du sentiment établi dans cet ouvrage. Les auteurs modernes des premiers traités du droit ou des loix naturelles, ne les ont point connues ou les auroient anéanties si leurs maximes pouvoient subsister. Ceux qui les ont défendues, ont donné de leur côté dans des exagérations peu réfléchies sur leur essence & sur leur force. Ils ont raisonné sur des suppositions impossibles & contradictoires. On ne peut

Suposer que les hommes aient des notions de bien & de mal moral, & suposer en même tems qu'il n'y ait point de Dieu.

DANS la premiere ordonnance de mon Ouvrage, j'avois suprimé ce chapitre comme hors d'œuvre à la suite de ceux qu'on vient de lire. Demander en quoi la nature du bien & du mal moral consiste, & comment on les distingue l'un de l'autre, c'étoit comme remettre en question ce que je croiois avoir suffisamment établi. Mais j'ai réfléchi depuis, qu'il étoit comme nécessaire de prévenir mes lecteurs sur un certain air de nouveauté qui pourroit les avoir frapés dans l'exposition de mes principes. Toute nouveauté devient suspecte dans ce qui ne peut être l'objet de l'invention. Les hommes ne changent point de nature : trouver au vrai ce qu'ils sont aujourd'hui, c'est avoir trouvé ce qu'ils ont été de tout tems ; & ce n'est que par un surcroît de preuve, que j'ai fait voir les deux sentimens dominans que je leur attribue, reconnus de toutes les nations & dans tous les siècles : il me suffisoit d'en appeler à la bonne-foi de tous ceux qui liront ici. Tout homme a des notions ou des sen-

timens de justice; tout homme naît avec le desir de la gloire. Quelqu'un m'en auroit-il defavoïé, quand je n'en aurois pas donné des preuves si détaillées?

Jusques-là donc je n'ai rien dit de nouveau; je n'ai pas imaginé, j'ai peint les hommes tels qu'ils sont & qu'ils ont toujours été: s'ils ont les deux sentimens que je leur attribue; si ces sentimens sont en eux uniformes, inaltérables, invincibles, ne sont-ce pas pour eux des principes invariables de conduite? se peut-il faire qu'ils trouvent leur bien-être & qu'ils arrivent à leur destination par la contradiction de leur maniere de vivre avec leurs penchans? Faut-il ici de longues délibérations pour se déterminer à la négative? Hériteroit-on sur la question, s'il faut que l'homme, pour prendre sa juste allure, doit marcher sur ses piés ou sur sa tête? s'il faut qu'il tourne les yeux ou le dos du côté qu'il veut aller? Ceux qui refusent de se soumettre à certains devoirs, ne croient-ils pas alléguer une raison décisive de leur refus, quand ils disent que ces devoirs sont contraires à leurs penchans?

Pourquoi n'est-ce donc pas sur les deux sentimens que j'indique, qu'on a de

tout tems fondé le systême de la Morale ou la regle des devoirs ? Je répons que tout ce que les Moralistes on dit sur ce sujet de plus sensible, de plus reconnu, de plus conséquent, se réduit en effet à ce que j'en dis moi-même. C'est un supplément que j'ai promis dans mon second chapitre ; & je vais montrer qu'au fond mon plan n'a rien de neuf, qu'une certaine précision propre à mettre plus de netteté dans les idées communes.

Il y a toujours eu dans le monde des notions de bien & de mal moral. D'où ces notions nous sont-elles venues ? quelle est la nature de ce bien & de ce mal ? comment en fait-on le discernement ? Y a-t-il de la réalité dans ce qu'on nomme les loix de la nature ? en quoi ces loix consistent-elles ? Voilà les questions qui se sont agitées, & communément plus embrouillées qu'éclaircies par la différence des opinions & par la chaleur des disputes. Dans ce combat il ne paroît pas que ceux qui nioient la réalité des notions du bien & du mal moral, aient eu d'autre succès que la honte d'avoir combattu contre la vérité qui se rit du mensonge : c'étoit le combat des Géans contre Jupiter armé de la foudre pour les écraser ; c'étoit l'entre-

prise de la tour de Babel, où les langues se confondoient. Les adversaires des loix naturelles étoient forcés de reconnoître qu'il y avoit des loix dans le monde, & s'efforçoient en vain de leur donner une autre origine que la nature. Le sentiment en étoit universel; & dire aux hommes qu'ils ne sentent pas ce qu'ils sentent, c'est renoncer à les persuader.

Il est vrai que les sentimens ont besoin d'être réfléchis, & que quand on n'y réfléchit pas assez, on les confond aisément avec les impressions de l'éducation, qui selon la maxime proverbiale, devient une seconde nature, en conséquence du besoin que les hommes ont d'être instruits par les hommes avant que leur raison se développe & se perfectionne. C'est l'ordre auquel nous sommes assujettis par la constitution de notre être, & qui nous donnera lieu de réfléchir plus au long, quand nous traiterons des devoirs de l'homme à l'égard de lui-même.

C'est à l'occasion de cette confusion des impressions reçues avec les sentimens nés, qu'on a dit que chaque nation prend ce qu'on lui a appris pour la loi de la nature: mais rien n'est moins

exact & moins vrai dans sa généralité, que cette maxime. Il y a bien de la différence entre les simples préjugés & les sentimens qui viennent du dedans. Les sentimens réforment les préjugés qui leur deviennent suspects, quand ils ne s'accordent pas avec eux dans l'enseignement. Nous l'avons dit ailleurs des enfans mêmes; ils se reprochent, ils s'interdisent des actions qu'on ne leur a jamais défendues. Quand par de simples raisons de prudence on leur en défend qui ne sont point mauvaises, on ne les persuadera point qu'elles le soient; ils en appellent à leur petit jugement, & murmurent contre ces défenses dont ils sentent l'injustice sans en discerner la sagesse: ils ne les considèrent que comme des effets du caprice ou de la mauvaise humeur de leurs parens. Pressez ceux qui paroissent ne juger du bien & du mal que par les coutumes & par les premières instructions qu'ils ont reçues, vous les amenez sans peine à convenir qu'ils trouvent injuste ce qu'on leur a donné comme juste; ce sont leurs propres notions qui leur en font faire le discernement. Si vous avez un esprit, si vous avez une ame, disoit un ancien orateur, vous apprendrez de vous-même ce

que vous avez à faire. C'est de cette ame que toutes les idées de devoir sont venues ; c'est elle qui les porte dans son fond, & qui peut les en tirer sans aucun secours étranger.

Quoi qu'il en soit, tous convenoient de la réalité de ces notions, excepté ceux qui prétextaient des doutes de systême, de mauvais cœur, ou de mauvaise foi, dans lesquels ils ne trouvoient que des défenses infideles qui les trahissoient en mille occasions. Mais comment les partisans des notions du bien & du mal les discernent-ils ? il falloit, disoient-ils, une regle ; & cette regle devoit être hors de toute dispute : tout soupçon d'erreur, toute équivoque, toute incertitude, toute différence d'opinions, devoient en être bannis : c'étoit ce que toute la Philosophie devoit enseigner d'une bouche unanime, parce que la moindre méprise n'alloit pas moins qu'au renversement de toute la vie. La regle, en un mot, ajoûtoit Cicéron, devoit être si sûre, qu'en nous y conformant, nous ne pussions jamais nous écarter du devoir. Quelle étoit donc enfin cette regle ? Il semble que la question se décidait d'elle-même.

Qu'on remonte à mon second Chapi-

tre, où j'ai fait l'analyse des notions morales ; on trouvera que ces notions sont des jugemens non raisonnés qui se forment dans notre ame par la simple impression des objets & par une direction de nature pareille à celle qui nous force à discerner entre les impressions que nous recevons des objets sensibles. Le même principe qui nous donne les notions morales, est donc celui qui nous les fait discerner par la différence de l'impression que le mal & le bien font sur notre ame. C'est la sensation du son qui nous fait discerner les accords des dissonances. Le même organe qui nous cause la sensation du goût, nous fait discerner de même le doux de l'amer. Voilà donc la règle de discernement qu'on cherchoit ; voilà ce que j'en disois : & qu'en a-t-on dit ailleurs ?

Si nous examinons de près ce que j'ai nommé le cercle vicieux des Stoiciens, nous découvrirons que ce vice venoit de ce qu'ils vouloient rendre raison de ce qui n'en a point, ou prouver une vérité qui ne se prouve que par sa propre évidence. Ils raisonnoient comme celui qui nous a dit, *je pense, donc je suis*. Ce n'est point un raisonnement, mais une redite, une pure tautologie.

Celui qui dit ; je pense , a déjà le sentiment de son existence , & ce sentiment porte avec lui sa preuve : de sorte que dire , *je pense , donc je suis* ; c'est dire , *je suis , donc je suis*. La force de tout verbe personnel est d'exprimer en même tems l'être & la maniere d'être. *J'aime* , signifie *je suis aimant* ; & *je pense , je suis pensant*. *Je suis , donc je pense* , signifie donc , *je suis , donc je suis*.

Tout de même , l'idée que les Stoïciens s'étoient faite du bien , n'étoit que le sentiment réfléchi que nous avons de la convenance des actions ; sentiment né de la seule impression qu'elles font sur nos esprits en conséquence de notre constitution naturelle. Mais de cette impression naît en même tems une idée d'excellence & de dignité qui nous paroît mériter de l'estime & des loüanges ; & de - là nous disons , que le bien est loüable , ou digne de loüange & d'honneur : de sorte que sous ce rapport , c'est au bien même que nous donnons le nom d'honnête ou d'honorable ; de sorte que l'honnête & le bien c'est dans notre esprit précisément la même chose , & que dire , *ce qui est honnête est bien* , c'est dire , *ce qui est bien est bien*.

Cicéron , ce grand maître de la regle

des devoirs, s'étoit aperçû de ce que je viens de dire : *Dans toute vertu*, disoit-il, *il y a quelque chose de décent qui se conçoit, mais que nous séparons de la vertu par la pensée plutôt que par la chose même.* Il voïoit que la décence étoit tellement essentielle à la vertu, qu'elle en étoit inséparable autrement que par la pensée. Si donc il avoit suivi cette lueur, il eût reconnu que le raisonnement des Stoïciens n'étoit rien moins qu'une regle de discernement, ou que cette regle se réduisoit à dire comme nous, que le bien moral ou la vertu se discernoit du vice par elle-même, ou par la seule différence de l'impression que l'un & l'autre font sur nos esprits.

Il est vrai que ce qui nous paroît juste ou bien nous paroît en même tems honnête ou loüable ; & c'est par ce double effet de la même impression, qu'à l'amour né de la justice, se joint en nous le desir de la gloire ; mais ce sont deux sentimens qu'il ne falloit point confondre, & dont les effets sont infiniment différens ; comme on l'a vû dans les chapitres qui précèdent celui-ci : c'est la raison qui doit regler les usages de l'un & de l'autre.

Mais la raison n'est-elle pas elle-même

me la regle du discernement des bonnes & des mauvaises actions? Plusieurs l'ont dit, & je conviens que cette regle est en elle-même incontestable: ceux qui la contestent n'alleguent que des sophismes qui consistent à changer l'état de la question. La raison, disent les uns, est corrompue, & ce seroit un guide fort mal sûr à suivre. On répond à ceux-ci, qu'ils donnent dans l'équivoque: ce qu'on nomme la raison, pris dans son vrai sens, n'est pas même corruptible. Chacun, disent les autres, voudra que sa raison soit la véritable & la droite raison. Ceux-là ne s'entendent pas mieux; il n'y a pas deux raisons. C'est ce qui fait que dans nos discours le terme de raison se prend pour un terme synonyme avec celui de *sens commun*: par la raison donc on entend les manieres de penser qui sont uniformes dans tous les hommes. Il est par conséquent absurde de dire que chacun voudra que sa raison soit la véritable, puisqu'elle ne peut être en lui véritable raison, qu'autant qu'elle lui sera commune avec tous les autres. La raison prise dans son vrai sens, ne peut donc être qu'une regle infaillible; mais elle n'est ici que trop générale.

Je dis plus, la raison n'est ici notre règle qu'en second, c'est-à-dire en ce qu'elle nous apprend à discerner la règle des bonnes & des mauvaises actions. Ce discernement est fait en nous par la nature des impressions du bien & du mal; & l'usage de la raison pour notre conduite, est de la diriger selon la différence de ces impressions. Nous voyons ou nous sentons le bien & le mal; portons-nous constamment vers l'un, détournons-nous constamment de l'autre; c'est ce que la raison nous dit, & c'est tout ce qu'on a voulu dire, quand on a si souvent répété que la règle générale de notre vie est de suivre ce que la nature nous inspire, & que vivre selon cette même nature, c'est le premier principe d'où l'auteur des hommes veut que l'on parte.

Cette seconde règle étoit juste, mais aussi vague que celle de suivre en tout la droite raison. C'est un principe d'une évidence sensible, que chaque être doit agir selon sa nature: mais à quelle conséquence ce principe nous mène-t-il quand il s'agit de nous? A nous observer sur tous nos mouvemens, à réfléchir à quoi nos penchans nous dirigent; à discerner quels en sont les vrais ob-

jets , quelle en est la fin légitime , à les borner par cette fin dans leurs usages. Ce sont donc toujours au fond nos premiers penchans , ou les sentimens que l'impression des objets produit en nous , qui doit être comme notre première règle. Ce sont ces penchans qui constituent ce que nous apellons notre nature ; vivre selon ses penchans en la manière dont je viens de l'expliquer , c'est le bien ; s'en écarter , c'est le mal.

Toute cette doctrine naïve s'entendra mieux dans l'application détaillée des principes aux différentes relations que la nature nous donne avec des objets dont la qualité nous oblige à varier nos devoirs selon ce qu'ils sont à notre égard , ou selon les impressions que ces relations font sur nous en conséquence de notre constitution primitive , qui fait notre unique & vraie règle.

Il y a quelque chose de vrai dans la pensée de ceux qui placent la règle du discernement dans la considération de la fin qu'on doit se proposer dans toutes ses actions. Cette règle est certaine ; une action ne peut être bonne quand elle nous éloigne de notre bien-être : c'est-là notre fin. Mais il n'est pas moins certain que nous ne pouvons arriver à
notre

notre bien-être qu'en suivant nos penchans ou nos mouvemens naturels. Cette nouvelle pensée revient donc à dire que la regle est de vivre selon la nature , de suivre en tout les mouvemens qu'elle nous donne ; de sorte qu'il est toujours vrai que ces mouvemens sont notre regle unique.

La réflexion la plus simple nous le dit , & l'expérience constante nous le confirme ; nous avons un penchant , un mouvement , un sentiment , & comme un amour d'instinct pour la justice ; c'est une impression que la nature des objets fait sur nous. Quand nous suivons cette impression , nous y trouvons notre bien-être , nous sommes contents de nous-mêmes ; quand nos déterminations lui sont contraires , nous nous mettons mal à l'aise , nous sommes tourmentés par des reproches inquiétans. Notre regle est donc de suivre inviolablement cette impression, ce mouvement vers la justice. C'est la loi qui nous est donnée par la nature , qui nous fait tendre à notre bien-être comme à la fin de toutes nos actions. Un être capable de bonheur ne doit agir que pour son bonheur : c'est la fin que nous devons nous proposer. Il est donc vrai

qu'une action qui nous conduit à cette fin ne peut être que bonne. Mais il faut savoir premierement comment & pour-quoi cette action nous y conduit ; & nous ne pouvons nous en rendre d'autre raison , si ce n'est que nous sommes ainsi faits : c'est-à-dire que c'est-là que nos impressions naturelles nous conduisent , & que ce sont par conséquent ces impressions qui constituent la regle que nous cherchons. C'en est-là l'idée simple & poussée jusqu'à sa dernière précision.

Dans les recherches qui demandent de la méditation , le défaut qui met le plus grand obstacle à l'éclaircissement de la vérité , c'est de ne pas aller jusqu'à cette précision qui simplifie les idées. Les objets s'offrent à nous sous différentes faces qui les représentent plus ou moins parfaitement : mais il y a comme un point central où toutes les lignes aboutissent , & c'est ce point qu'on ne discerne pas. On découvre des vérités qui ne peuvent se contester ; mais ces vérités dépendent d'une première dont elles ne sont que des conséquences plus ou moins immédiates. On s'en fait des principes , & ces principes examinés de plus près ne sont pas de vrais principes.

On s'aperçoit qu'on n'avoit pas trouvé le vrai bout du fil, & la fusée s'enmêle de nouveau quand on s'attendoit à la devider tout de suite.

Telles sont les différentes regles que j'examine. Le défaut ou l'imperfection vient de ce qu'on a plus ou moins médité sur la nature. Les uns sont remontés jusqu'à la fin des actions humaines, & ceux-là, comme on vient de le voir, n'avoient plus qu'un pas à faire pour arriver jusqu'à la vraie regle. D'autres se font bornés à considérer les actions par leurs effets, & croient qu'on doit les regarder comme bonnes ou mauvaises, selon qu'elles produisent de bons ou de mauvais effets par rapport à l'intérêt particulier ou général : mais cette regle est en tout sens des plus défectueuses. Qu'on suppose les actions qui produiront les effets les plus utiles au bien public ou personnel, ce ne sera jamais par cette utilité qu'elles seront bonnes & justes, mais en ce qu'elles seront faites par un principe : d'où résulte l'obligation de les faire, ainsi que nous l'expliquerons dans le douzieme Chapitre.

Toute bonne action suppose un devoir dont l'accomplissement produit un mérite louable & digne de récompense.

A a ij

Tout cela se fait comme je l'ai dit , en développant l'origine de la confusion d'idées du juste & de l'honnête ; & c'étoit par cette raison que ceux même qui confondoient l'honnête & le juste , distinguoient avec soin l'honnête de l'utile. Ce n'est pas que l'honnête ne soit utile ; il l'est même si essentiellement , qu'il ne peut jamais être vraiment nuisible en conséquence de son principe , parce qu'il est contradictoire qu'un être agisse selon sa nature , & qu'il n'y trouve pas son bien-être. Il est bon de s'inculquer ces vérités , & de ne les point perdre de vue.

Il suffit d'avoir une fois bien compris comment le discernement du bien & du mal se fait en nous , pour juger avec précision de la valeur de toutes les autres règles qu'on nous a données de ce discernement. Entre les anciens , le philosophe Chrysippe disoit que les règles des mœurs consistoient dans le *sentiment* & dans l'*apréhension*. Cette manière de s'exprimer revenoit précisément à ce que j'établis. Le sentiment que nous avons du bien & du mal moral par une impression naturelle , en est la règle primitive , informe & non-raisonnée , l'apréhension , la perception , l'observation , la réflexion que

la raison nous fait faire sur le sentiment, en est la regle formée, la regle de pratique, à laquelle nous devons nous conformer dans tous nos mouvemens, ou dans toutes nos actions.

C'étoit sur cette même idée, mais encore plus simplifiée, que les Jurisconsultes romains se fondoient pour dire que ce qu'ils nommoient le droit ou la loi naturelle, n'étoit pas propre ou particuliere au seul homme. La nature, ajoutoient-ils, en instruit tous les animaux, ceux qui naissent sur la terre, ceux qui vivent dans les eaux, ceux qui volent en l'air, les bêtes même les plus sauvages & les plus féroces. Ces pensées avoient leur justesse ; c'est jusques-là qu'on est conduit par la vraie méthode, ou par l'observation, qui fait toute la science des intelligences créées. On remarque que rien n'est sans loi dans le monde, même ce qui n'est point intelligent ; & cette réflexion que je n'ai pas omise en son lieu, fera d'un grand usage pour nous confirmer la réalité de la regle des devoirs que je propose. Tous les êtres ont leurs loix, & ces loix se tirent de leur constitution particuliere.

Celle de l'homme est d'avoir été fait intelligent & raisonnable, & c'est à cette

constitution que les loix doivent être conséquentes. Quand donc les mêmes Jurisconsultes sont descendus du droit général qui dirige tous les animaux , au droit particulier qui doit diriger l'homme , ils n'ont pas manqué de s'en tenir au principe que l'observation leur avoit fait découvrir , que tout être agit selon sa constitution. Qu'est - ce donc que le droit ou la loi de l'homme ? C'est , disent-ils , une raison entée sur la nature qui commande ce qu'il faut faire , & qui défend l'opposé : *Lex est ratio insita in naturâ , quæ jubet ea quæ facienda sunt , prohibetque contraria*. C'est dire que notre loi consiste précisément dans les notions réfléchies que le sentiment du bien & du mal nous a données , & que c'est une impression naturelle qui nous ordonne de nous porter vers l'un , & qui nous défend l'autre. Voilà ce que j'ai compris , & ce que j'expose dans tout cet Ouvrage. Au reste les lecteurs observeront ici qu'en alléguant les Jurisconsultes romains , ce n'est rien moins que leur autorité , mais uniquement leur méthode que je prétens faire valoir. Quiconque observera comme eux la nature de l'homme en particulier , sera conduit aux mêmes conséquences.

Il s'en faut bien que nos modernes ne soient parvenus à cette précision : j'ose avancer au contraire qu'en parlant à la rigueur, on peut dire que ceux qui nous ont donné de gros traités du droit naturel n'en ont pas eu la moindre idée. Leurs écarts ont été remarqués par d'autres, & ce seroit un travail aussi superflu que laborieux d'entrer dans la réfutation des énormes paradoxes qu'ils ont avancés. J'insinuerai seulement qu'à raisonner sur la fin que Pufendorf & Cumberland entre autres donnent à ce qu'ils appellent le droit naturel, & sur les bornes qu'ils mettent à son usage, il seroit aisé de prouver démonstrativement qu'il n'y a point de droit naturel, ou qu'ils ne l'ont pas connu. Je laisse une dernière conséquence à tirer à ceux qui se seront mis sur les véritables voies pour parvenir à cette connoissance, la plus importante de toutes les connoissances. La vérité naïvement exposée dissipera d'elle-même les préjugés, que des principes défectueux & mal dirigés pourroient avoir faits dans leur esprit.

Je rends justice à M. Wolaſton ; son système a plus de vrai qu'aucun autre dans le détail des principes. Il est ingénieux pour la forme, avec l'avantage

de n'être pas tout entier de l'imagination de son auteur. Il réduit les notions du bien & du mal moral, à celles du mensonge & de la vérité; de sorte que les actions humaines sont bonnes en ce qu'elles sont vraies, & mauvaises en ce qu'elles sont fausses. Il avoit trouvé ces expressions ou ces manieres de penser dans les anciens. Socrate, dont la plus profonde étude étoit celle des mœurs, avoit dit que la vertu & la vérité ne sont qu'une même chose; Aristote, qu'il est mauvais & honteux d'agir selon le mensonge, & glorieux & bon d'agir selon la vérité; Zenon lui-même avoit adopté la pensée de Socrate, & prenoit le terme de vérité comme synonyme avec celui de vertu. M. Wolaſton trouvoit de semblables expressions dans les auteurs chrétiens; ce qui n'a rien d'étonnant dans des hommes qui avoient fait une étude sérieuse des Philosophes les plus sensés, qui d'ailleurs faisoient profession de suivre les leçons d'un maître dont les préceptes ne tendoient pas à détruire la raison, mais à lui donner de nouvelles lumieres. C'est ainsi qu'on lit dans S. Basile, que le meilleur de tous les biens c'est la vérité; & que le pire de tous les maux ou l'excès de l'injustice,

tice, c'est le mensonge. Sénèque, qui n'étoit Stoïcien qu'avec réserve, se servoit quelquefois aussi de ces sortes d'expressions pour rendre ses pensées : le bien, disoit-il, est toujours joint au vrai ; car s'il n'étoit pas vrai il ne seroit pas bien, & n'en auroit que les fausses apparences.

Or, à quoi se réduit dans le fond ce langage ? Qu'est-ce que la vérité ? Ce terme abstrait n'exprime point l'essence absolue des idées ou des choses, mais simplement la conformité qu'on y découvre avec leurs principes, avec leurs modeles, avec leurs regles. Cela supposé, quand on dit des actions humaines qu'elles sont vraies, cette dénomination signifie qu'elles sont conformes aux impressions naturelles que le bien moral fait sur nous ; d'où il suit qu'on ne les nomme pas bonnes précisément parce qu'elles sont vraies, mais qu'on ne les nomme vraies qu'après les avoir déjà jugées bonnes par la conformité qu'elles ont avec les impressions naturelles du bien, qui sont leur regle. C'est donc immédiatement par la comparaison qu'on en fait avec cette regle, qu'on les juge bonnes ou mauvaises ; & ce n'est qu'après ce jugement qu'on les

nomme vraies ou fausses, par une idée purement abstraite, qu'on peut appliquer aux actions physiques, aussi bien qu'aux actions morales.

Le système de M. Wolaſton n'a donc été fondé que sur une fautive lueur. Il voioit que toute bonne action peut être apellée vraie dans son genre, en ce qu'elle est conforme à sa regle. Mais il ne falloit pas conclure de-là que la distinction des actions morales consistoit en ce que les unes sont vraies, & les autres fausses. La même distinction peut subsister entre les actions, qui par elles-mêmes ne sont moralement ni bonnes ni mauvaises. On dit des ouvrages même de l'art qu'ils sont bons ou mauvais; ce qui signifie tout de même qu'ils sont vrais ou faux, c'est-à-dire conformes ou non conformes aux regles selon lesquelles ils ont dû se faire.

Un seul exemple tiré de M. Wolaſton justifiera ce que je puis nommer sa méprise. Il dit que dans un riche le refus de l'aumône est une mauvaise action, parce que c'est une action mensongere qui nie la vérité de son état & de celui du pauvre qui lui demande; mais il est évident que le mal de cette action vient en premier & par une attention directe de

ce qu'elle est contraire au sentiment que nous apellons l'humanité ; sentiment qui consiste dans un intérêt naturel que l'homme prend à l'homme, sentiment qui le rend sociable, & d'où nous déduirons tous les devoirs réciproques de la société dans la troisieme partie de cet Ouvrage. Le refus de l'aumône est donc une mauvaise action, non pas en ce qu'elle nie la vérité de l'état de celui qui demande & de celui qui refuse, mais en ce qu'elle dément en général l'impression naturelle qui doit intéresser l'homme à l'homme.

Cette même réflexion nous conduit naturellement à reconnoître le faux & l'absurde de ceux qui se sont mis en tête de réduire les principes du droit naturel à quelque proposition simple, à laquelle tous ces principes pussent se rapporter. Ces principes consistent, comme nous le disons, dans les expressions naturelles que les objets font sur nous. Ces impressions sont nécessairement différentes, selon la nature & la qualité des objets, & de-là naissent par conséquent des différences de devoirs, fondées sur la différence des rapports que ces objets ont avec nous. Il y a des impressions qui naissent de notre propre

B b ij

fond ; & qui ne réfléchissent que sur nous-mêmes. Il y en a qui se rapportent à ceux qui nous sont liés par la ressemblance de notre nature , & qui se diversifient selon la qualité des relations que nous avons avec eux. D'autres enfin nous forcent à reconnoître hors de nous notre auteur , & ce que nous lui devons. Il n'y a donc point ici d'autre unité d'idées que celle qui s'exprime par cette proposition générale , que les devoirs de l'homme consistent à vivre selon sa nature , ou selon les impressions que les objets font sur lui par sa constitution , quels que ces objets soient en eux-mêmes.

On a remarqué que l'imperfection des premiers traités qu'on a publiés du droit naturel , venoit de ce que l'étude en avoit été trop négligée jusqu'au tems où les Auteurs ont écrit. Cette négligence étoit en effet d'autant plus déplorable , qu'elle étoit réfléchie. Je ne fais quelle prévention qu'on pourroit nommer visionnaire en faveur des loix positives , donnoit une espece d'horreur pour le nom même de loix naturelles. Les Théologiens du tems se recrierent contre ceux qui voulurent en parler , comme s'ils étoient venus introduire des nou-

veautés dans la doctrine des mœurs, comme si de vrais Théologiens n'eussent pas dû reconnoître que Dieu n'avoit pu laisser le monde sans loix dans aucun tems, & que la regle des actions humaines ne devoit pas être moins ancienne que les hommes, ni moins immuable que leur nature. Mais depuis qu'on est revenu de cette espece de fanatisme qui suppose la religion qu'on croïoit établir, on a donné dans d'autres excès moins dangereux en aparence, mais toujours nuisibles à la justesse des idées.

On ne s'est pas contenté de reconnoître que les loix naturelles sont la base de toutes les autres loix de quelque nature qu'on les imagine, & que ces loix ne sont pas plus réformables, que la sagesse du Créateur & la constitution de l'homme. On a dit que les actions humaines sont tellement bonnes & mauvaises en elles-mêmes, qu'en les considérant sous cette vûe simple, elles ne cesseroient pas d'être telles, quand même on suposeroit qu'il n'y a point de Dieu; de sorte que la moralité qui les discerne les unes des autres, subsisteroit dans l'esprit des athées même. Je pardonne ces exagérations peu réfléchies à ceux qui les ont débitées; elles prou-

vent ce que j'ai dit & ce que j'ai redit , que les notions du bien & du mal moral sont si profondément imprimées dans notre ame , que rien ne peut les effacer. L'athéisme même ne les effaceroit point , parce que les erreurs de l'esprit ne changent point la nature. Les athées prétendus conserveroient les notions morales , parce qu'ils ne cesseroient point d'être hommes. Ceux qui disent qu'ils conserveroient ces notions , disent vrai ; mais ils ne raisonnent point , ou ne raisonnent que sur deux suppositions également impossibles , & de plus contradictoires , dont ils prétendent néanmoins tirer la même conséquence en faveur de l'immuable moralité des actions humaines. Or ce n'est pas là raisonner. Je dis donc en deux mots , que supposer que nous aïons des notions morales & qu'il n'y ait point de Dieu ; que supposer que ceux qui seroient persuadés qu'il n'y en a point conserveroient ces notions , c'est visiblement supposer des contradictions : pourquoi ? parce que les notions morales sont à notre égard la preuve la plus irrésistible de l'existence de Dieu. Quiconque auroit ces notions ne seroit point vraiment athée , parce qu'il seroit avec lui-même en contradiction. Il croiroit

DES DEVOIRS. 297
qu'il n'y a point de Dieu, tandis que ces notions lui démontreroient qu'il existe : c'est ce que nous allons examiner.

CHAPITRE XI.

La règle des devoirs suppose l'existence de Dieu comme sa base essentielle : mais cette vérité n'est pour nous qu'une vérité de conséquence ; & la méthode de l'observation qu'on suit dans cet Ouvrage, demandoit qu'on commençât par connoître l'homme, pour remonter ensuite de cette connoissance à celle de son auteur. C'est de la réunion de ces deux connoissances que la certitude des devoirs & leur obligation dépend, & cette réunion se fait d'elle-même. En général toute connoissance certaine dépend de cette première vérité, qu'il y a un Dieu qui n'est ni mauvais ni trompeur ; mais par une conséquence réciproque, toute connoissance remonte à cette même vérité. Détail analysé des preuves qui nous y conduisent. Nous tirons la nécessité de l'existence de Dieu, du sentiment de la nôtre, & de la considération de quel-

B b iiiij

que être que ce soit qui n'a pu se produire. Le spectacle de l'Univers n'a produit dans quelques esprits orgueilleux une espece d'athéisme, que par le desespoir d'en expliquer l'origine & les merveilles. La plus petite plante, le plus petit insecte, la feuille d'un arbre ou d'une fleur, l'aile d'un papillon découvre une puissance qui réduit toute la contention de notre esprit à la seule admiration. La sagesse y paroît encore plus incompréhensible. La génération des plantes & des animaux, a poussé jusqu'au risible l'absurde des essais qu'on a faits pour l'expliquer. L'homme seul renferme plus de vestiges de divinité que le monde entier. L'homme avide de savoir & de bonheur, l'homme même ignorant & misérable, annonce une excellence de nature qui fait voir que sa production ne peut être que l'ouvrage d'une nature incomparablement plus excellente. Mais l'homme moral acheve cette conviction. Les notions du bien & du mal prouvent si démonstrativement la divinité, que tous ceux qui se sont efforcés de ne la pas reconnoître ont desavoué ces notions. Desaveu desespéré qui les confond. Tous les efforts des nouveaux matérialistes tendent à ce but ; mais ils tendent à l'impossible.

S'IL n'existoit point de Dieu, l'homme n'auroit point de devoirs. Pourquoi n'ai-je donc pas commencé par établir cette vérité fondamentale ? Je répons que je l'ai supposée, parce qu'il m'étoit impossible de ne la supposer pas; elle est même d'une certitude à n'être jamais mise en problème. Mais quelque certaine qu'elle soit, elle n'est pour nous qu'une vérité de conséquence; & selon la méthode d'observation que je suis, il m'a paru que ma première attention devoit être de bien faire connoître l'homme, pour remonter de-là jusqu'à la connoissance développée de son auteur, comme nécessaire à la confirmation des principes que je propose. Je découvre dans l'homme un sentiment, une notion naturelle, un amour informe de la justice; il en résulte en nous un sentiment de la gloire qui nous la fait désirer. Ces deux sentimens sont inaltérables; quelle influence doivent-ils donc avoir dans notre conduite ? sommes-nous indispensablement obligés de nous y conformer ? Je reconnois que cette obligation ne peut naître que de l'ordre & du dessein de l'auteur de notre être & de la constitution de notre nature, & qui par-là même doit être l'arbitre souve-

rain de toute notre destinée. Me voilà donc dans une nécessité d'analyse & de raisonnement, de développer comme par supplément les preuves de l'existence de cet être souverain de tous les êtres. Il faudra que j'en tire ensuite les conséquences, qui donneront à mes principes le dernier degré d'évidence qu'ils doivent avoir pour dissiper tous les doutes.

J'ai supposé tacitement cette existence, je l'ai même expressément alléguée plus d'une fois comme une vérité dont celles que nous regardons comme les mieux établies dépendent, comme la dernière preuve de celles dont nous disons qu'elles ne se prouvent point. C'est l'appui décisif de nos premiers principes, l'unanimité de tous les esprits à les admettre. Cette manière uniforme de penser sur les mêmes objets, ne peut venir que de ce qu'ils sont ainsi faits. Ce sont des montres qui n'indiquent les heures en la même manière, que parce qu'elles sont composées des mêmes ressorts. Nous supposons donc que la constitution de notre être est l'ouvrage d'un être supérieur à nous, dont l'idée ne nous permet pas de soupçonner qu'il ne nous ait donné l'intelligence que pour nous condamner à d'éternelles illusions

sur ce que nous pensons tous de manière qu'il nous est impossible de penser autrement. Cet être existe donc, & le concert de tous les peuples à le reconnoître, rend pour nous son existence aussi certaine que ce principe, qu'il est impossible qu'une chose existe & n'existe pas en même tems. Ce principe n'est infallible qu'en ce qu'il suppose un auteur de notre être qui ne peut nous tromper.

Ce concert des peuples prouve de plus qu'aucun homme n'a besoin qu'un autre l'instruise d'une vérité qui n'a pû devenir universelle que parce qu'elle étoit à la portée de tous les esprits. Si l'existence de Dieu n'étoit qu'une imagination de quelque particulier, il n'auroit pû la communiquer à personne. On ne nous persuade point si ce qu'on nous propose n'est par lui-même intelligible, ou tout au-moins apuié de raisons auxquelles on ne peut se refuser : or ce qu'on suppose intelligible peut être compris par tout être intelligent. Il n'en est point qui ne puisse tirer une idée d'une autre, sur-tout quand la seconde est une suite immédiate de la première.

Telle est l'idée de Dieu pour tous les hommes. Nous savons avec certitude

que nous sommes, nous le sentons, & ce qu'on sent n'est point douteux. Nous savons ou nous sentons de plus que nous n'avons pas toujours été : nous sommes donc les productions de quelque autre être. Ce sentiment nous fait naturellement préférer que tout ce que nous voyons autour de nous, a de même commencé d'être. Nous regardons tous les êtres qui nous sont connus, comme des effets dont nous recherchons la cause ; & dans cette recherche notre esprit ne s'arrête point, jusqu'à ce qu'il se figure une cause qui n'ait point eu de cause, un être éternel auteur de tous ceux qui n'ont point été sans commencement : s'est jusques-là que nous sommes conduits par un enchaînement nécessaire de pensées. Si je suppose un tems où rien n'étoit, il m'est clair que rien ne seroit encore ; ce qui n'étoit pas n'a pû se donner l'être : je n'étois pas, & je suis. Ce raisonnement s'est fait dans l'esprit de tous les hommes. Par-là l'existence de Dieu s'est établie dans le monde, & le concert à la croire n'a point coûté d'efforts à ceux qui l'ont publiée : l'enfant même qui commence à raisonner, la présume déjà confusément ; il n'est pas long-tems à

se persuader que son pere & sa mere ne sont pas les premieres ou les dernieres causes, & bien-tôt sa raison lui fait supposer une cause sans cause comme nécessaire.

Mille attentions simples confirment en nous cette idée qui naît de notre propre fond. Nous ouvrons les yeux au spectacle du monde, & l'admiration nous saisit. Notre surprise est pareille à celle d'un aveugle né dont les yeux s'ouvriraient subitement au milieu des objets qui nous deviennent familiers par l'affiduité de les voir. J'ai remarqué cette surprise dans un enfant de quatre à cinq ans qui n'avoit jamais vû d'étoiles, parce qu'on le couchoit toujours avant qu'elles parussent. Il étoit seul au milieu d'un jardin quand il aperçut la premiere ; je le vis rester immobile, les bras étendus & les yeux fixés sur cet objet si nouveau pour lui : tandis qu'il l'observoit, une seconde étoile parut à quelque distance de la premiere, l'enfant tourné de ce côté resta dans la même attitude, & ne put plus se contenir quand les étoiles vinrent à se multiplier à ses regards. Il courut avec transport annoncer à sa mere les merveilles qu'il venoit de voir. C'est ainsi que les cieux

annoncent la gloire de Dieu ; leur langage est intelligible à tous les esprits ; il est le même par-tout : on entend, on voit Dieu dans tout ce qui compose l'univers. Sa divinité, sa puissance éternelle, est devenue comme visible par ses ouvrages ; les simples & les savans en ont raisonné de la même manière. Les plus sensés des Philosophes ont prouvé l'existence d'une Divinité par la production du monde ; & ceux qu'on a nommés athées, ne le sont devenus que par le desespoir orgueilleux de n'en pouvoir expliquer l'origine & la nature. Ils sondoient en vain des profondeurs inaccessibles aux esprits les plus pénétrants ; & pour avoir voulu passer les bornes prescrites à notre sagesse, ils devinrent insensés. Personne n'a vû Dieu, mais tout ce que nous voions nous dit qu'il est.

Nos savans enfantent aujourd'hui des volumes sur les volatiles, sur les insectes, sur les reptiles, sur les mouches, sur les chenilles, sur les vers. Ils ne disent pas tout ; mais ce qu'ils disent, on l'admire, & cette admiration n'est qu'un détail de celle que le plus petit de ces objets cause à ceux qui l'observent le moins. Il n'est rien dans la nature qui

ne réduise l'homme à confesser que plus il l'examine de près, plus il conçoit qu'il ne peut le comprendre. La raison la plus attentive & la plus éclairée se réunira toujours avec la moins exercée par l'étude, à conclure que ce que nous sommes forcés d'admirer doit avoir un auteur infiniment plus admirable. Prenez une fleur, une feuille, une aîle de mouche ou de papillon, rendez votre vûe plus étendue par le secours des microscopes; ce que vous découvrez vous paroît infiniment plus surprenant que ce que vous aviez commencé d'apercevoir. Quelle cause, quelle puissance a produit des effets si merveilleux & si prodigieusement grands dans dans leur petitesse même? Mais quelle sagesse encore? Toute notre pénétration succombe à la vûe de l'incompréhensible artifice des moindres êtres qui s'offrent à nos sens. Leur variété prodigieuse nous les fait discerner malgré des traits de ressemblance qui sembleroient devoir les confondre. Toutes les feuilles des plantes & des arbres sont vertes, & à peine s'en trouve-t-il quelques-unes qui ne different pas des autres par les nuances, & qui n'en different pas toujours par les grandeurs &

par les figures. Il est des animaux qui n'ont rien de semblable pour la forme, & qui sont pourtant de la même espèce ; tous les chiens sont des chiens.

La mer le dispute à la terre sur le nombre & sur la multiplicité des êtres vivans qu'elle produit. Rassemblez tous les volatiles, & vous douterez si la région de l'air n'est point encore la plus féconde. L'univers enfin n'est qu'une merveille universelle par l'assemblage & par la construction de toutes ses parties. Tout y fût-il immobile, inanimé, sans mutations, sans vicissitudes ; n'eût-il été fait que pour le spectacle, quelle stupidité n'y reconnoîtroit pas la grandeur de l'ouvrier à la vûe de ses ouvrages ?

Faisons pourtant une attention de plus. Si ce sont-là nécessairement les productions d'un être infiniment puissant, sera-t-il plus possible de douter qu'un être infiniment sage ne les ait conçûes & produites exprès les unes pour les autres, & qu'il ne continue de les diriger dans leurs opérations ? Si quelqu'un disoit que l'ordre constant qui regne dans le monde ; les mouvemens réglés des cieux & les révolutions des astres sont des effets du hasard ; s'il ne reconnois-
soit

soit pas qu'une raison souveraine y préside, lui donneroit-on le nom d'homme? ne lui préféreroit-on pas ceux qui n'ont pû comprendre ou se persuader qu'une seule intelligence pût suffire à tout ce gouvernement? N'est-ce pas une idée naturelle, que plusieurs causes ne peuvent concourir au même effet avec une uniformité qui ne se démente point, si quelque cause unique ne les subordonne les unes aux autres, ne combine leurs forces, & ne dirige leur action, de manière que l'influence de l'une ne nuise point à l'influence de l'autre? Il faut qu'une montre ait un ressort d'où tous ses mouvemens dépendent.

Descendons à des considérations moins abstraites. Toutes les parties de l'univers ont entre elles des relations, des rapports sensibles & réciproques: on y voit des fins marquées, & ces fins sont les caractères de la sagesse. Les élémens dont les propriétés paroissent inconciliables, ne sont point ennemis les uns des autres; ils se prêtent des secours mutuels, ils concourent, ils se mêlent, ils s'unissent pour la formation des corps particuliers. Les pluies humectent la terre, la neige l'engraisse, le soleil l'échauffe & la fertilise; l'air pénètre par

tout & se tempere en mille manieres selon la qualité des opérations qui lui sont propres. Tous les êtres vivans ont dans leur construction des facultés convenables au besoin de leur conservation; des oreilles pour entendre , des yeux pour voir , des piés pour marcher , des ailes pour s'élever en l'air, ou des nageoires pour fendre les eaux. Les reptiles mêmes ont des ressorts qui les aident à se mouvoir : tous ont quelque forte de défenses pour écarter ce qui leur nuit ; tous ont un instinct qui les dirige dans la recherche & dans le choix des alimens qui sont faits pour eux ; ils les saisissent , ils les digerent , & la seule économie de ces opérations est un prodige au-dessus de la capacité de toute intelligence bornée. La fabrique des corps vivans ne laisse point à deviner que l'art qui les a formés est un art divin. Mais un traité de l'usage de leurs parties est encore une démonstration plus claire d'une Divinité qui les a créés avec la faculté de se conserver.

Réfléchissez ensuite comment ils se multiplient sans cesse & se perpétuent par une succession continuelle. Essaïez d'expliquer la génération des plantes & des animaux. Pesez tous les systêmes

que la contention des imaginations les plus ingénieuses a formées sur ce sujet, & vous trouverez que ce qui domine dans ces vains efforts de l'esprit humain, c'est l'absurde & le ridicule. On veut expliquer des effets incompréhensibles par des causes qui se comprennent infiniment moins ; des natures plastiques, qui sans rien connoître opèrent ce qu'on avoie surpasser toutes nos connoissances ; de premiers germes, qui dans leur extrême petitesse contenoient toutes les plantes possibles de leur espèce, qui n'ont fait que se développer dans toute la succession des tems ; des arbres tout faits dans chaque partie de l'écorce d'un arbre, & tous prêts à remplacer les branches autant de fois qu'il plaira de les couper. Mais ces fictions puérielles & risibles n'appartiennent qu'à ceux qui pensent par une vanité d'état, qu'il est de l'honneur d'un homme qui s'appelle physicien de rendre quelque raison bonne ou mauvaise des ouvrages d'un Dieu qu'il reconnoît capable de faire ce que l'homme ne peut comprendre. Si quelque esprit stupide venoit à se figurer que la production des premiers hommes fût l'effet du hasard, que de sagesse dans ce hasard, ou quelle imbé-

cillité dans cet esprit , s'il n'en reconnoissoit point dans une production si merveilleuse ! Comment cet aveugle hasard eût-il formé les deux sexes avec un penchant si marqué de l'un pour l'autre ? Comment seroit-il arrivé qu'ils fussent portés à s'unir , & que par cette union fortuite ils se fussent trouvés propres à reproduire des êtres de leur espèce , par une opération qui se fait sans connoissance de leur part , & sans que d'ailleurs aucune intelligence y préside ? L'imagination la plus aguérie à l'absurde ne tient pas contre celui-ci. Les premiers hommes furent donc nécessairement l'ouvrage d'un être éternel , puissant , & sage , de ce même être qui fit les premiers animaux de chaque espèce , les premiers reptiles , les premiers insectes , les premiers poissons , les premières plantes , les premiers arbres , & qui mit dans chacun de ces êtres particuliers , des semences propres à les reproduire , mais par des opérations qui feront éternellement l'écueil de l'athéisme le plus opiniâtre.

Mais bornons-nous à la considération de l'homme isolé du côté qu'il est le plus homme. C'est en effet , comme on le dit , un monde plus admirable dans

son raccourci, que l'univers entier. Peut-il commencer de se connoître, peut-il réfléchir même qu'il connoît, & ne pas sentir qu'il y a quelque chose en lui de divin? Cette intelligence qui remplit son esprit de perceptions, cette réflexion qui les considère en elles-mêmes, ce jugement qui les compare, qui découvre leurs rapports ou leurs différences, qui les unit ou qui les sépare, qui s'en forme des idées fixes dont il tire des conséquences, qui se fait un système de principes, un ordre de connoissances liées, dont la certitude ne dépend que de la définition de chaque objet connu. Si quelqu'un doute, disoit Cicéron, que ces facultés lui viennent d'un être plus excellent que lui, n'est-il pas dès-là convaincu de ne les pas avoir? S'il existe une Divinité dans le monde, ce qu'on nomme la science dans l'homme n'est-il pas une des plus excellentes perfections qu'on puisse se figurer dans cette Divinité?

Au reste, à qui parlons-nous de la science de l'homme? n'est-ce pas par son ignorance que les esprits superficiels affectent le plus de le rabaisser? raisonnemens gauches, qui ne voient pas que le reproche d'un défaut est fondé sur l'i-

dée de la perfection de l'être en qui ce défaut se remarque. On ne nous trouve imparfaits que par la comparaison de ce que nous sommes avec ce qu'on a conçu que nous sommes capables d'être. Si l'allure d'un boiteux nous blesse la vûe, c'est parce que la constitution naturelle de l'homme est de marcher droit.

Nous ignorons, mais avec le desir & la capacité de connoître & de favoir. A la vûe des effets, nous brûlons d'en découvrir les causes, nous les recherchons, nous admirons ce que nous ne pouvons pénétrer. Le monde nous surprend, nous y remarquons de la grandeur, de la magnificence, de la sagesse; mais c'est de notre propre fond que nous tirons l'idée que nous nous faisons des objets qui nous étonnent; c'est nous qui leur donnons leur prix. Nous valons donc mieux nous-mêmes que tout ce que nous trouvons de plus estimable. Nous voïons que chaque chose tient son rang dans la nature, mais nous savons aussi que nous y tenons le nôtre, & cette connoissance nous met au-dessus de tous les êtres qui ne le savent pas; nous les faisons tous passer en revûe devant nous. C'est nous-mêmes qui les ordonnons en quelque sorte par le sentiment

que nous avons de leur ordre , & par les observations que nous faisons sur les convenances qu'ils ont entre eux. Nous recueillons en nous-mêmes toute la vaste étendue de cet univers : nous jugeons par ce qui se voit de ce qui ne se voit pas. Nous parcourons les espaces immenses des lieux & des tems : nous réunissons le passé, le présent, & l'avenir, les ressemblances, & les contrariétés, le possible & l'impossible. Nous mesurons la distance des astres, nous calculons leurs mouvemens.

Avoüons-le, l'homme se trompe & se laisse tromper ; il donne dans des présumptions fausses ; il se livre à des conjectures incertaines ; il s'attache à des opinions peu fondées ; il adopte négligemment les préjugés reçûs, sans réfléchir s'il doit les admettre ou les rejeter ; sa paresse se rebute des difficultés d'arriver jusqu'à la certitude ; il se repaît de vaisesemblances & de probabilités superficielles ; ou quelquefois le grand abus qu'il fait du desir de savoir, c'est de s'obstiner à vouloir pénétrer ce qu'il y a de plus impénétrable aux efforts de sa raison. Mais enfin s'il s'égare, il s'en aperçoit, il revient sur ses pas, l'expérience & la réflexion le desabusent ; il

raisonne en un mot & s'affure par des regles infaillibles s'il raisonne juste. Il ignore donc toujours en effet beaucoup plus de choses qu'il n'en fait ; mais ce qu'il fait par sentiment ou par principes, il est sûr de le savoir, & cette assurance doit le convaincre qu'il est un souverain maître de qui toute connoissance lui vient, & qui n'ignore rien de tout ce qu'il lui laisse ignorer. L'intelligence & l'esprit sont des propriétés qui ne résultent point d'un arrangement fortuit des parties de la matiere. Nos conceptions ne sont ni rondes ni quadrées, ni longues ni courtes, ni molles ni dures. Combinez tous les ressorts de la mécanique, ils ne produiront que des mouvemens, & tous les mouvemens imaginables ne nous représenteront jamais rien qui ressemble à la pensée : la pensée nous fait donc remonter malgré nous à quelque origine. Il est nécessairement un être tout-puissant qui pense, & qui nous a rendus capables de penser.

A l'ignorance de l'homme on ajoute sa misere, pour achever de le dégrader ; son cœur, dit-on, ne nuit pas moins que son esprit à l'idée que l'on voudroit se former de l'excellence de sa nature.

Pefons

Pefons la valeur de ce nouveau reproche. Ce n'est encore qu'un renversement de raison qui tire de la supposition le contraire de sa conséquence naturelle. L'homme est malheureux dans cette vie ; donc il est d'une nature trop excellente pour y trouver son bonheur. Il est misérable au sein de l'abondance même ; il essaie de tout & rien ne le satisfait : il est donc ce qu'il y a de plus parfait dans les êtres visibles , puisqu'aucun de ces êtres , puisque leur réunion même ne remplit point toute l'étendue de ses desirs. Il veut être heureux , il le veut invinciblement , & méprise tout ce qui sembleroit le plus capable de consommer son bonheur. Un sentiment plus élevé le fait aspirer à d'autres biens que ceux qui s'offrent à ses sens. Il ne voit pas ces biens absens , mais il les cherche & les attend comme par instinct : il en est privé ; mais ce n'est pas la privation d'un bien qui rend malheureux , c'est le desir , c'est la destination naturelle à le posséder. Dites-moi que je ne suis pas né pour être heureux , vous ne me persuaderez pas ; je veux l'être & je ne renonce point à l'espérance de le devenir. Cette espérance me soutient , elle m'apprend que je vauz mieux que tous les

biens que je ne juge pas dignes de moi. La grandeur de l'homme consiste donc en effet dans la capacité d'en posséder de meilleurs ; il y a quelque chose en lui qui lui donne une idée nécessaire d'une nature plus excellente que la sienne. Il ne s'est pas fait lui-même ; & l'être puissant & sage qui l'a formé, n'a pû lui donner des desirs sans objet. Il n'aspire à la félicité souveraine que parce qu'il existe un être suprême en qui cette félicité se trouve.

Je ne fais qu'effleurer ces preuves sensibles de l'existence de Dieu que nous découvrons en nous-mêmes, de quelque côté que nous nous considérons. L'homme, animal intelligent, avide de science & de bonheur, nous annonce son auteur comme l'être des êtres, source de la vie, pere des esprits, juge des cœurs. Mais l'homme moral acheve de nous le montrer dans toute la sublimité de sa nature, de ses perfections, de ses vûes, de sa félicité souveraine, Dieu qui se suffit à lui-même, mais Dieu bienfaisant, juste, rémunérateur, Dieu d'une grandeur & d'une gloire ineffable, qui nous a créés pour y participer. A quel autre usage peuvent être destinés ces sentimens de justice & de gloire inséparables

de notre constitution; sentimens si vifs, que rien n'est capable de les étouffer; sentimens impérieux, qui dominent toujours en nous malgré nous-mêmes, qui président à toutes nos actions, ou qui nous forcent d'y faire des retours pour les defavoïer quand elles leur sont contraires ?

Représentez-vous de nouveau cet homme qui veut invinciblement être heureux, qui ne délibere, qui ne se détermine à rien, qui n'agit que par ce principe: il s'offre à lui des objets qui lui plaisent, dont il aimeroit à jouïr, qui lui feroient éprouver un plaisir dont il est avide; il naît en lui des desirs, il se sent entraîné par son penchant; il est près de se laisser aller à l'attrait qui flatte ses sens. Mais une nouvelle attention l'arrête; ces mêmes objets s'offrent à lui sous d'autres vûes. Y aura-t-il dans le choix qu'il en fera, de la décence, de la convenance, de la justice, en un mot? Ne manquera-t-il point à ce qu'il se doit à lui-même? ne fera-t-il point de tort à d'autres? ne se dégradera-t-il pas dans son propre esprit? ne fera-t-il point dégradé dans les esprits de ceux qui seront témoins de sa conduite, ou qui pourront dans la suite en être instruits? Ces allarmes ba-

lancent son penchant; & si la tentation du plaisir ou de l'intérêt l'emporte, s'il se permet ce qu'il avoit jugé mauvais, quels cruels retours il fait alors sur sa faute ! Il se trouble, il perd la paix de son ame, il éprouve des déchiremens de cœur qui changent ses plus doux plaisirs en tourmens insupportables. Il se reproche des biens acquis au prix de la fraude ou de la violence, des innocens opprimés, de légitimes possesseurs dépouillés, des défauts de gratitude ou d'équité, des traitemens enfin qu'il a faits & qu'il n'auroit pas voulu qu'on lui fît. Il rougit de lui-même, il n'est plus homme à ses propres yeux; il est accablé du mépris dont il s'est rendu digne aux yeux du monde.

Retracez-vous à ce sujet les peintures que je vous ai faites des remords & de leurs terribles effets sur les plus grands scélérats. Quelle espece d'animal est-ce donc que l'homme? en est-il un autre qui soit ainsi comme né pour se tourmenter lui-même; qui ne puisse se rendre heureux en se livrant sans reserve à ses inclinations naturelles; qui soit forcé de se contraindre pour vivre content; qui soit assujetti par la constitution de son être, à des loix qu'il a le

pouvoir de violer, mais qu'il ne peut violer impunément; qui trouve incessamment ses desirs contrariés par des vûes impérieuses qui l'obligent à les contenir dans de certaines bornes; qui porte en soi le tribunal où ses propres jugemens sont réformés; qui se condamne enfin lui-même, & ne se souffre plus dès qu'il se voit condamné par d'autres, sans pouvoir defavoïer qu'ils le condamnent justement.

Tel est l'homme, toujours étonnant quand il dément sa nature & la raison qui l'éclaire, mais plus étonnant quand il s'y conforme. Supposez-le d'accord avec lui-même; qu'il soit résolu de s'interdire tout ce que la notion de ce qu'il nomme vice, lui défend; qu'il soit constant à suivre tout ce que la notion de ce qu'il nomme vertu, lui prescrit; quel prodige! quel portrait vous en ferai-je? Combien de traits sublimes & touchans à qui vous ne pouvez refuser votre estime & votre admiration? Qu'est-ce qu'un juste? qu'est-ce qu'un sage? Réunissez ce que l'Évangile & la Philosophie nous en ont dit, vous trouverez d'abord que leurs préceptes & leurs maximes n'ont rien qui ne soit tiré de votre propre fond un peu réfléchi; qu'

D d iij

on ne vous y peint l'homme que tel que vous voudriez être vous-même ; que nous ne sommes en effet véritablement hommes que quand nous sommes vertueux ; que c'est là que la nature nous conduit quand nous consultons les premiers sentimens qu'elle nous donne : & quels sont ces sentimens ? quel homme forment-ils ?

C'est celui qui ne fuit ses penchans que jusqu'où la mesure de ses besoins lui marque leurs limites. Il sent qu'il lui faut des alimens pour conserver ses forces ou pour les réparer. Il en use donc parce qu'ils lui sont nécessaires. Il y trouve du plaisir ; mais il comprend que le plaisir du goût ne doit pas le conduire aux excès , & qu'il l'y conduiroit s'il recherchoit ce plaisir pour lui-même. Il s'arrête donc à ce qui suffit à la nature. Elle ne veut rien de trop , & se contente de peu. Le Sage est donc sobre & tempérant : il regarde celui qui ne semble vivre que pour manger, comme une espece de monstre dans l'humanité, qui se met au rang des bêtes , & qui dément la raison qui l'en distingue. Tous nos penchans ont de même leurs fins marquées. L'union des sexes tend à la génération des enfans : au-delà de cet

usage, c'est dépravation, c'est une débauche que les brutes même ne connoissent point. Le Sage est aussi chaste qu'il est sobre, & soutient en tout la dignité de sa constitution, dont il a le sentiment. La partie de lui-même qui l'intéresse le plus, c'est son ame. Il réfléchit sur ses connoissances; il cherche à les augmenter, & préfère à toutes les autres celles qui le ramènent à lui-même, à ce qu'il est, à ce qu'il doit être. Quelles vûes sublimes il se forme de la perfection qui lui convient! Il conçoit qu'en conséquence de la raison que lui donne ces vûes, toutes ses pensées, tous ses sentimens, tous ses desirs, toutes ses actions, ont des regles immuables dont il ne doit point s'écarter. Il ajoute à ce qu'il se doit à lui-même ce qu'il doit à ses semblables. Considérez-le dans la société; c'est l'affection naturelle, c'est la bienveillance, qui le rend sensible à tous les biens qui la forment & qui l'entretiennent. Il s'affermit dans cette loi d'équité, qui veut que tout soit réciproque entre les égaux du côté des prévenances, des secours, des bons offices, & de la tolérance. Il se soumet à toutes les autres loix de convention, qui concilient le

bien public avec le bien particulier. Il fait distinguer dans les devoirs ceux qui doivent l'emporter sur les autres dans la concurrence. Il met les liens du sang avant ceux que l'amitié forme. Il est époux fidele , pere affectionné , fils tendre , reconnoissant , & respectueux , citoyen pour les citoiens , homme pour les plus étrangers des hommes. Si la Patrie le juge utile aux intérêts communs , il s'y prête sans négliger le soin de lui-même ; il ne considere les charges & les dignités que par les obligations qu'elles imposent ; il en méprise les honneurs , & croit que ce n'est que dans son propre cœur qu'il doit chercher sa gloire ou sa honte. Sans avidité pour les richesses , il les possède sans attache , & les perd sans découragement. Sa grande ressource , sa consolation solide , c'est de n'avoir rien à se reprocher dans les avantages dont il jouit , ou dans les pertes qu'il fait. Inébranlable dans l'amour de la justice , il est prêt à tout entreprendre , & capable de tout souffrir , plutôt que de la violer.

Ces peintures sont immenses , & trouveront leur place dans les mœurs détaillées , qui suivront l'exposé des prin-

cipes : mais ce que je ne dis pas encore est justifié par l'expérience. Tous les païs, tous les siècles, ont produit plus ou moins de ces hommes parfaits, ou d'une perfection si supérieure à celle des hommes communs, qu'on n'a pu ne les en pas distinguer. Or qu'en a-t-on pensé ? ce que la nature même des faits suggérait, ce qu'un sentiment né dictoit à tous les cœurs : que l'homme considéré dans sa perfection, suppose un être infiniment parfait dont il est l'ouvrage. Un Apôtre nous dit que nous ne sommes pas capables de former une seule pensée comme de nous-mêmes ; & ce témoignage est celui qu'une raison réfléchie ne se refusera jamais. Non : la raison, l'intelligence, n'est pas l'effet d'une cause qui n'en a point. Le divin de cette faculté se prouve par lui-même. L'esprit le plus borné, les talens les plus communs, nous relevent au-dessus de tous les êtres inanimés. Ce n'est point d'eux que nous avons reçu nos ames ; nous ne saurions nous le défavouer. Mais plus les présens sont grands, plus ils présentent de noblesse dans le bienfaicteur. Les qualités, les vertus éminentes nous font plus que présumer une origine plus parfaite.

qu'elles-mêmes: c'est une impression naturelle qui nous en suggere la pensée.

C'étoit celle de Cicéron sur les grands hommes de la Grece & de l'Italie. Nous devons croire, disoit-il, qu'aucun d'eux ne fut tel *que par le secours de quelque dieu*. L'enthousiasme des Poëtes a fait remonter la grandeur de leurs héros à la même source. Ils ont senti qu'ils ne pouvoient mieux les mettre au-dessus de tous les autres, qu'en leur donnant des dieux qui les inspiroient & qui les animoient dans toutes leurs entreprises. On a divinisé de même tous les législateurs & tous les inventeurs des arts. On donnoit à Socrate un dieu particulier; comme si l'homme par lui-même n'eût pas été capable de tant de sagesse.

Toutes ces insinuations avoient donc leur fondement dans la nature. Les hommes merveilleux, ceux qu'on a vû porter la vertu jusqu'à l'héroïsme, n'étoient ni des dieux, ni des demi-dieux; mais ils faisoient voir qu'il en est un par une évidence de sentiment irrésistible. Ajoûtons que les notions du bien & du mal moral prouvent en effet si sensiblement l'existence de Dieu, que tous ceux qui l'ont contestée, se sont

vûs réduits à nier aussi la réalité de ces notions. Par-là donc ils se réfutoient eux-mêmes, & nous dispensent de les réfuter; s'ils ne ruinent pas auparavant ces notions par des démonstrations claires & solides.

Quelles entreprises pour eux ! D'abord il ne s'agit pas de moins que de démentir l'Univers : toutes ses parties nous annoncent de concert qu'elles ne se sont pas faites, & reclament un auteur qui les conserve. Mais il s'agit de plus de renverser la constitution de l'homme, & de le défigurer pour le représenter tout autre qu'il est, que ce qu'il sent. Nous reconnoissons avec les athées, que sans l'idée de la Divinité, le système de la Morale tombe. Mais ce système subsiste; & par quelles allégations le renversent-ils ? Nous voulons bien leur avoier encore une fois, que si Dieu n'est point en effet, les notions du juste & de l'injuste ne sont que des chimères, que des imaginations sans objet. Les noms de vices ne sont pas moins vuides de sens, que ceux de vertus : toutes les qualités que nous apelons bonnes ou mauvaises, doivent être réduites à certaines modifications de la matiere. Ces qualités pourtant ont des

noms qui n'expriment rien des propriétés par qui la matiere nous est connue. Nous n'y découvrons ni longueur ni largeur, ni profondeur, point de figure, point de mouvement, point de configuration de parties, qui nous indiquent les différences des unes & des autres. Les noms que nous leur donnons suposent de plus des qualités contraires. L'intempérance & la sobriété, la fraude & la bonne-foi, ne réveillent point en nous la même idée. Si tout ce langage n'est qu'un jeu de l'imagination; s'il n'exprime que des notions chimeriques, que les athées cessent de nous le redire, nous ne les entendons point : la parole leur devient inutile pour converser avec nous. Qu'ils nous disent du moins quelles nouvelles idées ils substituent à celles que toutes les Nations ont attachées aux termes de bien & de mal : qu'ils nous aprennent à réformer les nôtres, & qu'ils essaient d'en convenir avec nous. Mais qu'ils craignent d'y réussir pour l'intérêt de leur système. Les conventions ne sont point des propriétés de la matiere. Une pierre ne convient point avec une autre pierre de ne point la briser en tombant sur elle. Qu'ils fassent mieux :

qu'ils recherchent, qu'ils méditent profondément comment & pourquoi tous les peuples sont convenus d'appeler vices ou vertus certaines qualités qui n'avoient aucune réalité dans la nature des choses. C'est trop exiger d'eux ; ils ne l'entreprendront pas ; ils n'y réussiront pas.

Peut-être néanmoins ne se tairont ils pas ; ils continueront de hasarder leurs redites usées. La loi naturelle n'est qu'une illusion qu'un premier homme a fait entrer dans l'esprit de tous les autres. La conscience n'est qu'un préjugé de l'éducation : les Loix n'ont été dans leur origine que des stratagèmes imaginés par les Puissances pour contenir les peuples. Les hommes sont nés ennemis les uns des autres ; la sociabilité ne leur est point naturelle. L'affection mutuelle qu'ils conçoivent est un sentiment inutile & trompeur : l'affectation de l'équité n'est qu'un artifice de l'intérêt particulier pour mieux surprendre. La bonne-foi, fondement de la confiance, est une simplicité qui se dupe elle-même. La probité & l'honneur ne sont que des fantômes dont on nous amuse. Notre conservation, notre bien-être est la seule règle de nos actions.

Que fais-je ? on accumulera sans cesse cet amas d'absurdités qui se réfutent d'elles-mêmes, qui sont solidement réfutées par les faits & par les raisonnemens les plus convaincans, réfutées par la réclamation des consciences contre des systêmes mal concertés dans l'esprit de leurs auteurs. On ne les persuadera point à ceux qui ne chercheront point à s'en imposer. Mais supposons un moment qu'il y a de la solidité dans ces folles allégations, voilà tout ce que nous apellons les sentimens de la nature étouffés ; voilà tous les liens de la société rompus. Le fils en consultant son intérêt comme sa seule regle, tuera son pere ; le voisin dépouillera son voisin ; le citoïen livrera sa patrie ; l'ami trahira son ami ; toutes les loix seront regardées comme des songes, & les plus grands crimes traités de vains scrupules.

Le dirai-je en passant ? on voit bien que c'est à ce renversement d'idées, que c'est à cette extinction de sentimens que nos nouveaux matérialistes tendent par les tentatives multipliées qu'ils font, pour rabaisser nos âmes à la vile condition de la matiere. Si les hommes n'ont rien de plus divin dans leur constitu-

tion que le reste des animaux, ils ne font pas assujettis à plus de devoirs ; le nom même de devoir est une pure chimère : secouons ce joug imaginé pour nous contraindre dans nos penchans. Mais nous l'avons dit plus d'une fois ; l'homme fait de vains efforts pour se persuader qu'il n'est pas ce qu'il est, ou qu'il est ce qu'il n'est pas. Les hypocondres, qui se croient oiseaux ou lapins, n'en sont pas moins hommes ; il n'y a chez eux que l'imagination de renversée. C'est le sort de celui qui voudroit se débarasser des notions du bien & du mal moral. Ce n'est que parce qu'il les a malgré lui, qu'il cherche à se persuader qu'il ne les a pas. Il aimeroit la condition des brutes, en qui nous ne voïons aucun vestige de devoir ; mais il le voudroit en conservant tous les avantages de la raison dont il abuseroit pour augmenter ses plaisirs, & pour raffiner sur ses passions les plus emportées. Ce seroit par-là qu'il se croiroit au-dessus des bêtes, tandis qu'il seroit d'autant plus au-dessous d'elles, que sa raison seroit plus dégradée par la ressemblance avec des animaux sans intelligence. Vains efforts encore un coup : l'homme est homme. L'homme a des

notions ineffaçables de bien & de mal moral ; & la réalité de ces notions démontrée sans réplique , prouve plus que tout autre raisonnement , l'existence d'une Divinité , qui donne aux êtres raisonnables des regles de conduite convenables à leur nature. Achevons de mettre cette vérité dans son jour le plus clair & le plus satisfaisant.

C H A P I T R E X I I .

L'existence de Dieu reconnue nous fait présumer en lui tous les attributs les plus parfaits. Le sentiment que nous avons de nos propres perfections , acheve de nous répondre que l'être qui nous a produits les a toutes dans un degré beaucoup plus éminent. Il est sage. Ce n'est donc pas sans dessein qu'il nous a donné des sentimens ou des notions du bien & du mal moral. Ce sont des loix muettes qu'il nous dicte de notre propre fond. Aucun de ses ouvrages n'agit ou n'est mû sans regles. Les corps qui ne sont susceptibles que de mouvement ; ceux qui végètent , ceux qui vivent , sont tous assujettis à des manieres d'agir qui leur sont

sont propres , & qu'ils suivent constamment. Il est même impossible de concevoir des êtres créés qui ne soient pas dans cette dépendance à l'égard du Créateur. L'être raisonnable seroit-il le seul qui connoîtroit l'ordre pour ne le pas suivre ? Il n'est point régi par des loix nécessaires ; il agit selon ses choix : mais ses choix doivent être dirigés par ses notions. De-là naît l'obligation de nous conformer à celles que nous avons du bien & du mal. Ce que nous nommons une loi , c'est la volonté manifeste d'un maître qui commande ou qui défend d'agir ou de ne pas agir d'une certaine manière. C'est le droit de Dieu sur nous , & ce qui fait la force des loix naturelles. Origine des doutes sur l'obligation qu'elles imposent. C'est l'esprit foible ou le mauvais cœur qui suggere que Dieu n'auroit pas dû créer l'homme libre , ou qu'il devoit lui laisser une liberté sans bornes. Discussion de ces fausses pensées. L'assujettissement à des regles ne nuit point à la liberté. La liberté sans bornes nuiroit à l'homme , & le mettroit dans l'impuissance de vivre avec les hommes. Les notions du bien & du mal seroient inutiles à son bonheur , s'il n'étoit pas obligé de les suivre. Il ne peut être heureux qu'en

les suivant. C'est autant par bonté que par sagesse que Dieu les lui donne.

QUAND la raison nous force à reconnoître un être auteur de tous les êtres, nous ne nous le figurons pas sans attributs. La seule idée qu'il a toujours été, qu'il n'a point eu de cause, qu'il est de lui-même, nous fait présumer en lui toute la plénitude de l'être, c'est-à-dire une éminence de perfection qui réunit celles de tous les êtres possibles. C'étoit-là ce qu'on vouloit exprimer comme en précis, lorsqu'on se contentoit de définir Dieu, *l'Être*, ou *celui qui est*; ainsi le nommoit-on par-tout. Selon les vers que nous avons sous le nom d'Orphée, les disciples du fameux Zoroastre, qui le nommoient l'un le premier ou l'être sans cause, ajoutoient que ce terme embrassoit en effet toutes les perfections. Disons plus, il y avoit comme une conspiration naturelle à penser de Dieu de cette manière. Les peuples idolâtres admettoient où sembloient admettre plusieurs divinités, & cependant ils se réunissoient tous à reconnoître un Dieu suprême, pere ou Dieu de tous les dieux; & lorsqu'ils pensoient à ce Dieu comme uni-

que, ils se le figuroient tous, dit S. Augustin, tel qu'il n'y eût ou qu'on ne pût rien imaginer de meilleur & de plus sublime.

C'étoit tout dire assurément, & la raison qui le dictoit ne présumoit rien de trop. Mais quelque incapable que la raison soit de comprendre la nature de Dieu, ses lumières ne sont pas bornées à cette généralité d'idées sur les perfections. Le sentiment que nous avons des nôtres nous répond qu'elles se trouvent toutes dans celui qui nous les a données. Les effets tiennent de leurs causes tout ce qu'ils sont : nous concevons même que leur cause doit être plus parfaite, que ce qu'ils ont de plus parfait. Si donc il y a chez nous de l'intelligence, des vûes de sagesse, d'ordre, d'arrangement, de convenance, pouvons-nous douter que Dieu ne possède toutes les mêmes qualités dans un degré plus éminent que nous, & qu'elles ne le dirigent dans toutes ses opérations ?

N'hésitons point à le penser. Nous sommes les productions d'un être infiniment sage, qui n'a pû rien mettre en nous d'inutile, rien qui n'eût son usage propre, rien qui ne tendît à des fins dignes de sa sagesse. Nous n'avons pû

la méconnoître dans la constitution même de nos corps & de toutes leurs parties. Cette même sagesse se feroit-elle démentie dans la constitution de nos ames, dans le don des facultés & des sentimens dont il les a remplies ? Nous avons des notions inaltérables du bien & du mal moral, des sentimens de justice & de gloire : feroient-ce donc-là chez nous des propriétés oisives, des objets d'une stérile spéculation ? Sur cette question ne nous décidons-nous pas comme par instinct & par une impression naturelle ? est-il un contraste qui nous choque plus que celui de la conduite & des discours d'un homme qui débite sur les mœurs les plus belles maximes, & qui ne les suit pas ? Si vous enseignez les autres, lui disons-nous dans une secrete indignation, pourquoi ne vous enseignez-vous pas vous-mêmes ? pourquoi si peu d'accord entre votre esprit & votre cœur ? pourquoi faites-vous le pire, tandis que vous voïez le mieux ? pourquoi vous permettez-vous ce que vous condamnez ? Nous concevons donc en ce moment que les notions du bien & du mal nous ont été données pour servir de regle à toutes nos actions, à tous nos mouvemens les

plus secrets. C'est la voix de la nature qui nous le dicte ; c'est la sagesse de Dieu qui s'explique à nous par notre propre conscience. Ces vûes muettes de bien & de mal font les loix qu'il nous impose.

Aucune de ses créatures n'est abandonnée dans ses usages aux caprices du hasard. On le voit par l'uniformité constante de leurs productions ou de leurs effets. Observez le ciel , ne reconnoîtrez-vous pas que tous les astres sont assujettis dans leurs révolutions à des regles , qui les font paroître & disparoître dans leur tems , de maniere qu'on réduit leurs variations même à des calculs certains. Tous les corps qui sont livrés à nos usages , ne sont-ils pas mûs selon des loix invariables , dont nous avons tiré les principes de la Statique & de la Méchanique ? n'est-ce pas en un mot à l'observation de ces loix que nous devons l'invention de tous les Arts , qui ne se perfectionnent qu'à proportion que nous aportons plus d'exactitude à les observer ? n'est-ce pas la connoissance des propriétés essentielles aux différentes substances , & des effets de leurs combinaisons , qui nous apprend à recueillir leurs parties pour en former

des touts, à les mêler pour en faire des composés, dont il résulte d'autres effets? Une goutte d'eau rapprochée d'une autre se confond avec elle. C'est par des mélanges que nous nous préparons des alimens & des remèdes. La nature enfin qui ne change point, suggère des méthodes à toute notre industrie.

Jetez ensuite les yeux sur ce qui végète; vous y découvrirez des manières de procéder aussi constantes qu'elles sont admirables. Les arbres & les plantes naissent des semences ou des germes propres à chaque espèce. Leurs tiges & leurs branches ont la même tiffure de fibres. Leurs feuilles sont de la même figure. Leurs fleurs ont les mêmes odeurs, & leurs fruits les mêmes goûts. Toute cette espèce de fabrique se partage entre les saisons & selon la température des climats. Les moissons & les vendanges sont plus précoces ou plus tardives.

Tous les animaux d'une même espèce ont la même conformation; tous procèdent ou sont poussés à leur propagation par des loix tacites & toujours observées. Ils ont de semblables instincts pour leur conservation, les mêmes moyens de pourvoir à leur nourri-

ture & de saisir leurs proies. Tous se portent vers ce qui leur est utile, & fuient ce qui leur nuit. Ils ne paroissent manquer que de force & de connoissance, pour porter plus loin leurs attentions & leurs efforts. Du reste on voit dans ces sortes de créatures sans intelligence une sorte de fidélité si constante à se conformer aux loix qui leur sont prescrites, que d'anciens moralistes l'ont jugée digne d'être proposée pour modele aux hommes. La cigogne, disoient-ils, connoît à la tempérie de l'air le tems qui lui convient. La tourterelle, la grue & l'hirondelle, observent celui de leur départ & de leur retour, & l'homme ne connoît point ce que son Dieu demande de lui.

L'être raisonnable seroit-il donc le seul qui vivroit sans regle & sans loix dans le monde, qui démentiroit sa nature, qui recevrait son ame en vain, qui ne naîtroit avec un sentiment de l'ordre, que pour avoir le privilege de s'en écarter au gré de ses desirs? Dieu ne l'auroit-il comblé de dons plus parfaits que pour lui donner plus de moyens de se soustraire à sa dépendance? seroit-il même possible de concevoir qu'un être créé ne fût pas réglé dans ses ma-

nieres d'exister, selon les vûes de celui qui lui donne l'existence? Le Créateur eût-il été sage, s'il ne s'étoit pas proposé dans la production de ses créatures, des fins convenables à leur nature, s'il ne les eût pas soumises à des loix propres à les conduire à ces mêmes fins? Le chaos, le desordre & la confusion, nous offrent-ils quelque idée de sagesse? n'est-ce pas au contraire de l'ordre constant qui regne dans le monde, que nous avons conclu premierement que le monde étoit l'ouvrage d'une nature plus excellente & supérieure à tout ce que nous y découvrons? Quand nous réfléchissons ensuite sur cet ordre de l'Univers, ne concevons-nous pas qu'il ne pourroit s'y conserver, si tous les corps inanimés qui le composent n'étoient assujettis aux loix d'une espece de mécanique, dont ils ne peuvent s'écarter? Dieu donc a voulu cet ordre & ces loix. A juger sainement de la conduite d'un être sage & tout-puissant, on conclut sans hésiter de ce qu'il a fait, que c'est ce qu'il a voulu faire.

L'homme pourtant n'est point régi par des loix mécaniques; l'inconstance & l'irrégularité même de sa conduite nous en répond. Mais Dieu l'a-t-il affranchi

franchi de toutes sortes de loix ? C'est une présomption qui ne nous entrera point dans l'esprit, si nous continuons de raisonner. Dieu ne l'a pas créé sans sagesse ; c'est notre principe. Mais en le créant d'une nature plus excellente que ses autres productions, Dieu forma sur sa destinée des desseins plus sublimes. Il voulut que la félicité dont il le rendit capable, ne lui fût accordée qu'à titre de récompense. La récompense suppose des mérites, & les mérites de la liberté. Dieu laissa donc l'homme dans la main de son propre conseil. Il porte en lui-même le principe de ses déterminations ; il agit par choix ; mais ses choix doivent être réglés sur les notions que la raison lui donne. C'est de ses propres sentimens que Dieu lui fit des loix ; Dieu veut enfin que l'homme vive selon sa nature.

De-là naît pour nous l'obligation de conformer nos actions aux idées que nous avons du bien & du mal, de pratiquer l'un, de nous abstenir de l'autre. Ce que nous apellons une loi, c'est la volonté d'un supérieur, ou d'un maître qui commande ou qui défend à ceux qui dépendent de lui, d'agir ou de ne pas agir d'une certaine manière. Qu'on demande

donc après cela ce que c'est que le droit ou la loi naturelle, on répondra que c'est une vûe de raison qui nous découvre que certaines actions conviennent ou ne conviennent pas à la constitution de notre nature, & que par conséquent ces actions nous sont prescrites ou défendues par celui qui nous a faits ce que nous sommes. Rien de si simple que cette conséquence. Supposé qu'un statuaire eût fait des statues animées, intelligentes, libres, ne seroit-il pas le maître de régler les usages des facultés qu'il leur auroit données, & de mettre à leur liberté les bornes qu'il jugeroit convenables ? Tel est le droit de Dieu sur nous.

Burlama-
chi.

Un auteur judicieux qui vient de publier des *principes du droit naturel*, y mêle néanmoins celui-ci : que la qualité de créateur *ne suffit pas pour donner à Dieu le droit de nous commander*, ou pour nous imposer l'obligation d'obéir. Ce principe est choquant : aussi me paroît-il que ce n'est qu'une fausse lueur qui s'est formée dans l'esprit de l'auteur par la comparaison tacite des puissances humaines avec la puissance de Dieu. Comparaison toujours vicieuse. Les hommes n'ont jamais de droit absolu de commander à d'autres hommes. Le pouvoir qu'

ils ont de leur imposer des loix, n'est jamais juste qu'autant qu'il n'est qu'un pouvoir précaire & de convention, qui suppose que les loix qu'ils leur imposeront seront consenties de leur part. La convention suppose même de plus que ceux qu'ils veulent bien revêtir de l'autorité de leur commander, ne leur imposeront jamais de loix contraires aux loix naturelles, dont ils ne peuvent leur donner le pouvoir de les dispenser, parce qu'ils n'ont pas eux-mêmes ce pouvoir. Ces conditions & ces reserves leur laissent donc toujours le droit d'examiner les loix qu'on leur propose, & de ne s'y soumettre que quand ils les ont approuvées. Voilà ce que l'auteur dont je parle a vû.

Mais Dieu commande toujours en maître absolu, précisément en ce qu'il commande en créateur. C'est en ce sens qu'il y a de la justesse dans la comparaison du vase de terre & du potier. Le vase n'a point de droit de dire au potier, pourquoi m'avez-vous ainsi fait? Nous ne pouvons pas plus contester avec Dieu sur nos manieres d'être, que sur notre être même: dans l'un & dans l'autre il fait ce qu'il veut, & la volonté du créateur est toujours la suprême loi de la

créature, parce que c'est la création même qui lui donne un suprême pouvoir sur elle. Le principe est si vrai, que Dieu n'auroit aucune sorte de pouvoir sur nous, s'il ne nous avoit pas faits. C'étoit en effet par ce principe lumineux qu'on réfutoit en un mot ceux qui prétendoient que dans la formation du monde Dieu n'avoit fait qu'arranger la matiere déjà subsistante. Si Dieu n'avoit pas créé la matiere, il eût en vain commandé qu'elle s'arrangeât: il n'avoit aucun pouvoir sur elle, elle n'eût point obéi.

I. Part. p. 130. Je pourrois pousser plus loin ces réflexions; mais celui qui me les fait faire convient que la souveraine puissance de Dieu lui donne le pouvoir de faire à l'égard des hommes & d'exiger d'eux tout ce qu'il lui plaît, & de les mettre dans la nécessité de s'y assujettir. Que demande-t-il donc de plus? Que cette puissance ou cet usage de la puissance de Dieu soit *aprouvé par la raison*; comme si le vase pouvoit disputer avec le potier. Pour soutenir cette espece de paradoxe, il demande qu'on lui permette de faire une supposition: c'est que le créateur n'eût donné l'existence à la créature que pour la rendre malheureuse. Il est permis sans doute

de raisonner quelquefois sur des suppositions ; mais il ne faut pas qu'elles soient contradictoires. Or supposer que le créateur n'eût donné l'existence à la créature que pour la rendre malheureuse , ce seroit supposer qu'il seroit créateur & qu'il ne le seroit pas. Nous montrerons en effet ailleurs , & les Philosophes les plus profonds ont tous reconnu , qu'on ne peut rendre d'autre raison de la création , que la bonté de Dieu. Supposer donc un créateur mauvais , un créateur qui ne seroit pas souverainement bon , c'est une contradiction sur laquelle on ne peut pas raisonner. Revenons donc , & disons très - affirmativement qu'en Dieu le pouvoir & le droit de nous commander , est fondé par une conséquence immédiate & directe sur ce qu'il est notre créateur.

Mais le créateur est bon. Ces deux idées se confondent & sont inséparables. Ce n'est donc en effet qu'avec bonté , qu'avec sagesse , qu'avec une espèce de réserve , que le créateur use de son droit sur nous. C'est de nos propres intérêts qu'il nous fait des devoirs , ou pour dire quelque chose de plus clair & de plus précis , nos devoirs ne sont que des parties essentielles du système ou

de l'œconomie de ses desseins sur nous. Il vouloit nous rendre heureux, mais à titre de récompense, parce qu'il nous a créés libres. Il falloit donc que toutes nos actions fussent raisonnées, qu'elles eussent de la convenance avec leurs objets, & que l'attention que nous aurions à nous conformer à cette regle, remplît l'idée de ce que nous apellons mérite, qui consiste à faire librement ce qu'on est obligé de faire. La nécessité de cette attention continuelle demandoit donc aussi que nous trouvassions dans notre propre fond le sentiment des convenances que nous devons observer. C'est ce sentiment que j'ai nommé l'amour & le goût de la justice, & qui doit être considéré comme la loi que Dieu nous impose, puisque c'est à son observation qu'il doit acorder le bonheur qu'il veut que nous méritions. Il falloit que ses volontés nous fussent connues; & comment pouvoit-il nous les faire mieux-connoître, que par un sentiment inaltérable de ce qu'il exige de nous?

Ajouterai-je que dans cette maniere d'expliquer la loi que Dieu nous impose, on trouve ce consentement ou cette approbation que l'auteur dont je parlois tout-à-l'heure exige pour former en nous

l'obligation de nous y soumettre. Mais il est superflu de distinguer ici l'approbation de la connoissance de la loi, puisque ce n'est que par un sentiment d'approbation que nous la connoissons. C'est le sens de ce langage de S. Paul, qu'il *consent à la loi, qu'il se plaît dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur*; c'est à dire qu'en réfléchissant sur son propre fond, il y trouve un goût né du bien moral qui lui fait une loi de l'observer. Tout homme qui méconnoît en soi cette loi naturelle, se méconnoît lui-même.

Dépravation d'esprit qui ne vient communément que de la dépravation du cœur ou d'une dissipation de pensées que la réflexion ne recueille jamais. Un instinct de raison découvre ou fait sentir la convenance des actions; on voit confusément ce qu'il faudroit faire; on se reproche après-coup de ne l'avoir pas fait. Mais ces impressions perdent leur force parce qu'on ne remonte point jusqu'à leur origine, pour y découvrir l'obligation qu'elles nous imposent. Dieu parle au cœur, mais sa voix est étouffée par celle des passions. Ce qu'il nous suggéré tend au bien pour lequel il nous a faits: mais ce bien n'est pas sensible, il est comme dans un lointain qui l'effa-

ce. Le plaisir & l'intérêt présent s'opposent à l'exacte observation des regles. Nos penchans seroient plus satisfaits s'ils étoient libres de certains devoirs, s'ils n'étoient pas arrêtés par certaines barrières; on les franchit malgré les scrupules & les remords.

C'est par ces degrés qu'on en vient à former sur la moralité des actions, des doutes qui ne sont fondés que sur l'envie qu'on a d'en douter. Dans quelles imaginations on s'égaré! à quels raisonnemens, disons à quelles illusions on se laisse emporter pour présumer favorablement de l'indépendance dans laquelle on voudroit vivre! C'est à Dieu même qu'on s'en prend d'avoir formé l'homme si différent de ce qu'on voudroit qu'il fût. Il lui donna, dit-on, la faculté de se porter à tout ce qui paroît lui convenir. Ne semble-t-il donc pas qu'il eût été de sa bonté de le laisser jouir pleinement de cette facilité sans la contraindre? Si l'homme peut vouloir plusieurs choses dont il doit s'abstenir, s'il peut n'en pas vouloir d'autres dont il ne peut se dispenser, n'est-ce pas un véritable esclave? Son sort est celui d'un prisonnier dans les fers, à qui toute la souplesse & l'agilité de ses

membres devient inutile. Il y a plus : le penchant invincible qui porte l'homme au bien de son être, devient la source de son malheur.

Ne nous arrêtons pas encore à réfuter directement ces allégations injurieuses au Dieu que ceux qui les font reconnoissent ; montrons-leur d'abord que c'est des anciens athées qu'ils les ont empruntées, & que chez les uns & les autres elles sont suggérées par la même impatience de porter le joug de la justice. Pourquoi ces prétendus athées affectoient-ils de méconnoître le Dieu que l'Univers annonce ? S'il y en avoit un, disoient-ils, ce seroit un être tyranique & mal-faisant. Comment le feroit-il ? c'est qu'il ne laisseroit pas jouir les hommes d'une liberté sans bornes. Des êtres avides de bonheur doivent-ils avoir d'autre loi que de chercher ce bonheur même dans tous les objets qui paroissent le leur offrir ? Ces différences de bien & de mal moral qu'on veut leur inculquer, ces prétendues loix de décence qu'on leur prescrit, sont des loix contraires à la nature, qui ne tend qu'à son bien-être. Ces loix du-moins n'ont aucun principe né dans les hommes. Qu'on les aprofondisse ces hommes, on

trouvera qu'ils s'aiment & n'aiment rien que pour eux-mêmes ; leur intérêt est leur unique regle. Il n'y a donc point de Dieu qui leur en impose d'autres ; ou s'il y a des dieux , ils n'aiment aussi qu'eux-mêmes , & ne se mêlent point de la conduite des mortels ; ils n'ont pas besoin d'eux , ils n'en ont rien à craindre , & pourroient les écraser s'ils manquoient de respect pour l'excellence de leur nature.

Ainsi raisonnoient entre autres ceux qu'on nommoit Epicuriens ; ainsi raisonnent parmi nous des Déistes d'une espece singuliere , ou de nouveaux disciples d'Epicure lui-même , qui n'admettoit des dieux que de bouche , & leur ôtoit toute réalité. Ces fortes d'esprits raisonnent-ils en effet , croient-ils même raisonner ? Leur illusion peut-elle aller jusqu'à cette persuasion tranquille qu'une exacte combinaison d'idées produit ? On s'étonne d'entendre des hommes admettre un être souverain qui leur a donné l'existence , & prétendre qu'il ne s'intéresse point à leur conduite. Si ce systême n'est pas un systême du cœur , c'est assurément le systême des esprits les plus superficiels & les plus inconséquens. Ce créateur de tout qu'ils

reconnoissent, n'a-t-il été que puissant pour tirer tous les êtres du néant ? Est-ce par une nécessité de nature ou par une faillie de caprice, qu'il a fait un si merveilleux essai de sa puissance ? Est-il sans sagesse, sans vûe, sans desseins ? ne vaut-il pas du-moins les hommes en qui nous remarquons ces manieres d'agir ? n'a-t-il point eu d'égard à la nature de ses productions si variées dans les relations & dans l'arrangement qu'elles ont entre elles ? L'ordre enfin qui regne dans l'Univers est-il un ordre fortuit qu'il n'ait point voulu ? Ces pensées ne se suivent point ; elles ne s'unissent point dans les esprits sensés, elles s'y contredisent, elles s'y détruisent. **Tout dans le monde est sujet à des loix conformes à sa nature, & l'homme seul en seroit affranchi ? Dieu donc aura-t-il tout fait excepté l'homme, ou l'homme est-il le seul être en qui la sagesse de Dieu se soit écartée de ses voies ?**

Les lecteurs instruits me pardonneront ces questions, & comprendront à quels hommes je les adresse ; ils sont parmi nous moins rares qu'on ne pense. Ce sont des esprits fixés dans l'indolence de la vie molle & des amusemens, ou possédés de l'ensorcellement des tumultes

tueuses passions du monde. Ils ne réfléchissent point ; ils voudroient ne rien avoir à se reprocher, & vivent comme dans l'abstraction d'une vérité qui les gêneroit. L'existence de Dieu n'est pas tout-à-fait pour eux un simple problème, ils veulent bien la reconnoître : mais ils sont persuadés, vous disent-ils aussi froidement que décisivement, que Dieu ne se mêle pas plus des affaires humaines, que le Grand-Mogol des affaires de la France. Je ne conseille donc pas à ceux qui les entendent de raisonner avec eux ; mais je les avertis que de tels esprits ne raisonnent point, & ne doivent pas être plus écoutés que des aveugles qui décident des couleurs : s'ils parlent mal de Dieu, c'est parce qu'ils ne connoissent point l'homme.

Interrogeons encore une fois le fond de cet être, dont la constitution suffit seule pour nous convaincre qu'il est un être souverainement parfait dont il est l'ouvrage. L'homme est intelligent, il juge des objets qui frappent ses sens & qui par eux se présentent à son esprit. Il ne se porte point vers l'un plutôt que vers l'autre, sans quelques raisons de préférence. Cette manière d'agir suppose une vie d'ordre & de convenance,

dont il résulte un retour d'approbation ou de desapprobation, selon que les préférences ont été conformes ou contraires à certaine regle dont on a le sentiment. Cette regle est la volonté tacite d'un maître qui nous commande ou qui nous défend d'agir d'une certaine maniere. Quand on s'y conforme, on est content de soi, par la présomption secreete de la bienveillance du maître dont on dépend. Quand on s'est écarté de ses volontés, on est faisi d'une crainte au moins confuse du mal dont on se croit menacé pour sa desobéissance. Tels sont ces deux sentimens que nous avons nommés la paix ou les remords de la conscience ; sentimens qui n'ont pas été méconnus par les athées mêmes.

Or toute œconomie d'actions qui fuit nécessairement le don de l'intelligence, ne nous auroit-elle été prescrite que pour conserver en nous l'animal ; que pour nous procurer des commodités & des délices sensuelles ; que pour prolonger des jours que les plaisirs abrègent souvent plus que les travaux du corps ? Avions-nous affaire de tant de délibérations & d'un discernement si raisonné, pour pourvoir à des besoins très-bornés, sans autre vûe que celle d'y

pourvoir. Les facultés de notre ame les plus excellentes & les plus sublimes ne contribuent point à la santé du corps. La contension de l'esprit, les efforts de l'imagination, suspendent, interrompent, dérangent les fonctions animales. Les esprits vitaux s'épuisent, les humeurs s'alterent, les liqueurs perdent leur équilibre, la circulation retarde ou se précipite. Les méditatifs, les Philosophes, & les gens de lettres, sont communément les plus valétudinaires. Nous pouvions vivre plus commodément, plus délicieusement, plus long-tems, sans toutes les connoissances dont nous sommes avides. Les cerfs errans dans les forêts prolongent leurs années bien au-delà des nôtres; les chênes qui ne sentent point, ont une espece de vie qui dure des siècles. Toute notre pénétration ne va point jusqu'à découvrir le secret de nous perpétuer & de prévenir la caducité de la vieillesse: le discernement même des alimens, des remèdes, du régime, & des exercices les plus convenables, exerce en vain les Médecins. Toutes leurs découvertes se terminent aux observations d'une longue expérience qui trompe encore. Point de regles invariables, point de

pratique sûre : ce qui sauve l'un tue l'autre , selon la différence des complexions & des accidens.

Les fautes que nous faisons en ce genre sont-elles d'ailleurs les objets ou les causes du trouble ou de la tranquillité d'ame que nous éprouvons tous par les retours que nous faisons sur la nature de nos actions ? On ne se reproche point d'avoir pris un aliment plutôt qu'un autre, quand ils sont également salutaires ; mais on se reproche d'avoir usé de l'un ou de l'autre avec excès. Le vice de l'intempérance choque, & la tempérance plaît. Les passions modérées donnent de l'estime , & la débauche inspire du mépris.

Il y a donc en nous une vie de l'ame , dont le jugement differe de celui de la vie du corps : ce sont comme deux œconomies d'actions qu'il faut nécessairement concilier pour mettre l'homme d'accord avec lui-même : ce qu'il y a de physique doit être tellement gouverné par la raison, qu'il rentre dans le caractère moral. Nous avons des penchans qui sont légitimes parce qu'ils sont naturels : mais ces penchans ont pour objet des besoins , & ces besoins en marquent les limites. Au-delà ce sont des

excès, & la raison nous fut donnée pour les prévenir ou pour les réformer; c'est là son usage, c'est-à-dire que toute notre vie doit être une vie de raison soumise à des regles invariables que nous devons consulter en tout; regles de convenance, de proportion, d'équité, qui consistent à conformer nos actions à la nature des choses, regles que Dieu lui-même suit sans en être moins libre. Les perfections en lui ne se divisent point, ne se contrarient point; il est libre, mais il est sage, juste, équitable; & c'est par cette souveraine équité, qu'il s'est fait à lui-même une espece de loi des convenances. Il ordonne, il agit à l'égard de ses créatures, selon qu'il les a faites: rien d'arbitraire dans sa conduite, rien qui ne soit fondé sur les raisons éternelles qu'il tire de lui-même, & des rapports que les êtres créés ont avec lui selon leur constitution, dans laquelle il a marqué leurs fins & la regle de leurs opérations.

Concluons que c'est une pensée démentie par l'idée que nous avons de cet être souverainement parfait, d'imaginer qu'il auroit dû laisser l'homme dans la main de son conseil, de maniere qu'il n'eût point eu d'autre regle que celle
de

de ses apétits & de ses fantaisies. L'homme est assez libre, si sa liberté n'a point d'autres limites que celles de son auteur ; s'il n'est astreint qu'à tirer ses raisons d'agir de la nature des objets & de ses relations avec eux ; s'il n'est obligé de consulter que ce qu'il se doit à lui-même, à ses semblables, à celui qui l'a créé. Cette conduite n'est elle pas seule digne d'un être raisonnable ? n'est-ce pas ce régime ou cette ordonnance de mœurs, qui fait trouver plus de merveilles dans l'homme que dans le reste de l'univers ? Il y a moins d'ordre, moins de beauté dans l'harmonie du monde entier, que dans celle d'un être intelligent, qui discerne les convenances dans les sentimens, & dans les actions, qui voit en un mot le juste & l'injuste, qui prend les choses pour ce qu'elles sont, qui donne à toutes leur prix, & qui trouve dans cette estimation la règle & le motif de ses choix & de ses préférences. Le trouver malheureux dans cet assujettissement, c'est le rabaisser par ce qui le relève au-dessus de tout ce qui n'est point sujet aux mêmes règles, & qui n'en a pas même le sentiment. N'est-ce pas cette admirable constitution, qui fit conclure de tout tems que

L'homme n'est pas seulement l'ouvrage d'un être sage & capable de desseins, mais que cet être infiniment parfait le fit participer en quelque sorte à sa propre nature ?

Ainsi raisonnoient ceux qui n'avoient point lû que *Dieu fit l'homme à sa ressemblance* ; ainsi le disoient-ils dans un sens moins équivoque. Il faut, ajoûtoient-ils, poser pour principe que le monde est gouverné par une Divinité, par un esprit, par une sagesse, par une raison supérieure, ou par quoi que ce soit qui puisse exprimer plus clairement un être suprême qui préside à tous les autres. Il faut dire en second lieu, que cet animal capable de tant de vûes & de sentimens, que nous appellons l'homme, est sorti des mains de ce premier être dans la constitution la plus parfaite, puisque seul entre tous les autres, il participe à cette raison qui gouverne le monde ; raison que nous nommons sagesse en nous, quand elle parvient à cette perfection qu'on appelle vertu. La raison, la sagesse, la vertu, n'est donc en nous qu'une participation de la nature de Dieu. C'est par là que nous lui ressemblons ou que nous devons tendre à lui ressembler pour per-

fectionner notre nature. C'est Cicéron, qui d'après Platon, parle ce langage.

De-là ce précepte, que ceux qui ne se connoissent point ou qui ne veulent point se connoître, trouvent si fort au-dessus de la capacité de l'homme: *soïez parfaits comme votre pere céleste est parfait* ; c'est-à-dire aspirez à ne rien penser, à ne rien désirer, à ne rien faire qui ne vous soit dicté par cette raison d'équité qui prend les choses pour ce qu'elles sont. Consultez en tout les notions que vous avez du juste & de l'injuste, de ce qui convient ou de ce qui ne convient pas. Telle est la loi que votre nature ou que l'auteur de votre nature vous impose : car dire qu'un don vient de la nature, c'est dire qu'il vient de Dieu ; ce sont deux expressions synonymes qui ne sont qu'un sens ; les Antipodes mêmes ne s'y tromperoient pas, disoit Plutarque. Il est donc vrai que les notions morales sont des loix que Dieu nous fait : tant il est vrai que ces notions nous sont naturelles.

Or c'est une vérité que la force du sentiment ne laissa jamais ignorer, dans la confusion même d'idées que l'imagination de la pluralité des dieux sembloit devoir introduire, que ce qui naît

G g ij

avec nous ne peut venir que de celui qui nous a donné l'être : & sur ce principe évident, les plus sensés des Philosophes ont tous considéré les loix naturelles comme émanées de la Divinité, qui destinoit par conséquent à leur observation des récompenses & des châtimens à leur infraction. Ces idées étoient si communes, & le langage qu'elles avoient introduit, si vulgaire, qu'on le retrouve souvent dans les Poètes mêmes, & jusques dans leurs piéces de théâtre. C'est ainsi que dans l'*Œdipe* de Sophocle il est parlé de la regle des mœurs ou de la sainteté de la vie, comme prescrite par des loix descendues du ciel, & dont l'Olympe seul est le pere. *Non*, continue le poète, *ces loix ne furent point engendrées par la race mortelle des hommes : aussi n'est-il pas en leur pouvoir de les abolir. Il y a dans les loix un Dieu puissant qui triomphe de notre injustice & qui ne vieillit jamais.* Il seroit superflu de parcourir de nouveau l'Univers, pour reconnoître que ces idées ne se sont jamais effacées de l'esprit des peuples, dont plusieurs n'ont jamais eu d'autres loix que celles qu'ils ont trouvées dans leur propre fond. L'idée seule de la Divinité qui subsiste par-tout, suffit

pour persuader que ces mêmes loix ne peuvent venir que de Dieu; que c'est lui qui nous commande le bien dont nous avons des notions, & qui nous défend le mal contraire.

Croit-on sincerement qu'il est ? pese-t-on ce qu'on dit de lui, quand on hasarde qu'il auroit pû laisser vivre l'homme sans une regle constante & prise du fond de la nature ? L'homme ainsi fait, eût-il été fait pour l'homme ? Il n'auroit eu de l'intelligence que pour se rendre plus infociable que les bêtes les plus féroces. Considérez de près celle ci, vous y découvrirez une allure uniforme ; en voir une de chaque espece, c'est les avoir vû toutes : dans toutes, les passions sont mesurées par les besoins. La faim les fait manger, la soif les fait boire : elles ont pour leur propagation des tems marqués. Quand la nature est servie, leurs desirs cessent : le plaisir recherché pour lui-même, n'est jamais la fin de leurs mouvemens. Dans les hommes au contraire, les passions n'ont point de bornes, si la raison ne leur en indique. L'avidité des alimens & la sensualité du goût les emportent au delà du nécessaire. Il ne leur suffit pas d'être à couvert des injures de l'air & des saisons; ils aiment le

faite dans les bâtimens & la parure dans les habits; ils se livrent à la mollesse, & ils courent après les superfluités, & se font des nécessités à qui l'abondance la plus plus opulente leur paroît ne pas suffire. De-là naît chez eux cette furieuse passion que les bêtes ignorent, l'avarice, qui ne dit jamais c'est assez. Ils aiment la gloire, & leur vanité voudroit occuper par-tout le premier rang. Leur ambition ne s'éleve jamais assez haut. Ils se disputent avec chaleur les vains avantages qui paroissent les distinguer. Ils conçoivent les uns contre les autres des jalousies & des envies intraitables. Ils se croient offensés lors même qu'ils ne le sont pas. Ils conservent un vif & long ressentiment des injures les plus frivoles, ils ne respirent que les inimitiés & les vengeances. Quels animaux pourroient ou voudroient nuire autant aux hommes que les hommes mêmes, s'ils suivoient leurs penchans sans un frein qui les retînt ?

Du côté de l'esprit, ils sont possédés de l'insatiable avidité de tout savoir. Ils voudroient s'enfoncer jusques dans l'avenir même; & la diversité de leurs manieres de penser sur les objets les plus communs, devient un sujet de dis-

putes éternelles entre eux. Le contraste de leurs goûts produit encore une discorde cent fois plus inconciliable. Leur cœur en conséquence est agité d'une variété de desirs qui se multiplie sans mesure & sans constance. Un même homme paroît à chaque instant différent de lui-même. On déteste dans un tems ce qu'on avoit ardemment souhaité dans un autre. Les penchans se succèdent avec les âges. Les genres de vie nous desunissent ; les vûes de religion nous divisent ; les établissemens nous séparent ; les talens nous font concourir aux mêmes objets. Quelle sorte d'union seroit possible parmi nous, si Dieu ne nous avoit assujettis à quelques regles communes qui fixassent nos droits , qui missent des bornes à nos prétentions, & qui nous forçassent à modérer nos inclinations pour les concilier ? La société ressembleroit à la cacophonie d'un chant dont le compositeur n'auroit point voulu s'assujettir aux regles de l'harmonie & des accords. Ce seroit un vrai cahos où le froid & le chaud, le sec & l'humide , se combattroient éternellement.

Falloit il être Dieu pour concevoir un dessein si peu sage ? ou quand on ne veut pas ôter la sagesse à l'auteur sou-

verain de notre être, peut-on se figurer qu'il nous ait donné des penchans illimités dont la licence conduiroit nécessairement à la confusion que nous venons de dire ? Il auroit créé les hommes ennemis les uns des autres : leur état naturel seroit un état de guerre, selon la folle imagination d'un prétendu philosophe du dernier siècle. Dieu nous auroit rendus infociables & nous auroit pourtant rendu la société nécessaire. Nous naissons dans une foiblesse qui nous ôte tous les moïens de nous conserver. Que deviendroient les enfans, si les affections de tendresse que les peres & les meres sentent pour eux, n'étoient pas de véritables loix qui les obligent à les nourrir, à les élever, à les former & pour le corps & pour l'esprit ? Les foibles seroient la proie des forts, si la vûe de l'équité n'arrêtoit pas la violence & l'opression ; la confiance mutuelle sur qui toute la société roule, ne seroit-elle pas anéantie, si la mauvaise foi n'étoit pas interdite ? Tous les secours ne nous seroient-ils pas refusés dans nos plus pressantes nécessités, si le commerce n'en étoit réciproque, si les bienfaits ne nous imposoient pas une loi de gratitude & de retour ?

Toutes

Toutes ces attentions font frappantes : je ne me repens point des longueurs où je me suis engagé pour ne les pas omettre, & je présume qu'elles ameneront les esprits les plus distraits ou les plus opiniâtres, à confesser cette vérité décisive, qu'à l'égard de quelque objet que ce soit, toutes nos actions doivent être dirigées par les notions de justice & de convenance que Dieu met en nous. Dieu n'agit point sans fins, & les fins de tout ce qu'il fait se manifestent par les effets. Nous disons que le soleil est fait pour éclairer, parce qu'il éclaire ; disons donc que les sentimens du juste & de l'injuste ne nous sont donnés que pour nous imposer l'obligation de les suivre. Ces deux vérités sont pour nous également certaines.

Ajoutons encore une fois en finissant, qu'on est dans l'erreur quand on se figure un assujettissement si raisonnable comme contraire à la liberté. C'étoit au contraire une pensée très-vraie dans les Stoïciens, que le sage étoit le seul libre. Personne n'est véritablement maître de ses volontés, que celui qui fait ce qu'il doit vouloir. Si ses volontés lui sont inspirées sans regles déterminées, il en est dominé plutôt qu'il ne

domine sur elles. C'est de là que nous vient cette idée naturelle & commune, que les passions violentes & les mouvemens indélébiles sont moins les suites d'une entière liberté, que d'un esclavage involontaire. C'est donc au fond en mettant en nous les regles de nos déterminations, que Dieu nous a rendus vraiment libres & maîtres de nous-mêmes. Le regne le plus parfait, c'est celui de regner par des loix.

C H A P I T R E X I I I .

L'existence de Dieu démontrée, démontre l'immortalité de nos ames, par tant de conséquences irrésistibles, qu'on ne peut refuser d'admettre cette seconde vérité sans renoncer à la première. Elles sont reconnues toutes deux comme inséparables par les peuples les plus sauvages, & tous se sont accordés à les professer. On ne peut contester que sur celui qui vivoit sous la législation de Moysé ; mais de quelque manière qu'on se décide, c'est une contestation sans conséquence. Raisonnement de la perplexité des Philosophes sur cette question. C'est une question de sen-

timent qui se décide mieux par les insinuations de la nature que par des raisonnemens abstraits. Sénèque justifié de doute à ce sujet. Valeur de la preuve tirée de la spiritualité de l'ame. Absurdités de ceux qui voudroient la rendre matérielle. Nous ignorons ou nous ne pouvons définir sa substance : mais par ses facultés, par ses affections, par ses desirs, on juge sainement de sa destinée. Ce qu'elle a de plus excellent l'est trop pour une vie qui passe. On en appelle à la sagesse de Dieu sur l'usage de ses dons. C'est d'après Dieu même, que l'homme se figure qu'il n'en use pas en vain pour se perfectionner ; il en espere une fin bien heureuse ; il la desire : est-ce sans sujet que Dieu l'en a rendu capable ? De quelle nature sa félicité doit-elle être ? quelle en sera la durée ? La vie présente est trop courte pour la mesurer. On ne se persuade point que ceux qu'on voit cesser de vivre, meurent tout entiers. Chacun prévoit pour le tems qui suivra sa mort. Le desir de n'être point oublié dans le monde, joint au desir de toujours vivre, forment une conviction que nous sommes faits pour l'un & l'autre, ou que notre auteur n'a pas été sage. L'opinion de l'immortalité de l'ame n'a

point eu d'époque ; elle est née du sentiment : supposé qu'elle vient d'une tradition , cette tradition sera démonstrative, mais superflue. Les vérités les plus certaines sont celles qui ne se démentent point.

SI l'homme n'étoit fait que pour la vie présente , il ne faudroit point rechercher pour lui d'autre droit naturel que celui qui régit les papillons & les fauterelles ; ses penchans animaux seroient ses seuls guides ; il n'auroit point de devoirs à remplir ; & tout ce que nous venons de dire de l'obligation que Dieu nous en impose, ne seroit qu'un tissu de discours frivoles & sans objet. Les sentimens de justice & de gloire que nous avons observés en nous , ne pourroient être considérés que comme les capricieux effets d'un hasard aveugle & sans dessein. Mais si ces sentimens sont les preuves les plus persuasives de l'existence de Dieu , l'existence d'un Dieu sage, juste & bon, devient à son tour la plus forte conviction de l'immortalité de nos ames. J'ai supposé partout cette seconde vérité comme la première, avant de la développer par une économie de méthode, qui vouloit que

ce fût la connoissance de l'homme qui nous conduisît à celle de Dieu ; & tout de même il falloit que Dieu fût connu pour établir que l'ame de l'homme est immortelle. Je ne considère donc point non plus cette immortalité comme un problème indécis , mais simplement comme un principe qui doit entrer dans le systême des devoirs pour le rendre complet.

Il y a dans le monde un Dieu tout-puissant qui nous a donné l'être. Il a mis en nous des notions de bien & de mal : ce sont des loix qu'il nous a faites , & que nous ne saurions méconnoître. Il veut que nous soions justes , & ne peut être injuste lui-même. S'il est juste , il doit récompenser ceux qui suivent la justice , & punir ceux qui s'en écartent. L'observation d'une loi porte avec elle une idée de mérite , & le violement une idée de démérite. Or il arrive qu'en cette vie les justes sont souvent malheureux , & les injustes heureux. Donc il est une autre vie plus durable , où les uns sont récompensés , & les autres punis. Voilà les raisonnemens de sentimens que la nature a formés dans le cœur de tous les hommes les plus sauvages & les plus incultes. Voilà surtout

H h iij

ce qui leur a fait croire l'immortalité de l'ame comme une conséquence nécessaire de l'existence de Dieu. La dépravation des mœurs & les subtilités de la Philosophie n'ont point ébranlé ces persuasions intimes ; on persuaderoit plutôt aux hommes qu'ils ne sentent point, qu'on ne les convaincroit que ces sentimens sont trompeurs.

Allez dire aux Sauvages de l'Amérique, que ceux d'entre eux que leurs injustes conquérans font & réduisent à l'esclavage, ou qu'ils massacrent inhumainement, sont malheureux ; ils rient de l'absurdité de votre langage, comme si, disent-ils, la conduite de Dieu pouvoit être assez capricieuse, assez cruelle pour avoir exposé des hommes innocens à ces fins tragiques sans les en dédommager. Dieu donc, ou le grand esprit comme ils le nomment, envoie ces victimes de l'inhumanité de leurs tyrans dans le pais des ames & de la félicité qu'il leur destine. Une notion commune chez eux, c'est que dans la supposition de la mortalité de l'ame, tous les hommes seroient heureux en cette vie. Dieu sage, juste & bon, comme ils le conçoivent, n'auroit pû créer les uns pour être malheureux, tandis que les autres

jouiroient du bonheur dont il les a tous rendus capables. La suposition leur paroît trop injurieuse à l'être souverain pour l'admettre.

Cet exemple vivant des manieres de penser du peuple **M**culte, présente une réflexion que je supplie tous mes lecteurs de faire. C'est qu'il suffit à l'homme de se connoître pour sentir qu'il y a quelque chose en lui de divin, comme je l'ai dit d'après plusieurs anciens Ecrivains des plus sensés. La plus simple attention sur ce que nous sommes, sur nos facultés, sur nos sentimens, sur nos desirs, sur notre condition présente, nous conduit à reconnoître que nous sommes les productions d'un être puissant & sage, qui n'a pas borné nos destinées au court espace de tems que nous passons sur la terre. De-là ce consentement unanime de toutes les Nations, que les plus éclairés des anciens ont justement nommés la voix de la nature, & sur lequel ils sont apuïés pour admettre avec l'existence de Dieu l'immortalité des ames. Ce consentement, dit Seneque, est pour nous d'un grand poids sur ces deux articles. Nous regardons comme une preuve de leur vérité que tous les hommes les aient tous: J'ai

H h iiiij

déjà fait voir en effet en plusieurs manières que cette preuve est irrésistible, & que si ce que tous les hommes pensent unanimement pouvoit être faux, il n'y auroit dans les principes que nous admettons tous comme évidens, aucune certitude.

Mais je sens qu'on peut m'oposer ici contre l'unanimité des peuples à croire l'immortalité de l'ame, l'exemple de celui qui vivoit sous la législation de Moyse. Tous les autres législateurs ont posé comme le plus ferme apui de leurs loix, la vérité des récompenses & des châtimens futurs. Pourquoi le seul législateur des Hébreux n'en a-t-il fait aucune expresse mention dans la sanction de ses loix ? Mais étoit-elle nécessaire cette mention à un peuple qui reconnoissoit que le Dieu qui lui parloit étoit le Dieu de ses peres ? Cette idée jointe à celle qu'il avoit que son Dieu étoit le Dieu des vivans, ne suffisoit-elle pas pour le convaincre d'une vie future ? De quels termes se sert Elisée, un de ses prophetes, lorsqu'il rapelle un enfant à la lumiere ? Il commande à l'ame de ranimer le corps. Si l'ame eût été éteinte ou qu'il l'eût cru, se seroit-il servi d'une pareille expression ? Les Hébreux ont-

ils douté que l'ame de Samuel eût aparû à Saül ? que croioient-ils de leurs justes après la mort ? Ils disoient communément qu'ils dormoient & reposoient dans le sein d'Abraham. Ce qu'on croit dormir & reposer peut-il être imaginé fans une existence réelle ? D'ailleurs la secte des Saducéens nous démontre assez évidemment que le plus grand nombre des Juifs étoient persuadés que leurs ames n'étoient pas anéanties à la mort.

Mais je veux que ce peuple n'ait pas été persuadé comme toutes les autres Nations, que Dieu réservoir aux bons des récompenses & des châtimens aux méchans dans une vie future, ce que je pense avoir démontré contraire à toute vérité ; quand il n'auroit pas cru la réalité de cette seconde vie, c'est par rapport au sujet que nous traitons une décision très-indifférente. La vérité des opinions générales ne doit point paroître équivoque par la dissension de quelques particuliers, quand on peut rendre raison de leur méprise ; & je pense qu'on doit dire que s'ils n'étoient pas convaincus de cette vérité, c'est qu'ils auroient fermé les yeux à la lumière qui les éclairoit.

On ajoûte qu'on ne rencontre chez

les Philosophes que des perplexités sur l'immortalité des ames & sur leur espérance après la mort. Je répons que les Philosophes ne se font embarrassés dans ces questions, que quand ils ont voulu les traiter par des principes abstraits, ou quand ils ont tenté de rendre raison de ce qui n'étoit pas pénétrable à la raison de l'homme. Elle a ses bornes ; nous l'éprouvons. Mais jamais l'homme n'a manqué de lumiere sur les vérités qui lui sont les plus essentielles & les plus intéressantes. Celles qui viennent de nos sentimens sont de ce caractere, & ne peuvent nous laisser de doutes raisonnables. Aussi ceux des Philosophes s'évanouissoient - ils quand ils parloient en simples hommes, quand ils se laissoient aller comme le peuple à ce que l'instinct un peu raisonné leur dictoit. C'est ainsi qu'à la vûe du tombeau de Scipion, Senèque se persuade que *son ame est retournée dans le Ciel* ; & c'est la pensée de la modération de ses mœurs qui lui suggere ce sentiment : c'est ainsi qu'en consolant une mere vertueuse de la perte d'un fils vertueux, il l'assure qu'il n'est échapé des liens de cette vie, que pour aller se réunir aux *ames bienheureuses*. C'est ainsi qu'il dit

qu'une coupe empoisonnée transporta Socrate de la prison dans le Ciel. On se transporte soi-même à la lecture des peintures enchantées, que ce même Philosophe fait de la félicité des âmes séparées des corps. En a-t-il jamais douté ? Qu'on me permette à ce sujet une petite digression. Je la crois utile ; & dans une question comme celle-ci, les lecteurs doivent me savoir gré de les guérir de tous les préjugés qui peuvent les empêcher de voir la vérité dans tout son jour. Plusieurs des nôtres ont allégué Sénèque comme un de ceux qui n'avoit parlé qu'en hésitant de l'immortalité de l'âme, & qui n'en regardoit la pensée que comme un songe agréable. Sur quoi se sont-ils fondés ? Je vais le dire ingénument. Ces fortes d'esprits trouvent par-tout des doutes, parce qu'ils aiment à douter. Ils comptent parmi les anciens des athées qui ne le furent jamais, & jusqu'à celui des Philosophes qu'on a regardé comme ayant enseigné le premier l'existence de Dieu. Ils croient se justifier en multipliant le nombre de leurs complices. Ils soupçonnent de l'incertitude dans le commencement d'une lettre où Sénèque

Ep. 102.

talité de l'ame, que pour l'établir à la fin par les pensées les plus sublimes & par les expressions les plus fortes. La bonne foi n'est pas le caractère de ceux qui cherchent à secouer le joug des opinions les plus naturellement & les plus fortement enracinées dans l'esprit & dans le cœur de tous les autres hommes. De quoi s'agissoit-il dans la lettre qu'on allegue ? De répondre aux chicanes puérides qu'une vaine dialectique oposoit à la sensibilité que les ames séparées des corps pourroient conserver pour la gloire qu'elles laissoient après elles dans le monde. Ces chicanes suposoient donc les ames immortelles, mais au fond qu'étoit - ce, dit Sénèque ? *Des jeux d'esprit de gens qui cherchoient à se surprendre mutuellement par des subtilités ingénieuses.* Laissons donc là, conclut l'écrivain judicieux, laissons - là ces Philosophes bouffons ; parlons serieusement, allons droit au vrai. L'ame humaine est d'une nature à ne point reconnoître d'autres limites que Dieu même. Elle ne passe par le court espace de cette vie que pour y faire l'apprentissage d'une vie plus longue & meilleure. Cette maniere de parler est juste & lumineuse ; nous en dé-

velopérons le principe dans le quatorzième chapitre de ce volume.

Quel est donc enfin le fondement du doute qu'on a voulu prêter à Sénèque ? C'est qu'on lit au commencement de sa lettre, que sur l'immortalité de l'ame, il en croit sans peine à de grands hommes, qui lui promettoient, dit-il, plutôt qu'ils ne lui *prouvoient*, une chose très-agréable. Que veut-il dire ? Je l'ai déjà dit : c'est que les Philosophes se propofoient d'établir l'immortalité de l'ame sur des preuves abstraites qui n'alloient point jusqu'au sentiment.

Telle est celle qu'on tire de ce qu'on nomme la spiritualité de l'ame. L'ame, dit-on, n'est point corporelle : un corps est un composé de différentes parties ; que ces parties se desunissent, le corps périt. L'ame qui n'a point de parties ne peut donc périr par une semblable dissolution. Ce raisonnement a sa force : il en a même assez pour embarrasser ceux qui se disent Philosophes, & qui voudroient pourtant que l'ame fût mortelle. Ils font des efforts pour la réduire à la condition de la matiere ; efforts toujours risibles & plus que risibles, tant qu'ils se renferment dans le cercle étroit des propriétés de la matiere qui

nous font connues, l'étendue, la figure, & le mouvement. La pensée n'est ni longue, ni large, ni profonde, on ne la mesure point : elle n'est ni ronde, ni quarrée, ni triangulaire. Toutes les combinaisons imaginables ne nous représentent jamais rien qui ressemble à ce que nous éprouvons au-dedans de nous quand nous pensons. Une pensée qui nous cause de la tristesse ou de la joie n'est point le transport d'un atome d'un lieu dans un autre : que cet atome aille vite ou lentement, qu'il se trouve à gauche, ou qu'il ait été à droite ; que son mouvement ait été circulaire, direct, ou réfléchi, ce n'est toujours qu'un mouvement tel que nous le remarquons dans les corps sensibles ; une bille qui pousse une ou plusieurs autres billes ne pense point, & ne les fait point penser. Sa grosseur ou la petiteffe des corps n'en change point la nature ; les effets de leurs figures ou de leurs mouvemens proportionnels, sont nécessairement les mêmes : si la bille ne pense point, l'atome ne pense pas plus. Les Anciens ont vû comme nous tout ce disparate des propriétés de la matiere & de celles de l'ame. On ne voit dans celle-ci, dit Cicéron, rien de compo-

fé, rien de mixte, rien qui paroisse tenir de la nature des élémens. Les élémens n'ont rien qui soit propre à former l'intelligence, la reflexion, la mémoire, rien qui retienne le passé, qui prévoie l'avenir, qui conçoive le présent. La force ou les facultés de l'ame sont donc d'une nature étrangere à toutes les propriétés des êtres matériels qui nous sont connus; & quoi que ce soit qui conçoive, qui sente, qui réfléchisse en nous, qui forme des desirs, & qui se détermine avec choix; ce n'est point un être corporel & sujet aux loix du mécanisme.

On imaginera que certains mouvemens des esprits dans le cerveau ne forment point à la vérité la pensée, mais qu'ils ébranlent la cause d'où la pensée résulte. C'est beaucoup trop dire encore s'il s'agit d'un ébranlement de contact, & j'y consens pourtant; mais j'insiste & je demande, cette cause pensante ou d'où la pensée résulte est-elle corporelle? Dans cette supposition, son ébranlement ne sera qu'un mouvement communiqué, d'où la pensée ne résultera pas plus que de celui qui le communique. Ce seront deux mouvemens de même nature, & par conséquent

également incapables de produire aucun effet semblable au sentiment que nous avons de la pensée. Si la cause pensante n'est pas corporelle, qu'est-ce ?

Le materialiste à bout ne le sauroit dire ; il ne le fait pas ; il le devine , c'est-à-dire qu'il voudroit le deviner. Il se transporte hors des idées réelles que la nature lui donne , pour s'en former de chimériques. La matiere a peut-être des propriétés que nous ignorons. Peut-être est-elle capable de penser ; c'est ce qu'il croit possible , mais d'une possibilité qu'il ignore. Absurdité la plus intolérable qui puisse entrer dans l'esprit humain. Nous nommons possibilité la convenance que nous découvrons entre des propriétés qui nous sont connues. Il est possible qu'un homme ait des aîles & qu'il vole comme les oiseaux : or nous ne connoissons point dans la matiere de propriétés qui conviennent à la faculté de penser. Donc il est absurde d'imaginer cette faculté possible à la matiere.

Le raisonnement & la simple réflexion lui conviennent encore moins. Je pense , & je pense que je pense : je compare mes pensées , & je vois que
d'autres

d'autres pensées en font les suites nécessaires. Qu'on m'explique par quelle sorte de mécanisme ces opérations se font, ou peuvent se faire. Le Matérialiste ne me répondra toujours qu'en posant son ignorance pour principe : je ne fais pas, me dira-t il, mais cela se peut. Ecoute qui voudra des raisonnemens si frivoles sur une vérité la plus universellement crue, la plus solidement fondée sur les sentimens de la nature, la plus intéressante pour l'homme ; je me contente de repliquer à ceux qui se plaisent à déraisonner : vous m'alleguez ce que vous ne savez pas, & moi je continuerai de ne vous dire que ce que vous savez & que vous sentez.

Je suppose avec vous que nous n'aïons aucune certitude de l'immortalité de l'ame : j'avoue que je n'ai point d'idée de la substance qui pense ; mais je sens qu'elle a des vûes, des affections, des notions, & des sentimens que vous ne pouvez desavouer, & qui nous présage plus qu'évidemment sa destinée future, quand nous ne renonçons pas à la raison droite, qui ne peut nous tromper. J'ai déjà fait observer dans le chapitre précédent, que l'usage des facultés de no-

tre ame les plus excellentes & les plus sublimesferoit superflu, s'il n'avoit pour objet que la vie présente. Etendons-nous un peu plus sur cette considération; livrons-nous à ces reflexions si naturelles, qu'elles s'offrent d'elles-mêmes aux esprits les plus bornés.

J'ai les yeux ouverts sur les objets qui m'environnent ou que je foule aux piés, & je me dis: ces pierres brutes, ces motes de terre que je vois disposées comme au hafard par ces opérations de la charrue, ces plantes mêmes dont j'admire la structure, ces fleurs si brillantes qu'elles produisent, ces arbres qui s'élevent si haut, ou qui sont courbés sous leurs fruits, ont-ils quelque pensée? Je ne le crois pas, je n'en ai pas même le moindre soupçon. J'aperçois d'un autre côté des animaux de différentes especes, qui marchent, qui paissent, qui ruminent, des oiseaux qui volent, des poissons qui nagent. Ils ont de la vie, du sentiment, peut-être même quelque forte de connoissance; mais ils ne me suggerent par aucun indice, qu'ils reflexissent sur ce qu'ils sont, & sur ce qu'ils doivent devenir. Toute leur prevoiance, s'il faut la nommer prevoiance, ne s'étend qu'à pourvoir

aux besoins de leurs corps. Je réfléchis sur eux au contraire ; je les observe , je les compare ; je découvre & leurs propriétés communes , & leurs différences ; je prévois ce qui peut ou ce qui doit leur arriver ; je porte mes vûes jusqu'au-delà de leur fin ; je vis en quelque sorte dans un monde à venir. Je vauz donc mieux qu'eux ; j'ai du-moins des avantages qu'ils n'ont pas. Aurai-je donc avec eux une destinée commune ? Celui qui m'a créé plus excellent n'a-t-il pas dû me préparer une fin meilleure ? Je vais plus loin : je me sens une insatiable avidité de savoir ; ma raison se développe , & m'ouvre une carrière infinie de connoissances où je m'engage ; j'y fais des progrès , & mes talens acquis me paroissent ajoûter quelque prix à mes dispositions naturelles. Il me semble même que je n'ai pas dû les recevoir en vain , que je n'ai pû mieux faire que de les cultiver ; que c'étoit-là le dessein de celui qui me les a données , & que me revient-il de mes études , de mon application , de mon travail ? Quand j'ajoûte à ma science , je ne fais qu'ajoûter à mes peines : ma santé s'altère ; & me met dans l'impuissance d'en faire usage. Je n'ai pas assez d'assurance pour

la produire au-dehors ; les lieux , les occasions , la liberté de l'exercer me manque. Où en suis-je ? Qu'ai-je fait pour mon bonheur présent ? Quel personnage aurai-je joué dans le monde , si je dois retomber dans le néant à la fin de la scène ? Quelle catastrophe ! Quelle sagesse dans celui qui m'a formé ! Cet auteur de mon être seroit-il assez destitué de raison , pour m'avoir donné des facultés dont je ne devois recueillir que de rendre ma vie plus misérable ? Non , la nature seule , & l'excellence de ces mêmes facultés ne me permet pas de le soupçonner. Je me suis persuadé , dit Cicéron , je le pense , & je crois fortement en conséquence de cette activité des ames , qui leur fait recueillir tant de souvenirs du passé , tant de prévoyance de l'avenir , tant de sciences , tant d'inventions , tant d'arts ; je me persuade que ces ames ne sont point mortelles , & doivent avoir une destinée plus conforme à leur nature.

Donnons à cette conséquence de nouveaux apuis qui soient encore plus concluans. Souvent , & très-souvent , toutes nos avances du côté de l'esprit nous deviennent plus qu'inutiles. Elles nous attirent des contradictions de la

part des ignorans , des traverses du côté des envieux & des jaloux , des haines déclarées , des mauvais traitemens , des proscriptions. Mais laissons - là toutes les injustices du dehors ; ôtons - leur tous les prétextes ; renfermons-nous au dedans de nous-mêmes. Où les connoissances les plus étendues , les plus sublimes , les plus essentielles , les plus importantes que nous puissions aquérir , nous conduiront-elles ? J'aurai médité toute ma vie sur ce que je suis , & sur ce que je dois devenir ; c'est une inquiétude naturelle à laquelle je n'ai pu me refuser. J'aurai découvert dans mon propre fond , des preuves irrésistibles de l'existence d'un Etre souverainement parfait , sage , bon , juste , équitable. Je me le suis figuré tel , parce que j'ai moi-même des idées claires de ces perfections qui ne peuvent me venir que de celui qui m'a fait. Me trompai-je ? & me trompai-je nécessairement ? Suis-je un être créé pour déraisonner incessamment pendant qu'il croit raisonner ? Suis-je une chimere qui se repaît de chimeres ? L'Etre suprême ne m'a-t-il mis au monde que pour se donner le plaisir malin de m'y laisser vivre dans un perpétuel égarement sur ce que je

fuis , & sur ce qu'il est ? Que ne me réduisoit-il à la condition des bêtes sans intelligence , s'il ne m'a donné la raison que pour me consumer par des tourmens d'esprit sans remede & sans dédommagement ? Je dois douter de tout plutôt que de me persuader qu'il ne me laisse errer sur la terre , que pour m'y repaître de complaisances frivoles & d'espérances vaines. Il n'est ni sage , ni bon , ni juste , s'il doit me priver de cette immortalité , dont il m'a donné lui-même un desir invincible.

Insistons sur cette dernière pensée ; les conséquences en sont aussi fortes qu'intéressantes. La plus invariable des idées que nous nous formons de Dieu , c'est celle de sa sagesse. Cette idée nous répond que toutes ses œuvres ont été dirigées à quelque fin ; qu'il donne à chaque être des propriétés convenables à sa destination ; qu'il n'a point mis en nous de facultés sans usage , point d'affections sans objet , point de desirs qui ne dussent jamais être satisfaits. Nous voulons être heureux , nous le voulons sans alternative ; nous ne voulons point l'être à demi ; nous ne consentons point à la privation d'un bien qui remplisse

toute notre avidité pour le bonheur où nous aspirons : ce bien subsiste donc, ou notre auteur nous a conformés pour courir malgré nous après un fantôme. Il n'est point lui-même, ou sa sagesse nous réserve une félicité capable de calmer toutes les impatiences de notre cœur.

Si quelqu'un doute que ce raisonnement soit démonstratif, qu'il m'apprenne ce qu'il entend par une démonstration. Voici la mienne réduite à la forme du syllogisme. Dieu nous donne un desir insatiable de félicité. Or la sagesse de Dieu n'a pû nous donner ce desir, s'il n'est point pour nous de félicité qui puisse le remplir : donc il nous réserve une félicité telle que nous la desirons. Pour nier cette conséquence, il ne reste qu'un parti ; c'est de nier que Dieu soit sage : car aucun homme ne niera de bonne foi qu'il desire d'être heureux.

De quelle nature notre félicité sera-t-elle ? quelle en sera la durée, nos desirs n'y mettant point de bornes ? Nous voulons vivre, & vivre toujours. La vie présente est trop courte pour être la mesure de nos espérances. Nous les étendons à l'infini. Nous voyons mourir nos semblables, & nous ne nous per-

suadons point qu'ils meurent tout entiers. Nous leur rendons des devoirs après leur mort même. Je n'en dis qu'un mot ; & quelque utilité qu'on pût retirer d'une dissertation sur les sépultures , je ne la crois rien moins que nécessaire à mon but. Il suffit que l'origine & l'objet de ce devoir d'humanité ne soit point équivoque : ce n'est point à de simples cadavres que nous le rendons ; ce sont leurs manes ou leurs ames que nous prétendons honorer comme vivantes , & nous présumons même confusément qu'elles ne sont pas insensibles à ces honneurs. Nous faisons des vœux pour elles ; nous leur souhaitons du repos , de la paix , une demeure heureuse , & ce sentiment nous vient de notre propre fond. Ce n'est point l'exemple , ce n'est point la coutume qui nous l'inspire ; ces sortes de présomptions ne sont alléguées que par ceux qui parlent sans réfléchir & sans se consulter.

Nous-mêmes en effet nous portons tous nos prévoiances jusqu'aux tems qui suivront notre sortie du monde ; nous faisons des arrangemens , où nous ne prendrions aucun intérêt , si nous croions être sans aucun sentiment quand nous aurons cessé de respirer. Nous remplissons

plissons des devoirs de justice dont nous nous promettons de recueillir le fruit dans la nouvelle vie que nous allons commencer. On dira que la tendresse naturelle qu'on a pour ceux de son sang peut faire étendre le soin de leur destinée jusques dans un avenir, où ceux qui prennent ce soin ne seront plus. Nous le savons, nous le voïons, & jusques-là la sagesse de Dieu ne nous paroît point se démentir : mais il entre dans les dernières volontés des mourans des dispositions qui ne regardent qu'eux-mêmes. On ne veut point être oublié dans le monde ; on fait construire des monumens pour y perpétuer sa mémoire ; on est flaté d'y conserver la splendeur de sa vie & l'illustration de son nom. Quelle folie ! quel être plus monstrueux en chimères que l'homme, si ceux qui s'inquiètent pour un si long avenir doivent eux-mêmes rentrer bien-tôt dans le néant ! Jamais aucun d'eux ne le pensa sérieusement ; jamais de même aucun de ceux qui se dévouerent pour la patrie ne l'eût fait, dit Ciceron, sans une forte espérance de l'immortalité. Mais il y a dans tous les esprits un présage comme inhérent, qui se fait sentir sur-tout aux plus grands esprits. Otez ce pressenti-

ment, aucun homme ne seroit assez insensé pour se condamner à passer toute sa vie dans les travaux ou dans les dangers.

Je fais & j'ai montré fort au long, que toujours ou presque toujours il n'y eut que de la vanité dans le desir de cette immortalité d'estime, qui fit de tout tems entreprendre de si grandes choses, & qui nous fait encore sotement louer des hommes dont tout le mérite fut d'être les fléaux des autres hommes. J'ai remarqué qu'en ce genre un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. Nous sommes capables d'abuser de nos penchans les plus sages ; il n'en est point dont on ait plus extravagamment abusé que du desir de la gloire, parce que c'est le plus impérieux & le plus impatient de nos desirs. Dieu ne nous l'a pas donné sans doute pour aspirer à nous faire louer où nous ne serions plus, tandis que nous serions tourmentés où nous serions. Mais enfin ce desir vit en nous, & si vous le joignez au desir de toujours vivre, il n'est plus douteux que ce sont des sentimens d'une ame immortelle, ou que le créateur de cette ame n'est pas sage. Quel esprit, s'il raisonne, ne voit pas clairement la nécessité de cette al-

ternative ? La premiere partie se décide d'elle-même, elle est de sentiment. Et quelle pensée plus defespérée que d'être réduit à prononcer que Dieu n'est pas sage ?

En vain rechercheriez-vous d'où l'idée de notre immortalité nous a pû venir; on vous dira qu'un tel philosophe l'enseigna le premier; qu'un second la fit adopter à toute son école; qu'un troisieme en donna des raisons. Mais que conclurez-vous de ces faits admis ? qu'avant le premier philosophe qu'on vous nomme, personne n'avoit cru l'immortalité de l'ame ? La conséquence seroit ridicule. Si je vous disois que c'est dans un tel écrivain qu'on trouve pour la premiere fois que les égaux n'ont point de droits qui ne soient réciproques; que la premiere regle de l'équité naturelle est de traiter les hommes comme on veut en être traité, croiriez-vous que ces maximes ne sont reconnues pour vraies que depuis qu'elles ont été consignées dans un écrit public ? n'est-ce pas la nature même qui les a dictées & qui les a si fortement gravées dans tous les cœurs qu'aucun ne les peut defavouer quand on les lui propose ?

Raisonnez de même sur l'immorta-

K k ij

lité des ames , & vous raisonnerez juste. Aucun homme ne se feroit avisé de proposer cette opinion , s'il n'en avoit pas trouvé le principe en lui-même ; c'est la nature qui se déclare pour cette opinion. Consultez-vous, sondez-vous profondément , vous trouverez encore , avec Ciceron , qu'il y a dans nos esprits je ne sai quel augure des siecles à venir , qui fait croire à tous les peuples que nos esprits ne meurent point ; & ce seul consentement vous persuadera de nouveau comme à lui , qu'une opinion si générale ne peut être fausse , ou que la nature en nous est trompeuse.

Vouslez-vous suposer que ce consentement ne soit que l'enseignement d'une tradition transmise de pere en fils & de siecle en siecle ? par-là vous remonterez apparemment jusqu'au premier homme. Et d'où ce premier homme aura-t-il appris l'immortalité des ames ? D'une révélation dont vous n'aurez aucune preuve , & qui demanderoit que vous en eussiez de telles , que la raison ne pût les contester par aucune regle de critique. Avez-vous eu d'ailleurs quelque besoin d'une révélation pour admettre la certitude des vérités que je viens de vous alléguer ? ne vous ai-je pas fait sentir dans

le chapitre précédent, que les impressions naturelles qui naissent de notre constitution sont une espèce de révélation muette, mais toujours sûre pour nous fixer dans les opinions qu'elles nous donnent : pourquoi donc le premier homme se crut-il immortel dans votre supposition ? C'est qu'il le desira sans doute ; c'est qu'il en trouva dans son cœur un pressentiment qui n'y pouvoit avoir été mis que par ce créateur toujours sage, qui ne peut nous donner d'affections & de desirs sans objet. La supposition d'une tradition sur l'immortalité de l'ame en conséquence d'une révélation bien certifiée, seroit donc démonstrative ; mais à considérer le but qui détermine la divinité de se communiquer à l'homme par révélation, on doit juger qu'elle n'est nullement nécessaire pour prouver cette question ; ne pourroit-on pas même la regarder comme superflue ? N'est-il pas vrai qu'une pensée qui fut naturelle au premier homme, est naturelle à tous les autres ? S'il crut son ame immortelle en conséquence d'un desir né de toujours vivre, ce sentiment a dû devenir universel, par cela même qu'il étoit naturel. Un sentiment naturel ne peut être trompeur, si

l'auteur de la nature est sage, bon, juste, ainsi que nous sommes forcés de le croire. L'attente universelle d'une vie future en est donc pour nous une preuve irrésistible. J'ose dire pourtant que cette preuve est foible, ou peut le paroître auprès de celles qui me restent à proposer, & qui seront la matière d'un second chapitre sur le même sujet.

C H A P I T R E X I V.

L'obligation que Dieu nous impose par les notions du juste & de l'injuste, porte avec elle une idée de mérite dans ceux qui s'y soumettent, & de démérite dans ceux qui la violent. Tout mérite exige une récompense, & tout démérite un châtiment. Ce sont en nous des idées invariables. L'esprit de l'homme donnera plutôt dans les inconséquences les plus extravagantes, que d'y renoncer. C'est la base de toutes les loix humaines. Les législateurs ont compris que les hommes ne pouvoient être gouvernés par d'autres principes, parce que ces principes résultent de leur constitution naturelle. Or où sont de la part de Dieu les ré-

compensés de la justice, si nous les cherchons dans la vie présente? La justice ne procure à l'homme que le bonheur qui peut lui venir de son propre fond. Elle le met d'accord avec lui-même; elle adoucit les peines qui lui viennent du dehors, mais elle ne l'en affranchit pas. Elle-même exige de lui des violences continuelles, qu'il ne soutient que par l'attente d'une situation plus conforme à ses desirs. Cette attente est-elle trompeuse? Ne souffrons-nous jamais rien en cette vie que par notre faute? Est-il en notre pouvoir d'en éviter toutes les calamités, ou de nous en affranchir? Ces pensées n'entrent point dans un esprit qui réfléchit. Rien donc n'est plus certain pour l'homme, que l'espérance d'une félicité digne de la justice. En est-il une de ce caractère dans la vie présente? La supposition n'en est pas admissible. Les félicités du monde ne sont pas même compatibles avec la vertu; ce qu'elles pourroient avoir d'agrémens dont elle ne se priveroit pas, ne donneroit de Dieu que l'idée d'une conduite capricieuse & pleine d'injustice. Dans la réalité les gens de bien sont communément les plus malheureux en ce monde. A cette pensée la conscience se souleve. Est-ce sans raison qu'

on est juste ? n'y a-t-il point de justice en Dieu ? seroit-il moins juste que les hommes , qui jugent la vertu digne de récompense & de gloire ? seroit-il digne du juge souverain de l'univers d'y rendre les méchans heureux par préférence ? Pensées révoltantes. La raison fut donnée pour regle aux hommes ; il n'est que son regne qui puisse les rendre heureux. Elle ne regne point dans la vie présente. Il faut donc qu'elle regne dans une autre, ou que les desseins de Dieu soient mal conçus & mal exécutés. Conséquences de toutes ces réflexions en faveur de l'immortalité des ames. Certitude du sort à venir des bons & des méchans.

NOUS avons montré dans le douzième chapitre, que les notions naturelles du bien & du mal moral sont des règles de conduite que Dieu nous prescrit ; ce sont des commandemens qu'il nous fait, & dont l'obligation est pour nous indispensable. C'est une vérité que nous tirons de la simple idée de la sagesse de Dieu, qui n'a pû nous donner de notions & d'affections oisives. Mais cette vérité nous mene à l'idée de la justice, & la justice dans notre esprit n'est point l'exercice d'un pouvoir ar-

bitraire. Il faut être maître pour commander ; mais un maître juste ne commande rien par caprice & sans raisons de le commander. L'obligation que le commandement impose, nous donne nécessairement une idée de mérite dans celui qui l'observe, & de démerite dans celui qui le viole. L'un fait bien, l'autre fait mal. Celui qui fait le bien doit être récompensé ; celui qui fait le mal doit être puni. Ce sont ces idées naturelles qui nous ont fait considérer Dieu comme un juge suprême & plein d'équité, qui rend à chacun selon ses œuvres. Nous sentons qu'il nous impose des devoirs ; notre raison ne peut les méconnoître, notre cœur ne peut être tranquille quand nous les violons. Dieu sans doute avoit droit de nous les imposer. Nous sommes ses créatures ; à ce titre notre dépendance n'est point équivoque. Mais ce Dieu juste n'a pû nous contenir dans cette dépendance, qu'avec la volonté de nous rendre heureux, si nous nous contenions nous-mêmes dans les limites qu'il nous a marquées. Il nous a créés capables de bonheur, il nous en a donné le desir invincible. Il n'a donc pû nous imposer des obligations contraires à la constitution de no-

tre être; il n'a pu resserrer nos penchans que par des regles propres à nous conduire à la fin qu'il nous destine. S'il eût été digne de lui de nous rendre invariablement malheureux, quoi que nous fissions, il auroit pû nous assujettir à des loix arbitraires, à des ordres absolus; mais il n'auroit pû nous en faire des devoirs. Il est contraire à la nature d'un être intelligent & libre d'être conduit par la contrainte, & de n'espérer aucun fruit de son obéissance.

Tournez ces pensées comme il vous plaira; considérez de tous les côtés l'idée d'un être qui peut commander, & d'un être qui fait obéir, vous ne comprendrez jamais que Dieu puisse dire à l'homme: Observez les loix que je vous ai prescrites, conformez-y vos desirs & vos mœurs avec une seule scrupuleuse exactitude; accomplissez toute la justice que je vous ai fait connoître, & vous serez malheureux à la fin, vous que j'ai rendu capable de bonheur, & que j'y fais aspirer avec l'avidité la plus impatiente. Ces vûes offrent à l'esprit un contraste trop choquant pour les concilier. Toute obéissance libre forme une présomption de mérite, à laquelle aucun esprit ne peut se refuser.

C'est sans doute cette présomption qui fait dire à S. Augustin, que les Romains n'ont joiïi de la plus grande gloire qu'un homme puisse espérer sur la terre, que parce qu'ils ont été vertueux, quoique selon lui, les vertus des paiens ne pussent pas passer pour de vraies vertus. Il reconnoît cependant en Dieu une assez grande justice pour récompenser même ce qui n'a que l'apparence du mérite. Qu'est-ce donc qui pouvoit manquer aux vertus romaines pour être réelles, pour être couronnées après la mort de ceux qui les faisoient paroître ? mon but n'est pas d'examiner cette question. Tout ce que je veux prouver d'après ce grand homme, c'est qu'il n'est aucun acte vertueux, de quelque nature qu'il soit, qui ne mérite une récompense : c'est à l'homme qui cherche le vrai, de choisir les moïens de réaliser ses vertus, & d'en éterniser la gloire : car tout ce qui peut s'appeler réellement vertu, ne sauroit être récompensé dans la vie présente. Il n'est aucun bonheur constant pendant le cours de cette vie ; il nous en est donc réservé un autre, si la récompense est aussi réelle qu'elle est véritablement méritée.

Ces réflexions ont d'autant plus de

force, qu'aucun préjugé ne peut les affoiblir. L'esprit de l'homme donnera plutôt dans les plus absurdes travers, que d'y renoncer. C'est ainsi que les Stoïciens, dont les idées philosophiques sur l'immortalité des ames, étoient les plus défectueuses & les plus inconséquentes, disoient à la vûe des scélérats qu'ils voïoient mourir dans l'impunité, que leurs crimes étoient punis par les Dieux dans leurs enfans & dans leurs petits-enfans. Mais s'ils ne participent pas au crime de leurs peres, s'ils n'en sont pas complices, la pensée des Stoïciens devient une pensée folle, incompatible avec toute idée de Divinité, dont l'équité ne peut être séparée. Admirable équité des Dieux, s'écrie Cotta dans Cicéron ! Quelle ville souffriroit la proposition d'une loi qui condamneroit le fils ou le petit-fils, quand son pere ou son aïeul auroit péché ? Non, sous un juste juge, le fils ne portera point la peine de l'iniquité de son pere, & le pere celle de l'iniquité de son fils. Tout homme recevra la récompense ou le châtiment de sa justice ou de son injustice personnelle.

C'est en effet sur ces idées nées, invariables, universelles, que toutes les

loix humaines se font réglées. Les Législateurs ont compris que les hommes ne pouvoient être gouvernés que d'une maniere conforme à leur nature. Ils ont réfléchi sur les affections de notre cœur & sur les notions de notre esprit. Nous voulons le bien de notre être, nous n'agissons que pour nous le procurer : avec cela , nous concevons que notre conduite ne doit pas être sans regle, nous avons une idée de justice. Mais il faut que cette justice s'accorde avec le premier penchant de notre nature. Il faut que ceux qui se conforment à l'observation du juste, y trouvent leur avantage, & que ceux qui ne s'y conforment pas soient soumis à quelque peine. C'est dans cette vûe dominante, que les loix ont ordonné des récompenses & des châtimens : nous applaudissons à leurs dispositions, quand elles protegent les bons & quand elles punissent les méchans. Les uns & les autres nous paroissent alors traités selon leur mérite. Rien ne nous révolte plus que de voir cet ordre renversé. Nous détestons les sociétés civiles où nous voïons les vices triomphans & les vertus opprimées.

Que penserions-nous donc de la sagesse & de l'équité de celui qui gouverne

ne en premier le monde, s'il le gouvernoit par d'autres principes ? Ce souverain législateur impose aux hommes des loix que nous ne pouvons méconnoître sans nous méconnoître nous-mêmes en qui ces loix vivent. Il y a donc des récompenses destinées à ceux qui les observent, & des châtimens préparés à ceux qui les violent. Ces vérités sont certaines pour nous, ou Dieu n'est point. Or où sont les récompenses & les châtimens de ce Dieu juste, si nous ne les cherchons que dans la vie présente ? Le sens commun nous répond ici sans hésiter, que le jugement de nos actions est remis à la vie future. C'est une pensée de Cicéron, que ceux qui bornent leurs espérances aux biens du tems, n'appellent point à leur conseil la partie de leur esprit où la sagesse réside.

Il est vrai que dans un sens tout le bien que nous faisons est sa propre récompense. On ne peut qu'applaudir au sentiment des Philosophes qui mettoient dans la vertu le souverain bien de l'homme quand on ne le considère que comme vivant sur la terre. Il se trouve bien d'être juste, parce que c'est sa nature de l'être ; son innocence le tranquillise ; il est dans l'ordre dont il a le sentiment :

il n'a rien à se reprocher, & jouit de toute cette partie de son bonheur, qui ne dépend que de son fait. Il est moins malheureux que s'il se sentoit coupable: mais son bonheur répond-il à ses desirs? Ce bonheur n'est que le fruit de mille combats qu'il soutient contre lui-même pour prévenir des peines volontaires, ou pour adoucir celles dont il n'est pas le maître. Il souffre avec un desir impatient de ne rien souffrir. La justice ne l'affranchit point des souffrances inséparables de l'infirmité de notre nature. Il n'est point invulnérable aux coups imprévus qui frappent un corps fragile. Il est sujet aux maladies chroniques, aux douleurs habituelles ou d'accident. La vertu ne commande point aux saisons; elle ne prévient point les calamités générales où les bons se trouvent envelopés avec les méchans. Il peut être né dans l'indigence ou dans la servitude, contraint à des travaux au-dessus de ses forces, réduit à ne manger du pain qu'à la sueur de son front, à mendier peut-être. C'est en trop dire à ceux qu'une triste expérience instruit de plus de sortes de miseres que je ne puis en détailler. La justice & la probité sont de toutes les conditions, & ne consistent

pour chacun de nous qu'à bien user de celle où Dieu nous a placés, quelque pénible qu'elle soit. Tout notre bonheur alors se réduit donc à supporter nos maux avec patience dans l'attente d'une destinée meilleure. Cette attente seroit elle donc trompeuse? Dieu ne nous réserve-t-il rien pour prix d'une obéissance qui nous fait consentir à vivre misérablement par soumission pour ses ordres, & par la crainte des loix immuablement gravées dans nos cœurs? Faisons-nous nous-mêmes tout notre malheur? Est-ce à nous seuls que nous devons nous en prendre? Qu'on réfléchisse tant qu'on voudra sur ce que nous avons à souffrir, on trouvera que cette pensée ne peut entrer que dans des ames pieusement visionnaires. N'est-il en effet pour nous aucun mal en cette vie, dont la prudence, les précautions, & la conduite innocente ne puisse nous mettre à couvert? Il faut donc en revenir toujours à croire indubitablement nos ames immortelles, ou retomber nécessairement dans ces conséquences affreuses que la conduite de Dieu dans notre création ne fut pas raisonnée; qu'il n'est ni sage, ni bon, ni juste. Créer des ames capables de bonheur pour être nécessairement

nécessairement malheureuses, ce seroit le caractère d'un être gratuitement mauvais : l'impiété la plus décidée ne pensera jamais pis de Dieu. S'il est sage, s'il est bon, s'il est juste, rien n'est plus assuré pour nous dans la vie que l'immortalité de nos ames. Nous ne pouvons pas plus en douter, que nous doutons si Dieu peut agir contre la raison.

Seroit-il justifié dans notre esprit, si la vie de tous les justes étoit la plus heureuse qu'on puisse imaginer pour l'homme sur la terre ? Non, dans cette supposition même qui ne peut se faire sans une contradiction sensible, Dieu seroit encore sans sagesse, sans bonté, sans équité. Le seul sentiment que nous avons de la vertu, bien réfléchi, nous fera toujours prononcer sans hésiter, que toute récompense de ce monde est indigne d'elle. Figurez-vous tous les justes nés avec une santé robuste, que les travaux & les fatigues n'alterent point, d'une bonté de tempérament qui les soutienne jusques dans la caduque de la vieillesse, quel avantage auront-ils d'abord sur certains méchans insignes dont la longue vie n'est qu'une longue calamité pour le monde ? Que l'homme de bien soit riche & tranquille posses-

leur de l'héritage de ses peres, les grandes richesses ne feront que le surcharger de plus grands soins. Epargnez-les lui si vous voulez : supposez en sa faveur une terre où le lait & le miel coulent en ruisseaux , ou tout ce qu'on nomme bien sensible vienne s'offrir à ses usages , & qu'il n'ait besoin que de porter sa main sur ce qui le flatera le plus ; & souvenez-vous seulement que vous le supposez vertueux. Sa vertu ne lui permettra d'user de tous ces biens qu'avec une modération qui n'excede pas le nécessaire ou les commodités qu'il trouveroit dans une fortune plus médiocre. Il s'interdira sévèrement les plaisirs & les délices que les voluptueux & les débauchés ne goûtent que dans des excès, où ce qu'il se doit à lui-même ne lui permettra pas de donner. Il ne fera point tenté par les faux attrait du luxe & du faste , qui ne donnent à leurs amateurs qu'un mérite de théâtre & de représentation. Dans les honneurs du siècle , il ne verra qu'un frivole bonheur incapable de satisfaire un desir sublime de gloire qui naît du sentiment de la vertu. Si ses talens , sa capacité , son expérience , & sa probité , lui font offrir les charges & les em-

plois nécessaires au bien de la société, sa bienveillance pour ses concitoyens pourra les lui faire accepter, mais comme des occupations étrangères qui lui feront regretter son propre loisir & les utilités qu'il en retireroit pour se perfectionner lui-même. Il remplira ses fonctions avec exactitude, mais avec le déplaisir de travailler pour des ingrats. S'il jouit de quelque tranquillité dans sa famille ou parmi des amis dignes de lui, ces douceurs seront affoiblies par la vûe d'une fin toujours prête à l'en priver. Le sentiment de sa mortalité l'accompagnera par-tout ; il mourra sans espérance de retour. Sont-ce donc là tous les fruits qu'il recueillera de ses vertus ? Est-ce là le prix que Dieu réserve à ceux qui sont fideles à ses loix ? borne-t-il leur espérance à la félicité que le tems leur offre, & dont la regle de leurs affections les oblige à restreindre la jouissance ; félicité qui seroit indigne de leurs desirs, quand il leur seroit permis de la goûter dans tout ce qu'elle peut avoir de sensible & de touchant ?

Les lecteurs judicieux penseront que je descens à pure perte à des questions qui n'ont pas la moindre ombre de

vrai-semblance ; & je présume qu'en même tems ils me rendront la justice de penser que je sens la valeur de ce que je dis. Mais j'écris pour toutes fortes d'esprits ; & ce n'est pas sans sujet que je m'en figure d'assez déraisonnables, d'assez pervertis par des préjugés de cœur, & par-là même assez inappliqués à la convenance des choses, pour attribuer à Dieu des desseins & des intentions que nous jugerions indignes d'un homme en qui nous suposerions quelque sentiment d'équité, de bonté, de générosité, d'humanité même. Qu'on me permette donc encore ici le parallèle qu'on fait de la conduite d'un méchant homme avec celle de Dieu sur nous, dans la suposition que nos ames ne fussent pas immortelles & destinées à des récompenses futures. Ce parallèle ne peut être qu'horrible, mais il est exact. Supposez donc qu'un tel homme en engage un autre à faire un voïage où ce dernier trouvera par intervalles quelques chemins unis mais courts. Les jeux seront réjouis pour des momens par la vûe de quelques fleurs qui s'offriront sur son passage. Il pourra de tems en tems prendre quelque repos : mais du reste il sera forcé de marcher presque

toujours par des routes difficiles semées de cailloux & d'épines; de traverser des neiges & des bourbiers, d'essuier les tems les plus incommodes & les plus rudes, au danger de s'égarer, de se précipiter, de se noier; obligé de plus de se charger de provisions & de vivres, de se prémunir contre les mauvaises rencontres, contre les bêtes, contre les voleurs, contre les assassins; & joignez à cette affreuse image, que celui qui l'oblige à voïager n'a point d'autre but que de consumer son messager par les fatigues, & de le faire périr au bout de sa course. Voilà quel seroit le dessein de Dieu sur nous, s'il renfermoit toute notre destinée dans le cours de la vie présente. Nous y marchons comme à l'aventure, sans y goûter de douceurs constantes. Pour quelques agrémens, nous y rencontrons mille déplaisirs inévitables: nous y commerçons avec des esprits difficiles, nous y sommes heurtés par les passions des autres; obligés de combattre contre nos propres penchans, de nous défendre des scandales & des séductions. Nous risquons d'être entraînés par le torrent des mauvaises mœurs; mille écueils y menacent notre innocence, & nous jettent dans de

cruelles perplexités sur ce que nous avons à faire , au danger de nous détourner quelquefois des sentiers de la justice ; & si nous y persévérons , nous ne nous ferons lassés à courir après le bien de notre être , que pour retomber enfin dans le néant. Est-ce là cette félicité toujours durable , ce comble de gloire où Dieu nous fait aspirer comme à la seule récompense digne de la vertu dont il nous impose la loi ? C'étoit bien la peine de vivre , & quelqu'un voudroit-il à ce prix recommencer sa carrière ? quelqu'un même auroit-il accepté l'être pour la première fois , s'il eût été remis à son choix de rester dans le néant ou de n'en sortir que pour y rentrer après la vie la plus douce & la plus tranquille qu'il soit possible à l'homme de mener ? Il n'en est point qui réponde au mérite héroïque dont la vertu parfaite nous donne une si haute idée.

C'est une induction qui se tire d'elle-même des différentes peintures que j'ai faites ailleurs de la vanité des avantages du monde & de ses récompenses ; elles sont toutes comiques aux yeux du sage. Un des premiers progrès de la vertu , c'est d'avoir appris à les mépri-

fer. Si l'homme vertueux n'attendoit donc point d'autres récompenses, ne feroit-il pas dans la vérité le plus misérable des hommes ? L'élévation de son ame le met trop au-dessus de tout ce qui se voit & de tout ce qui périt, pour imaginer que ses desirs pussent être satisfaits s'il en jouïssoit.

Que fera-ce, si nous ajoûtons qu'il n'en jouït en effet presque jamais ? L'expérience constante de tous les tems & de tous les lieux nous fait voir que les plus justes sont communément les plus malheureux du côté du monde. Cette pensée révolte. La confiance d'une récompense est inséparable d'une conscience pure. On ne se persuade point que le bien qu'on fait puisse être sans fruit. Ces deux idées sont inconciliables. L'exemple d'un seul homme de bien réduit à souffrir de grands maux, un seul innocent puni, suffit pour faire douter aux esprits chancellans dans la loi de Dieu, s'il en est un dans le ciel, ou s'il est instruit de ce qui se fait sur la terre. Or jetez les yeux sur la face de l'Univers, parcourez-en l'histoire ; qu'y remarquerez-vous ? Passez rapidement si vous voulez, sur ces tems de tyrannie où les bons sont toujours nécessaire-

ment les plus odieux aux tyrans, qui se font une abominable politique de n'en point laisser échapper à leur haine; sur ces tems de guerres aussi cruelles qu'injustes, où la fureur du soldat n'épargnoit rien de tout ce qui tomboit sous ses armes, où les villes étoient saccagées, les citoïens vendus ou condamnés à vivre dans les entrailles de la terre, pour en tirer les richesses; sur ces invasions où l'inhumanité d'un peuple se fait un jeu d'égorger des millions de créatures qui lui ressemblent, par l'exécration foif de l'or; sur ces persécutions où le prétexte de la religion fait dégénérer le faux zele en rage implacable. Laissez-là, dis-je, tout cet enchaînement d'évenemens affreux, qu'un bon naturel ne peut lire sans étonnement, sans horreur, ou sans larmes. Ils ont été si souvent renouvelés, qu'un siècle ne suffiroit pas à compter tous les gens de bien qu'ils ont fait périr, & tous les scélérats qu'on y voïoit prospérer ou joüir de l'impunité.

Ne sortez point de vos propres jours; quelque part que vous soïez né, si ce n'est peut-être parmi ceux que nous nommons sauvages, que voïez-vous dans le séjour où vous vivez? qu'y voïez-

voiez - vous dominer ? ne sont - ce pas les passions les plus contraires aux sentimens de justice , d'équité , de sociabilité que vous portez dans votre cœur , les envies , les jalousies , les haines , les inimitiés , les contestations , les vengeances , les injustices , les violences , les opressions , les fraudes , les infidélités , les usurpations , les larcins , les brigandages , les meurtres , les débauches , les dissipations , l'ivrognerie , les mauvais commerces , toutes les œuvres qui peuvent affliger l'ame des justes ? Sont - ce les plus honnêtes gens qui remplissent les places ? sont - ils du moins protégés par ceux qui les occupent ? la vertu n'est - elle pas souvent la plus mauvaise des recommandations , le plus grand obstacle à l'avancement ? le mépris ou le ridicule n'est - il pas sa récompense la plus commune ? Suivez les hommes les plus estimables dans toutes les situations par où vous les avez vûs passer ; combien n'en connoissez - vous pas qui n'ont jamais pû parvenir à se faire un établissement tranquille ? combien d'autres qui s'en sont vûs exclus ou chassés précisément parce qu'ils étoient incapables de trahir leurs devoirs ? On s'étoit donné beaucoup de

peine pour se former l'esprit & pour le remplir de connoissances utiles, pour se rendre capable de servir la société par une profession convenable à ses talens, & mesurée sur les avances qu'on avoit pour y réussir. On s'étoit contraint pour ne pas donner dans les excès où la première impétuosité des passions emporte. On ne pensoit à s'avancer que par des voies légitimes, à ne faire aucun pas que la probité pût defavoüer. On comptoit pour parvenir aux emplois, sur une capacité reconnue qui sembloit devoir dispenser de les demander; & c'est souvent cette capacité même qui nuit. L'envie, la jalousie, l'ambition sans mérite, vient nous traverser, nous arrête, nous suplante. Le mauvais cœur, l'injustice, la faveur aveugle nous dédaigne, nous écarte, nous préfère ceux dont les prétentions ne sont apuiées que sur l'impudence, que sur les cabales, que sur les sourdes pratiques, que sur les basses adulations & sur les délations calomnieuses. On n'épuiseroit point le fond des iniquités dont les plus gens de bien sont souvent les victimes.

Considérez-les dans un domestique qui devrait leur procurer au moins quelque dédommagement, & vous les

y trouverez affligés d'un nouveau genre de persécution. Les femmes douces, pieuses, appliquées au soin de leurs familles, ont des maris brutaux, débauchés, dissipateurs. Les maris raisonnables, complaisans, œconomés, ont des femmes capricieuses, infideles, intraitables. Les enfans qu'on voudroit élever avec le plus de soin, sont indociles, libertins, ingrats, insolens; s'ils sont sages, on se les voit enlever, & les espérances qu'on avoit fondées sur eux s'évanouissent. Les époux unis se perdent mutuellement; la mort enleve l'un ou l'autre, & ne laisse que la mélancolie d'un long & triste veuvage. Vous voiez des vieillards respectables vivre isolés, sans biens, sans parens, sans amis, accablés du poids des infirmités que l'âge amene; ils se courbent, leurs piés chancelent, ils perdent l'usage de leurs sens les plus nécessaires, ils meurent petit-à-petit d'épuisement, ou quelques faux pas les précipitent au tombeau. Leur destin finit-il là? ne vont-ils plus être? ne sont-ils venus au monde que pour s'ouvrir par tant de peines & de violences un passage dans la foule de ceux qui courent au néant; que pour paier au prix de tant de combats quel-

ques douceurs frivoles & fugitives? une telle fin paroît-elle digne d'une cause première qu'on suppose sage & juste?

Ne nous laissons pas d'insister par toutes les réflexions qui s'offrent à nous sur une question si décisive; décidons-la de nouveau par les pensées de tout esprit qui fait ce que c'est que la vertu, qui sent son prix, qui l'estime, qui la révere malgré lui dans ceux qu'il aime le moins. Il voit un autre homme constant à ne point se démentir dans les circonstances de la vie les plus affligeantes: cet homme croit n'avoir point d'intérêt essentiel que celui d'être juste. Il supporte les infirmités de la nature & les accidens de la fortune avec une tranquillité d'ame toujours égale. Il tolere les vices des autres hommes; il leur pardonne leurs mauvais procédés, il souffre leurs injustices, leurs exactions, leurs persécutions, leurs violences. Il croit ne rien perdre, quand il ne perd que ce que le tems lui devoit enlever tôt ou tard. Il ne s'attache à rien de ce qui périt; il méprise les richesses & les grandeurs du monde, comme incapables de contenter ses desirs; il élève ses pensées avec ses sentimens. Il se considère en quelque sorte comme étranger à tout

ce qui passe; il est comme au-dessus de ce qu'il paroît au-dehors, & semble s'aprocher par les vertus d'une nature plus excellente. Il est enfin déjà comme hors de la sphere des choses sensibles; il n'en jouit point, & ne trouve de vraies douceurs que dans l'attente d'une vie dégagée de la mortalité qu'il traîne en gémissant. Tout son attrait le porte dans cet avenir qu'il espere, & dont il a des pressentimens qui le consolent des privations auxquelles il se condamne pour n'avoir rien à regretter sur la terre. Un tel homme est-il dans une illusion fanatique? comment a-t-il un avant-goût si touchant de son immortalité, si cette immortalité n'est qu'une chimere? Ce respect profond qu'il a pour Dieu sous les yeux duquel il vit, cette scrupuleuse exactitude à ne violer aucune des loix qu'il a gravées dans son cœur, n'a-t-elle pour apui qu'une attente trompeuse? Ce créateur si parfait qui ne peut rien haïr de ce qu'il a créé, fait-il si peu de cas d'une créature qui lui rapporte tout ce qu'elle est, qui se tient dans son ordre dont il lui donne le sentiment, qu'il a rendue capable de le connoître, de l'honorer par son obéissance, & de jouir d'un bonheur qu'il lui défend de chercher

dans les autres créatures, & qui ne peut en effet s'y trouver ?

Sur toutes ces questions ce n'est point Dieu qu'il faut interroger, lui-même a comme chargé nos propres cœurs d'y répondre pour lui. D'où vient que les hommes ont eu de tout tems une si haute estime, un respect si peu libre & pourtant si sincere pour ceux qu'ils ont trouvés ressemblans au portrait que je viens de faire d'un homme vraiment vertueux ? d'où vient qu'ils se sont accordés à les honorer même après leur mort, qu'ils en ont fait comme des dieux ou des demi-dieux par leurs apothéoses ? connoissoient-ils mieux le prix de la vertu que Dieu même qui l'ordonne ? étoient-ils plus justes pour la récompenser en la maniere qu'ils le pouvoient ? croïoient-ils honorer de purs néans, quand ils honoroient les grands hommes après leur mort ? L'homme enfin n'est-il destiné qu'à faire en tout un personnage comique, qu'à se laisser conduire à des sentimens inaltérables dans son cœur, mais trompeurs du côté de leurs objets ? est-il en cette vie le jouët d'un être puissant, mais capricieux & malin ? Plus on y réfléchit, plus on se perd dans cet abîme d'inconséquences.

Il faut renoncer à penser, à raisonner, si l'ame de l'homme n'est pas immortelle.

Un spectacle plus révoltant encore que l'anéantissement des bons, c'est, comme je l'insinuois plus haut, la félicité des méchans. Nous ne disons pas que cette félicité soit jamais pure, elle est troublée souvent par des remords capables d'en dégoûter ceux qui s'y sont livrés avec le moins de réserve: les philosophes ont eu sur ce sujet des pensées plus ou moins fortes. Aristote & quelques autres ont cru que quelque heureux que les méchans fussent, les reproches de la conscience suffisoient pour faire regarder leur bonheur comme toujours très-imparfait. D'autres sont allés jusqu'à dire que les remords justifioient assez les dieux de ne pas toujours punir les crimes avec éclat ou par des peines plus graves. Ces peines étoient, disoient-ils, plus affreuses que le taureau de Phalaris, & toutes les sortes de tortures que la fable avoit imaginées dans les enfers. Mais enfin dans leur impunité, les méchans jouïssent quelquefois de tous les avantages qui ne devoient être accordés qu'aux bons. Si leur vertu ne doit point attendre d'autres récompens-

ses, c'est un desordre dans l'œconomie du monde; ce seroit un défaut d'équité dans l'auteur des loix; & ce desordre seroit d'autant plus criant, que ce sont les méchans qui privent les bons des avantages qui leur sont dûs. Dieu le voit-il? prend-il quelque soin des choses humaines? le philosophe Diagoras avoit fait un poëme qui lui fut volé. Le voleur cité devant les juges, en fut quitte pour un faux serment, & joiit de l'honneur d'avoir fait le poëme. Il n'y a donc point de Providence, s'écria le philosophe: Dieu regarde donc la conduite des hommes comme indigne de sa vigilance. A quoi sert de l'invoquer?

Quand on eut réfléchi sur cette question, le cri devint général, & fut le sujet d'une des questions philosophiques les plus animées. Je la rapelle en peu de mots, pour montrer comment on vint à considérer les récompenses & les châtimens futurs comme une justification nécessaire de la Providence. Rien ne parut plus difficile & néanmoins plus important que d'expliquer pourquoi les gens de bien sont malheureux en ce monde; pourquoi les méchans y prospèrent jusqu'à joiir même quelquefois de la gloire de la vertu; pourquoi le vice conduit aux honneurs. Les sentimens

se divisoient selon que les esprits étoient affectés ; mais il étoit comme gravé dans tous les cœurs, que l'Auteur de tout n'avoit point en lui-même de raison de faire du mal ; qu'il ne peut rien haïr de tout ce qu'il a fait , parce qu'il est essentiellement bon. Je ne redirai point que des Philosophes insensés se figurent pourtant que cet Être suprême ne s'intéressoit point à la destinée du monde ; qu'il étoit d'une nature trop relevée pour se rabaisser à des soins si peu dignes de lui ; que l'attention de pourvoir à tout le fatigueroit & nuiroit à sa félicité : pensées toutes également folles , misérables prétextes qui firent dire avec raison de ces prétendus Philosophes , qu'ils admettoient le nom de Dieu , mais qu'ils en ôtoient la réalité par un athéisme de cœur ou par un orgueil d'esprit desespéré , de ne pouvoir comprendre la nature des ouvrages du Créateur & les raisons de sa conduite.

La raison saine au contraire, la voix de la simple nature suggéroit à tout le reste des hommes , que Dieu voit tout parce qu'il a tout fait , qu'il ne néglige rien de tout ce qu'il a fait, parce qu'il n'a rien fait sans sagesse , & que la sagesse demanderoit qu'il entretînt l'ordre dans

le monde, ou qu'il y ramenât tout ce qui pouvoit s'en écarter. De ces principes il suivoit, que ceux qui se conformoient à cet ordre qui nous interdit le vice & qui nous commande la vertu, devoient être à couvert de tout mal; ou que s'ils avoient quelques maux à souffrir, ce n'étoient point de vrais maux; & cette seconde conséquence avoit sa vérité. Mais enfin ces maux avoient une réalité non compatible avec l'idée d'une félicité, telle que nous la désirons; & si les bons n'avoient rien à se promettre au-delà de la vie présente, ils étoient réellement plus misérables qu'heureux. Je l'ai dit: des créatures nées avec un desir invincible du bonheur, ne pouvoient être que malheureuses dans l'obligation de se priver par devoir des seules douceurs que le tems de leur existence pouvoit leur offrir. Il y avoit donc pour elles une vie future, où les vertus seroient récompensées & les vices punis. Soutenir cette vérité, c'étoit, selon l'expression de Sénèque, plaider la cause de Dieu même. Aussi cette vérité triompha-t-elle toujours des doutes que la foiblesse, l'impatience ou les vaines subtilités pouvoient suggérer. L'idée des récompenses & des

châtiments à venir, resta profondément enracinée dans les cœurs de tous les peuples. Leurs législateurs qui le fa-voient, n'oublièrent pas, comme je l'ai dit, qu'ils devoient prendre par-là ceux qu'ils se propofoient de gouverner avec quelque succès. Ils comprirent que l'ob-ſtination dans le mal pouvoit aller juſ-qu'à ſe mettre au-deſſus de la crainte de toutes les peines qu'ils pouvoient ordonner ; mais que la terreur des châ-timents à venir étoit un frein ſeul capa-ble d'arrêter les paſſions les plus furieu-ſes. Cette crainte en un mot étoit dans la nature ; il étoit même impoſſible qu'elle n'y fût pas.

Ecoutons un moment là-deſſus un cé-lebre, mais feint & capricieux apolo-giſte de l'athéiſme : c'eſt M. Bayle. Il n'y a point d'homme, dit-il, qui après avoir reconnu qu'il eſt impoſſible que Dieu n'exiſte pas, *ne reconnoiſſe qu'il eſt encore plus impoſſible que la ſainteté, la juſtice & le pouvoir infini ſoient ſéparés de l'exiſtence de la nature divine.* S'il eſt impoſſible que Dieu ne ſoit pas juſte, il eſt im-poſſible qu'il ne puniſſe pas le vice, & qu'il ne récompenſe pas la vertu ſelon leur mérite. Le vice n'eſt point ainſi pu-ni, la vertu n'eſt point ainſi récompen-

Penſées
diverſes
ſur la Co-
mete, III.
é-
dit. pag.
358.

fée dans la vie présente : c'est donc dans une autre vie que Dieu doit exercer sa justice. De-là cette théologie des peuples, même idolâtres, qui nous montre des Juges établis pour examiner la vie des morts : de-là ces peintures des peines réservées à toutes sortes de crimes, & de la félicité des ames vertueuses.

Ces peintures avoient-elles quelque réalité pour objet? Jamais homme sensé ne le pensa : les enfans même & les femmelettes n'en croïoient rien dans les siècles éclairés. J'avertis ici seulement que c'est sans jugement & sans bonne foi que nos Pyrrhoniens citent des traits de quelques Philosophes qui se moquoient de ces fictions des Poètes, pour insinuer qu'ils ne croïoient point la vie future. Ils la croïoient; ces mêmes fictions prouvent même qu'on l'a crue dans toutes les Religions, & nulle Religion ne peut subsister sans cette espérance. Je réserve à la quatrième partie de cet Ouvrage, à dire avec quelle réserve il convient de s'expliquer sur l'état des ames après la mort, & je conclus d'avance que toutes les rêveries absurdes, visibles, indignes de nos espérances, qu'on lit dans les Théologiens romanciers de plusieurs Religions, ne doivent former aucun

préjugé contre les preuves & le pressentiment de la vie future, sur lequel on les a fondées. Ce pressentiment est trop fort & trop général pour n'être pas naturel ; & s'il est naturel, il ne nous a pas été donné sans sujet par celui qui fait tout avec sagesse, & dont les dessein ne peuvent être trompeurs.

C'étoit de ce fond de confiance qu'on voïoit s'élever ces saillies de l'ame & ces élancemens de desirs, qui faisoient dire aux grands hommes, qui m'affranchira de ce corps terrestre, & qui m'assujettit aux tumultueuses impressions de ses sens ! quand fortirai-je de cette prison pour recouvrer ma liberté parfaite ! O jour heureux, qui m'introduira dans la délicieuse assemblée des ames raisonnables !

Quoique la religion des Païens ait été différente de celle des grands hommes que je viens de citer, ne remarque-t-on pas en eux une aussi forte conviction ? Ce n'est pas la même cause qu'ils défendent ; le même motif ne les conduit pas, mais l'intrépidité semble égale. Avec quel courage Anaxarque d'Abdere soutient-il l'appareil du supplice cruel que lui prépare le tyran de Cypre Nicocréon ? Quelle tranquillité lorsque les

bourreaux exécutent les ordres de ce barbare ? Broye , dit le Philosophe au tyran , broye tant que tu voudras cet étui d'Anaxarque , car pour Anaxarque tu ne saurois le fraper.

Quand on réfléchit sur l'excellence de la constitution de l'homme , sur les facultés sublimes , sur les notions qu'il a de l'ordre , de la justice , des convenances , sur les principes enfin de la raison qui l'éclaire , peut-on ne pas s'impatienter de voir regner dans le monde les dissensions , les inimitiés , les injustices , les vices & les passions les plus déréglées ; peut-on s'y faire à la domination des méchans , souffrir l'empire qu'ils prétendent exercer jusques sur les esprits , pour les forcer à se soumettre aux opinions les plus fortes & les plus vaines , pour leur ôter la liberté de penser , de juger , de se recrier contre le renversement de toutes les bonnes maximes & de toutes les vérités les plus essentielles au bien de la société ; peut-on digérer la pensée que la raison ne nous fut donnée que pour être incessamment contredite , insultée , méprisée , foulée aux pieds , & réduite à la plus intolérable servitude ? n'est-il pas plus que naturel de présumer & de se flater qu'elle regnera du moins dans

un autre monde, & qu'à son tour elle y fera seule consultée, seule suivie, seule honorée ? Quelles touchantes images ne se fait-on pas d'une société qui dès à-présent ne seroit régie que par elle ! Pourquoi sommes-nous capables de nous figurer la douceur de ce regne, s'il ne doit point arriver ? N'est-ce pas assez pour nous donner droit de l'attendre ? Sommes-nous plus sages que celui qui nous a faits ? L'esprit qui gouverne l'Univers se propose quelque objet dans tout ce qu'il ordonne, & cet objet se manifeste par les effets que ses œuvres doivent naturellement produire. Si donc le regne de la raison peut produire la félicité des hommes, ce regne est constamment du dessein de celui qui la donne. Elle ne regne point dans la vie présente : son regne est donc différé pour une vie future. C'est-là que notre penchant nous conduit ; c'est-là que nos desirs tendent ; & dès-là même nous concluons que c'est pour cette fin que nous sommes faits. Nous voulons le souverain bien de notre être, & nous ne pouvons y parvenir qu'en vivant d'une manière conforme à la volonté de notre auteur. Or c'est en nous qu'elle se manifeste premièrement ; c'est dans notre pro-

pre nature qu'il a plu à la Divinité de graver ses premières loix : vivons donc suivant les lumières d'une raison qui ne nous a été donnée que pour pressentir toute l'œconomie de la conduite de Dieu sur nous. Commençons à suivre ce premier guide que la Divinité nous a donné ; nos efforts ne seront pas inutiles : Dieu est juste , sans doute ils ne seront pas sans récompense.

C H A P I T R E X V.

Supplément aux deux Chapitres précédens par une analyse de la manière dont M. Burlamaqui propose les preuves de l'immortalité de l'ame. Il prétend que ces preuves ne sont que des conjectures & des probabilités , qui, quelque fortes qu'elles fussent , avoient besoin d'une expresse révélation pour acquérir de la certitude. On fait plusieurs réflexions sur ce système.

ON a vû dans mon douzième Chapitre qu'en examinant l'obligation que les notions du bien & du mal moral nous imposent , j'ai cru devoir relever

eg

en passant une inexactitude de l'auteur des *Principes du droit naturel*, publiée il y a quelques années à Geneve. C'est ce même auteur qui m'engage à donner un supplément à mes deux derniers Chapitres sur l'immortalité de l'ame. Il a cru qu'il étoit de la perfection du système qu'il établit, d'examiner *cette importante question. Ce système, dit-il, suppose que l'homme est absolument borné à la vie présente, qu'il n'y a point d'état à venir. . . .* Si donc, ajoute-t-il, on pouvoit prouver le contraire, nous pourrions enfin conclure qu'il ne manque rien à la perfection du système moral.

II. Partie
p. 241.

Voilà le sujet de ma première surprise. J'ai dit, & je le redis avec la confiance de le démontrer sans peine à tout esprit qui raisonne, que sans la supposition d'une vie future, l'homme n'a point de règle de conduite à laquelle on puisse donner le nom de devoir. C'est une fable d'imaginer qu'il y ait pour lui quelque droit naturel, différent en son genre de celui des bêtes, s'il ne doit pas être plus comptable de ses actions que les bêtes le sont de leur conduite. Cela même est déjà démontré pour quiconque aura suivi l'analyse de mes deux derniers Chapitres. Tout devoir donne

une idée naturelle de mérite dans celui qui l'observe, & de démerite dans celui qui le viole. L'accomplissement des devoirs imposés par la loi naturelle, n'est point & ne peut être récompensé dans la vie présente. M. Burlamaqui le reconnoît, & c'est ce qui fait le grand embarras de son systême. Mais si les devoirs sont certains, la récompense ne doit pas en être douteuse. La vie future est donc démontrée. Sur cette vérité pourtant M. Burlamaqui se réduit à dire 244. que *la raison nous fournit des conjectures très-fortes*, mais seulement des conjectures, & c'est ce qui met le comble à ma surprise. Je conçois que la méthode scholastique de ce judicieux écrivain devoit naturellement le jeter dans quelques raisonnemens bisarres & peu concluans : mais on ne conçoit pas comment avec quelque justesse d'esprit il a pu lui-même détailler les preuves de l'immortalité de l'ame, & n'en tirer que des conséquences conjecturales & tout-au-plus très-probables, ainsi qu'il l'exprime en plus d'un endroit.

L'intérêt du genre humain, celui de la divinité même, & le succès que j'ai quelque sujet de me promettre de mon ouvrage, exige donc que je ne laisse

pas subsister des conséquences si peu raisonnables, & qui pourroient être si pernicieuses. Suivons l'auteur qui les hazarde.

Je trouve qu'il fait valoir à-peu-près toutes les premières preuves que j'ai fait passer en revue sur l'immortalité de l'ame, sa distinction d'avec le corps, ses facultés, ses opérations incommunicables à la matière. Il cite Cicéron, qui conclut de-là que quelle que soit la nature d'un être en qui nous remarquons ces propriétés, cet être est céleste, divin, & *dès-là immortel*. C'étoit la manière de raisonner des plus sublimes d'entre les anciens Philosophes. Ils ne reconnoissoient pour divinité que l'intelligence qui gouvernoit le monde : cette intelligence n'étoit point mortelle ; l'intelligible ou l'être intelligent est donc, concluoit Platon, de la nature des choses immortelles. L'ame de l'homme est un être intelligent : cet être est donc céleste, divin, & *dès-là immortel*. C'est la conclusion de Cicéron. *La conclusion*, dit notre auteur, *est très-juste*. L'immortalité de l'ame est donc démontrée ? Point du tout : ce n'est pas ainsi que M. Burlamaqui l'entend. *Justes-la*, reprend-il, *rien n'empêche que*

l'esprit ne subsiste après la dissolution du corps, c'est-à-dire qu'il donne pour une simple possibilité ce que Cicéron conclud comme une vérité très-réelle. Et pourquoi mettre à l'instant cette conclusion qu'il a trouvée très-juste au rabais? M. Burlamaqui ne l'a comprise qu'à demi, parce qu'il ne l'a pas assez méditée.

Les idées naturelles ne font jamais toute leur impression sur des esprits occupés du préjugé des enseignemens communs. Il est comme décidé parmi nos Scholastiques philosophes que la raison ne fournit point de démonstration sur l'immortalité de l'ame. Ils croient n'en avoir de vraie certitude que par la révélation. C'est la dernière méprise où M. Burlamaqui donne avec eux. Mais ne précipitons rien.

La pensée de Cicéron valoit bien la peine du soin de l'aprofondir. Consultons-nous là-dessus nous-mêmes. Quelle idée nous formons-nous en effet de la Divinité? Celle d'une intelligence active qui voit tout, qui comprend le passé, le présent & l'avenir; qui donne à tous le mouvement & la vie, qu'on peut concevoir en ce sens comme l'ame du monde. Par-là même nous con-

cevons qu'il est nécessaire que cette intelligence existe, & qu'elle est de manière qu'elle ne cessera point d'être, parce qu'une telle nature n'est susceptible d'aucun principe de changement, d'altération, d'anéantissement. Nous sentons que notre ame a les mêmes perfections, quoique dans un degré très-inférieur. Mais le plus ou le moins ne change point dans notre esprit l'espece des choses. Notre ame est donc, s'il est permis de parler ainsi, d'une espece divine. C'est une pensée générale dans tous ceux qui l'ont approfondie. Notre ame ne cessera donc point d'être ce qu'elle est, immortelle. Ce n'est point une simple possibilité; c'est une conséquence de nature, & je ne fais si ce seroit beaucoup trop dire, d'avancer que quiconque la suposeroit d'une nature mortelle, pourroit disputer à Dieu même l'immortalité; mais n'outrons rien, l'immortalité de l'ame est fondée sur des notions moins abstraites, & dont les conséquences sont de sentiment. Nous les verrons en leur lieu.

M. Burlamaqui continue de voltiger sur les pensées de Cicéron, pour les approuver & les contredire en même tems. *Cicéron*, dit-il, *a très-bien expri-* 245

mé qu'on ne peut *absolument* trouver sur la terre *l'origine des ames* ; qu'il n'y a rien dans les ames qui soit *mixte & composé*, rien qui paroisse venir *de la terre, de l'eau, de l'air, & du feu* ; que tous ces élémens n'ont rien qui fasse *la mémoire, l'intelligence, & la réflexion* ; qui puisse *rapeller le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent* ; & *par conséquent*, conclud le philosophe romain, *l'ame est d'une nature singuliere, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connoissons*. Et que conclud M. Burlamaqui ? qu'il est *très-probable* que ce qui pense en nous est d'une nature essentiellement distincte de celle du corps. C'est que cet esprit judicieux est ferme dans la résolution de ne point aller au-delà des probabilités, par des principes qui conduisent jusqu'à la certitude.

Je passe à la seconde preuve de l'immortalité de l'ame ; c'est ce qu'il appelle *son excellence*. J'ai fait valoir cette preuve par un raisonnement tiré de la nature même de la chose. Toute cette excellence des facultés de notre ame est inutile au bonheur de la vie présente ; le sage auteur de la nature n'a donc pû nous la donner que pour une autre économie de vie qu'il nous réserve dans

l'avenir. Ce raisonnement est démonstratif, ou ce n'est point une vérité qu'il y ait en Dieu de la sagesse. Mais notre auteur n'en conclut rien sinon qu'il n'est ²⁵⁰⁶ *gueres probable qu'un être orné de tant de qualités si excellentes & si supérieures à celles des animaux brutes, n'ait été fait que pour le court espace de cette vie ; & ce que je ne dois pas omettre, c'est que dans cette foible conséquence il s'appuie de la pensée de Cicéron qui dit : Je crois & je suis pleinement persuadé qu'une nature qui renferme en soi le fond de tant de choses, ne sauroit être mortelle. Est-ce défaut d'étendue d'esprit ? n'est-ce pas plutôt entêtement de préjugé ? que les lecteurs en décident. Ce qui formoit dans les génies les plus supérieurs que l'antiquité nous ait fait connoître, une persuasion pleine, ne persuade point M. Burlamaqui, tandis qu'il croit, en conséquence d'un faux préjugé, savoir que la vérité qu'il ne trouve ici que probable, est très-certaine.*

Lui-même la confirme encore par un raisonnement du spectateur anglois sur la capacité de l'ame humaine de se perfectionner tant que cette vie dure ; capacité d'où j'ai tiré ailleurs, une étroite & une indispensable obligation

pour nous de travailler incessamment à perfectionner notre justice. La remarque de cette capacité de l'ame étoit trop naturelle pour échaper aux anciens philosophes ; & d'après eux ou de lui-même, le spectateur *dit fort bien*, selon
 251. notre auteur, *qu'on ne peut s'imaginer* que l'ame qui est capable de tant de perfections, & de s'avancer à l'infini en vertus & en connoissances, doive tomber dans le néant presque aussitôt qu'elle est créée. *Cette capacité*, demande-t-il, *lui est-elle donnée sans dessein, & n'a-t-elle aucun usage ?* on ne peut se l'imagi-
 252. ner, & la raison faine y résiste. Et *quoique la plupart des hommes se mettent peu en peine de perfectionner leurs facultés, ce que nous disons de l'excellence de l'ame n'en est pas moins certain.* C'est ce que notre auteur ajoûte sur ce principe judicieux établi par les anciens philosophes, & sur-tout par Aristote, que *pour bien juger des choses, il faut les considérer dans leur état le plus parfait.* Il est donc certain par tout ce raisonnement, que l'ame humaine n'est point mortelle, ou que Dieu l'a créée sans sagesse. Cette alternative est toujours nécessaire pour qui veut raisonner, & conclure juste.

Ce ne sont encore ici pourtant que
 les

les preuves les moins sensibles, & dans un sens les moins lumineuses que nous aïons de l'immortalité de nos ames. C'est ainsi que je les ai considérées, & M. Burlamaqui ne paroît pas en penser autrement, si ce n'est que par un défaut de justesse où le préjugé de son systême le jette, il confond ici ce qui convient à l'homme moral avec ce qui convient à l'homme physique. C'est ce qu'on a déjà vû dans sa citation du Spectateur Anglois, qui raisonne sur la capacité de l'ame, de s'avancer *en vertus* aussi-bien qu'en connoissances. Les vertus n'appartiennent pas plus sans doute à l'homme physique qu'aux bêtes.

Il en est de même de *nos dispositions & de nos desirs naturels*, dont il dit toujours sur son premier ton que *si l'on peut* ²⁵³⁶ *au-moins en tirer une induction très-probable en faveur d'un état futur*, (il parle du sentiment naturel de la dignité de notre être & de la grandeur de notre destinée, qui nous fait porter nos vûes sur l'avenir, qui nous intéresse à ce qui doit arriver après nous, qui fait que nous ne sommes point insensibles au jugement de la postérité), *ces sentimens*, dit-il, *ne sont point une illusion de l'amour propre, ni du préjugé; c'est une impression*

qui nous vient de la nature. Cette impression s'augmente à mesure que nous faisons *plus de progrès dans la vertu* ; cette impression n'appartient donc point à l'homme physique. C'est ce même sentiment, qui, selon M. Burlamaqui même, devient le principe le plus sûr des actions nobles, qui rend l'homme capable des plus grandes choses, & supérieur aux tentations les plus délicates & les plus dangereuses pour la vertu. Ce sentiment par conséquent est le plus capable, & j'ajoute le seul qui puisse former l'homme moral. Ce sentiment, comme je l'ai montré dans l'exposition de mes principes, n'a point d'autre destination dans les vûes du Créateur, en ce que l'amour de la justice ne peut être soutenue que par le desir de la gloire. Ce desir de la gloire, ajoute M. Burlamaqui, ne sauroit être chimérique, c'est-à-dire qu'il n'est point sans objet en vertu de cette vérité que j'ai tant fait valoir, & qu'il

154. admet que *ce n'est point par des illusions que la Sagesse suprême nous mène à son but.*

Tout cela donc nous démontre-t-il l'immortalité de l'ame ? C'est ce que j'en ai conclu. Mais le nom de démonstration fait peur à M. Burlamaqui :

tout cela , dit-il , *semble* nous indiquer que par l'institution du Créateur , il y a *comme une proportion & un raport naturel de l'ame à l'immortalité*. Les vraisemblances sont des limites qu'il s'est fait un capital de ne point passer ; & resumant tout ce qu'il a dit jusques-là , ce sont , continue t-il , *autant d'indices naturels & de présomptions très-fortes, que telle est effectivement l'intention du Créateur*. C'est comme s'il nous disoit que la soif & la faim sont des indices & des présomptions , mais non pas des certitudes de la nécessité des alimens pour entretenir la vie du corps. Ces façons de raisonner ou de parler sont-elles tolérables ?

Je m'arrête un moment avec notre Auteur ; il s'interrompt pour commencer de tirer quelque avantage de ces conséquences problématiques en faveur de son systême des loix naturelles : toute loi doit avoir une sanction , c'est-à-dire qu'elle doit proposer des récompenses à ceux qui l'observeront , & des châtimens à ceux qui ne s'y soumettront pas. Or cette sanction manqueroit aux loix naturelles , telles que M. Burlamaqui les expose , si l'ame ne subsistoit point après la dissolution du

corps. C'étoit une difficulté qu'il avoit à résoudre ; mais dès qu'on suppose que l'ame subsiste après le corps, cette position répond *déjà en partie* à la difficulté. Quelle étrange façon de raisonner ! Pourquoi M. Burlamaqui s'est-il mis dans la nécessité d'avoir une difficulté de cette espèce à résoudre ? A-t-il cru pouvoir faire un système complet, ou même un peu réfléchi, sans y comprendre les récompenses & les châtimens futurs ? Je l'ai dit en passant : les Législateurs humains n'ont jamais pu former un système solide des loix civiles, sans poser ces récompenses & ces châtimens, comme la base & le plus essentiel apui de leurs sanctions. On peut en voir les raisons dans la belle préface des Loix de Zaleucus, qui nous reste. Les plus terribles châtimens ordonnés par les humains sont incapables de contenir la malice des hommes les plus dépravés, & le sont d'autant moins, que ces loix n'imposent aucune obligation de conscience, qu'autant que cette obligation se trouve apuïée par les principes des loix naturelles. Celles-ci n'ont point d'autre sanction qu'on puisse proprement nommer ainsi, que les récompenses & les châtimens futurs ;

Ce ne font pas même des loix pour les hommes, si leur ame n'est point immortelle. Dans la supposition de la mortalité de cette ame, ils n'ont pas plus de devoirs à remplir que les bêtes. C'est une folie de vouloir leur en imposer d'autre que l'instinct de leur conservation. Le systême de M. Burlamaqui, qui se trouve dans l'embarras pour établir la sanction des récompenses & des châtimens futurs est donc aussi défectueux, & je dirois aussi monstrueux que celui de Pufendorf & des autres qui bornent l'usage de ce qu'il leur a plu de nommer faussement le Droit naturel à la vie présente. Et je dis de plus, que dans la nécessité de radouber son systême, & d'y faire entrer l'immortalité de l'ame, le nouvel Auteur paroît inexcusable de se borner à tirer des preuves de cette immortalité des vraisemblances, des probabilités, des présomptions : toute conséquence qui ne mene pas à la certitude indubitable, est insuffisante.

Voïons si M. Burlamaqui nous mena jusques-là par les nouvelles preuves qu'il tire de ce qu'il appelle *l'homme moral*. Je conviens que ces preuves sont proposées & détaillées avec une espece d'exactitude, avec une certaine force

& d'un ton qui paroît plus affirmatif , mais mêlées pourtant de plusieurs pensées peu solides ou fausses. J'y retrouve sur-tout, ce qui me paroît intolérable , le préjugé qu'indépendamment du résultat des preuves , le systême moral ne laisseroit pas de subsister ; que ce
 265. systême tomberoit seulement *dans un point d'imperfection* , mais que par ces preuves , *il se trouve soutenu , lié , & terminé d'une maniere qui ne laisse rien à désirer*. M. Burlamaqui remarque de plus que l'immortalité de l'ame a été reçue de tous les peuples par un cri de la rai-
 266. son ou de la nature , *ce qui n'ajoute pas peu de poids* , dit-il , *aux raisonnemens qu'il a faits*.

Mais enfin quel prix met-il à ce poids de raisonnemens ? Ecoutons lui-même.
 267. *Les preuves qu'on vient d'alléguer , pour-
 suit-il , sont d'une telle VRAISEMBLAN-
 CE & d'une telle CONVENANCE , qu'el-
 les doivent suffire pour fixer notre croiance ,
 & pour déterminer notre conduite*. Ces deux mots mis en gros caractère , nous annoncent donc l'opinion fixe de l'Auteur. Point de preuves , selon lui , qui mènent à la certitude sur l'immortalité de l'ame. N'est-ce que soupçon , n'est-ce qu'induction , qui me fait ainsi par-

ler ? Je craindrois d'en imposer sur ce sujet au moins honnête-homme du monde ; mais M. Burlamaqui ne me laisse point à deviner la situation de son esprit. *Je conviendrai , si l'on veut , dit il,* 268. *que l'on ne trouve pas ici une évidence entière ; mais il me paroît que la vraisemblance y est si forte , & la convenance si grande , que cela suffit pour l'emporter de beaucoup sur l'opinion contraire. J'aime- rois autant que M. Burlamaqui nous eût dit nettement qu'il n'est pas d'une entière évidence que Dieu soit sage , bon , juste ; que les idées que nous avons de ces perfections de la Divinité sont équivoques ; que nous ne savons pas avec évidence ce que nous sentons ; que les notions du bien & du mal moral si profondément gravées dans nos ames , peuvent être en nous des qualités oisives ; qu'il n'est pas certain qu'elles nous imposent des devoirs , & que leur accomplissement doit être récompensé. Car si toutes ces assertions sont évidentes , il n'est pas moins évident que l'ame est immortelle. Il faut donc au contraire que , selon M. Burlamaqui , tout le système moral ne soit composé que de présomptions problématiques , & c'est au vrai ce que l'aveu qu'il vient*

de faire contient. Il ne trouve pas l'opinion de la mortalité de l'ame sans probabilité ; mais *il lui paroît* beaucoup plus probable qu'elle est immortelle : c'est là toute sa prétention ; & cette plus grande probabilité suffit, selon lui, pour nous déterminer.

La raison qu'il en rend est merveilleuse ; je veux dire qu'elle doit jetter dans un étrange étonnement de la part d'un homme qui s'est proposé d'établir des principes de mœurs. La voici cette
 268. raison : c'est que *l'on seroit étrangement embarrassé, si dans toutes les questions qui s'élevent, on ne vouloit se déterminer que sur un argument démonstratif. Le plus souvent il faut se contenter d'un amas de probabilités. C'est ainsi que dans la Physique, dans la Médecine, dans la Critique, dans l'Histoire, dans la Politique, dans le Commerce, & dans presque toutes les affaires de la vie, un homme sage prend son parti sur un concours de raisons qui, à tout prendre, lui paroissent supérieures aux raisons opposées.*

Rien n'est si crû que ce langage : où en sommes-nous ? L'homme pour se déterminer aux plus pénibles devoirs de la Justice, ne sera pas plus assuré de sa récompense & de sa dernière destinée,

qu'on est sûr de la perte ou du gain dans une entreprise de commerce , du succès dans une négociation de politique ; il ne fera pas plus assuré de son salut éternel , que le Medecin de la fanté d'un malade auquel il ordonne des remèdes dont il ne fait pas l'effet. Le dirai-je ? C'est insulter gratuitement tout le genre humain ; c'est renvoyer aux petites maisons tous les sages ou tous les justes , tous ceux qui ont singulierement été des hommes , & de grands hommes. Car qui seroit assez fou , dit Cicéron , pour se résoudre à vivre dans les travaux , dans les combats , & dans les dangers où la justice expose , si l'attente de l'immortalité n'étoit pas aussi certaine qu'elle l'est par le seul pressentiment que nous en avons ?

Ces hommes éminens en toutes sortes de vertus les plus héroïques , n'auront néanmoins agi , selon M. Burlamaqui , que par la *raison de convenance*. 2691
 Il nous explique d'abord ce qu'il entend par ces termes : il recherche le principe général sur lequel cette espece de raisonnement se fonde avant de montrer en particulier ce qui en fait la force , quand on l'applique au droit naturel : copions premierement sa définition de

la raison de convenance. *La raison de convenance est une raison tirée de la nécessité d'admettre une chose comme certaine pour la perfection d'un système d'ailleurs solide, utile, & bien lié; mais qui sans ce point-là, se trouveroit défectueux, quoiqu'il n'y ait aucune raison de supposer qu'il peche par quelque défaut essentiel : étalage perdu.* L'exemple qu'on nous en donne, c'est un grand & magnifique palais, où toutes les regles de l'Art, qui sont la solidité, la commodité, & la beauté d'un édifice, sont observées. Tout indique un habile Architecte : on suppose-roit donc avec raison que les fondemens que nous ne voïons point, sont également solides. Oui : mais il est possible qu'ils ne le soient pas ; & dès-là cette maniere de raisonner ne peut s'appliquer au système moral. Ce qui doit être le plus certain dans ce système, ce qui doit, dis-je, être d'une certitude infailible, c'est le fondement, c'est la base sur laquelle on doit élever l'édifice ; car il ne s'agit pas d'un édifice tout fait, mais d'un édifice à faire. Il s'agit pour l'homme de se priver des plus sensibles douceurs de la vie, de sacrifier dans l'occasion cette vie même à l'espérance d'un avenir. Si donc cet

avenir n'étoit fondé que sur une raison de convenance qui, quelque forte qu'elle parût, ne seroit pas infallible, l'homme seroit fou de s'y rendre; il seroit ennemi de lui-même. Il desiroit invinciblement d'être heureux, & sacrifieroit le seul bonheur certain qui s'offriroit à lui, pour un bonheur qui pourroit être chimérique. Cet homme seroit donc hors de lui-même, hors de l'économie de ses principes naturels; il abandonneroit la raison qui lui fut donnée pour guide. La raison ne veut pas que dans ce qui décide de notre destinée, nous abandonnions le certain pour l'incertain. Tout système moral tombe donc sans la certitude indubitable de l'avenir, qui fait son objet.

L'idée de mérite entre nécessairement dans l'économie de ce système: tout mérite doit avoir sa récompense assurée. Si celle des bonnes actions ne l'est pas, toutes nos idées seront trompeuses; & tout l'édifice élevé sur les prétendues loix naturelles, n'est qu'un tour d'imagination, dont l'homme sage & vraiment ami de lui-même ne doit point être la dupe. Donnez-lui des raisons de convenances, tant qu'il vous plaira; au défaut d'autres, elles pour-

roient quelquefois le contenter ; mais il ne suffira pas qu'on lui présente des probabilités & des présomptions, lorsqu'on peut lui apporter des preuves certaines & évidentes, qui seules sont dignes de le déterminer.

Le fondement général de cette manière de raisonner, c'est, continue notre Auteur, qu'il ne faut pas regarder seulement ce qui est possible, mais ce qui est probable : & qu'arrive-t-il de cette considération ? c'est qu'une vérité peu connue par elle-même acquiert de la vraisemblance par sa liaison naturelle avec d'autres vérités plus connues. Fort bien encore : c'est de la vraisemblance qu'on nous promet, & jamais de certitude. On compare ici de nouveau la solution de la question sur l'immortalité de l'ame, avec les hypothèses de Physique, avec les problèmes d'Histoire, avec ce qu'on nomme *la certitude morale*, dont on fait usage, dit-on, dans les Sciences, & dans la conduite de la vie. Certitude qui peut tromper, & qui ne trompe que trop souvent : nous voilà bien avancés. Croïons l'immortalité de l'ame, sur la raison de convenance ; & cette raison pourra nous jeter dans la méprise sur notre intérêt capital, sur le seul intérêt qui mérite pour nous ce nom.

Rassurons-nous ; M. Burlamaqui nous annonce que cette maniere de raisonner est bien plus sûre quand il s'agit de raisonner sur les ouvrages de Dieu, de découvrir son plan, de juger de ses vûes & de ses desseins. . . . Ici donc plus que nulle part, on a droit de juger qu'un Auteur si puissant & si sage, n'a rien laissé en-arrière de tout ce qui étoit nécessaire à la perfection de son plan. . . . Si l'on doit raisonnablement présumer un tel soin d'un habile Architecte . . . combien plus doit-on le présumer dans l'intelligence souveraine ?

Quoi toujours des présomptions, & rien de plus ? Jamais on ne conclura que ce qu'il convenoit à Dieu de faire, il l'a nécessairement fait. S'il daignoit répondre ici lui-même à notre Auteur, ne lui demanderoit-il pas ? *Qu'ai-je dû faire que je n'aie pas fait ?* Oublie-t-on donc en effet dans ce moment, que c'est de Dieu qu'on parle ; que Dieu ne se dément point ; que l'acord de ses perfections entre elles est inaltérable, & que s'il convenoit à sa sagesse, à sa bonté, à son équité, de rendre l'ame immortelle, il est plus que démontré que l'ame ne mourra point ?

Je soupçonne ici de l'équivoque & de la méprise : M. Burlamaqui peut-être

peut-être aura confondu *la raison de convenance* avec *les convenances morales*. C'est une expression qui n'est pas inconnue chez les anciens Philoſophes, mais dont nos modernes font beaucoup plus d'usage. On dit donc que Dieu regle ſa conduite ſur les convenances morales, ce qui ſignifie, qu'il agit ſelon la nature des choſes, & ſelon les rapports que la raiſon découvre entre elles; qu'il n'eſt point ſuſceptible de caprice, qu'il ne fait point de loix arbitraires, qu'il n'impoſe point de devoirs aux créatures raiſonnables qui ne ſoient proportionnés à la fin pour laquelle il les a produites; qu'il ne punit que les coupables, qu'il récompense la vertu; de-là nous tirons que la vertu n'étant point récompensée dans la vie préſente, elle le ſera néceſſairement dans une vie future, & que par conféquent il faut qu'elle ſoit immortelle, ou que Dieu ſoit un Etre injuſte & capricieux.

Mais réduiſons cette maniere de raiſonner à ce que M. Burlamaqui nomme l'argument tiré *de la raiſon de convenance*; ſa mépriſe n'en ſera pas moins réelle & moins ſenſible. Quand il s'agit des affaires humaines, & de la conduite

des intelligences créées, les plus fortes vraisemblances ne produisent jamais de certitude. Avec les plus pressantes raisons d'être reconnoissans, les hommes peuvent être ingrats, & le deviennent souvent d'autant plus, qu'ils ont reçu de plus grands bienfaits. Mais quand il s'agit de l'Être suprême, la raison de convenance est toujours démonstrative, quand nous raisonnons sur ce principe, nos conséquences ne peuvent être ni fausses ni douteuses, si les prémices ne le sont pas. S'il convenoit au plan de Dieu que nos ames fussent immortelles, elles le sont indubitablement. Or M. Burlamaqui ne cesse d'insister sur ces convenances; il les détaille & les met dans un assez grand jour. Il assure que les preuves de l'immortalité de l'ame qu'il a tirées *des desseins de* 290. *Dieu, de la sagesse, & de l'équité avec laquelle il gouverne le monde, & de l'état présent des choses, ne sont point l'ouvrage de l'imagination, ni une illusion de l'amour propre.* Le système de l'immortalité de l'ame ne peut donc être combattu qu'en niant la réalité de toutes ces raisons de convenance; & les nier, c'est soutenir que nous n'avons aucunes idées certaines des perfections de Dieu.

M. Burlamaqui se fait cette objection ; mais il y répond trop confusément & trop foiblement, pour en montrer tout l'absurde. *Que l'on ne dise pas* (ce sont ces paroles) *que nous avons des idées trop imparfaites de la nature de Dieu & de ses perfections, pour pouvoir juger de son plan & de ses desseins avec quelque certitude.* Il répond : *cette réflexion qui est vraie jusqu'à un certain point, & qui est juste en certain cas, &c.* Cette réplique est trop générale & trop peu développée : il falloit dire nettement & décisivement que la reflexion n'a de vérité que quand il s'agit des desseins de Dieu, qui ne nous regardent point, & dont sa profonde sagesse se réserve le secret ; mais qu'elle est toujours fautive, quand il s'agit de notre grand intérêt, de la connoissance de nos devoirs, & de notre destinée. Sur ces points-là, nos idées des perfections de Dieu ne sont jamais assez imparfaites pour nous empêcher de juger avec certitude des desseins que notre Auteur a formés sur nous. Il n'y a point de milieu, nous devons les savoir avec certitude, ou Dieu n'est point : l'objection de ce côté-là n'est donc qu'une allégation frivole & captieuse.

Cette

Cette objection *prouve trop*, ajoute M. Burlamaqui, parce qu'elle conduiroit *insensiblement au Pyrrhonisme moral*; c'est trop peu dire, elle conduiroit au *Pyrrhonisme universel*. C'est ce que j'ai fait voir en plus d'un endroit. Si nous n'avions pas une idée parfaite de la vé- racité de notre auteur & de sa bonté, nous pourrions & nous devrions douter des vérités auxquelles il nous est le moins possible de nous refuser; nous douterions même de ce que nous sentons: car la certitude de ces vérités que nous nommons irrésistibles, se réduit au sentiment que nous en avons & que nous appellons l'évidence. Les idées que nous avons des perfections de Dieu sont de la même espece, ce sont des impressions naturelles que son existence une fois admise fait sur nous. Il nous est impossible de ne pas le concevoir aussi sage, juste, & bon, qu'il est puissant. Sur ces perfections indubitables pour nous, comparées avec nos facultés, avec nos sentimens, avec nos affections, dont il nous est encore moins possible de douter, nous élevons le système moral, & nous procédons par des conséquences qui ne peuvent être niées sans nier des principes irrésistibles. Le

syftême moral est donc démontré dans toute la rigueur du terme de démonstration.

M. Burlamaqui n'en sent point la force; & soit absence soit inapplication d'esprit, il veut bien remettre en simple problème ce syftême démontré, pour le comparer avec le syftême contraire. Ce qui me surprend le plus, & ce qui ne cessera de me surprendre, c'est qu'il fait cette comparaison toujours dans la supposition que sans la base nécessaire de l'immortalité de l'ame le syftême moral ne laisseroit pas de subsister, & qui pis est, qu'il subsisteroit même dans le syftême de l'immortalité de l'ame, avec cette différence seulement que ce dernier syftême seroit moins propre à
 277. *reprimer le vice & à soutenir la vertu dans les conjonctures délicates & dangereuses.* Ce langage me seroit presque prononcer ici décisivement que M. Burlamaqui n'a pas la moindre idée des loix naturelles, & surement il n'en a que des idées très-confuses & très-peu méditées. Il n'a point vû la chose du monde la plus claire, que si l'ame de l'homme n'étoit pas immortelle, il ne seroit question pour lui ni de loix ni de devoirs; & ce qui me confirme qu'il ne

connoît point les loix naturelles , c'est qu'en effet il paroît en borner ici l'usage à la société présente. Il suppose qu'on eût à choisir entre deux sociétés, dont l'une admettroit l'immortalité de l'ame & l'autre ne la connoîtroit point, & conclud qu'un homme sage préféreroit *hautement* de vivre dans la première.

Il en rend une raison dont il ne sent pas la force , c'est qu'il n'y a certainement *aucune comparaison* à faire entre les deux systêmes *pour la beauté & la convenance* , & non pas encore pour la vérité & pour la fausseté. Si je ne craignois de trop m'étendre, je prierois M. Burlamaqui de me dire ce qu'il entend par cette beauté du systême de l'immortalité de l'ame, & d'où nous vient le sentiment que nous en avons ; s'il y réfléchissoit avec une précision plus exacte, il me répondroit que ce systême est l'ouvrage, non pas comme il le dit, *de la raison la plus parfaite* , mais de la simple nature. Il feroit attention qu'aucun être vivant & mortel n'est susceptible du sentiment que nous avons de sa beauté ; que ce sentiment par conséquent est celui d'une intelligence immortelle. Il est vrai qu'il ajoûte que ce qu'il en dit *indique assez de quel côté est la vérité* : mais

il ne faut pas précipiter son jugement ;
 comme si cette maniere de parler signi-
 feroit dans sa bouche une vérité démon-
 trée. Ce n'est toujours qu'une vérité tirée
 de la raison de convenance prise
 dans le sens qu'il lui donne , & qui se-
 lon lui ne conclut jamais que probable-
 279. ment : *telle en est* , dit-il , *la nature & la*
force. Il ne reste plus , continue-t-il , qu'à
 voir quelle influence de telles preuves
 doivent avoir sur notre conduite ; &
 pour ne pas nous laisser ignorer la va-
 leur de ce qu'il en pense , il remarque
 que quand tout ce qu'on en peut dire
n'iroit qu'à laisser la question de l'immor-
talité de l'ame indécidée , il seroit toujours
 raisonnable , *dans cette incertitude même* ,
 d'agir comme si l'affirmative l'empor-
 toit de beaucoup , parce que *c'est mani-*
festement le parti le plus sûr. Cette asser-
 tion ne signifie rien dans une question
 telle que celle que nous agitions. J'ai
 déjà dit ce que je pense de cette ma-
 niere de raisonner que quelques anciens
 ont fait valoir , & sur laquelle un céle-
 bre moderne s'est beaucoup plus étendu :
 ce n'est qu'une fautive lueur , qu'un
 argument illusoire. On dit en proverbe
 que l'homme sage ne parie jamais sur sa
 tête , & c'est pourtant ce qu'on vou-

droit que tout homme fît dans l'incertitude de l'immortalité de son ame : agir sur l'affirmative , c'est, dit M. Burlamaqui , celui des deux partis où il y a le moins à perdre & le plus à gagner. L'erreur sur ce sujet ne produit en général que de bons effets ; elle ne nous expose pas pour l'ordinaire à de grandes incommodités pour le présent : assertions hasardées & peu réfléchies. Notre auteur oublie que si les ames ne sont pas immortelles , les justes sont en ce monde les plus misérables des hommes ; misérables par les contradictions inévitables qu'ils éprouvent de la part des passions des autres, misérables par les violences continuelles qu'ils sont obligés de se faire pour contenir leurs propres penchans dans leurs justes limites : il faut en un mot qu'ils agissent contre leur nature. Ils veulent invinciblement être heureux , & sont vraiment ennemis d'eux-mêmes. Si la raison ne leur répond indubitablement que leur bonheur n'est pas de la vie présente , & qu'ils doivent le sacrifier à l'attente certaine d'un bonheur à venir, aucune probabilité, quelque forte qu'elle soit, ne doit jamais les déterminer à ce sacrifice, s'ils sont sages. C'est parier sur leur tête, & ce pari

ne convient qu'aux fous. Un homme pressé par la faim n'écouterait point celui qui lui dirait : voilà votre table bien servie, mais croïez moi, ne dînez point aujourd'hui, car il est très-probable que vous dînez beaucoup mieux demain; le parti que je conseille est le plus sûr. Le parti le plus sûr, lui repliqueroit l'homme affamé, c'est de dîner pendant que j'ai de quoi dîner bien.

Le dirai-je, pourtant M. Burlamaqui persiste à soutenir que le parti de ne point dîner en ce cas, seroit *le plus prudent & le plus sage*, c'est-à-dire que *dans la supposition même du doute & de l'entière incertitude de l'immortalité de l'ame*, il faudroit agir sur l'affirmative, d'autant plus que l'opinion de l'immortalité de l'ame est plus *probable* que l'opinion contraire. Il veut bien même s'avancer jusqu'à dire que nous avons, *sinon* une démonstration proprement dite, *du-moins*

280. *une vraisemblance fondée sur tant de présomptions raisonnables & sur une convenance si grande, qu'elle approche fort de la certitude; & dans cet état des choses, de prouver que nous devons agir sur ce pied-là. Discutons ses preuves pour en mettre le travers & les contradictions dans tout leur jour.*

281.

1°. *C'est une suite nécessaire de notre nature & de notre état*, d'agir sur des probabilités, même en ce qui concerne notre dernière destination : pourquoi ? c'est que notre état est de n'avoir que des lumières bornées, & que si nous ne voulions pas prendre la probabilité pour principe de détermination, il faudroit passer sa vie dans le doute, floter sans cesse dans l'irrésolution sans avoir aucune règle fixe de conduite ; ce qui seroit le *renversement total de l'humanité*. Dès là même un esprit juste & plus attentif aux attributs de Dieu, dont il ne nous est pas possible de douter, auroit senti l'absurdité de sa supposition. Si Dieu ne nous avoit pas donné des lumières infaillibles sur notre dernière destinée, tous ces mêmes attributs se trouveroient en défaut à notre égard. Aussi personne ne doute-t-il de sa dernière destinée, s'il n'aime à douter, s'il ne méconnoît Dieu, s'il néglige de réfléchir assez sur ce qu'il fait de ses attributs.

2°. *La raison nous met dans l'obligation* 283. d'agir sur une forte probabilité de l'immortalité de l'ame. Cette seconde preuve n'est qu'un réchauffé des raisonnemens dont je viens de démontrer un peu plus haut l'insuffisance & les conséquences illusoires.

384. 3°. *C'est aussi un devoir que Dieu lui-même nous impose, d'agir sur la probabilité d'une récompense à venir. Cette dernière preuve justifie ce que j'ai dit sur la première. M. Burlamaqui raisonne sur une fausse supposition de notre état présent; supposition pourtant qu'il n'abandonne point au moment que lui-même en démontre l'absurdité. Pefons bien son raisonnement; cette maniere de juger & d'agir sur les plus fortes probabilités, étant, comme on vient de le*

285. *voir, une suite de notre constitution telle que le créateur même l'a formée, cela seul est une preuve certaine que la volonté de Dieu est que nous nous conduisions par ces principes, & qu'il nous en fait un devoir. Renversez ce raisonnement, & vous raisonnerez conséquemment. Si Dieu nous fait un devoir d'agir sur le principe de l'immortalité de notre ame, notre état présent n'est point d'agir sur des probabilités; c'est ce qui va résulter de cette dernière preuve de notre auteur: transcrivons-la toute entière; elle est digne par plus d'un endroit de la curiosité de mes lecteurs. Elle justifiera dans leur esprit tout l'étonnement que je leur ai fait paroître, & le parti que j'ai pris de ne pas laisser sans réplique*
des

des manieres de raisonner si peu justes & si pernicieuses par les mauvaises impressions qu'elles peuvent faire sur les esprits libertins.

Tout ce qui est dans la nature de l'homme, tout ce qui est une suite de sa constitution & de son état primitif, nous indique clairement & distinctement quelle est la volonté du Créateur ; quel usage il a prétendu que nous fissions de nos facultés, & à quelles obligations il a voulu nous assujettir. Ceci mérite une grande attention : car si l'on peut dire sans crainte de se tromper, que Dieu veut effectivement que les hommes se conduisent en ce monde sur le fondement de la croiance d'un état futur, & comme aiant tout à espérer ou tout à craindre de sa part, selon qu'ils auront fait ou bien ou mal ; ne résulte-t-il pas de-là une preuve plus que probable de la réalité de cet état, & de la certitude des récompenses & des peines ? Autrement il faudroit dire que Dieu lui-même nous trompe, parce que cette erreur étoit nécessaire à l'exécution de ses desseins, & devenoit un principe essentiel au plan qu'il avoit formé par rapport à l'homme & à la société. Mais parler ainsi de l'Etre très-parfait, de celui dont la puissance, la sagesse, & la bonté n'ont point de bornes, ne seroit-ce pas tenir un langage

aussi absurbe qu'indécent ? Par cela même que cet article de croïance est nécessaire à l'homme & entre dans les vûes de Dieu , ce ne peut pas être une erreur : tout ce dont il nous fait un devoir ou un principe raisonnable de conduite , est sans doute une vérité.

Exceptez de ce long texte les quatre mots que pour raison je laisse en caractère romain , vous reconnoîtrez que c'est-à-peu-près sur ces mêmes principes que j'ai raisonné dans mes chapitres précédens, pour établir l'obligation des devoirs que les notions du bien & du mal moral nous imposent , & pour en déduire la vérité de l'immortalité de l'ame & de la vie future. J'en ai conclu que c'étoit pour nous une vérité démontrée. Comment donc M. Burlamaqui n'a-t-il pas conclu de même ? pense-t-il en effet autrement ? Je m'abstiens de cent autres questions que je pourrois lui faire à ce sujet , & qui réduiroient à l'absurde quiconque entreprendroit d'y répondre. Mais avant de conclure, je me crois obligé de déclarer que je ne prétens pas exclure *la révélation & les miracles*. Je ne veux que prouver ici qu'ils ne sont pas nécessaires pour décider la question présente ;

en un mot, qu'ils ne peuvent tout-à-plus que confirmer dans leurs opinions ceux qui ne sont pas accoutumés à se servir des lumières de leur raison. La révélation, les prodiges, n'ont jamais servi qu'à instruire les hommes de ce qui leur étoit impossible de connoître par l'évidence, quoique certain en lui-même. Si jamais question est évidente, c'est celle de l'immortalité de l'ame : il n'est donc pas besoin de révélation, ou bien il faudroit dire que l'immortalité de l'ame n'est évidente que parce qu'elle a été révélée. C'est ce qu'avance M. Burlamaqui, lorsqu'il dit : *Ce qui est déjà* 287. *si probable par la seule raison, est mis par la révélation dans une pleine évidence.*

J'ai fait sentir en passant le vuide de cette proposition sur ce point dans mon treizieme chapitre, quand j'ai parlé de ceux qui présumant que le consentement des peuples à reconnoître l'immortalité de l'ame, n'est que l'enseignement d'une ancienne tradition. J'ajoute là que quand on suposeroit une révélation sur ce sujet, elle seroit superflue, parce qu'on ne peut non plus douter de l'immortalité de l'ame, que des vérités de Morale également reconnues par tous les peuples.

Q q ij

Mais M. Burlamaqui toujours entêté de son préjugé, que toutes ces vérités décisives pour notre destinée, ne sont que probables, dit que rien ne l'empêche, comme philosophe chrétien, de se prévaloir du droit que cette qualité lui donne, *pour fortifier ses conjectures*. Malheureusement c'est d'une fausse supposition qu'il se prévaut: l'immortalité de l'ame n'a pas plus été l'objet de la révélation que l'existence de Dieu: ces deux vérités étoient crues chez la nation juive comme chez tous les autres de tout tems. M. Burlamaqui sans y penser parle dans l'exacte rigueur, quand il dit que *la doctrine chrétienne prend pour base les principes de la loi naturelle, & que c'est sur quoi elle élève tout l'édifice de la Religion & de la Morale*. Aucun théologien sensé ne dira maintenant que cette doctrine ait ajoûté de nouveaux principes à ceux que la loi naturelle enseignoit à tous les hommes. Elle a supposé ces principes comme certains par leur propre évidence.

Je suppose néanmoins avec M. Burlamaqui, que ces principes n'eussent point de certitude avant la prédication de l'Evangile; & je lui demande comment il accorderoit cette supposition monstrueuse

se avec l'idée d'un Dieu bon, sage, juste, qui selon lui-même nous fait une obligation d'agir dans la vûe d'une vie future, & qui pourtant auroit laissé vivre le genre humain pendant plus de quatre mille ans sans lui donner une assurance indubitable de cette vie future qui pourroit seule récompenser l'observation des loix naturelles. Ce plan convenoit-il aux attributs que M. Burlamaqui reconnoît dans le suprême Auteur & modérateur de l'œconomie morale ?

Cette question mérite toutes ses attentions ; elle lui fera sentir plus que toute autre, que c'est un défaut essentiel dans son système, d'avoir supposé que l'usage du droit naturel pouvoit se borner à la vie présente ; que c'est avec raison que j'en ai conclu qu'il n'avoit de ce droit qu'une idée très-défectueuse ; & j'en doute d'autant moins, que dans cet endroit il répète encore, *que lors même que la raison ne nous fourniroit que des probabilités sur la vie future, il ne faudroit pas exclure du droit naturel toute considération d'un état à venir ; que cet article entre nécessairement dans le système de cette science, & qu'il en fait une partie d'autant plus essentielle, que*

2884

Q q iij

sans cela l'autorité des loix de la nature se trouveroit très-affoiblie ; qu'il seroit très-difficile d'établir solidement plusieurs devoirs importants. Ce langage est plein de contradictions, ou le systême du droit ne doit être considéré que comme un systême d'imagination pure à qui le nom de naturel ne conviendroit point. Qu'il y réfléchisse plus profondément, il trouvera que sans la certitude d'un état à venir, toute idée de devoirs est bannie de l'humanité. Cela supposé, je lui conseille d'adopter la profession de foi de Salluste, qui ne connoissoit point de révélation. Je crois certainement & constamment, dit ce sérieux historien, que toute la vie des hommes est examinée par une divinité ; qu'aucune bonne ou mauvaise action de qui que ce soit n'est comptée pour rien, mais que selon la diversité de leur conduite, il y a des récompenses assurées pour les bons, & des peines pour les méchans.

C H A P I T R E X V I.

Après avoir fixé la certitude des récompenses de la justice, il est important

d'en bien développer la nature , en quoi consiste le mérite & le démérite des actions humaines. Cette question se décide à la plus simple réflexion. Le même principe qui nous impose des devoirs , doit nous animer à les remplir ; c'est une idée naturelle , & de cette idée naît un sentiment qui ne se dément point dans notre cœur. Nous ne jugeons que les autres méritent & nous ne croïons mériter nous-mêmes , que quand nous agissons par un amour desintéressé du bien que nous faisons. La vûe de notre propre utilité n'y doit entrer pour rien. Notre justice doit être formée sur le modele de celle de Dieu même ; elle consiste à faire ce qui nous est montré comme juste , précisément parce qu'il est juste : c'est se conformer à l'ordre dont Dieu nous a donné le sentiment. Tout suit cet ordre dans le monde , & l'homme seul en a le mérite , parce que lui seul le connoît & s'y soumet par une obéissance libre. Il n'est juste qu'en cela seul qu'il le veut être. On ne loue les plus grandes actions que quand ce motif en est la cause. Celui qui fait du bien sans le vouloir n'en doit point attendre de récompense. On a le démérite du mal au contraire par la seule volonté de le faire. C'est la clé de la science des mœurs , rien

de plus essentiel que de ne s'y pas méprendre. Détail des motifs étrangers & vicieux que les hommes sont sujets à substituer, ou qui viennent se mêler à cet unique motif légitime ; l'hypocrisie , la vaine gloire , la crainte , l'amour propre , l'attachement aux œuvres superficielles de caprice ou d'institution , &c.

LA longue digression que je viens de faire, a dû fixer les esprits dans la certitude d'un état à venir, où la justice sera récompensée. C'étoit jusques-là que la simple exposition de mes principes les avoit déjà conduits. J'y reviens, pour continuer de leur en montrer la suite. Toute production d'un être sage doit avoir une fin conforme à sa nature ; tout ordre d'un maître souverain doit être exécuté ; toute obéissance libre à cet ordre donne une idée de mérite ; tout mérite doit être récompensé selon le caractère de la personne & des œuvres : c'étoit-là que nous en étions restés. Mais en quoi le mérite de nos œuvres consiste-t-il ? C'est une des questions les plus importantes dans la doctrine des mœurs. Il est facile, il est du moins fort ordinaire de prendre le change, & cette méprise est décisive. On

peut se croire riche en vertus, & paroître aux yeux de Dieu pauvre & dénué de tout ce qu'il juge digne de ses récompenses. Il est dit dans l'Évangile, qu'ils n'en doivent point attendre de ce juste juge, & que le monde a récompensé d'une récompense vaine pour des œuvres vaines. C'est le motif qui nous fait agir, qui caractérise le bien que nous devons ou que nous croïons faire. Or quel est ce motif essentiel ?

Remontons au principe. Nous sommes nés pour être justes ; & ce qui nous le persuade, c'est que nous naissons tous avec ce sentiment, que j'ai nommé l'amour de la justice. C'est donc par ce même amour que nous devons pratiquer tous les devoirs que la justice nous impose. L'idée nous en est si naturelle, que quoi qu'on fasse pour nous, il nous paroît indigne de notre reconnoissance, quand nous sommes persuadés que ce n'est pas pour l'amour de nous qu'on le fait. Nous-mêmes, quand quelque autre nous anime dans ce que nous faisons pour les autres, voudrions-nous que notre cœur leur fût connu ? Quand c'est l'amour-propre ou l'intérêt qui nous attache à leurs personnes, croïons-nous avoir quelque droit à leur retour, à

leurs faveurs , à leurs bienfaits ? Ne craindrions-nous pas tout de leur ressentiment , si nous leur laissions entrevoir qu'il n'y a ni vérité dans nos protestations, ni sincérité dans nos respects ; que nous ne les recherchons qu'autant qu'ils nous sont utiles ; que nous ne les ménageons qu'autant que nous les croïons à craindre ? Quels murmures , & souvent quels éclats quand ils viennent à le soupçonner ? Ils sentent qu'il n'y a point de justice, & par conséquent point de mérite à rendre des devoirs dont on n'aime point les objets. C'est la décision de tous les cœurs ; c'est la voix de la nature.

Entre les Philosophes qui traitoient de la regle des mœurs , les plus éclairés & les plus sensés détestoient ceux qui confondoient l'utile avec l'honnête ou le juste. Ils vouloient qu'on recherchât la vertu pour elle-même , c'est-à-dire qu'on se portât à ce qu'on voïoit être juste , sans autre vûe que celle de la justice même. Tout autre motif dément en effet l'ordre de Dieu. Lui-même est juste , & se plaît dans la justice. Il ne fait que ce qu'il convient de faire. Il est bien-faisant sans intérêt : c'est-là sa gloire , & celle à laquelle il veut que nous ten-

lions ; sa justice est le modele de la nôtre. Nous sommes les seuls de ses ouvrages qu'il ait constitués en cette maniere. Nous avons observé dès le commencement , qu'aucun des autres n'a le sentiment & la connoissance des convenances ; & cependant tous l'observent sans le connoître. Nous dirions que tous ces êtres insensibles obéissent aveuglément à la volonté souveraine de leur auteur, s'il étoit permis de dire que ce qui ne connoît point obéit ; & quand nous le disons , ce n'est que dans un sens emprunté , pour exprimer que toutes les créatures sont en la puissance du Créateur , & qu'il en dispose comme il lui plaît. Or il lui plaît que nous soions assujettis aux devoirs de la justice, & c'est du sentiment qu'il nous en a donné , que nous en tirons l'obligation. C'est par-là que sa volonté se révèle à nous ; par-là nous connoissons les raisons de ce que nous avons à faire : agir en conséquence , c'est ce qui s'appelle obéir ; & la véritable obéissance consiste à faire ce qu'on fait par la raison qu'il est commandé. C'est à ce point précis que le mérite se réduit ; c'est par sentiment que Dieu nous impose des devoirs ; ce n'est que par sentiment que nous les remplissons.

Quelques beautés donc que nous admirions dans la composition de l'Univers ; quelque accord que nous découvririons dans ses parties & dans leurs mouvemens ; quelques convenances , quelques proportions qu'il y ait dans les especes particulières , toute notre admiration se termine à la sagesse de leur auteur. Nous disons des astres qu'ils font leurs révolutions avec une exactitude constante ; nous disons de certains animaux qu'ils ont de la force , de la vivacité , de l'ardeur , qu'ils font pour l'homme d'une grande utilité , qu'ils lui fournissent des alimens & des habits : mais toute cette régularité des corps insensibles , toute cette utilité que nous retirons des êtres vivans , ne nous fait point dire que les uns méritent par leur obéissance , ou que les autres aient de la bonté , de la bienveillance , ou qu'ils soient dignes de notre gratitude & de nos éloges pour les biens qu'ils nous font ; nous sommes assurés qu'ils n'ont point la volonté de nous en faire , & c'est par ce même principe que nous jugeons du mérite ou du démérite des actions des hommes.

La plus courte & la plus simple définition de l'homme juste , c'est d'être ami

de la justice ; & de-là cette décision fine des Stoïciens , que ce qu'on nomme l'honnête ou le bien moral , n'est tel en soi que par l'abstraction de toute utilité particulière , & de toute vûe d'intérêt ; décision puisée dans le sentiment naturel ; jugement prononcé comme par l'acclamation de tous les cœurs. Ces grands hommes d'un mérite décidé dont la mémoire est consacrée par la vénération des peuples , sont ceux qui se sont signalés par des actions généreuses & pénibles , dont il étoit évident qu'il ne pouvoit leur revenir d'autre avantage que celui de les avoir faites. C'étoit ce qu'on nommoit avoir porté la vertu jusqu'à l'héroïsme , ou jusqu'au degré le plus parfait dont elle fût susceptible. Dire donc que commencer d'aimer la justice pour elle-même , c'est commencer d'être juste ; qu'avancer dans cet amour , c'est avancer dans la justice ; qu'arriver à la perfection de cet amour , c'est arriver à la perfection de la justice , c'est parler aux hommes le langage de leur cœur.

Plus on se consultera , plus on réfléchira sur ces jugemens comme involontaires qui se forment dans tous les cœurs , plus on se convaincra de la vé-

rité du principe que nous établissons. Un homme en frappe un autre, & de ce coup il fait percer un abcès qui le mettoit en danger. Il lui vouloit faire du mal, & lui fait du bien. Celui-ci aura-t-il quelque gré de l'avoir guéri? Le paiera-t-il de la peine qu'il a prise de le fraper? Il suffit qu'il n'ait pas voulu lui faire du bien, pour n'en avoir pas le mérite. Nous nous tenons au contraire obligés des efforts qu'on a faits pour nous servir, quoique sans succès, quand nous sommes convaincus qu'on l'a sincèrement désiré.

Sur ces jugemens de sentiment, il s'est formé chez nous des maximes invariables sur la justice & l'injustice des actions humaines. C'est de la disposition du cœur, c'est de l'intention, c'est de la vûe qu'on se propose que l'une & l'autre se tire. La volonté, disons-nous, est réputée pour le fait; on a le mérite du bien, quand l'envie de le faire est arrêtée par un obstacle invincible; on est coupable du vol, de l'adultere, de l'homicide, quand on a formé le desir de commettre ces crimes. Où trouve-t-on ces maximes? dans l'Evangile, chez les Philosophes, chez les Poètes, partout où les notions du bien & du mal

ont été réfléchies. Tous les crimes sont consommés, dit Sénèque, avant même qu'on en vienne à l'effet; c'est assez de les avoir résolus pour les avoir commis. La seule volonté de pécher est punie, dit Juvenal; quiconque a formé le projet d'une action mauvaise, est jugé de Dieu comme s'il l'avoit commise. On fait mal le bien même, quand on n'est pas animé du motif qui doit porter à le faire. Il n'en est pas des actions morales comme des ouvrages de l'art: dans ceux ci nous ne consultons que l'exactitude à suivre certaines regles. Un ouvrage où nous les voïons observées est à notre jugement un bon ouvrage, & celui qui l'a fait un bon ouvrier. Mais nous n'appellons pas un homme de bien tout homme qui fait une action qui paroît bonne. Ce qui se fait de juste, ne l'est véritablement que quand il est volontaire, ou le fruit d'une volonté directe. Il s'agit de suivre un penchant du cœur, un amour de l'ordre, par lequel le Créateur nous a marqué ses volontés. Les nôtres ne sont bonnes que quand elles concourent avec la sienne dans la direction de nos mouvemens & de nos actions.

Voici donc en un mot comme la clé

de la science des mœurs, ou la regle simple à laquelle nous devons rapporter le mérite ou le démérite de nos œuvres ; haïr & fuir le mal parce qu'il est mal ; aimer & faire le bien parce qu'il est bien : point de véritables vertus que celles qui joignent les sentimens aux devoirs , ou qui font pratiquer les devoirs uniquement parce qu'on les aime. Sans cette disposition , la vie de ceux qu'on nomme vertueux n'est qu'une trompeuse aparence , qu'un mensonge d'actions , qu'un déguisement qui les fait prendre pour ce qu'ils ne sont pas. Ce sont des acteurs de théâtre qui font un personnage étranger , qui représentent & qui ne sentent point.

J'ai dit pourtant qu'il n'est pas moins commun qu'aisé de tomber dans ce mécompte , & je ne repete point de quelle conséquence il est. Il s'agit pour nous de tout gagner ou de tout perdre , selon le ressort qui nous fait agir dans l'exercice des devoirs qui nous sont prescrits. Etendons un peu nos vûes sur ces motifs étrangers & dépravés , qui viennent prendre la place du seul motif légitime. Il en est sur lesquels nous n'hésitons point , & la condamnation de ceux - là peut servir à fixer immuablement notre

tre

tre jugement sur tous les autre.

Pourquoi les hypocrites sont-ils universellement détestés ? On en voit qui gagnent sur eux de faire une violence continuelle à leurs mauvais penchans , & qui se condamnent à toutes les rigueurs de la vertu ; leur exactitude aux plus petits devoirs est quelquefois plus que scrupuleuse. Que leur manque-t-il pour s'attirer le respect que l'idée de la justice inspire ? C'est que chez eux les dehors sont démentis par le dedans. Il est des intérêts particuliers qui causent des dépits à ceux dont ils ont surpris la confiance , les bienfaits , les services ; mais l'intérêt général qui les rend odieux , c'est la conviction secrète que leurs actions sont animées d'un motif étranger à leurs objets. Les simples soupçons qui les en rendent suspects , les dégradent dans les esprits de ceux qui commençoient à se laisser séduire par la régularité qu'ils affectent ; & si quelque découverte vient à justifier ces soupçons , on éclate , on les traite avec toute l'indignation qu'on a pour les menteurs , pour les fourbes , pour les imposteurs. C'est en ce sens que l'idée du vice se confond dans nos esprits avec celle du mensonge , & que la vertu ne

differe point de la vérité. Les actions annoncent naturellement des dispositions qui leur sont conformes. Toute action donc qui se fait dans une disposition différente, est une fraude qui substitue la monnoie fausse à la véritable. On n'est vertueux que quand on agit par l'amour de la vertu. L'action d'un hypocrite ne seroit d'aucun prix, quand même il seroit possible qu'il agit sans envie de tromper. Toute action chez nous a pour principe un amour; & c'est cet amour qui la caractérise, soit en bien, soit en mal. Quand donc ce n'est pas l'amour du devoir qui nous fait agir, nous agissons sans mérite, de quelque autre motif que nous soions animés, & quelque effort de vertu que nous paroissions faire.

Si nous ne cherchons pas à tromper les autres, il arrive souvent que nous nous trompons nous-mêmes. Un foible amour du devoir nous engage à le remplir avec quelque exactitude. On nous en applaudit, on nous en loue. Ce n'étoit pas l'estime que nous cherchions; mais elle vient au-devant de nous, & nous flatte. Nous nous y laissons prendre, nous nous y complaisons; & cette complaisance soutient une vertu chan-

celante qui tomberoit, si ce faux apui venoit à lui manquer. Ce n'est pas-là proprement une hypocrisie délibérée; mais c'est aimer la récompense des hypocrites, & se rendre indigne de celle du juste juge de la vertu, qui pese les cœurs avant de couronner les œuvres.

A-t-il couronné celles de ces amateurs ardents de la gloire du monde, dont l'illusion de cette fausse gloire a fait faire des héros? Ils ne s'animoient aux plus grandes entreprises; ils ne se montroient infatigables dans les travaux, intrépides dans les dangers; ils n'affrontoient la mort; ils ne se devoïoient pour leur patrie que pour s'en faire admirer, loïer, immortaliser; ils aspiroient aux suffrages de la postérité la plus reculée. Les ont-ils obtenus? On en compteroit peut-être encore un petit nombre, qu'un reste de la même illusion qui les dominoit fait nommer de grands hommes par ceux qui ne connoissent point la vraie grandeur. Mais une idée plus saine de la vertu les a démasqués dans tous les tems. Aux yeux des sages, le faux brillant de leurs actions ne vaut pas la vie de l'homme le plus simple & le plus inconnu, qui se rend aux devoirs de la vie commune,

R r ij

parce qu'il sent qu'il est juste qu'il s'y rende. Cet homme est lui-même un homme vraiment juste, & qui peut l'être jusqu'à l'héroïsme, sans qu'aucun autre homme le sache. A ce prix on peut trouver des héros jusques dans les chaumières. La véritable gloire est un tribut qui n'est dû qu'à la vertu pure, & ce tribut ne peut être païé par les hommes ; le mérite de la justice est au-dessus de toutes leurs récompenses.

Plaignons au fond ceux qui ne les ont point obtenus, quand nous sommes persuadés que leurs vertus étoient sincères : nous plaignons le monde au contraire de ne les pas avoir assez connus, de ne les avoir pas estimés leur prix. Nous disons qu'ils n'étoient pas dignes d'eux, & c'est le sentiment du vrai qui nous suggere ce langage. L'amour constant des devoirs que nous apellons la justice, est une disposition qui nous approche de la perfection de Dieu même, & que Dieu seul peut récompenser.

Mais avançons dans cette ouverture, que nos sentimens nous donnent. Qui jugeons-nous encore dignes de cette inestimable récompense ? sont-ce ceux que la crainte retient & qui ne s'abstiennent du mal que par la peur d'en être

punis ? est-ce là l'idée que nous avons de la justice & des justes ? un poëte l'a décidé. *Les bons*, dit-il, *haïssent le péché par l'amour de la vertu, les méchans le haïssent par la crainte de la peine.* Voilà les uns & les autres bien caractérisés. Mais où le poëte avoit-il puisé ces caracteres ? chez vous-même, qui que vous soïez, qui voudrez y réfléchir ; réflexion d'autant plus nécessaire, que la disposition qui caractérise les méchans n'est que trop commune, que trop fertile en apologies, ou trop facile à se contenter des excuses les plus frivoles & les plus injurieuses à la volonté du sage & juste juge de nos actions.

Ne perdez point de vûe vos principes, ne cessez point d'en apeller à votre propre cœur, faites-le toujours prononcer sur le sentiment qu'il a du mérite. C'est l'amour de la justice qui rend l'homme juste, comme c'est l'effet du soleil d'éclairer, & celui du feu de brûler. Quand la crainte arrête votre main, croïez-vous votre cœur innocent du crime que vous commettriez s'il devoit être impuni ? ne comptez-vous pas au rang des péchés les mauvais desirs ? vous flattez-vous de plaire à Dieu quand vous haïsses ses loix ? & ne les haïsses-vous pas, quand

vous ne vous absteniez de les violer que pour ne pas vous exposer à ses vengeances ? l'idée d'un homme juste malgré lui ne seroit - elle pas extravagante ? Personne ne l'est quand il aimeroit mieux ne le pas être, même en la maniere qu'on peut le paroître, en se soumettant à des devoirs qu'on n'aime point. Or telle est la disposition fixe & dominante de tous ceux que la seule crainte détermine, qu'ils ne desirerent rien plus ardemment que d'être affranchis de ces devoirs qui les assujettissent : ce sont des esclaves qui portent leurs chaînes en gémissant, qui voudroient pouvoir les briser, qui se regardent comme condamnés à faire incessamment ce qui leur déplaît, à ne pouvoir jamais suivre les seuls penchans qui leur seroient doux. Dans le plus intime de leur ame, Dieu n'est qu'un maître cruel qui se plaît à les tenir à la gêne ; ils le croiroient plus juste s'il cessoit de l'être ; ils le trouveroient plus sage & meilleur, s'il les abandonnoit à leurs caprices, s'il ne leur faisoit point d'autres loix que leurs desirs. Nous avons vû dans notre douzieme chapitre ces pensées proposées en objection contre l'obligation des loix naturelles, & nous les avons réfutées en montrant

qu'elles ne peuvent naître que des esprits foibles ou des mauvais cœurs. C'est en vain qu'on voudroit se le defavoier. Tels sont les cœurs de ceux qui ne pratiquent la justice que pour ne pas subir le châtement dont elle menace intérieurement ceux qui la violent ; ils sentent qu'ils méritent ce châtement & le craignent Dieu voit les cœurs & les punit d'avance par leur propre jugement, quand ils ne marchent qu'à regret dans ses voies.

L'impression de ce châtement secret se fait quelquefois sentir si vivement aux plus endurcis dans le crime, qu'elle les arrête & les jette dans des perplexités qui les tourmentent sans les changer. Ils ont horreur du vice, mais le retour à la vertu les effraie, ils n'ont point de goût pour elle : le remords pourtant l'emporte sur la passion qui les dominoit ; forcés de se condamner eux-mêmes, ils appréhendent d'être encore plus sévèrement condamnés par le Dieu puissant dont ils ont violé les loix. Ils s'en font une de ne plus les violer ; ils les observent, mais ils les observent mal, parce qu'ils ne les aiment point encore ; & la preuve qu'ils ne les aiment point, c'est la contrainte qu'ils éprouvent à se ren-

dre à leurs devoirs. L'effet naturel de la vraie justice, c'est de tranquiliser l'ame & de lui faire trouver sa joie dans l'observation des commandemens; c'est de la faire agir comme par attraits.

La répugnance à se rendre à ce que la conscience dicte, est donc en effet le premier degré de la dépravation de l'ame raisonnable; créée libre, elle aspire à jouir d'une liberté sans bornes. On perd de vûe sa dépendance, on a du penchant à vouloir ce que la souveraine vérité défend, & ce penchant forme une secrete résistance à ne faire qu'à regret ce que Dieu commande. C'est la disposition de ceux qu'on traîne ou qu'on pousse pour les faire marcher; ils avancent, mais avec un continuel effort pour reculer; ils font ce qu'il est bien certain qu'ils ne veulent pas faire. C'est donc à la seule bonne-foi que j'en appelle ici. Ne sentons-nous pas que tant que l'attrait du cœur n'est point le principe de nos déterminations, que tant que l'assujettissement au devoir nous gêne, que tant que notre volonté ne se plaît pas dans la justice, nous n'avons pas commencé d'être justes. Les répugnances, les dégoûts, les ennuis, la tristesse avec laquelle on se porte au bien, que Dieu commande

commande , font des commencemens de révolte contre lui. Nous desobéirions si nous pouvions desobéir impunément. Nous sommes fideles aux préceptes fans avoir le mérite de la fidélité.

Par-là le monde est plein de fausses justices. La simple vûe du devoir est communément pour nous le plus froid & le moins pressant des motifs. Nous agissons par impression plus que par lumieres ; & tant d'impressions étrangères se mêlent au zèle pur qui doit nous animer , tant d'intérêts cachés prennent sa place , que presque toujours rien n'est moins décidé dans nos actions que le vrai principe qui nous les fait faire. Nous paroissions nous prêter aux besoins des hommes , leur rendre des services : mais combien quelquefois l'indifférence ou l'antipathie pour leur personne en diminue-t-elle le prix ? combien de préférences au contraire ne donnons-nous pas à la naissance, au rang, aux qualités sensibles , à la secrete espérance du retour ? Qui peut se flater de ce desintéressement parfait que nous - mêmes nous jugeons tous si nécessaire au mérite de la vertu ? L'amour de la justice en fait le fond ; les œuvres n'en doivent être que les démonstrations , & les œuvres vraiment justes

sont celles qui sont commandées : or le commandement est précisément ce que nous aimons le moins.

Qui le croiroit donc ? c'est cette répugnance pour les œuvres commandées qui produit les vies les plus régulières aux jeux du monde, mais les plus stériles en vrais mérites. On hait au fond la justice naturelle ; elle oblige à veiller incessamment sur tous les mouvemens du cœur, à contraindre ses penchans, à se rendre à des obligations où l'amour-propre ne se satisfait point. On se fait donc une espèce de justice artificielle & de profession, justice qui n'est souvent fondée que sur des doctrines ou des imaginations humaines ; justice qui se réduit toute à s'affujettir aux pratiques, aux formules, aux coutumes, aux usages du culte dominant ; justice où les grands devoirs le cedent à des observances frivoles, où la justice se mesure sur les scrupules qui tourmentent ; justice en un mot sans principes, qui va souvent jusqu'à renverser les plus inviolables, qui fait regarder comme un bien dans une société ce qu'on regarde ailleurs comme un mal, qui fait étouffer par les préjugés la voix de la nature, qui se fait une religion de haïr les hommes & de

les persécuter. Telle étoit la justice des Pharisiens , & les Pharisiens sont une secte de tous les tems.

Pour prévenir ces illusions ou pour en revenir, ne perdez jamais de vûe cette vérité , que la vraie justice pour nous c'est ce que Dieu nous prescrit, & que le premier objet de son commandement, c'est l'amour de ce qu'il nous commande ; c'est-là ce qui fait notre mérite. Ce mérite ne consiste ni dans la multitude des œuvres, ni dans les inventions de l'amour-propre qui hait la dépendance, & qui voudroit faire sa propre volonté tandis que les volontés de Dieu ne seroient point accomplies. La vertu, la vraie justice, n'a rien pour nous d'arbitraire ; elle ne consiste ni dans les régularités affectées, ni dans le genre de vie particulier, ni dans les occupations privilégiées ; elle est, comme je l'ai dit, de tous les états, & s'y trouve dans un degré plus ou moins éminent, selon que les sentimens ou l'amour de ce qui est prescrit à chacun, est plus ou moins parfait. C'est la maxime générale, qui ne se varie que par l'application de la regle qui se fait sur les situations & sur les engagements particuliers. Personne n'est maître de régler sa justice

S f ij

ou de la borner à certaines œuvres. Les objets en sont fixes pour chaque homme, & la nature invariable.

La disposition qui fait le mérite de l'accomplissement de ces devoirs, donne de même l'idée d'une disposition permanente & comme enracinée dans le cœur où la nature en a mis le germe : c'est ce qui fait définir la justice à l'égard des hommes, une volonté constante & perpétuelle de rendre à chacun ce qu'on lui doit ; & j'observe à ce sujet que c'est sur-tout cette constance qui manque à tous les motifs étrangers qui font les fausses justices. Il est peu d'hypocrites qui meurent hypocrites ; leur ambition satisfaite se démasque ou renonce à son objet par le desespoir d'y parvenir. Ils se montrent alors plus méchans à-proportion qu'ils se sont fait plus de violence pour paroître bons : les exemples en sont célèbres. Ceux qui ne se contentent pour le bien que par l'amour de l'estime ou de quelques petits intérêts, sont rarement plus constans : il vient un tems ou des occasions où les passions étouffées l'emportent sur ce qui les retenoit. On voit des hommes qui sont à la fin les contrastes d'eux-mêmes, par l'opposition de ce qu'ils sont à ce qu'ils

paroissent. Ceux qui ne s'abstiennent du mal que par la crainte des reproches & des corrections, que par l'affujettissement à certaines bienféances, que par l'autorité des défenses, jouient communément un double personnage; en public ils se contraignent, en secret ils suivent leur penchant; jamais ils ne font le bien par l'amour du bien même. Il est contre la nature de se porter par attrait vers ce qu'on regarde comme un mal; & ce n'est que sous l'idée d'un mal qu'on se représente un devoir qu'on n'aime pas. Il n'est enfin que l'amour de la justice qui puisse rendre l'homme vraiment & constamment juste. Toute vertu qui se dément paroît se rendre au-moins suspecte de n'avoir jamais été sincere.

Il est vrai que la volonté de l'homme n'est que trop capable d'inconstance; il se fait dans ses inclinations & dans ses goûts naturels de continuelles révolutions; les objets de ses plus fortes aversions deviennent quelquefois ceux de ses affections les plus empressées; il haït dans un tems ce qu'il aimoit passionnément dans un autre. Mais ces changemens ne se font en lui que par la différence des impressions que les objets font sur ses sens. Il cherche à se satisfaire, il quitte

ce qui lui sembloit bon pour ce qui lui paroît meilleur; & ce qui fait qu'il n'est rien de constant dans ses attachemens, c'est qu'il n'est rien qui remplisse ses desirs : c'est le plaisir présent qui l'emporte, & ce plaisir n'est jamais assez durable pour le fixer. Mais il n'en est pas de même de son amour ou de son goût pour la justice; c'est un goût de sentiment & de raison dont l'objet ne change point. Le devoir est immuable, & les motifs qui l'y portent sont de nature à faire des impressions plus profondes à mesure qu'il s'y livre. Cet amour naturel du bien moral est comme un levain qui répand son ferment dans toute l'ame. Les tentations violentes peuvent ébranler sa constance; on tombe comme par surprise, on fait le mal qu'on ne vouloit pas; on revient de cette surprise au bien qu'on n'a point au fond cessé de vouloir. Les grandes fautes sont suivies de plus prompts repentirs; ce sont moins des inconstances que des interruptions qui troublent l'état de la justice, plutôt qu'elles ne le détruisent. Les vraies inconstances, les vies qui perséverent dans le dérèglement après avoir paru régulières, font donc justement soupçonner que l'amour de la justice n'étoit point le

DES DEVOIRS. 487
vrai principe de ces aparentes régularités.

N'insistons pas ici plus long-tems sur la nature de la justice ; quelque solides , quelque vraies que soient nos réflexions , leur vérité se manifestera de nouveau , quand nous montrerons dans le chapitre suivant quelle étendue notre justice doit avoir.

CHAPITRE XVII.

C'est pour l'homme une indispensable obligation de travailler à perfectionner sa justice. Nous disons de la justice de Dieu qu'elle est infinie : sens précis de ces paroles. Cette justice en Dieu nous est proposée pour modele : c'est une obligation pour nous de tendre à lui ressembler. Il y a pour toutes les productions créées un degré de perfection dont elles sont susceptibles ; c'est par-là qu'elles arrivent à leur fin : la nôtre exige que nous aspirions à la perfection de la justice. Nous naissons imparfaits dans tout ce que nous sommes : ces imperfections nous inquietent. Nous voudrions être parfaits pour les qualités du corps , de l'esprit.

S f iiij

& du cœur : c'est dans ces dernières que notre vraie perfection consiste. Nous sommes nés pour la justice. La perfection de notre justice formée sur le modèle de la justice de l'Être souverainement parfait, exige de nous deux soins : n'omettre aucun des devoirs qui nous sont prescrits, épurer incessamment les motifs qui nous les font observer. Ce motif, c'est l'amour de la justice ; & la perfection de cet amour étoit ce qui formoit le vrai sage, selon les Philosophes. Ce sage n'existoit point ; mais c'étoit le but de la Philosophie de le former par ses préceptes. C'est à ce même but que nous sommes obligés de tendre ; & cette obligation remonte jusqu'à l'instinct de la nature. Examen des différentes dispositions de l'ame contraires à cette même obligation.

NOUS avons insinué que notre justice ou le mérite de nos œuvres, consiste dans une conformité de nos volontés avec la volonté du suprême auteur de notre être. Il est juste, & nous disons que sa justice est infinie : fixons le sens de cette expression vague ; à quoi se réduit-il ? La justice de Dieu n'excepte personne, elle s'étend à toutes celles

de ses créatures qu'il a rendues capables de mérite & de démérite ; c'est pour chacune d'elles qu'il est juste : de ce côté-là sa justice n'a point de fin qui la borne ; elle est égale à cette bonté qui n'exclud rien des soins de sa Providence. La justice est une disposition d'équité qui met les droits dans la balance, qui pese le mérite & le démérite, pour y proportionner la récompense & le châ-timent. Dieu qui connoît parfaitement cette proportion, ne s'en écarte jamais ; le plus ou le moins ne se trouve point dans l'exercice de ses perfections. Il ne veut rien qui ne soit juste , & fait tout ce qui l'est. Prenez , dit-il , ce qui vous appartient ; point d'acceptions de personnes , point de préférences , point de passe-droits. Il rend en un mot à chacun selon ses œuvres.

Faut-il donc que notre justice soit infinie dans le même sens , dans la même étendue , dans la même exactitude ? faut-il que notre perfection soit égale à celle de notre modele ? On répond que nous sommes au - moins obligés de le desirer , & de tendre à ce but avec d'autant plus d'ardeur & d'efforts , que nous en sommes plus éloignés. Sondons d'abord notre fond , & nous y trouverons

des indices de cette obligation , qui ne font point méconnoiffables. C'est chez nous une idée naturelle , que tout être créé doit tendre au meilleur état où sa constitution puisse arriver pour atteindre à la fin que son auteur s'est proposée. Cette fin pour nous , c'est un bonheur éternel que Dieu nous destine & dont il nous a donné le desir invincible. Ce bonheur est mis au prix de la justice : c'est donc un devoir naturel de travailler à la perfectionner en nous.

Nous naissons imparfaits dans tout ce que nous sommes , & nous le sentons ; notre imperfection nous déplaît dès que nous commençons de la connoître. Le desir de notre conservation , joint à celui de notre bien-être , sont nos premiers sentimens : à ceux là succede l'amour de notre personne , & celui de notre propre excellence. Nous voulons conserver ce que nous sommes , avec l'envie de devenir ce que nous ne sommes pas encore ; nous sentons ce que nous avons , & ce qui nous manque. L'enfant souhaite de croître ; il est impatient d'arriver à l'âge de l'homme fait , d'aquérir des forces , d'atteindre à la taille qui lui convient. Nous voudrions ressembler tous à ceux que nous

trouvons les mieux conformés, avoir leurs traits, leur air, leur contenance, leur démarche. Si nous avons des agréments, nous nous faisons une étude de les augmenter, & de leur donner tout l'éclat dont ils sont susceptibles. Ceux qui sont nés avec quelque vice de conformation, font des efforts pour les réformer. Quel tourment ne se donne-t-on pas pour n'être pas si défectueux, ou pour le paroître moins.

Il en est qui risque de perdre des membres contrefaits par quelque accident, pour les rétablir dans leur première conformation. Personne ne se console des difformités qui ne peuvent se cacher; on ne renonce point pour soi-même à certaine idée de perfection qui s'étend à toutes les productions de la Nature. Nous distinguons une fleur entre toutes celles de son espèce; nous disons qu'elle est parfaite; nous disons d'un plan de vigne qu'il se porte bien, d'un arbre qu'il est dans sa force; nous discernons ce qui manque à d'autres; nous les redressons, nous les taillons, nous les cultivons, nous essaïons tout pour les rendre plus beaux ou plus féconds selon leur espèce, & ce sont comme des leçons muettes que nous

nous faisons à nous-mêmes d'aprocher le plus près qu'il se peut de la perfection que nous jugeons convenir à la nôtre : leçons pourtant peu nécessaires à l'instinct qui nous dicte ces mêmes soins que nous ne jugeons point d'ailleurs indignes de l'homme. Nous blâmons au contraire, nous haïssons ceux qui ne s'inquietent point de ce qu'il y a d'irregulier dans leur air, dans leurs manieres, & jusques dans leur démarche. Il y a, comme nous l'avons dit ailleurs, dans les mouvemens du corps une décence, une dignité, que nous sommes choqués qu'on néglige ; la Nature en nous tend à sa perfection dans toutes ses parties.

Du côté de l'esprit notre imperfection ne nous inquiete pas moins dès qu'elle est réfléchie : personne n'aime à s'apercevoir qu'il n'est pas ce qu'il sent qu'il devrait être. Les premiers raïsons de notre raison ne sont que de foibles lueurs qui nous annoncent le jour que nous souhaitons de voir paroître ; à mesure que nos conceptions se dévelopent & s'étendent, nous sentons croître en nous le desir de savoir. Les enfans sont curieux & font souvent des questions qui surprennent : d'où leur

vient ce penchant, & quel en est le but ? De nous obliger à cultiver les facultés de notre ame avec un intérêt beaucoup plus touchant que celles du corps. Observer, réfléchir, méditer, interroger, ne point laisser échapper d'occasion de s'instruire, ce sont des devoirs pour ceux à qui les moïens ou la capacité ne manque pas. L'ignorance & l'erreur déprécient en nous la nature ; nous sommes faits pour connoître, & pour connoître sans mesure ; nous n'arrivons point à la science parfaite, à toute la science dont nous sommes capables. Il est donc nécessaire que nous travaillions à la perfectionner, dans une course indispensable on n'a droit de s'arrêter que quand on est parvenu jusqu'au terme prescrit. Quiconque ignore ce qu'il a dû savoir, est coupable dès qu'il est convaincu de négligence. Les esprits les moins élevés ont un degré d'intelligence au-dessous duquel il leur est imputé de rester.

Mais je l'ai fait entendre dès le début de cet ouvrage ; la perfection de nos lumieres n'est destinée qu'à nous conduire à la perfection de nos sentimens, & nous verrons ailleurs que c'est cette vûe qui doit décider du choix de nos

connoiffances. L'homme est né pour la justice , & ce n'est proprement que par les progrès en ce genre , qu'il arrive à l'état de l'homme parfait. Les premières vûes que nous avons du devoir , ne font que des vûes confuses ; nous sentons plutôt que nous ne voïons ce qui nous est permis ou défendu ; c'est l'enfance de la justice , ou comme les premiers traits de l'enfant qui se forme dans le sein de sa mere. Ce qu'il y a de juste alors un peu marqué dans nos sentimens, n'est que comme un plan tracé qu'il faut remplir : c'est l'ébauche g'rossiere d'une statue qu'il faut achever & polir : c'est l'esquisse de l'image de Dieu dans notre ame , que nous devons retoucher jusqu'à ce que nous attrapions la ressemblance la plus parfaite que nous puissions avoir avec ce suprême modele ; ou pour me servir d'une autre figure encore , c'est le grain de senevé qui doit produire dans notre cœur un grand arbre.

Nous raisonnons en effet sur nos sentimens comme sur nos idées ; nous les comparons ensemble ; nous en découvrons les rapports & les liaisons ; nous développons leurs principes ; nous les étendons jusqu'à leurs dernieres consé-

quences ; notre justice comme celle de Dieu ne doit excepter ou laisser à l'écart aucun des objets à qui nous la devons ; mais ce qui nous oblige à remplir ces devoirs , nous oblige à les remplir avec toute la perfection du sentiment qui nous les inspire , ou qui nous les impose. Les vûes les plus claires des regles de notre conduite ne nous justifient point , c'est l'amour même des devoirs que ces regles nous prescrivent , & cet amour a des degrés comme ceux de tous nos autres attachemens. Il faut qu'il croisse en nous , parce qu'il est toujours possible qu'il y croisse jusqu'à ce qu'il ait étouffé tous les amours étrangers qui s'y mêlent.

Fixons tout ceci sur notre première idée : c'est une obligation pour nous d'aspirer à la perfection de la justice de Dieu. Cette obligation demande donc de nous un double soin ; celui d'observer la loi dans toute l'étendue de ses préceptes , & celui d'épurer incessamment le motif qui nous les fait observer. Or ce motif c'est l'amour : amour de dette , dont on ne s'aquite jamais , parce qu'avec quelque affection qu'on se porte à ses obligations , on peut toujours les aimer encore plus , & qu'on ne les aime

parfaitement, que quand on les aime pour elles-mêmes, c'est-à-dire parce que ce sont des obligations.

Là nous conduisent les seules notions naturelles bien méditées. C'étoit cet amour, cet attachement parfait à la justice, que les Philosophes imaginoient dans leur sage. Ils vouloient que contre l'assaut des plus grands maux il fût tellement immobile dans le bien, qu'il représentât Dieu même autant qu'il est possible à l'homme, *ut quâ fas est Deum effingas*. Ce sage, de leur aveu, n'existoit point; mais ils concevoient que c'étoit à ce degré de sagesse que l'ame raisonnable devoit tendre. Leurs mœurs n'étoient pas exactement formées sur leurs préceptes; ils ne vivoient pas comme ils enseignoient, mais ils enseignoient comme il falloit vivre. Je ne suis pas sage, ajoutoit Seneque; ce n'est pas de moi que je parle, quand je parle de la vertu; la vie que je loue n'est pas celle que je mène, mais celle que je fais qu'on doit mener. Tel étoit donc le but de la Philosophie: se corriger de ses erreurs, étendre ses connoissances sur la nature & sur la perfection de la vertu, poursuivre en soi jusqu'aux derniers restes du vice. Que le juste devienne plus

Séneq. de
vit. beat.
c. 16.

plus juste ; que le saint travaille à se rendre encore plus saint, ce sont des préceptes que toute raison saine adopte, & dont l'autorité remonte jusqu'à l'instinct de la nature.

Le corps a ses maladies ; il en a de différentes sortes, & chacune inspire l'envie de chercher des remèdes qui lui soient propres. Il n'est point d'homme qui n'aspire à la santé parfaite ; il en est de même des défauts ou des vices qui sont les maladies de l'ame. On ne les connoît point sans les haïr & sans souhaiter les perfections qui leur sont opposées, ou détester les vices contraires à ces perfections. Ecoutez ceux à qui la dissipation des soins du dehors ne fait point perdre de vûe ce qu'ils sont au-dedans. Vous les entendez se plaindre des doutes, des incertitudes, des perplexités, des égaremens de leur esprit, des mauvais penchans de leur cœur, de sa legereté, de son instabilité, de ses inégalités, de ses inconstances. On sent qu'on ne veut jamais assez fortement ce qu'on devroit uniquement vouloir. Ce sentiment n'abandonne point, tant que les passions ne l'emportent point sur la raison. Ont-elles pris le dessus, ce qui plaît le plus est ce

qui paroît le plus parfait ; on perd l'envie d'un nouveau progrès. Les plus emportés par le mauvais penchant s'aveuglent jusqu'à se faire des perfections des vices les plus grossiers. On en goûte le plaisir ; mais la satisfaction passe. On en revient à se considérer d'un autre oeil , & dans le moment on se déplaît ; on n'aime le vice que revêtu d'agréables images. Le masque tombe , & laisse voir avec chagrin qu'on est ce qu'on ne voudroit pas être ; le desir de la perfection renaît , & ce desir , ainsi que je l'ai dit , en prouve le devoir.

Toutes les dispositions qui font languir ce desir , ou qui lui donnent des limites , sont donc nécessairement suspectes , coupables , ou dangereuses. Notre amour pour la justice doit croître en lumieres ; il doit croître en ardeur : voilà nos deux engagements indispensables ; on ne sauroit trop y réfléchir pour en découvrir toute l'étendue. Les grands principes de la Morale ont des suites infinies ; rien n'est en nous sans regle ; nos jugemens , nos affections , nos mouvemens secrets , nos démarches au - dehors , tout doit se mesurer sur la nature des objets , & se varier selon les relations que nous avons avec eux.

Nous naissons ou nous devenons comptables d'une infinité de dettes, que nous ne connoissons toujours que très-confusément.

N'est-ce pas néanmoins le travers d'esprit d'une infinité de gens de se croire assez instruits ? On se le dit ; on voudroit du-moins se le persuader. Ce travers ressemble à celui du pécheur déterminé, dont on dit qu'il ne veut pas qu'on l'entretienne de la connoissance du bien, parce qu'il est résolu de ne le point faire. C'est comme un état de péché dans lequel on veut se fixer ; c'est, dis-je, au-moins un état d'imperfection volontaire. On essaie de mettre des bornes à la justice qui n'en doit point avoir. Les devoirs en sont infinis dans leur étendue. Qui peut donc se flater de les connoître assez ? Les premières vûes que nous en avons ne sont que de ces lueurs qui nous font découvrir en gros les objets, sans nous faire apercevoir le détail de leurs parties. Nous voïons de loin la formé d'un arbre ; mais nous ne distinguons point encore comment les plus grandes branches sortent du tronc, & les plus petites des plus grandes. Tout de même, soit que nos propres réflexions ou les suggestions des autres nous

apliquent à ce que nous sommes, nous comprenons que nous avons des penchans à modérer, des obligations réciproques à remplir avec nos semblables, des hommages à rendre à l'auteur de notre être. Mais ces premières notions ne sont que de petites semences, qui doivent germer & se dilater dans notre esprit. Nous allons du devoir général aux devoirs particuliers ; c'est une multiplication qui ne s'épuise point ; jamais nous n'aurons assez compris tout ce que nous avons à faire pour nous-mêmes, pour les hommes, pour Dieu sur-tout, à qui nous devons répondre de tous nos sentimens & de toutes nos œuvres. Le país des moralistes est si vaste & si coupé de tant de défilés qui rentrent les uns dans les autres, qu'il nous y restera toujours de nouvelles découvertes à faire.

Dans nos recherches même les plus sinceres & les plus assidues, par combien d'obstacles ne sommes-nous pas arrêtés, soit du côté de l'esprit, soit du côté du cœur ? D'où partons-nous ? Nous l'avons dit plus d'une fois, le desir de notre bien-être est le premier qui se déclare en nous. Nous voulons nous satisfaire, & nous le voulons aveuglément. Nous commençons donc commu-

nément par ne rien trouver de juste que ce qui nous convient : nous haïssons d'ailleurs la contrainte; & le langage secret de tous les cœurs est de dire, *je ne m'affujettirai point*. Nous vivons provisionnellement de caprice. Il se forme dans nos esprits un préjugé d'habitude, que mille autres préjugés viennent fortifier. Ces préjugés ne cedent qu'avec peine aux vérités qui les contredisent. Nous combattons pour les erreurs qui nous plaisent : nous nous défendons, nous capitulons : nous n'admettons de devoirs que ceux qui nous paroissent les moins incompatibles avec nos premières manières de penser, avec nos premiers goûts, & notre amour pour l'indépendance; l'aversion même secrète que nous conservons pour ces devoirs reconnus, nous suggere bien-tôt que nous n'en savons déjà que trop. Nous ne voulons pas en savoir davantage.

Telle est cette disposition, dans laquelle tant de cœurs plus qu'à-demi dépravés se tranquillisent. L'illusion ne peut être plus grossière. Jamais on n'ignore innocemment ce qu'on est obligé de savoir. Jamais sur-tout ce n'est une excuse de dire, *j'ignorois*, quand on a pû s'instruire. L'obligation de perfec-

tionner la justice subsiste, & tire une nouvelle force de la considération même, qu'elle est toujours imparfaite en nous. Malgré la plus sérieuse étude, malgré les attentions les plus assidues, on n'arrive point à dire, il ne reste plus rien à savoir. On trouve toujours à réformer dans les idées, toujours à redresser dans les penchans, toujours à pousser plus loin dans la recherche des objets, jusqu'où la justice parfaite s'étend. Toute la différence qui distingue les justes en cette vie, c'est que les uns le sont un peu plus, & les autres un peu moins. Tous sont imparfaits, & réduits à ne trouver leur justification que dans une contention d'esprit continuelle à reconnoître ce qui leur manque, à compter pour rien le passé sans le soin de l'avenir.

Dire qu'on en fait assez, c'est un langage injurieux à Dieu, c'est lui dire qu'on ne veut point de la science de ses voies. La raison qu'il nous a donnée ne doit jamais être en nous un don stérile. Son usage est de nous conduire de connoissances en connoissances, & sur-tout dans l'art de bien vivre. Ce qu'on remarque de plus bizarre dans ceux qui le négligent, c'est que souvent il leur arrive

de se plaindre de leur peu de lumieres. Ils prétextent incessamment des doutes sur leurs devoirs ; ils affectent des perplexités sur les maximes les plus claires ; & tandis qu'ils avouent ainsi qu'ils n'en savent pas assez , ils ne pratiquent pas même tout ce qu'ils savent.

On reconnoît par-là qu'au fond ils aiment mieux les ténèbres que la lumiere ; & ce qu'il y a de pire en effet dans leur imperfection , c'est qu'elle est réfléchie. C'est une espece de plan qu'ils se font de se borner aux devoirs qu'ils nomment essentiels. Ils distinguent ceux qui sont de précepte de ceux qui ne sont que de conseil. Il est vrai que toutes nos obligations ne sont pas d'une justice également rigoureuse. Les Philosophes en reconnoissoient qu'ils nommoient des devoirs moïens , de ces devoirs qui ne sont point l'objet des loix humaines , qu'elles ne commandent point , dont elles ne punissent point le violement. Mais ces devoirs n'en sont pas moins commandés par la nature & par la conscience ; ce n'en sont pas moins des parties de la justice qui nous est prescrite. C'est donc une fausse probité de se croire assez innocent , quand on se rend à tout ce que les loix positives prescri-

vent , quand on se permet tout ce qu'elles ne défendent point, tout ce qu'elles ne punissent point. On peut relire à ce sujet ce que nous avons dit dans le quatrième chapitre, contre l'imagination de ceux qui voudroient rapporter aux loix civiles l'origine du droit naturel. La conscience étoit avant les loix ; ce qu'elle prescrivoit ou défendoit avant leur établissement, elle n'a point cessé de le prescrire & de le défendre : c'est d'après ses décisions que les loix ont été formées, c'est d'elles qu'elles tirent toute leur force : nous n'obéissons à leurs dispositions qu'autant qu'elles ne sont point contraires à ce que la conscience dicte. La conscience est donc après tout notre unique & vraie regle ; c'est sur elle que notre justice doit être mesurée pour être parfaite : le droit romain, dit Cicéron, n'en est qu'une ombre. C'est une erreur grossière, de s'imaginer que le droit écrit nous prescrit tout ce que nous avons à faire, ou qu'il nous permet tout ce qu'il ne nous défend pas expressément.

J'affecte de le redire, parce que l'erreur est aussi commune qu'elle est palpable ; on se fait une justice qui ne s'applique qu'à régler les dehors : on voudroit
droit

droit se tranquilliser dans cette illusion; mais l'illusion se dément & le cœur se trahit par mille reproches secrets. On sent qu'on se trompe ou qu'on essaie en vain de se tromper; on voit qu'on ne fait pas tout ce qu'on devrait faire, & qu'on fait souvent ce qu'on devrait ne faire jamais. De quoi donc doit-on se convaincre le mieux, quand on prétend borner sa justice à certains devoirs qu'on appelle essentiels? c'est que réellement on n'aime point ces devoirs-là même, ou qu'on ne les aime pas encore assez. Or nous avons montré qu'on ne remplit véritablement aucun devoir qu'autant qu'on l'aime, & de-là nous tirons qu'on ne le remplit parfaitement qu'autant que l'amour en est parfait. Le même principe qui nous attache aux grands devoirs, doit donc étendre notre fidélité jusqu'aux plus petits. Nous ne devons rien omettre avec connoissance de tout ce qui nous est montré comme juste, ne nous rien permettre de ce qui ne l'est pas. L'obligation de tendre à la perfection, nous interdit jusqu'à l'apparence du mal.

Mais ce n'est pas encore assez; notre amour pour la justice doit croître en ardeur à proportion qu'il croît en lu-

mière, & ces deux accroissemens dépendent en effet l'un de l'autre. Plus on réfléchit sur ses devoirs, plus on les médite; mieux on les connoît, plus on les aime. Il y a dans toutes les parties de la justice une convenance, une décence, une beauté d'ordre qui plaît par elle-même, qui nous attire, qui nous entraîne comme par penchant. De là cette réflexion des Philosophes, qui leur est devenue commune avec ceux que nous nommons nos spirituels. Il faut, dit un sage empereur, que les mouvemens qui nous portent vers nos devoirs, paroissent comme les effets de la nature, sans répugnance, sans contrainte, sans efforts; ce ne sont point ceux d'un homme qui chancelle & qui veut se redresser. On n'en vient à cet air de facilité, que quand on a commencé de se plaire dans ce qu'on fait; & cet attrait n'est en nous que le fruit d'une longue étude & d'une sérieuse méditation de ce qui nous est prescrit. Nous le goûtons alors; ce n'est plus la nécessité de l'obligation qui nous y pousse, c'est un charme secret qui nous y détermine. On interrogeoit Aristote sur l'avantage qu'il avoit retiré de la Philosophie; c'est, dit-il, de faire sans être commandé ce que d'autres ne font que par

DES DEVOIRS. 507
la crainte des loix : on en dit autant
d'Antistene. Son progrès dans l'étude des
devoirs étoit de faire de bon cœur ce
que le commun des hommes ne fait que
par contrainte.

Tel est le caractère qui distingue les
parfaits des imparfaits ; c'est ce qui nous
touche le plus dans ceux dont la vertu
nous charme ; c'est ce que nous nom-
mons en eux le zèle & la ferveur. C'est
cet amour ardent de la loi dont on lit
tant de protestations dans le pseaume
118. ce desir continuel, ces vœux pres-
sans d'en découvrir de plus en plus
les merveilles, pour l'aimer encore
plus. C'est cet amour qui dilate le
cœur & qui fait courir plutôt que mar-
cher dans la voie des commandemens.
Si la beauté de la justice pouvoit en ef-
fet être aperçue des yeux, elle excite-
roit dans tous les cœurs des amours
portés jusqu'au merveilleux, disoient
les Philosophes, *mirabiles amores*. Tant
qu'on n'éprouve rien de ces mouve-
mens affectueux, on ne doit pas se croi-
re fort avancé dans la justice, avec
quelque exactitude qu'on en remplisse
les devoirs. Se porter au bien qu'on fait
avec nonchalance, éprouver de la pei-
ne à s'abstenir du mal, ce sont des ma-

V v ij

ladies dans l'ame juste. Le vrai signe de sa santé, c'est comme une faim continuelle de la justice; elle a ses âges en cette vie, mais elle n'a jamais tous ses accroissemens. Ne point sentir d'envie de s'avancer, c'est ressembler à ces enfans mal constitués ou mal sains, qui ne donnent d'espérance que quand leurs membres viennent à se dénouer. Ils vivent; mais l'enfant ne peut pas toujours rester enfant, il faut qu'il devienne homme ou qu'il meure. Il y a de même dans les ames un degré de justice qui suffit pour ne les pas faire regarder comme mortes; mais ce degré ne suffit qu'à celui qui desire de devenir plus juste, ou d'arriver à la perfection que les dons qu'il a reçus exigent. Le bon arbre ne porte point de mauvais fruits dans leur espece, mais il en produit de défectueux: il échape aux plus justes des fautes d'inattention, de surprise, de foiblesse, & ces fautes sont excusées tandis qu'elles leur déplaisent. Ils sont justes en ce qu'ils souhaitent de le devenir encore plus. Tout ceci ne touchera peut-être que très-peu de personnes; mais il a fallu le dire à tous les hommes, parce que l'obligation d'être justes & de perfectionner en eux la justice, leur est commune.

 CHAPITRE XVIII.

Nouvelles observations sur la certitude des devoirs de la justice : on croit avoir porté cette certitude jusqu'à l'évidence ; mais il ne sera pas hors d'œuvre de réfuter exprès ceux qui voudroient n'en paroître pas persuadés. Ils alleguent que les vérités morales ne peuvent être démontrées. Essais de démonstrations sur ce sujet, qui sont sans réplique. Les décisions de la conscience sont communément si sûres & si claires, qu'on ne peut de bonne-foi les contester. On examine sur quels sujets il peut naître des doutes, & quelles en sont les causes. Il est des doutes de caprice, d'humeur, & d'entêtement. Ce pyrrhonisme sembleroit ne mériter d'être réfuté que par l'argument de Mélancthon. Tel étoit le pyrrhonisme d'Hobbès, ses paradoxes, son caractère. Origine des manieres de penser. Toute ignorance de ce qu'on doit & de ce qu'on peut savoir, est coupable. Diverses causes des méprises & des erreurs. Fausses regles dont il est facile de reconnoître la fausseté. Les principes les

plus féconds des mœurs sont simples ; les difficultés ne naissent que de la manière & du tems de les appliquer. L'incompatibilité qu'on croit voir dans les devoirs n'est jamais réelle. On prend pour un devoir ce qui n'en est pas un , pour l'oposer au devoir certain. Les grands devoirs sont immuables ; les loix humaines ne peuvent en imposer de contraires à ceux de la loi naturelle. Il faut obéir à Dieu préférablement aux hommes. On abuse de la maxime , qu'entre les maux il faut choisir les moindres. Cette œconomie n'entre point dans le système de la Morale. Faire le mal dans la vûe de procurer un bien , c'est une illusion qui n'est ni tolérable ni sérieuse au fond : c'est l'illusion favorite du faux zele.

NE le dissimulons pas ; certains esprits encore plus entêtés que superficiels , alleguent que tout ce que nous venons d'établir n'est fondé que sur des suppositions gratuites ou du-moins assez incertaines. Leurs allégations mal digérées ont déjà passé plusieurs fois en revue dans le cours de cet ouvrage , & je les ai réduites à des mal-entendus. Mais il est avantageux à la vérité de

montrer de nouveau que tous les efforts qu'on fait pour l'obscurcir ne servent qu'à la rendre plus lumineuse. Nous faisons un devoir à l'homme de se perfectionner incessamment dans la science des mœurs. Nos raisonnemens sont justes; mais on prétend que nous abusons des termes. Les mœurs, dit-on, ne sont point l'objet d'une science; la certitude des devoirs que nous en tirons ne sauroit être démontrée. L'objet de ce que nous apellons savoir, doit être tellement ce qu'il nous paroît, qu'il ne puisse être autrement: il faut qu'on ne puisse le contester sans démentir ce principe auquel toute démonstration se réduit en dernière analyse, qu'il est impossible qu'une même chose soit & ne soit pas en même tems. Nous admettons ces maximes; mais en les suposant vraies, est-il faux que les devoirs de la Morale puissent être démontrés? Il est clair au contraire qu'en tout sens ce n'est ici qu'une allégation vague & frivole, que l'inaplication de l'esprit, & plus souvent encore quelque intérêt de cœur suggere à des esprits trop amoureux d'eux-mêmes pour admettre de bonne-foi des vérités qui ne leur plaisent pas.

J'avance que quelque cause qu'on

donne à la prétention que les vérités morales ne peuvent être démontrées, ce n'est qu'un préjugé, que ce n'est qu'un défaut de précision dans les idées ; pour le mieux faire entendre à mes lecteurs, je pense qu'il ne sera pas superflu de recueillir en cet endroit ce que j'ai déjà dit en divers autres sur l'origine & sur la nature de nos connoissances. On en distingue communément de deux sortes, des connoissances de sentiment & des connoissances de simple vûe.

Je sens, par exemple, que je suis, que je m'aime, ou que je desire le bien de mon être : je sens que c'est ce desir qui me porte à rechercher mon bien dans les objets qui sont hors de moi ; que je les veux ou ne les veux pas, selon la convenance ou la non-convenance qu'ils ont avec ce même bien. Je sens que c'est avec délibération que je choisis entre ces objets, que dans ce choix je fais des préférences, & que ces préférences sont toujours données à ce que je juge me convenir le plus.

Je vois qu'il n'est pas possible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems : je vois que ce qui n'est point ne peut avoir de propriétés, ou que toute propriété suppose un être. Je vois que deux

êtres comparés séparément avec un troisieme, ne peuvent lui ressembler sans être semblables entre eux. Je vois que tout être existe d'une certaine maniere, & qu'il ne peut exister en même tems de deux manieres contraires.

Ces deux sortes de connoissances ne nous font point suggérées; elles préviennent en nous toute instruction, tout raisonnement; elles sont comme nées avec nous, c'est-à-dire qu'il suffit que nous soions ce que nous sommes pour les avoir; & ce qui ne nous permet pas d'en douter, c'est qu'elles sont communes à tous les hommes, pour peu qu'ils y réfléchissent ou qu'on les y fasse réfléchir.

On ne concevra jamais en effet que tous les hommes de tous les tems & de tous les lieux aient toujours pensé de la même maniere sur les mêmes objets, si cette maniere de penser ne venoit pas de la maniere dont leurs esprits ont été faits. De-là naît la certitude infallible des deux sortes de connoissances dont nous parlons. Un même raisonnement nous mene à la conviction sur les unes & sur les autres.

Si les manieres de penser qui nous sont communes pouvoient être trom-

peufes, ce feroit le Créateur même de nos efprits qui nous tromperoit ou qui nous auroit mis dans une inévitable néceffité de nous tromper. Nous ne jugeons en effet, nous ne raifonnons que fur les notions qui nous font communes. Nous fupofons qu'elles n'ont pas befoin de preuves; & s'il nous étoit poffible d'en douter, ce doute feroit fans refource. On ne peut prouver une vérité douteufe que par quelqu'autre vérité qui la précède; & cependant les notions dont il s'agit font les premières de nos connoiffances; nous en faisons ce que nous apellons nos premiers principes. Si donc ces principes étoient trompeurs, nous ferions irrémédiablement trompés dans nos raifonnemens les plus juftes, & nous ferions trompés par celui qui nous a donné ces premières notions, ou qui nous a faits de maniere que nous ne pouvons penfer autrement.

Or, difons-nous, le pere de nos efprits n'est point trompeur. Le menfonge & la féduction font inconciliables avec l'idée de l'Être fouverainement parfait; il eft indigne de fes attributs de nous avoir créés intelligens pour nous laiffer dans une illufion perpétuelle. Ces manieres de penfer dont l'accord dans tous

les hommes ne peut venir que de la constitution de leurs esprits, sont donc certainement infaillibles.

Raisonnons de même sur les sentimens qui nous sont communs ; il est évident que cette uniformité ne peut naître en nous que du fond même de la nature ou de l'institution de son auteur. Un sentiment qui se trouve par-tout le même, est une preuve indubitable de l'état où le Créateur a mis l'homme en le formant. Tout homme, par exemple, est libre, si tout homme sent qu'il l'est, ou Dieu le tromperoit ; cet homme seroit invinciblement convaincu qu'il seroit libre, & ne le seroit point sans pouvoir jamais revenir de cette erreur : car il faut remarquer que si les persuasions qui viennent des notions communes sont invincibles, celles qui viennent des sentimens communs ne le sont pas moins, ou le sont même encore plus. Pour desabuser quelqu'un d'une persuasion de sentiment, il faudroit lui prouver qu'il ne sent pas, & l'entreprise seroit extravagante.

De-là je conclus, comme en passant, que les connoissances ou les preuves de sentiment ne doivent point être exclues de la Métaphysique, ainsi que quelques

philosophes se l'imaginent ; mais que c'est au contraire au sentiment que toute bonne Métaphysique se réduit. L'impression que ce qu'on nomme évidence, fait sur nous, n'est, comme je l'ai plusieurs fois insinué, qu'une espece de sentiment dont nous ne pouvons nous rendre aucune raison, parce que rien n'est plus clair pour nous que ce que nous sentons.

Quel est donc en effet le véritable but de ma digression ? c'est de faire observer que la distinction de nos connoissances en celles d'évidence & de sentiment, est une distinction presque purement arbitraire, & qui dans la réalité ne doit pas nous faire imaginer plus de certitude dans les raisonnemens que nous faisons sur les unes ou sur les autres de ces connoissances. Qu'on y réfléchisse de plus près, on trouvera que ces deux sortes de connoissances se réduisent au même principe. Nul sentiment n'est sans quelque vue qui l'accompagne ou qui naît du sentiment même. Quand je dis, je sens que je suis, ce sentiment est mêlé de l'idée de l'être, ou me la donne. Je ne puis dire que je suis sans apercevoir ce que c'est qu'être ; & dans le fond je n'ai l'idée de l'être, que parce que je sens que

je suis : il en est de même de tout ce qui nous est connu par ce que nous apellons l'évidence ; ce n'est qu'une simple impression pareille à la sensation que nous avons de la lumiere, & dont nous ne saurions nous rendre de raison, si ce n'est que nous sentons ou que nous voions ; car c'est la même chose. Revenons à notre question. Les vérités de Morale peuvent-elles être démontrées ? pourquoi non ? que faut-il pour faire une démonstration ? quelque vérité sensible qui se démontre d'elle-même, ou qu'on suppose déjà démontrée, quelque une de ces vérités qui s'offrent à tous les esprits à la plus simple attention, de ces vérités que les hommes ont reconnues d'un consentement unanime, & qui ne peuvent être que ce qu'elles nous paroissent, si l'auteur de la nature ne nous trompe point.

Or ne seroit-ce pas abuser du tems ; de s'arrêter encore à montrer que la science des mœurs offre une infinité de ces vérités parlantes, telles que celles-ci. Tout être raisonnable & libre est comptable de ce qu'il fait. Selon la nature tous les hommes sont égaux. Entre les égaux toutes les obligations sont réciproques. Je ne dois pas faire aux au-

tres ce que je ne voudrois pas qu'ils me fissent. J'ai droit de jouir de tous les dons que la nature m'a faits. Je puis m'approprier ce qui n'est à personne. Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. Je puis user de toute ma liberté quand je ne suis dans aucun engagement de la restreindre. Aucun homme n'a de pouvoir sur les pensées des autres. Tout bienfait exige de la gratitude, toute dépendance exige des soumissions. La volonté de celui qui m'a créé doit être ma règle, &c. Or de ces principes ou de ces maximes qu'aucun homme ne niera, s'il n'est pas résolu de se contredire & de se démentir, n'est-il pas aisé de tirer une infinité de conséquences aussi démonstratives que celles même des Mathématiques? Si je dis à quelqu'un, vous ne voudriez pas que je vous enlevasse votre héritage, & vous m'enlevez le mien, vous êtes donc injuste; vous prétendez me forcer à penser comme vous; & si je vous forçois à penser comme moi, vous crieriez à la violence: c'est donc vous-même qui me violencez injustement. Ces manières de raisonner sont-elles susceptibles de quelque réplique?

Soions désintéressés; réfléchissons sur le cours ordinaire de la vie, ne remar-

querons-nous pas que sur les bonnes & les mauvaises actions, les décisions dépendent de principes si simples & si clairs, qu'ils se présentent aussi naturellement à l'esprit que les couleurs aux yeux & les sons aux oreilles? La conscience parle sans équivoque; on est sûr d'avoir mal fait dans toutes les occasions où sa voix nous dit que si quelque autre en eût fait autant, nous l'aurions trouvé mauvais. Rendre le mal pour le bien, c'est le comble de l'ingratitude, on ne sauroit se le pardonner; mais ne pas rendre le bien pour le bien, n'en est-ce pas assez pour se reprocher d'être ingrat? Le mensonge, le plus simple mensonge ne coûte-t-il pas quelque violence au cœur qui se le permet? croit-on l'avoir assez justifié par toutes les excuses que l'intérêt ou l'amour-propre suggere, quand quelque autre principe ne persuade pas que ce mensonge qu'on s'est permis n'étoit point un mensonge?

Sur quoi donc peut-il naître des doutes, & quelles en sont les causes les plus communes? ces questions ne sont pas inutiles à proposer. Nos réponses feront voir que ce n'est presque jamais la lumière qui nous manque; ou si quelquefois il nous reste des perplexités,

nous en concluons au-moins que notre devoir ne s'étend jamais au-delà de nos connoissances, tant que nos incertitudes ne sont pas les fruits de notre négligence.

Il est des doutes d'humeur & de caprice, qui ne se forment dans certains esprits que par l'envie de contester ce que personne ne conteste. On iroit jusqu'à nier qu'il est jour quand le soleil luit. Avec ces fortes d'adversaires on ne dispute point, on leur laisse la gloire d'être bizarres, puisqu'il leur plaît de l'être; & si leur pyrrhonisme sur les mœurs méritoit d'être réfuté; ce ne seroit pas avec la plume. N'eût-on pas sagement fait d'user d'un traitement encore moins doux avec un auteur plus extravagant que pernicieux du dernier siècle: il soutenoit que par la nature tout homme a droit de regner sur tous les autres hommes, & de s'emparer pour sa propre conservation de l'Univers entier. Je suppose que deux ou trois hommes seulement se fussent accordés, pour l'enfermer & le laisser mourir de faim, quel sujet eût-il eu de s'en plaindre? selon lui chacun des trois avoit le droit de lui tout ôter: au fond ce travers d'esprit n'étoit qu'un détour qu'il avoit pris pour insinuer que le droit naturel

turel n'étoit qu'une chimere, & qu'avant l'établissement des loix civiles, les noms de juste & d'injuste étoient vuides de sens; absurdité que nous avons rendue si palpable ailleurs, qu'il seroit hors d'œuvre d'essaier de-la mettre dans un plus grand jour.

On a cru qu'Hobbès dont je parle n'avoit en vûe que de plaire aux puissances qui tendent au despotisme, & dont il espéroit quelque grande récompense. Mais ces puissances eussent été bien dupes de l'avoir récompensé; persuadées de son systême, elles n'en eussent persuadé personne. On présueroit avec plus de fondement qu'Hobbès étoit un athée déguisé, dont les mœurs pourtant démentoient, dit-on, les opinions.

Quoi qu'il en soit, l'intérêt secret de l'athéisme n'influe que trop sur le cœur de ceux dont les passions combattent les lumieres. Ils affectent des doutes; ils voudroient justifier l'averfion qu'ils ont pour des devoirs qu'il leur est pourtant impossible de méconnoître. Ils ont une conscience dont ils entendent la voix, malgré les efforts qu'ils font pour l'étouffer. Il est des principes qu'ils ne peuvent desavouer; mais

ils leur en opoſent d'autres, & cherchent à les mettre en contradiction. S'ils conſultent ſur l'aplication de ces principes aux circonſtances, ce n'eſt jamais qu'avec des reſerves, qu'avec des diſſimulations, qu'avec des équivoques. Ils tournent les queſtions du côté qui leur paroît le plus favorable : ils veulent enfin faire approuver ce qu'ils deſirent. Ils ſont comme décidés ſur le mal, & les ſubtilités les plus frivoles les raffurent. Que peut-on leur dire ? Qu'eux-mêmes ils jugeroient ſainement de ce qu'ils ont à faire dans toutes les circonſtances de la vie, s'ils vouloient préférer leur conſcience à l'intérêt de leurs paſſions, dont ils ſentent l'injuſtice ſans vouloir y renoncer. Qu'ils ſongent du-moins que rien ne peut excuſer celui qui ſe condamne lui-même.

Toute ignorance de ce qu'on doit & de ce qu'on peut ſavoir, eſt coupable. Il en eſt qui paroiffent involontaires, & qui dans la vérité ne le ſont pas. Nous l'avons dit, les premières notions que nous avons de la juſtice ne ſont que de foibles lueurs d'un jour, qui doit s'étendre par de continuelſ accroiffemens de lumière. Ce ſeroit en nous le progrès de la raiſon, ſi les premiers raïſons n'étoient

pas obscurcis par des causes étrangères. Mais à peine voïons-nous le jour, que nos sens sont frapés de mille objets qui nous remplissent de fausses idées, & forment en nous des préjugés qui ne font que se fortifier avec l'âge. Nous suçons en quelque sorte l'erreur avec le lait. Une mauvaise éducation nous livre à des parens mal instruits ou déréglés, à des maîtres prévenus de fausses opinions. On nous remplit de maximes corrompues, & justifiées par l'exemple de ceux qui les suivent; nous sommes comme emportés par le torrent des mauvaises mœurs, & toutes les semences de vertu que la nature avoit mises dans nos cœurs y sont étouffées. Le monde, où nos besoins, nos affaires, nos engagements, & nos relations nous font entrer, est un grand maître de toutes sortes d'égaremens; & ses routes détournées nous font perdre de vûe toutes les traces du bien que nous avions commencé d'apercevoir.

Nous faisons alors ce que les autres font; nous pensons, nous agissons comme la multitude: mais l'erreur est-elle invincible? la conscience ne reclame-t-elle pas souvent? Ces maximes ingénues, que la plus simple attention fait

recevoir à tous les esprits, ne subsistent-elles pas toujours? leur vérité n'est-elle pas immuable? est-il des coutumes & des usages qui puissent prévaloir contre elles? l'exemple de ceux qui les violent les abroge-t-il? une seule ne suffit-elle pas pour arrêter ou pour réformer toute la licence qui trouble, qui dérange, qui renverse toute l'œconomie de la société? quelqu'un peut-il se flater qu'il lui soit permis de faire aux autres ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît? Qu'il rapelle tous ses procédés à cette règle, pourra-t-il se diffimuler en combien de manieres il se rend injuste? a-t-on besoin d'une grande pénétration d'esprit pour appliquer une règle si simple à toutes les circonstances imaginables? Sur chacune il ne s'agit que de laisser prononcer le cœur, & le cœur ne se dément point. Chacun sent en agissant ce qu'il veut & ce qu'il ne voudroit pas. Si ce que vous pensez, si ce que vous dites, si ce que vous êtes près de faire est tel que vous ne voudriez pas qu'on vous le fît, n'est-il pas décidé que vous devez vous l'interdire? si vous vous le permettez, pourrez-vous prétexter quelque ignorance qui vous excuse?

Est-ce ignorance encore qui tranquil-

lise dans une vie licentieuse, où les passions n'ont point de frein qui les arrête ou qui les modere? des ames raisonnables peuvent-elles se persuader que le sage auteur de leur être les ait créées pour vivre de caprice & sans regles? celles de leurs actions ne résultent-elles pas de la convenance ou de l'inconvenance qu'elles ont avec leurs objets? tous nos penchans n'ont-ils pas des fins marquées qui nous indiquent jusqu'où nous devons les porter? l'attrait pour certains plaisirs ne nous est-il pas uniquement donné pour satisfaire à des besoins de la nature? n'est-ce pas la pervertir & l'outrager, de ne pas limiter le plaisir aux besoins, ou d'oublier les besoins même, pour ne rechercher que le seul plaisir? Ce n'est pas sans sujet que sur ce dérèglement on a souvent rapellé les hommes à la conduite des bêtes: il ne manque à leur exactitude à suivre les loix du Créateur, que le mérite de s'y soumettre avec connoissance; mais par là même leur exemple n'est que plus propre à confondre l'abus que nous faisons de notre raison. Quel est l'homme qui puisse se dire sérieusement que cette raison n'est en nous que comme un hors-d'œuvre, qui ne doit point influer dans

notre maniere de vivre ? S'agit-il d'aller aux voix dans les décisions sur les mœurs ; vous dites j'ai pour moi le grand nombre ; & Sénèque vous répondroit , c'est cela même qui prouve que votre cause est mauvaise. La pluralité n'est jamais du côté de ceux qui goûtent ce qu'il y a de meilleur. L'argument de la multitude est l'argument des méchans.

Moyse avoit dit à son peuple : vous ne suivrez point la foule pour faire le mal ; & l'Évangile annonce de même que la voie qui conduit les hommes à leur perte est celle où la foule marche. Plus les siècles sont dépravés , plus on a de raisons d'être attentif aux règles ; & dans le cours ordinaire de la vie , ces règles ne sont ignorées que de ceux qui se plaisent dans leur ignorance. Tant qu'on prend la conscience pour juge , les prétextes les plus spécieux en faveur de la vie licentieuse sont déclarés frivoles. Les passions les plus chéries se taisent & se condamnent. Les grands principes des mœurs sont donc en effet simples , clairs & démonstratifs.

Mais pour ne rien outrer , on convient que ces principes ont des conséquences éloignées , dont les liaisons pa-

roissent d'abord moins sensibles. Il est des complications de circonstances qui peuvent jeter dans quelque perplexité sur le devoir précis qu'elles imposent : il est même des devoirs qui semblent se contredire, & laisser dans le doute qui des deux doit l'emporter dans la concurrence ; mais la raison ne nous fut pas donnée pour être oisive, & pour rester en suspens au premier sujet de doute. Il y a dans les raisonnemens une suite nécessaire, par laquelle nous pouvons descendre ou remonter des uns aux autres. D'une première conséquence il en suit une seconde, & de cette seconde une troisième, qui ne tient pas moins au principe que la première, quoique ce ne soit pas immédiatement. Le vol, par exemple, est défendu par les maximes, qui veulent qu'on ne fasse pas aux autres ce qu'on ne voudroit pas qu'ils fissent, & qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. S'il n'est pas permis de voler, il n'est pas permis de receler un vol. S'il n'est pas permis de receler, il n'est pas permis de recevoir ou d'acheter d'un receleur ce qu'on fait avoir été volé. Le doute sur cette dernière conséquence ne seroit pas mieux fondé que sur la première. Un vol dont on a des

assurances certaines est toujours un vol, eût-il passé par mille mains différentes ; & quiconque se l'approprieroit alors avec connoissance , seroit obligé de le restituer au vrai propriétaire.

Vous avez promis ce que vous ne pouvez exécuter que par des moïens illicites ; ne le faites donc point , & soïez assuré que vous ne manquez point à votre promesse. L'homme né pour la justice ne peut jamais se trouver dans des circonstances qui lui permettent d'être injuste ; il ne doit jamais promettre ce qui n'est pas en son pouvoir , ce qu'il fait être au-dessus de ses forces , ce qu'il ne peut acquitter qu'aux dépens de son devoir. Il ne promet rien , quand il promet contre les loix de la nature , ou ce qui dépend des dispositions d'une providence dont il n'est pas le maître.

La contradiction qu'on croit voir entre deux devoirs n'est jamais réelle. On tombe à ce sujet dans de grandes méprises. L'éducation , les préjugés , la séduction , les coutumes & les loix humaines , font souvent regarder comme un devoir ce qui ne le fut jamais , ou ce qui cesse de l'être dans la concurrence avec un devoir indispensable & tiré du fond même de la nature. La décision des Phariséens

rifiens qui dispensoient les enfans de secourir leurs peres & meres, sous prétexte de consacrer leurs biens aux usages du temple, étoit de ce caractère. On en a reproché de semblables aux ministres intéressés de toutes les religions. Le grand objet de leur zele fut toujours de couvrir leur avarice sous le voile de la piété pour les dieux.

A le bien prendre, on ne séduit que ceux qui veulent être séduits ou se tromper eux-mêmes, par l'oposition des devoirs aux devoirs. Il en est qu'on ne peut considérer que comme immuables: ceux-là ne se contredisent jamais, & ne peuvent être contrebalancés par aucun devoir de coutume & d'institution; tels sont les devoirs avoués par les sentimens unanimes de tous les hommes. Nous avons remarqué que cette unanimité seule est une preuve des volontés de Dieu, qui sont pour nous des regles inviolables. Tout devoir prétendu qui se trouve incompatible avec ces regles, ne mérite plus le nom de devoir. Les loix civiles imposent des obligations aux membres des sociétés. Les magistrats ont un degré d'autorité sur les citoïens; mais cette autorité s'évanouit quand on veut la mettre en contraste avec l'autorité de

la nature & de son auteur. Athéniens, disoit Socrate, je vous honore & je vous aime ; mais j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous. Un jeune hébreu pressé de se rendre aux ordres d'Antiochus, répond : qu'attendez-vous de moi ; ce n'est point au commandement du roi que j'obéis, mais au précepte de la loi que Dieu donna par Moÿse à nos peres. L'obligation de cette préférence se présente si naturellement à tous les esprits, que les Apôtres de Jesus-Christ en attestent leurs propres persécuteurs. Jugez vous-mêmes, leur disent-ils, s'il est juste devant Dieu que nous vous écoutions plutôt que lui.

Voilà donc un principe dont il n'est jamais excusable de s'écarter ; un principe seul capable de confondre un million d'infidélités, dont on cherche l'excuse dans les respects humains : *il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*. L'autorité de nos parens est pour nous une autorité respectable ; mais si leurs volontés sont contraires aux loix divines, il n'y a plus à balancer : entre deux choses bonnes, on doit préférer la meilleure. C'est la décision d'un ancien philosophe.

A cette maxime j'en ajoute une se-

ronde, qui n'est pas plus susceptible de doute. On abuse de cette règle d'économie, qu'entre deux maux il faut choisir le moindre. On se laisse couper un membre pour sauver tout le corps. Mais cette espèce d'économie n'a point d'usage dans la vie morale. Les maux ne s'y compensent point. Entre deux vices il n'y a point de choix à faire, & ce n'est jamais que par de faux jugemens qu'on se croit réduit à cette extrémité fâcheuse. On met l'obligation de ses devoirs en parallèle avec des intérêts, qui ne font rien quand on les compare à celui de la justice. On n'est point résolu de la conserver aux dépens de tout. On ne goûte point le raisonnement qu'une ancienne histoire met à la bouche d'une femme juive. Je me vois pressée de tous côtés, disoit cette femme chaste à deux vieillards impudiques ; si je consens à vos mauvais desirs, je n'éviterai point la mort ; vous me perdrez si je vous refuse : mais enfin quoi qu'il en arrive, il vaut mieux que je périsse par la main des hommes avec mon innocence, que de pécher en la présence du Seigneur.

On est étonné de voir qu'une pensée si naturelle à tout esprit qui n'oublie point Dieu, paroisse si souvent devenir

comme suspecte à ceux qui font profession de l'Évangile. Jésus-Christ leur apprend à ne point craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps. Il les avertit que quiconque n'est pas prêt à sacrifier aux devoirs indispensables ses maisons, ses terres, ses proches, & tous les autres intérêts, n'est pas digne de Dieu ; qu'il ne sert de rien de gagner le monde entier, au prix de la perte de son âme ; que rien enfin ne doit leur paroître terrible, que d'abandonner la justice & d'en perdre les récompenses. S'avise-t-on donc de contredire ouvertement ces vérités claires ? Non, c'est une espèce d'abstraction qu'on en fait. On consulte premièrement sa liberté, son repos, ses aises, ses plaisirs, & la passion décide en leur faveur au mépris du devoir. La conscience voudroit réclamer, mais on ne l'écoute pas. On croit avoir toutes sortes de raisons de se roidir contre la raison même. On s'étourdit pour entasser iniquités sur iniquités. On les sent. On voit en tout le meilleur ; mais on choisit le pire. On n'ignore pas, mais on voudroit ignorer. On se condamne dans la spéculation, tandis qu'on s'abandonne dans la pratique.

N'oublions pas une illusion plus spé-

ciense ; mais d'autant plus inexcusable , qu'elle est plus réfléchie ; c'est de faire un mal dans la vûe d'un bien. Ce bien paroît quelquefois si grand , & le mal si petit , qu'on ne croit pas devoir balancer à faire l'un pour l'autre. Mais l'obligation d'être juste n'admet point d'exceptions. La même autorité qui défend les grandes fautes , interdit jusqu'aux plus petites. Elle veut qu'on s'abstienne de l'aparence même du mal. C'est outrager la sagesse de Dieu , de penser qu'il nous ait imposé des devoirs qui ne pourroient s'accomplir que par le violement de quelque autre devoir. Tout exercice de vertu cesse dès qu'il a besoin de la concurrence du vice. L'aumône n'est plus une bonne action , s'il faut voler pour la donner. Il y auroit moins de crime à faire une mauvaise action qu'on croiroit bonne , qu'à faire une bonne action qu'on croiroit mauvaise. C'est la volonté de pécher qui nous rend coupables ; & cette volonté n'est point équivoque dans ceux qui disent , faisons des maux afin qu'il en arrive des biens. S. Paul , à qui des calomnieateurs attribuoient cette absurde pensée , ne daigna pas la réfuter. Ceux qui la débitent , dit-il , se condamnent eux-

mêmes ; ils sont réfolus à faire le mal , & Dieu le défend. C'est contre lui qu'ils difputent en face ; ce font des confeils qu'ils veulent donner à fa haute fcience ; c'est une efpece de loi qu'ils veulent lui faire de fouffrir que fes loix foient violées en quelque point , afin qu'elles s'accompliffent plus aifément en d'autres ; c'est à dire qu'il feroit bon qu'il fût quelquefois contraire à lui même , & que fon roïaume divisé n'en fubfifteroit que mieux. Ces rafinemens entrent quelquefois dans l'œconomie de la politique humaine. Ceux qui gouvernent les états , y fouffrent des divifions & des defordres , qu'ils favent mettre à profit. Ils ne puniffent les crimes qu'autant qu'ils nuisent à la tranquillité publique. Pour eux les fujets font toujours affez justes , pourvû qu'ils foient foûmis. C'est même fouvent la honte de leur regne d'avoir befoin des hommes les plus fcélérats pour le maintenir ou pour le faire prospérer.

Mais on ne concevra jamais que ceux qui fe permettent de mauvaises actions pour en procurer de bonnes , croient sérieufement leur conduite excufable aux yeux de celui qui gouverne & qui juge le monde dans la justice. On leur deman-

de, Dieu a-t-il besoin de votre mensonge, de vos faux sermens, de vos dissimulations, de vos artifices, des détours que vous faites prendre à votre conscience? Vous voulez favoriser un bien qui ne se feroit point si vos discours, si votre conduite ne s'écartoit jamais d'une exacte droiture; vous cherchez à n'être point suspects à ceux qui vous empêcheroient de le faire; vous voulez aider Dieu dans l'accomplissement de son œuvre: illusion dont la tentation devient commune dans les jours mauvais. On y succombe avec de bonnes vûes; mais quelque peu suspectes que ces vûes soient, le mal est toujours un mal, avec quelque intention qu'on le fasse. Le grand mal est de le vouloir.

Le faux zele fut de tout tems sujet à donner dans cette méprise. Je ne nommerai point zele l'empressement que les prêtres idolâtres avoient d'augmenter le culte de leurs faux dieux. C'étoit chez eux fourberie pure, avarice sacrilege. On le leur a reproché. La divinité la plus sainte pour eux, c'étoit la plus lucrative. Et plût au vrai Dieu qu'il n'eût jamais eu de ministres aussi deshonorans! Mais dans les religions les plus épurées, on s'est souvent servi de ces fraudes,

Y y iiij

qu'on a nommé pieuses, & de suppositions contraires à l'idée que la saine raison donne de la Divinité ; on a employé de fausses révélations, de faux miracles, de faux livres. Dieu hait le mensonge, & n'en a pas besoin pour se procurer de vrais adorateurs, ou pour en augmenter le nombre : c'est par la vérité qu'il se fait connoître, & en vérité qu'il veut être connu.

Mais le zele trompeur étoit plus tolérable encore qu'un zele meurtrier, qui rend les hommes ennemis des hommes que Dieu ne hait point. On n'entend dire qu'avec horreur, que les idolâtres ont immolé dans quelques lieux des victimes humaines à leurs idoles ; & Jesus-Christ prédisoit pourtant à ses disciples, que ceux qui les feroient mourir croiroient honorer Dieu. Cette erreur est-elle invincible ? Il est superflu d'entrer dans une question qui se contredit elle-même. Dieu ne veut point la mort des hommes : c'est d'ailleurs un droit de la nature, de pouvoir agir selon les lumières de sa conscience. Tout homme qui veut violer ce droit, y renonce ; il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît. Achéons de montrer que sur ce principe & sur tous les autres que

DES DEVOIRS. 537
nous avons proposés, il n'est point d'ignorance excusable, ou qui soit sans ressource.

CHAPITRE XIX.

Si les devoirs de la justice pouvoient être invinciblement ignorés, ils cesseroient d'être des devoirs. Si l'Être souverain punissoit des erreurs involontaires, il seroit souverainement injuste. Revüe des causes de nos erreurs, moïens d'en revenir. Principe général sur l'état du doute, ne point agir. Si l'action presse ou balance les raisons du doute. Ces raisons ne sont jamais d'un poids égal. Aucune raison ne l'emporte sur l'obligation des devoirs indispensables. Les obligations imposées par les loix humaines, n'ont jamais ce caractère qu'autant qu'elles ne sont que l'expression des loix naturelles. On doit présumer que les Législateurs ne se sont jamais proposé de les contredire. C'est l'esprit plutôt que la lettre de leurs ordonnances qu'il faut consulter. Toute loi qu'on peut nommer arbitraire, est sujette aux dispenses. Regles à suivre quand l'incertitude tombe sur les suites que les actions auront, ou sur

le mauvais succès qu'elles ont eu. Au défaut des vérités décisives par elles-mêmes, il y a des probabilités qui se tirent de la nature des choses. Ces probabilités sont plus ou moins fortes. On ne risque rien à suivre les premières ; on le doit même communément : mais il y a des exceptions. Le cas des probabilités égales est métaphysique. Les décisions magistrales qui prétendent résoudre les doutes sans les éclaircir, ne doivent point être écoutées. Il y a dans les scrupules des ignorances de plus d'une sorte, mais dont aucune n'excuse. Le scrupule consiste à douter sans raison. Toutes nos actions ont des limites fixes qui se tirent de la nature de leurs objets & de leur fin précise. Le caractère essentiel à toute action bonne ou mauvaise, est d'être volontaire. Ce qu'on nomme former sa conscience sur la Religion, ce n'est souvent la former que sur la superstition. C'est faire une injure égale à Dieu d'attacher au bien l'idée de mal, & au mal l'idée de bien. Cette double méprise ne naît jamais d'une ignorance invincible.

A VANÇONS & continuons de bien inculquer nos principes, pour montrer qu'ils ne se démentent point.

Ce n'est pas une supposition qu'on puisse faire, qu'il y ait sur la regle des mœurs quelque ignorance vraiment invincible. L'homme dans cette supposition seroit comme sans loi dans le monde; il n'auroit point de récompenses à prétendre, mais point de châtimens à craindre. Il est clair que ce seroit une souveraine injustice en Dieu de nous rendre comptables de nos actions, si nous n'avions aucun moïen de discerner les mauvaises des bonnes; si dans ce discernement il nous étoit impossible de nous garantir de l'erreur ou d'en revenir. Dieu n'est point injuste; & cette seule idée doit nous persuader que communément nous nous flatons trop dans notre prétendu défaut de lumieres, pour nous déterminer dans des circonstances un peu douteuses.

Si nos doutes se multiplient, n'est-ce pas en effet presque toujours par une suite de nos premieres négligences? Nous ne réfléchissons point, ou nous réfléchissons peu sur nous-mêmes. Nous ne consultons point notre cœur & les principes de justice & de convenance qu'il nous donne sur la nature de nos actions, Nous ne faisons pas des attentions assez sérieuses aux instructions qu'on nous

donne ; nous les oublions ; nous les perdons de vûe par une dissipation sans retour. Nous préférons les connoissances frivoles à la science de bien vivre : il semble que ce soit - là le dernier de nos intérêts ; nous nous livrons aux passions vaines ou déréglées ; ceux même qui sont instruits , craignent souvent de l'être trop ; ils font profession d'ignorer le scrupuleux détail de leurs devoirs , & s'en applaudissent. Combien peu d'ames assez amies de leur obligation , ne se reconnoissent pas dans ce portrait ?

Est-il étonnant que la lumiere manque à ceux qui la fuient , qui lui ferment les yeux , qui se détournent pour ne la pas voir , ou qui se croient dispensés de la chercher , quand ils n'en ont pas assez ? A qui d'ailleurs ne reste-t-il pas toujours certaines connoissances qui pourroient le conduire à de plus étendues , s'il vouloit suivre les ouvertures qu'elles lui donnent ? Faut-il éteindre sa lampe quand le soleil ne luit pas ? Ce qu'on ne voit pas d'une premiere vûe , se découvre par une seconde. Quand une vérité connue ne suffit pas , on en appelle d'autres à son secours ; & par la comparaison qu'on fait de plusieurs , on aperçoit celle qui doit déci-

der. Aidons ici par un exemple les esprits les moins faits à raisonner. Vous avez donné votre parole, il faut la tenir; la maxime est certaine. Mais en donnant votre parole, avez-vous réfléchi si ce que vous promettiez étoit juste, s'il vous étoit permis, s'il vous étoit possible de l'exécuter? Si l'une de ces conditions manque, vous n'avez rien promis. Si l'exécution de promesse seroit nuisible à celui même qui l'exige, vous en êtes plus que dispensé; l'obligation de ne nuire jamais à qui que ce soit est indispensable. Par cette méthode on éclaircit une infinité de questions qui paroissent d'abord embarrassantes.

Mais, dit-on, s'il me reste quelque incertitude? Arrêtez vous. Il est un précepte dont on ne doit jamais s'écarter: c'est celui de ne rien faire dont on doute s'il est juste ou s'il est injuste. Agir dans ce doute, c'est se rendre suspect d'être prêt à faire une injustice; & vouloir bien s'exposer à la faire, c'est l'avoir faite.

Quelle sera donc votre ressource, si l'action presse, si vous êtes dans la nécessité de vous déterminer? Souvenez-vous d'abord que cette nécessité n'est jamais réelle entre deux actions qu'on fait certainement être mauvaises. L'u-

unique nécessaire est de s'abstenir de l'une & de l'autre. Il est inditpensablement commandé d'être juste en tout.

Il s'agit donc uniquement des actions dont la justice ou l'injustice est vraiment douteuse ; & ce qu'il faut premierement observer , c'est que les raisons de douter ne sont jamais égales de part & d'autre. Toute action prise en elle-même est plus ou moins conforme , ou contraire à quelque regle générale. Le doute ne naît que des circonstances , ou de l'espece de conflit qui se trouve entre la regle générale & quelque autre regle générale ou particuliere. Ce conflit aparent n'embarresse gueres ; disons qu'il n'embarresse point , quand il est question des loix gravées dans le cœur des hommes. Elles imposent , comme nous l'avons dit , des devoirs qui cessent d'être des devoirs dans leur concurrence avec d'autres. Il en est qui doivent l'emporter sur toutes les considérations qui peuvent jeter dans quelques perplexités. Quand on doute quel est le chemin le plus court & le meilleur , il faut suivre le plus droit , aller toujours à ce qui paroît d'une justice plus rigoureuse. On vous propose de faire une bonne œuvre , & vous ne le pouvez sans omet-

tre ou sans violer un devoir naturel ou d'état. Ce seroit une illusion grossiere de quitter ce qui vous est commandé, pour ce qui ne vous est que permis. La reconnaissance pour un ami ne doit pas vous rendre inhumain pour un parent.

D'où vient donc communément la grande difficulté de concilier les devoirs & de décider de la préférence qu'on doit aux uns sur les autres? Elle vient des mal-entendus sur les devoirs imposés par les loix humaines. Et d'abord la difficulté s'évanouit toutes les fois que les hommes nous commandent ce qu'il est clair que Dieu nous défend; toutes les fois qu'ils nous défendent ce qu'il est évident que Dieu nous prescrit. Nous en avons donné des exemples: mais ces exemples sont-ils aussi communs qu'on se l'imagine?

Difons-le avec ingénuité, souvent & presque toujours on fait injure aux loix, quand on suppose qu'elles imposent des obligations incompatibles avec les loix de sentiment. On doit toujours présumer assez bien des Législateurs pour penser qu'ils n'ont rien voulu prescrire d'injuste; cette volonté ne se suppose que dans les tyrans. De-là cette maxime, que pour interpréter équitablement les

loix, il faut avoir plus d'égard à l'esprit qu'à la lettre de leurs ordonnances : quand il y a d'ailleurs quelque ambiguité dans leurs dispositions, on restraint celles qui tendent à trop de rigueur ; on étend au contraire celles qui sont favorables. On suppose enfin que les auteurs des loix étoient instruits de l'équité naturelle, & disposés à ne la violer jamais ouvertement. C'étoit une méprise dans les Hébreux, de s'imaginer que le repos du sabbat ordonné par Moïse, leur ôtoit la liberté de s'armer ce jour-là pour repousser leurs ennemis. Ils se desabusèrent enfin de ce scrupule meurtrier ; & Jesus-Christ leur fit voir depuis que le sabbat ne défendoit point de faire du bien quand l'occasion s'en offroit, ni de se procurer un secours que la nature avoit rendu nécessaire. Dans cette nécessité, David mangea des pains dont la loi réservait l'usage aux seuls prêtres.

Portez le même jugement de toutes les loix qu'on peut nommer arbitraires, de toutes ces loix qui ne sont fondées sur aucune raison, dont on trouve le principe dans la convenance des actions avec leurs objets. Ne point travailler un certain jour de la semaine, ne point manger de la chair de certains animaux,

maux , s'en abstenir en certain tems , c'est ce que le cœur ne dit à personne ; & si les Hébreux eussent cru qu'ils devoient se laisser mourir de faim plutôt que de manger des viandes prohibées , ils eussent été dans une erreur pareille à celle de se laisser tuer le jour du sabbat. C'est une regle générale , que tout ce qui n'a que le caractère de loi de police ou de cérémonie , ne doit jamais prévaloir à la moindre loi naturelle. Tout homme a droit de se conserver , & toute loi qui lui défendrait les seuls moïens qu'il a de vivre , ne seroit pas une loi pour lui. Le voïageur qui tombe en défaillance , mange des fruits ou des raisins qu'il trouve sur sa route , & ne les vole point. La nécessité , dit-on , n'a point de loi , la bonne-foi seule en est le juge. La loi d'œconomie n'est violée que quand on la méprise.

Quand nous aimons nos devoirs , une des sources les plus fécondes de nos doutes , c'est l'incertitude des suites de nos actions , la crainte des inconvéniens ou l'inutilité de nos démarches. Dois-je remplir un devoir qui produira de mauvais effets , faire un bien dont il peut arriver de grands maux , me tourmenter du-moins en-vain par une entreprise qui

ne réussira pas? A ces questions on peut répondre que l'essentiel est que nos démarches soient convenables, justes, nécessairement commandées; elles n'auront pas peut-être le succès que nous nous y proposons, elles pourront en avoir de tout contraires. Toutes nos prévoiances sont incertaines, & pour cela même elles ne doivent jamais être excessives; nous demeurerions éternellement dans l'indolence & dans l'inaction, si nous étions arrêtés par les contre-tems qu'il nous est impossible de prévoir. La gelée, la pluie, la neige, les vents & les orages, peuvent tout desoler sur les collines & dans les plaines; le laboureur pourtant sème, & le vigneron cultive sa vigne.

Faisons ce qu'il convient de faire dans chaque circonstance de la vie; faisons-le à l'égard de toutes sortes de personnes & selon la mesure du devoir que la combinaison des objets demande; faisons-le en la manière qu'il doit être fait, avec les dispositions qui doivent animer l'action; faisons-le dans son tems: voilà la règle. Mais la règle qui ne change point est sujette à des modifications; c'est l'objet de la prudence. Toutes nos actions ont une fin: c'est donc une par-

tie de l'obligation qu'elles nous imposent de prévoir tout ce qui peut contribuer à les rendre efficaces , ou mettre un obstacle à leur effet naturel. Tous les esprits ne sont pas également capables de cette prévoiance ; mais la prudence est une de ces qualités qui peuvent se perfectionner par les connoissances acquises. Ces connoissances nous viennent de notre propre expérience ou de celle des autres , de leurs instructions , de leurs conseils , de certaines maximes comme fixées qu'un long usage a fait passer en proverbes. Avec ces ressources , on peut assurer que sur la conduite de sa vie , presque personne n'ignore rien que par sa négligence ou par un défaut d'amour pour ses devoirs : on ne prend pas assez intérêt soit dans la nécessité , soit dans la maniere de les remplir.

Les fautes passées servent du moins de préservatif contre les fautes à venir. On apprend à faire mieux ce qu'on reconnoît avoir mal fait. Revenez sur toutes vos voies ; vous êtes obligé de dire une vérité , d'avertir d'un dérangement , de faire une correction , de vous opposer à des entreprises nuisibles , de maintenir l'ordre , de réformer des abus , d'arrê-

ter une licence autorisée, de contenir des esprits remuans; vous aviez affaire à des caracteres difficiles, ombrageux, opiniâtres, pleins de caprices & d'humours, déterminés au mal par le penchant ou par l'habitude. Vous avez fait ce que vous avez cru devoir faire, & votre fidélité n'a pas eu le succès que vous en attendiez : que ferez-vous si vous vous retrouvez dans les mêmes circonstances ? vous doutez; mais est-ce sur le devoir que votre doute tombe ? Examinez-vous de près, vous trouverez que c'est dans la maniere que vous avez peché. Vous avez dit la vérité, mais vous l'avez dite peut-être à contre-tems & sans égard pour la qualité des personnes; à d'autres vous l'avez dite sans réflexion sur leur caractere facile à se cabrer, sans consulter leurs dispositions présentes, plus prêtes à s'en offenser qu'à la recevoir avec docilité. Vous avez reproché publiquement une faute dont il convenoit de n'avertir qu'en secret; vous avez mêlé de l'humour dans vos corrections, de l'amertume dans votre zele, de l'émotion dans vos reproches; vous avez commis votre autorité par une précipitation qui ne vous a pas laissé considérer assez à qui vous

aviez affaire; vous avez commencé par les rigueurs, où la condescendance & la douceur auroient été mieux placées, plus capables de gagner les esprits, de calmer les passions, & de les ramener à la raison.

Ce sont des indiscretions que vous avez commises; devenez plus prudent, effaïez d'une autre conduite, voïez comment de plus sages que vous ont agi dans des occasions semblables. Quand on ne fait pas faire comme il faut ce qu'on entreprend, on se propose pour modeles ceux qui font le mieux. Rappelez-vous les faits dont vous avez été témoin; lisez les anciennes histoires, consultez ceux qu'un long usage a rendus plus consommés dans la connoissance des hommes & dans l'art de traiter avec eux.

Soïez attentif à certaines maximes qui sont à la bouche de tout le monde, & qui ne sont devenues comme triviales, que parce qu'elles ont été toujours ou presque toujours trouvées vraies. Par-là les moins prudens deviennent plus prudens, les imparfaits s'avancent par degrés vers la perfection, les doutes diminuent à proportion que les connoissances s'augmentent.

Mais au défaut de ces vérités qui se présentent à tous les esprits d'une manière uniforme, au défaut de ces maximes éprouvées qu'on peut considérer comme des regles infailibles de conduite, il y a des probabilités qui se tirent de la nature des choses & du cours ordinaire des événemens. Le meilleur des peres peut avoir les plus mauvais enfans. C'est une présomption bien fondée, que des enfans élevés dans de faibles maximes seront plus honnêtes gens que ceux qu'on laisse vivre au gré de leurs caprices ou dans l'ignorance des principes des mœurs : il n'est donc pas douteux que l'un de ces partis est préférable à l'autre pour la conduite des parens. Il n'est pas sûr qu'un loup qui rencontre un agneau le dévorera ; mais il est si naturel de le penser, qu'on doit le regarder comme un événement assuré. Nous voions des hommes qui, malgré les occasions qu'ils ont de se corrompre, ont conservé leur innocence & leur probité : mais ces occasions en ont fait tomber une infinité d'autres. Présumons donc qu'elles continueront d'être également pernicieuses, & qu'on ne touchera pas à la poix sans qu'elle s'attache aux mains. Quiconque s'expose à ce

qu'on voit arriver le plus souvent , ne peut pas dire qu'il ignoroit le danger d'un pareil engagement. Les fautes si probablement prévues ne sont point excusables.

Il y a même des probabilités moins fortes qui doivent toujours nous servir de regles ; c'est quand le parti qu'elles nous font prendre est le plus sûr ou le moins sujet à l'équivoque du juste & de l'injuste. Il est certain qu'on ne fera point de mal dans des occasions auxquelles on ne s'expose point ; quelque peu probable qu'il soit qu'on y succomberoit , la sagesse veut qu'on les évite , quand aucune vraisemblance plus forte ne balance celle qui fait craindre d'y succomber.

Ce n'est donc pas en toutes fortes de circonstances qu'on est obligé de prendre le parti le plus sûr. Vous avez un droit qui paroît douteux , à le considérer d'un certain côté ; si vous y renoncez , vous nuisez à vos intérêts , mais vous ferez du-moins assuré de ne point commettre d'injustice. Faut-il donc vous résoudre à ce sacrifice ? non , si vous avez de plus fortes présomptions que votre droit est légitime , & si ces présomptions ne sont point détruites par

les raisons de douter. Toutes les contestations d'intérêt se décident dans les tribunaux par cette règle ; la conscience peut la suivre quand elle seule juge d'elle-même, quand la bonne - foi garantit ses jugemens. Vous avez de même quelque inquiétude sur certains biens que vous possédez ; vous présumez que vous pourriez être obligé de les restituer : mais vous n'en présumez l'obligation que sur des soupçons d'une possession mal acquise ; vous n'en avez aucune preuve directe & positive, personne ne vient avec des titres à la main vous redemander ces biens, personne même ne se plaint que vous les reteniez. Retenez-les ; vous n'aurez de reproches à vous faire que quand vous en userez mal : ayez seulement ce témoignage à vous rendre, que vous avez fait les recherches les plus exactes & les plus scrupuleuses. Il y a des injustices cachées, mais elles ne sont imputées qu'à ceux qui n'ont pas voulu sincèrement les découvrir ; c'est chez eux une ignorance affectée qui les en rend coupables au même degré que s'ils les avoient commises avec une connoissance délibérée.

Je n'examiné point à quoi la conscience nous engage quand il s'agit d'opter
entre

entre deux conduites fondées sur des probabilités égales : c'est une supposition gratuite ; ces circonstances qu'on suppose égales , ne le paroissent jamais que par l'indolence des attentions. C'est la disposition commune à ceux qui prennent peu d'intérêt ou qui n'en prennent point du tout à ce qu'ils n'ont à faire qu'à titre de devoir. Ils comptent pour rien d'agir au hasard , pourvû qu'il ne leur en coûte point de contrainte ; & c'est par cet instinct qu'ils se croient bien fondés à choisir entre deux conduites opposées. Au fond il est impossible que deux objets nous frappent d'une manière si parfaitement uniforme , qu'ils nous laissent à leur égard dans une entière indifférence. Une considération plus attentive , un jugement de réflexion , nous fait nécessairement apercevoir des différences dans l'impression qu'ils font sur notre ame & dans les vûes qu'ils nous donnent. Il est certain que si nous étions balancés par des poids exactement égaux , nous ne nous déterminerions point. Il y a donc toujours quelque pente au-moins imperceptible qui nous détermine au choix ; & dans les actions morales le choix doit tomber du côté que le motif d'agir est plus analogue

avec la loi générale de l'équité naturelle ; du côté que l'action fera voir plus de décence , plus de convenance avec les objets ; & cette convenance se fait toujours assez sentir pour ne s'y pas méprendre , quand on est bien résolu de s'y conformer : ce n'est jamais que la sincérité de cette disposition qui nous manque & qui nous fait agir au risque de blesser la justice.

Ce défaut ne se justifie que trop dans ceux même qui semblent se défier de leurs propres lumières : on va consulter , mais rarement , avec ce desintéressement qui consent que la balance penche de quelque côté que ce soit , pourvu que ce soit du côté de la justice. Il y en a toujours un pour lequel on penche soi-même plus que sur l'autre ; c'est sur celui-là qu'on insiste : on donne aux raisons qui le favorisent toute leur force , on affoiblit celle de la vraisemblance contraire , souvent même on les dissimule. N'est-ce pas là tromper pour être trompé , pour se rassurer dans une ignorance qui ne reste telle que par la crainte d'être trop instruit ?

Je suppose qu'on ait de la droiture : sur quelles décisions peut-on s'appuyer , si ce ne sont que des décisions magistra-

les qui prétendent résoudre les doutes sans les éclaircir ? Si les hommes ne jugent que sur des idées qui leur sont particulières, avec tout leur empressement à chercher le vrai, leur autorité ne peut quelquefois nous garantir assez sûrement la vérité pour nous ôter toute défiance d'erreur : on peut les en croire avec quelque sorte d'assurance, sur les suites qu'une action doit naturellement avoir. Une expérience réfléchie du caractère des hommes & du train commun des événemens, peut leur avoir appris quand & comment il convient de se conduire dans les circonstances ordinaires. On peut suivre leurs conseils sans se reprocher de manquer de prudence. Sur ce qui dépend de l'avenir, nous en sommes toujours réduits aux vraisemblances plus ou moins apparentes, sans arriver jamais à la certitude. Mais s'il s'agit de la justice ou de l'injustice des actions considérées en elles-mêmes, c'est avoir perdu toute idée de principe de s'imaginer que la décision d'un seul homme suffise pour rassurer la conscience douteuse. On ne doute point sans raisons de douter ; il y en a pour & contre. Ces raisons doivent donc être exactement balancées, pour découvrir

A a a ij

celles qui doivent l'emporter. Toute décision dépend de quelque principe ; les conséquences en peuvent être plus ou moins éloignées , l'analyse en est plus ou moins longue ; mais il faut enfin que cette analyse se fasse, & que la conséquence soit assez rapprochée du principe pour en rendre la liaison sensible. Si l'évidence parfaite manque à la justesse de l'application , la probabilité doit du - moins en être assez aparente pour être aperçue de l'esprit , & surtout pour être avouée par le cœur.

N'oublions jamais que toutes nos actions ont leurs principes ou clairs ou confus dans nos sentimens : c'est par-là que souvent les décisions les plus favorables à nos intérêts ne nous contentent point , parce qu'elles sont en' effet combattues par certains mouvemens secrets qui nous les rendent suspectes. Il semble donc que le plus sûr pour nous seroit communément de prendre ces mouvemens pour guides ; ils nous avertissent du - moins que c'est assez vraisemblablement sans sujet que nous affectons des doutes ou de l'ignorance sur nos devoirs , tandis que notre propre cœur nous en instruit assez pour n'avoir pas besoin de puiser ailleurs une augmenta-

tion de lumiere plus capable de nous égarer que de nous mettre avec sûreté dans la voie droite.

Il semble encore que l'amour de la justice ne puisse être porté chez nous jusqu'à l'excès : aussi cet excès illusoire ne se remarque-t-il que dans ceux qui se sont fait l'idée d'une justice fautive, ou d'une justice qui n'a point ses principes dans le cœur. Tel est le caractère des consciences qu'on nomme scrupuleuses ; ces consciences confondent le bien & le mal, & placent l'un & l'autre hors de leurs véritables objets. Leur moindre défaut est de se méprendre sur la nature des bonnes œuvres, & de ne savoir pas discerner celles qui doivent l'emporter sur les autres.

Je dis donc qu'il y a dans les scrupules des ignorances de plus d'une espèce ; mais aucune n'excuse , parce que toutes sont sans raisons solides, & peuvent être dissipées par les principes les plus simples , par des principes qu'aucun esprit ne peut ignorer sincèrement. Quelqu'un peut-il se figurer qu'il soit plus dangereux d'avaler un moucheron qu'un chameau ? c'est le cas de tous ceux qui préfèrent les petits devoirs aux grands , ou qui croient avoir accompli

A a a iij

toute justice par des devoirs ou par des pratiques que la justice ne prescrit même pas. Le nombre de ces faux scrupuleux est plus grand qu'on ne peut le dire ; on se soumet à des institutions humaines qui rendent les hommes comme étrangers les uns pour les autres. On prend par choix, par goût, par amour-propre, des engagements incompatibles avec ce qu'on doit à sa famille, à son domestique, aux membres de la société civile avec qui les relations les plus étroites lient. Ne fait-on pas que ces devoirs sont au-dessus de toutes les considérations ? ne fait-on pas que ce que la nature prescrit est immuable ? ne fait-on pas que pour être dispensé de ses loix, il ne suffit pas de s'en être fait d'arbitraires ? à ce prix-là chacun de nous pour n'être plus injuste, n'auroit qu'à se faire une espece de devoir de l'être. Ces idées sont trop révoltantes pour entrer impunément dans un esprit qui réfléchit. Ceux qui violent ainsi les devoirs de l'humanité par préférence pour leurs devoirs de goût, peuvent-ils ignorer qu'ils sont inexcusables ? Le mal est plus grand, il est comme irrémédiable quand le scrupule a pour objet des pratiques superstitieuses. C'est une espece

d'enchantement dont un instinct confus de religion ne laisse pas revenir aisément. L'attachement aux devoirs de la religion doit sans doute être inviolable; mais il faut être bien assuré que ces devoirs sont réels : on trouvera sur ce sujet des instructions raisonnées dans la quatrième partie de cet ouvrage. Il suffit de dire ici ce qui se présente de soi-même : c'est qu'on doit être fortement persuadé que les devoirs de la justice naturelle sont des parties essentielles de ceux de la religion bien comprise. On n'honore point Dieu par le violement de ses loix ; & l'obéissance qu'on leur rend est un sacrifice qu'il préfère indubitablement à tous ceux qui ne sont fondés que sur des institutions humaines, ou sur les faillies d'une imagination qui se plaît dans ses propres inventions, ou qui se fait de Dieu des idées indignes de sa perfection souveraine. L'attachement à ces pratiques jusqu'à la négligence des devoirs de la vraie justice, ou comme à des moyens assurés de plaire à Dieu, ne peut trouver d'excuse que dans une superstitieuse ignorance.

Le scrupuleux qui se fait des péchés de ce qui n'est pas péché, se rend communément le plus intraitable ; son igno-

A a a iiij

rance pourtant est la plus dangereuse , quoique la plus volontaire. Les effets de ces fortes de scrupules devroient suffire seuls pour en découvrir la méprise & la folie : c'est une agitation d'esprit qui ne se calme point , des perplexités éternelles , des doutes extravagans , des remords insensés , une mélancolie noire qui se plaît dans son tourment , & capable de conduire aux excès les plus désespérés. La sagesse , la bonté de Dieu pourroit-elle avoir réduit l'homme à devenir lui-même son ennemi le plus cruel , à se condamner lui-même à des tortures d'esprit sans relâche , à perdre toute confiance en cet Etre souverainement bienfaisant , qui ne crée point pour perdre , & qui ne peut haïr l'ouvrage de ses mains ? On ne peut donc se dissimuler qu'une telle disposition le deshonne & ne peut naître que de la fausse idée qu'on s'en fait : scrupuleux , c'est donc vous-même qui vous faites un cruel plaisir d'aggraver votre joug. Le maître que vous servez n'est point un tyran qui vous impose des obligations sans vous en marquer les limites , qui cherche à vous surprendre en défaut , & qui vous expose à lui déplaire sans le savoir , pour vous en punir mali-

cieusement. Le Dieu que vous vous figurez n'est que l'ouvrage de votre mauvaise humeur contre vous-même. Instruisez-vous ou vous laissez instruire; votre conscience est votre guide; & quand elle vous dit que vous allez faire un mal, vous l'aurez fait si vous agissez dans cette persuasion: mais votre conscience a des regles pour se fixer. Pourquoi vous figurez-vous sans raison de l'injustice où mille raisons vous apprennent d'ailleurs qu'il n'y en a point? réfléchissez-y, c'est-là votre manie. Toute votre science se réduit à votre entêtement; vos présomptions sont sans vraisemblance. Vous voulez croire enfin que vous offensez Dieu, sans pouvoir dire en quoi l'offense consiste. Qu'on écoute en effet les allégations des scrupuleux, on trouvera que rien n'est si frivole & si démenti par les notions les plus familières: ce sont des cerveaux qu'il faudroit purger avant de raisonner avec eux.

L'un veut que tout soit mauvais dans la nature, jusqu'aux penchans que Dieu nous a donnés pour satisfaire à des besoins qu'il nous a rendu nécessaires; ils se reprocheroient d'avoir faim pour manger. Ne voit-on pas à la plus simple

attention, que ces fortes de scrupules sont injurieux à la sagesse du créateur ? Tous les penchans qui viennent de lui ne peuvent être que légitimes en eux-mêmes ; toute notre justice consiste à se conformer aux vûes qu'il a sur nous. Ces vûes nous sont marquées par les effets naturels de nos inclinations. Le mal n'est donc pas de les suivre, nous ne péchons que par l'excès qui nous fait rechercher pour le plaisir ce que nous ne devons rechercher que pour la nécessité de satisfaire à des besoins ; le plaisir même qui nous y détermine ne peut être mauvais en soi, dès-là qu'il est nécessaire. Toute cette œconomie de la sagesse de Dieu sera développée plus au long, quand nous traiterons exprès des devoirs de l'homme à l'égard de lui-même. On verra que ces devoirs ont toujours pour objet de modérer les passions, & non de les détruire.

Les scrupules, de quelque nature qu'ils soient, ne sont donc jamais fondés que sur une ignorance volontaire ; ils naissent tous de la négligence à réfléchir sur les vraies regles des mœurs, sur les principes qui se tirent de la nature des objets & de la convenance que les actions ont avec eux : toute autre regle est trompeuse.

Il en est qui ne forment leur conscience que sur ce qu'ils appellent la religion; mais la religion n'est pour bien des personnes qu'un amas de maximes superstitieuses très-propres à persuader qu'on fait bien quand on fait mal, & qu'on fait mal quand on fait bien. C'est une discussion dans laquelle nous entrerons aussi plus avant quand nous examinerons nos devoirs à l'égard de Dieu. Mais la seule idée que nous avons de ses perfections, suffit pour dissiper une infinité d'illusions qui ne sont que trop communes, & pour fixer les perplexités des âmes timorées qui veulent y réfléchir, ou qui se rendent trop indociles aux inductions qu'on en tire.

Une dernière considération qui fait évanouir tous les fantômes dont ces sortes d'âmes sont les plus tourmentées; c'est que rien n'est coupable en nous qu'il n'y soit volontaire; c'est la liberté qui fait tout le moral des actions; nous ne sommes comptables que de ce qu'il a dépendu de nous de faire ou de ne faire pas. Les scrupules & les remords ne peuvent avoir pour objet ce qui se passe en nous comme sans nous-mêmes. Les mouvemens indélibérés, les pensées volages & tumultueuses qui n'ont pour

principe que la présence ou le souvenir de certains objets , les représentations qui s'en font dans une imagination frappée de leurs premières impressions : voilà ce qui tourmente jusqu'au trouble une piété qui n'est pas maîtresse de son tempérament. Mais une seule réflexion peut rassurer , c'est que toute scène de mouvemens , de pensées , de représentations , est la même , soit que nous fassions de nos penchans un usage légitime , ou que nous en abusions. Un homme consulté par un autre sur ce qui se passe dans son esprit , s'en forme la même image , & cette image est innocente. L'image n'est donc pas ce qui fait le crime , c'est la délibération consentie ; c'est le desir formé de le commettre. C'est ainsi que l'adultère est commis dans le cœur à la vûe d'une femme ; mais la voir & sentir l'impression naturelle & nécessaire de ses agrémens sans former de desirs , ce n'est pas plus un crime , que de voir une fleur & de la trouver belle. Jamais en un mot on n'est coupable du mal , que quand on a souhaité , résolu , tenté les moïens de le faire. C'est ignorance dans ceux qui pensent autrement ; mais leurs pensées ne sont que des pensées , que des imagina-

DES DEVOIRS. 565
tions louches dont ils doivent appeler à la raison saine qui leur donnera des lumières plus sûres.

Terminons cette matière par la pensée d'un poète. Toutes nos actions ont leur mesure, & chacune a des limites marquées; ne demeurez point au-deçà, n'allez point au-delà: la justice ne peut subsister ni dans l'un ni dans l'autre de ces points. C'est une injure égale à la sagesse de Dieu, c'est une méprise égale dans la conduite de l'homme d'attacher l'idée de bien au mal & l'idée de mal au bien. Mais cette double méprise ne peut jamais s'excuser par une ignorance invincible. On en demeurera convaincu quand on aura bien suivi l'analyse des deux chapitres précédens.

CHAPITRE XX.

Dieu ne commande rien à l'homme qui lui soit impraticable; nul prétexte d'impuissance ne peut l'excuser dans le violement de ses devoirs; il sent sa foiblesse, il y succombe; il fait le mal, mais il se le reproche, & les remords prouvent qu'on a pu ne pas faire ce qu'on a fait. Les

chicanes sur la liberté ne méritent pas d'être réfutées ; nous en avons l'invincible sentiment qu'aucune objection n'affoiblit. La fatalité de nos actions est de toutes les imaginations la plus absurde. Nier ouvertement la liberté , c'est nier en secret l'existence de Dieu. Les questions & les subtilités des écoles embarrassent en vain les esprits ; tous les cœurs restent persuadés qu'ils sont libres. Tous les prétextes de la pensée contraire sont illusoi-res. L'erreur vient de la fausseté des jugemens qu'on porte sur la valeur des objets. Le tempérament , les tentations , les mauvaises habitudes , les violences du dehors , ne rendent point les actions involontaires. La volonté ne peut être violentée que par elle-même. Nos inclinations naturelles n'ont rien de mauvais en soi. Tous les hommes ont des ressources contre le dérèglement de leurs penchans. L'observation qu'on fait sur les inclinations nationales est frivole. Les plus fortes habitudes n'excusent point ceux qu'elles entraînent ; il a dépendu d'eux de ne pas se les former. Les plus endurcis dans le mal ne sont pas incon-versibles. On s'imagine faussement que la vertu ne doit coûter ni contrainte ni violence. Les plus fortes passions sont

vaincues par d'autres passions, & dès-là ne sont pas invincibles : on se plaint indécemment d'être abattu par leur violence quand on n'a point fait d'efforts pour leur résister. L'homme peut plus qu'il ne pense, quand il veut sincèrement essaier ses forces ; il a la ressource de demander à Dieu ce qu'il ne peut par lui-même. Vaines questions sur la nature & sur l'usage des secours que Dieu peut nous donner. Aucun homme n'est exclus de la distribution de ses dons ; dans aucun la justice n'est parfaite : mais Dieu n'exige de tous que ce qu'ils ont pû, quand ils l'ont voulu sincèrement.

IL n'est point d'obligation sans pouvoir ; commander à quelqu'un ce qu'il ne peut faire, ce seroit lui commander de voler sans aîles, ou de se servir de sa troisième main quand il n'en a que deux. Reconnoître donc que Dieu nous impose des obligations très-réelles, & demander s'il nous est possible de les remplir, c'est en même tems de toutes les questions la plus absurde & la plus injurieuse à celui qui nous a donné l'être : c'est se faire de lui l'idée d'un maître capricieux qui veut trouver ses esclaves en défaut pour s'en réjouir, ou

d'un tyran cruel qui se plaît à punir des innocens. Si nous ne pouvons rien, Dieu ne nous commande rien : ce principe est si palpable , qu'on doit s'étonner qu'il ait pû paroître susceptible de quelque doute. Des raisons invincibles nous convainquent que l'homme n'est pas né pour se laisser gouverner à ses caprices , qu'il a des regles de conduite à suivre ; & la conséquence qu'il le peut est d'une évidence à laquelle on ne résiste point sans avoir commencé par nier le principe : qui donc a pû le nier ? en est-on venu jusqu'à le nier sérieusement, & sans un renversement de raison dont on ne fût pas capable de se convaincre ?

L'examen de ce problème paroitra très-inutile à ceux qui conservent de la bonne-foi dans leurs opinions , & qui n'ont pas cette espece de courage dont il faut s'armer pour démentir ce qu'on sent : mais la vérité ne peut que gagner à dissiper les fausses lueurs qui l'empêchent de paroître dans tout son jour.

Allons d'abord aux sources des différentes illusions qu'on a voulu se faire à ce sujet ; il en est où la raison ne semble s'être dépravée que par des impressions naturelles à la foiblesse des volontés

tés créées. L'homme est né pour la justice ; il ne peut se le defavoüer , parce qu'il n'est pas le maître de ne le point sentir. La nature souffre donc en lui , quand il a quelque injustice à se reprocher. Il est inquiet , & ressent le tourment des choses déplacées ; il a violé ses obligations, & tout coupable est dans l'agitation par le pressentiment du châ-timent qu'il a mérité. Il n'est point de paix pour l'injuste, son péché le poursuit par-tout ; il se confronte sans cesse avec lui-même , & sa conscience qui l'accuse est un témoin qu'il ne peut reprocher ; où fuira-t-il ? comment pourra-t-il échaper à sa peine ? ne trouvera-t-il point d'excuse à son péché ? voilà le chemin que son inquiétude fait faire à son imagination ; sa grande ressource , sa plus vive envie seroit de se trouver innocent : ne l'est-il donc point en effet ? Quand on en est venu là , l'esprit est tout prêt à se livrer à toutes les suggestions de l'amour-propre pour démentir le cri de son cœur. J'ai fait le mal , mais ai je pû ne le pas faire ? je me suis trouvé dans les conjonctures les plus difficiles , dans les occasions les plus séduisantes ; d'un côté j'avois tout à craindre , de l'autre on me faisoit tout espé-

rer : mon propre penchant me sollicitoit ; & je me sentoïis une si forte envie de me satisfaire , que je n'ai pû résister à l'attrait qui m'emportoit. Vous ne l'avez donc pû , dirois-je à celui qui se fait à lui-même ce raisonnement frivole ? vous n'avez pû ne pas faire ce que vous avez fait ; pourquoi vous le reprochiez-vous avec tant d'amertume ? n'est-il pas vrai même que vous vous le reprochez encore ? Toutes les subtilités de l'imagination , toutes les persuasions mendrées ne calment point la conscience , ou le calme ne dure pas long-tems.

Une faute marquée qu'on a faite est un trait pendant à la peau d'une bête , & qui ne fait que s'enfoncer par les tourmens qu'elle se donne pour l'arracher. Or , je l'ai dit ailleurs , les remords sont la preuve la plus invincible de la conviction secrete des obligations & du pouvoir de les accomplir. Quand on n'a point d'aîles , on ne se repent point de n'en avoir pas fait faire pour s'envoler au-delà des mers : on ne se fait pas un crime de n'avoir pas étendu sa troisième main pour atteindre à ce qu'on ne pouvoit pas saisir des deux autres. Dans l'œconomie commune des allures du monde , on fait des fautes qui

tiennent pour quelque tems au cœur : on se reproche un établissement manqué, des gains qu'on auroit pû faire, une fortune perdue par des indiscretions par des négligences, par des mesures mal prises ; mais au moment même qu'on s'accuse de ces fautes, on est tranquille du côté de la crainte du châ-timent ; le tems les efface de l'esprit, & le cœur n'en reste point ulcéré ; c'est qu'il n'y avoit point là d'obligations violées. Mais quand on a commis des injustices réelles, le souvenir s'en retrace encore après les plus longs oublis. Les regrets survivent aux efforts qu'on a faits pour les étouffer, & les regrets font un témoignage qu'on se rend à soi-même du pouvoir qu'on avoit de ne pas faire ce qu'on a fait.

Que la raison s'en tienne à cette pensée ; l'homme est forcé de reconnoître la possibilité de ses devoirs par un sentiment invincible qui la suppose : quels doutes peut-il donc former encore sur cette possibilité ? Je n'entrerai point ici dans les questions interminables sur la liberté dont certains esprits se sont inutilement fatigués eux-mêmes & le monde entier ; esprits amis des chicanes sur une matiere où tout raisonnement de-

vient inutile, parce qu'elle se décide d'elle-même par un autre principe; gens plus souvent encore intéressés par le cœur à méconnoître des notions gravées jusques dans le fond de notre être, pour s'affranchir de l'inquiétude d'y conformer leurs sentimens & leur conduite. La preuve de notre liberté, c'est le sentiment que nous avons d'avoir été créés libres; on forme des difficultés, on pousse des objections spécieuses, on en tire des conséquences, & le sentiment qu'on a combattu reste également vif & ferme: c'est le rocher sur qui l'archer ne tire point de fleches qui ne s'émoussent.

Quand on n'aime pas à se tromper soi-même, se laisse-t-on surprendre à l'imagination de ceux qui suggerent que tout arrive dans le monde par une fatalité qui rend les hommes de simples instrumens de leurs propres actions, & qu'ils n'en font pas plus responsables que l'horloge l'est du mouvement de ses roues? A qui de nous sa propre expérience ne répond-elle pas de l'absurdité de cette suposition? nos doutes, nos incertitudes, nos délibérations, nos prévoiances, nos résolutions sur ce que nous avons à faire, & l'exécution de

ces résolutions dans le tems & de la maniere que nous les avons projetées, ne font-ce pas des preuves irrésistibles que nous avons été les maîtres de toute cette analyse de pensées, de mouvemens, & d'actions? Le résultat naturel n'en est-il pas, que tout ce qui s'est fait en nous, ne s'est fait que parce que nous l'avons voulu?

Réfléchissez encore d'un peu plus près, ne reconnoîtrez-vous pas qu'il est contradictoire de se figurer une volonté qui ne vienne pas du fond de l'être qui veut? Seroit-ce un langage supportable de dire que nous avons voulu par la volonté d'un autre. Nos volontés sont à nous comme notre être dont elles ne sont que des opérations. On ne sépare point les actions des agens; & ce n'est que par abus que nous nommons actions ce qui se fait dans un être qui de lui-même n'est pas actif: n'avons-nous donc pas en nous-mêmes le principe des nôtres? mille sentimens invincibles ne nous permettent pas d'en douter.

Pour le contester, il a donc fallu porter plus loin l'extravagance. Si la pierre étoit, dit-on, capable de sentiment, ne pourroit-elle pas avoir en tombant d'en-haut une certaine conviction

qu'elle tombe d'elle-même? ne pourroit-il pas se faire qu'une cause nécessaire produisît en même tems en nous toutes nos déterminations avec l'envie de les suivre? le sentiment de notre liberté ne viendroit alors que de notre ignorance. Nous croirions que nous nous déterminons de nous-mêmes, parce que nous ne saurions pas que nous sommes déterminés. Un lecteur sensé conçoit d'abord que ce langage n'est qu'un détour pour nous demander indirectement s'il ne pourroit pas se faire qu'il n'y eût point de Dieu. La certitude de son existence nous garantit, comme nous l'avons souvent répété, la certitude de toutes les vérités que nous connoissons par le sentiment ou par l'évidence. Si ce sentiment uniforme dans tous les esprits étoit trompeur, l'erreur viendroit nécessairement de la cause qui nous a produits. Il faudroit que cette cause prît plaisir à nous faire une illusion perpétuelle, & quelle illusion!

Nous resterions incessamment persuadés que nous sommes ce que nous ne sommes pas. Nous serions mûs par une nécessité fatale, & nous croirions agir par une liberté sans contrainte. En conséquence de cette conviction, nous

aurions des idées de bien & de mal moral, telles que nous les avons, & ces idées n'auroient point d'objet. Tout être mû nécessairement est incapable de bien & de mal. Nous nous imaginerions pourtant mériter ou démériter, tandis que nos mérites & nos démérites seroient également chimériques. Or toutes ces conséquences sont incompatibles avec l'idée que nous avons de la véracité de la bonté, de la justice, de la sagesse même de l'Être souverainement parfait qui nous a créés. Demander enfin s'il ne se pourroit pas faire que nous eussions un sentiment invincible de notre liberté sans être libres, c'est demander s'il ne se pourroit pas faire que Dieu ne fût pas Dieu. Disons-le plus simplement, c'est supposer qu'il n'est pas. C'est ainsi que tout esprit qui se fait violence pour admettre l'athéisme, ne peut que donner dans toutes les absurdités les plus démenties, par ce qu'il a d'ailleurs de lumieres. Il creuse jusques dans les impossibilités les plus palpables, pour y chercher des *peut-être* pareils à celui de dire qu'il se pourroit faire qu'une même chose fût & ne fût pas en même tems, pareils à celui de dire que nous pourrions être invinciblement convaincus

de notre existence, & cependant n'exister pas.

J'indique ces absurdités, parce qu'on rencontre des esprits qui les débitent avec autant d'assurance que s'ils en étoient convaincus. Ils ne le font pas & ne peuvent l'être, & je ne perdrai pas le tems à defabufer ceux qui ne veulent pas qu'on les defabuse.

Laiſſons-là de plus toutes les subtilités des écoles. La prédétermination phyſique, la création continuée de notre être & de nos manieres d'être, les decrets ou la préviſion de Dieu, tout ce qui peut faire imaginer quelque ſorte de néceſſité dans nos déterminations; ceux qui ſe ſont engagés dans ces diſputes ne ſ'entendent pas, & ne ſe feront jamais entendre. Il ſeroit ſage d'abandonner tous les ſyſtèmes qui peuvent avoir de dangereuſes conſéquences pour les mœurs. Platon vouloit qu'on bannît des républiques tous ceux dont les opinions tendent à rendre la liberté de l'homme ſuſpecte. Qu'il nous ſuffiſe que toutes ces opinions & les ſpécieux raiſonnemens dont on les apuie, laiſſent ſubſiſter dans notre fond un ſentiment de liberté, qui ne peut être trompeur ſi Dieu ne l'eſt pas. Pensons toujours d'une

ne

ne maniere digne de lui; jamais nous n'imaginerons qu'il nous soit impossible d'éviter le mal & de faire le bien.

Rendons-nous un compte raisonné des prétextes qui nous le font dire, nous ne les trouverons pas plus solides que ceux des idolâtres superstitieux qui se figuroient des démons des ames des méchans morts, des furies, des destinées ennemies, des astres malfaisans, pour rejeter les crimes qu'ils commettoient sur ces causes imaginaires. Les sages d'entre eux savoient bien leur dire qu'ils étoient eux-mêmes leurs démons & leurs furies; que les dieux avoient mis au pouvoir de chaque homme de ne point tomber dans de vrais maux; que tous ceux qu'ils se faisoient par leurs defordres ne venoient que de leur propre fond.

Ignore t-on parmi nous ces maximes paralleles; que quand nous sommes tentés, nous ne devons point dire que c'est Dieu qui nous tente; qu'il faudroit qu'alors il fût tenté lui-même; mais que comme il n'est jamais tenté de faire le mal, il ne tente personne. Que tout bien vient de l'auteur de tout être; qu'il ne veut le mal d'aucune de ses créatures, parce que c'est par bonté

qu'il les a produites toutes ; qu'il n'a point en lui de raisons de les haïr, parce qu'il n'en a rien à craindre, & n'attend rien d'elles pour son propre bonheur ; qu'il est tout bon, parce qu'il est tout-puissant. On ajoute que chacun de nous est tenté par sa concupiscence, ou par l'impression des objets qui nous inspirent des desirs. Les desirs naissent en nous de l'indigence naturelle de notre être, qui ne trouve pas en lui-même toutes ses ressources : mais nos desirs ont leur mesure & leur regle. Leurs objets sont par rapport à nous d'un plus grand ou d'un moindre prix. Il y a des préférences à faire, & c'est la différence de nos choix qui fait celle de nos bonnes ou de nos mauvaises actions. Nous avons donc toujours un pouvoir très-réel de nous porter aux unes, & d'éviter les autres. Rien ne dépend plus de nous que nos choix. En conséquence tous les prétextes d'impuissance que nous nous figurons, ne peuvent être que de faux prétextes. Tout le mal vient de l'erreur des jugemens que nous portons de la valeur des objets : par-là nous nous trompons sur ce que nous croïons pouvoir ou ne pouvoir pas ; mais nous ne nous trompons jamais sans avoir de quoi nous désabuser. Des connoissances qui ne de-

mandent presque toujours de nous que la plus simple attention, dissiperoient dans l'instant toutes nos illusions.

S'il est donc des pécheurs qui croient alléguer de bonne-foi leur impuissance, aidons - les à s'en détromper. Vous voiez ce qu'il y a de meilleur, vous l'approuvez, & vous faites ce qu'il y a de pis : mais vous vous y sentez entraîné par une force au-dessus de toutes vos forces. Vous parlez sans doute de la force des passions ; mais à quoi donnez-vous ce nom ? Les passions qui vous entraînent sont-elles des penchans naturels, des vices de tempérament ou d'habitude ? Ces distinctions bien réfléchies vous convaincront que par quelque force que vous vous croiez entraîné vers le mal, il fera toujours vrai que c'est votre propre volonté qui devient votre chaîne, ou le poids qui vous emporte. De tous nos penchans naturels, il n'en est point de plus pressans que celui qui naît de la nécessité des alimens, ou qui nous fait rechercher l'union des sexes. Est-ce donc la nature qui nous jette malgré nous dans les intempérences & dans les impudicités ? Vous avez besoin de vous nourrir ; mais avez-vous besoin de vous enivrer,

C c c ij

de manger incessamment pour le plaisir de manger, ou de vous charger d'alimens indigestes, parce qu'ils flatent votre goût? Vous vous y sentez porté au-dedans par quelque autre volonté que celle de vous satisfaire, malgré les suggestions de la raison qui vous le défend, malgré les altérations mêmes de votre santé qui se dérangent. Au-dehors est-il quelque force mouvante qui pousse irrésistiblement vos mains vers les alimens, qui vous ouvre la bouche pour les y faire entrer, qui remue votre langue & vos dents pour les broier? Ne direz-vous pas que ce sont-là des questions puériles à vous faire? Ne suffisent-elles pas pourtant pour vous convaincre qu'il dépend uniquement de vous d'être sobre?

Que l'impudique suppose que je lui fais les mêmes interrogations, ne se répondra-t-il pas à lui-même que la chasteté n'est point une vertu qui le réduise à l'impossible? Je ne vois des deux côtés pour toute impuissance que des mauvaises volontés: or comment les mauvaises volontés peuvent-elles être vaincues? Par de meilleures: les desirs déréglés se réforment par des desirs légitimes. Il est toujours au pou

voir de l'homme de ne pas faire ce qu'il ne fait que parce qu'il le veut. Celui qu'on menace de la mort pour lui faire abandonner son devoir, dit qu'on le force : il se trompe. C'est lui-même qui se détermine librement à sacrifier son devoir pour conserver sa vie : c'est lui qui surmonte une volonté par une autre ; & s'il est inexcusable de succomber, empêché par la crainte d'un mal, quelle excuse pourroit justifier celui qui n'y succombe que par l'amour du plaisir ? L'un & l'autre allègue en vain qu'il ne peut s'en abstenir. La volonté ne peut être forcée que par elle-même : elle ne connoît, dit un ancien Philosophe, ni voleur ni tyran. Point de violence au-dehors qui puisse nous empêcher de vouloir ce que nous devons, ou nous faire vouloir ce que nous ne voulons pas.

Est-ce le tempérament qui nous tyrannise ? Ne redisons point que ce seroit accuser Dieu pour innocenter les hommes ; sa bonté suprême n'a rien fait qui soit mauvais en soi. Nous convenons qu'il est des tempéramens à qui la pratique de la justice paroît plus facile qu'à d'autres. Il semble qu'il leur suffise de connoître leurs devoirs ; on les voit s'y

porter fans répugnance, & cette facilité de vertu fait dire d'eux qu'ils sont nés heureusement ; mais souvent on s'y trompe. Il est des hommes qui dans l'âge fait ne font plus rien de ce qu'ils étoient dans la première jeunesse. L'éducation, les réflexions, des efforts assidus ramènent sous l'empire de la raison les inclinations les plus disposées à s'y soustraire. Nous avons vû qu'Aristote interrogé sur le fruit qu'il avoit recueilli de la Philosophie, répondit que c'étoit de faire volontairement ce que les autres ne faisoient que par contrainte. Un physionomiste accusoit Socrate d'être sujet à beaucoup de vices : vous n'avez pas tort au moins de le soupçonner, lui répliqua Socrate ; c'étoit à ces vices que mes penchans me portoient ; mais la raison me les a fait redresser. On en dit autant de plusieurs de ceux dont on révere parmi nous la mémoire. Et quelle sorte de perfection trouverions-nous dans les hommes, s'ils n'avoient combattu leurs inclinations naturelles, ou s'ils ne les avoient contenues dans leurs justes bornes ? Le tempérament, quelque mauvais qu'on l'imagine, n'est donc jamais un obstacle irrésistible à la vertu. Vous en voiez

qui semblent n'avoir de penchans que pour s'éloigner de toute règle, qui se portent comme par un goût décidé sans retour, à violer l'humanité, l'équité, la tempérance, la pudeur; vous dites qu'ils sont rendus au mal, qu'ils sont nés comme en dépit de la nature universelle; c'est une méprise où l'horreur du mal vous précipite. La nature chez eux n'est pas différente de ce qu'elle est en vous. Ils ont les mêmes notions & les mêmes sentimens du bien & du mal. Au fond les excusez-vous? & comment les condamneriez-vous de ne pas faire le bien, si vous étiez persuadé que c'est par une impuissance réelle qu'ils ne le font pas?

Je vois des Moralistes qui semblent s'être fait un capital d'insister beaucoup sur des inclinations qu'ils trouvent communes à des peuples entiers. Ils observent que ces inclinations peuvent venir du climat, de la température de l'air, & de la qualité des alimens. Mais à quoi ces scrupuleuses observations les meneront-elles? Si ce sont des ennemis dissimulés des mœurs, prouveront-ils par ces inclinations particulières à quelques nations, que tous les hommes de quelque nation qu'ils soient,

n'ont pas des notions naturelles du bien & du mal? La découverte est encore à faire : prouveront-ils de plus qu'il y ait quelques sortes de penchans qui soient irrésistibles, & qui détruisent la liberté? Personne, dit Horace, n'est assez farouche pour ne pas devenir traitable, pour peu qu'il écoute la raison, qui n'est étrangère à qui que ce soit. L'éducation contribue plus à former les mœurs, que les climats : on voit des hommes qui parmi les peuples les plus doux & les plus policés, deviennent féroces & cruels, par les mauvais principes dont on les a remplis, par l'exemple domestique & par les compagnies contagieuses. On trouve au contraire des hommes modérés, humains, sociables dans tous les païs ; on ne détruit pas en soi ce qu'on nomme de mauvaises inclinations, mais on les modere ; & quand les inclinations semblent devenues assez impérieuses pour mettre dans l'impuissance d'y résister, ce n'est que par la négligence à les combattre, ou par l'habitude qu'on s'est faite de les suivre.

C'est icile grand prétexte de ceux qui se déclarent déterminément vicieux ; mais c'est le sujet de leur grande condamnation. Parlez-leur de se défaire de

certain vices infames & bas qui dégradent en eux l'humanité ; toute leur réponse, c'est que ces vices sont plus forts qu'eux. Nous avons montré qu'il y a toujours dans cette réponse une exagération déraisonnable jusqu'au ridicule. On ne met point un ivrogne à la question pour le faire boire ; il ne boiroit plus de vin s'il n'en trouvoit plus. Toutes les actions déreglées qui dépendent des mouvemens du corps, sont parfaitement libres à cet égard. La grande force de votre passion, c'est donc la grande volonté que vous avez de la satisfaire. On fait céder ses lumières à ses desirs ; on se fait une habitude de les suivre ; on irrite le tempérament au lieu de le réprimer ; on perd de vue le devoir ; & le devoir violé paroît impossible, parce qu'il ne reste au fond du cœur aucune envie sincère de s'y rendre.

Or est-ce avec quelque confiance dans nos justifications que nous pouvons alléguer cette sorte d'impossibilité comme une excuse des maux que nos habitudes déreglées nous font commettre. Remontez s'il se peut jusqu'à la première source de ces habitudes, vous reconnoîtrez que rien n'a plus dépendu

de vous que de ne vous les pas faire. Vous avez commencé peut-être par ne point réfléchir sur le mal que vous faisiez ; & pour un esprit à qui la raison fut donnée pour guide , ce ne sera jamais une excuse recevable de dire : je n'y pensois pas ; vous deviez y penser. Si vous avez réfléchi , vous avez vû que ce que vous alliez vous permettre étoit injuste , ou que vous péchiez au moins contre vous-même. Vous avez donc alors voulu l'injustice ou le désordre ; vous êtes ensuite allé plus loin que vous ne croiez : les progrès de l'habitude sont comme insensibles. Mais parce que vous avez continué de vouloir ce que vous saviez être injuste ou déraisonnable, avez-vous acquis le droit de le vouloir justement par l'espece d'impuissance où vous vous êtes mis de cesser de le vouloir ? Le contraire vous seroit arrivé , si vous aviez commencé par résister aux desirs qui vous sollicitoient au mal. Si vous vous étiez fait la moindre violence , si vous vous étiez privé de quelques satisfactions toujours frivoles , l'habitude de résister se seroit formée ; vous en seriez venu jusqu'à faire le bien peut-être aussi naturellement que vous vous croiez forcé main-

tenant à faire le mal. Ce n'étoit point alors la force de l'habitude qui vous emportoit ; elle n'étoit point formée.

Mais est-il en effet des habitudes assez fortes pour être invincibles ? Le pécheur d'habitude n'en seroit pas plus excusable : il seroit toujours coupable de ses habitudes mêmes , & par-là de tout le mal qu'elles lui feroient faire. Ne seroit-il pas absurde de penser qu'on ne peche plus à force d'avoir péché ? S'imaginer d'ailleurs qu'on ne peut plus s'en défendre , parce qu'on s'en est fait une habitude trop forte , c'est une illusion démentie par l'expérience de tous les siècles. Les méchans les plus désespérés changent & deviennent de nouveaux hommes , & ce qu'ils peuvent n'est pas hors du pouvoir de ceux qui leur ressemblent. Ils trouvent dans leur propre fond les motifs les plus capables d'opérer leur changement ; les agitations & les combats d'une conscience qui n'est point d'accord avec elle-même ; les retours inévitables sur ce qu'ils sont & sur ce qu'ils devroient être ; la fin bienheureuse pour laquelle ils se sentent faits ; & dont leur vie présente leur ôte l'espérance ; mille circonstances du dehors qui les rapellent à ces mêmes

considérations ; la honte de se voir suspects, fuis, méprisés, détestés, regardés comme indignes de la société des autres hommes. Tout cela leur fait faire enfin des efforts pour briser les liens dont ils se sentoient arrêtés. Ajoûterai-je que le seul dégoût des objets de leurs passions, que de nouveaux attachemens qu'ils prennent pour d'autres, que des privations forcées, que des craintes & des espérances humaines leur font prendre par intérêt des résolutions qu'ils se croiroient incapables de prendre par devoir. Il n'est point de passion qu'une autre passion ne surmonte : il n'en est donc point qui soit en soi même insurmontable.

Dévoilons toute la honte de ceux qui voudroient faire Dieu mauvais, pour rendre les hommes bons. On se plaint qu'il impose des devoirs impraticables, & ce prétexte n'est jamais fondé que sur la préférence injurieuse qu'on s'obstine à donner aux créatures sur le Créateur. Cette pensée m'engageroit dans un détail infini, si j'entreprendois de l'épuiser. L'excuse de l'impuissance sera toujours la plus spécieuse, & dès-là même elle est devenue la plus universelle. Il semble qu'il soit naturel d'ima-

gner que ce que la justice de Dieu demande de nous, ne doit nous coûter ni contrainte ni violence, ni soins, ni privations. En vain ses volontés nous sont-elles connues par des vûes claires & par le sentiment de la convenance des actions qu'il nous commande; si ce qu'il nous ordonne ne convient point aux vûes de notre amour propre, nous nous croions dispensés de le faire, c'est-à-dire que nous préférons nos volontés aux siennes. Sommes-nous donc à nous-mêmes? N'avons-nous point de maître à qui nous devons obéir? Notre regle est-elle de vivre sans regle, ou de n'en avoir point d'autre que celle de faire ce qui nous plaît, & de nous rendre indépendans de tout assujettissement? Avec ces réserves il est peu de devoirs; il n'en est peut-être aucun qui ne doive nous paroître impraticable. Toutes les obligations que Dieu nous impose trouveront en nous quelque répugnance; nos goûts, nos intérêts, nos plaisirs, notre indolence & notre paresse, y mettront des obstacles. Sont-ce donc-là pour nous des impossibilités réelles? De pareils obstacles sont-ils invincibles? Ont-ils même quelque apparence de raison?

De quoi s'agit-il en effet pour nous ; quand Dieu nous ordonne de préférer ses ordres à nos desirs ? De préférer le meilleur au moindre bien ; de mettre un bonheur éternel au-dessus de toutes les félicités qui passent. Mettons donc le premier dans notre estime ce suprême bien , qu'aucun autre ne doit balancer dans notre esprit ; ce bien solide , durable , qui doit être pour nous la récompense de la justice. Nous paroît-il impossible de lui sacrifier tous les faux biens qui n'en ont qu'une apparence fugitive ? Comment nous entretient-il quelquefois dans l'esprit que le péché nous est nécessaire à nous qui ne devons point reconnoître d'autre nécessité que celle de ne pécher pas ? Faux jugement , erreur de cœur , qui fait préférer ce qu'on aime le plus à ce qu'on aime le moins , sans égard au prix des objets. Que vous en coûteroit-il pour réformer un choix si déraisonnable & si funeste ? Des sacrifices qui ne sont pas comparables à celui de votre innocence ; si vous ne les faites pas en toute occasion , c'est que vous ne les voulez pas faire. Comparez-vous avec vous-même ; de quoi n'êtes-vous pas capable quand une forte passion vous ani-

me ? C'est une maxime commune que dans les choses possibles il ne faut pour réussir que le vouloir fortement ; l'envie de réussir en fait inventer les moïens ; la vûe des obstacles ne fait point perdre l'espérance des ressourcés ; on ne se rebute point des difficultés , & la constance des efforts les surmonte. C'est ici la preuve décisive du pouvoir ou de l'impuissance.

Les efforts , dis-je , décident de l'étendue des forces : quiconque n'en a point fait , ne doit point être écouté sur ce qu'il peut ou ne peut pas. Nous l'avons dit , tout commandement suppose en nous une espèce de pouvoir , & dans un certain degré , pour l'accomplir. Toutes nos obligations ne sont fondées en effet que sur nos facultés & sur l'usage qu'il dépend de nous d'en faire ; ce n'est même que jusques-là que ces obligations s'étendent ; mais elles s'étendent jusques-là. Le mal nous est toujours imputé , quand nous avons moins fait que nous ne pouvions pour l'éviter ; & nous ne faisons ce que nous pouvons , que quand nous avons effaié nos forces. Elles peuvent être plus ou moins grandes , nos efforts plus ou moins efficaces ; mais rien ne peut nous excuser de n'en point

faire. Le bien ne s'opere point en nous, sans nous-mêmes. Avons-nous donc fait de sinceres efforts pour nous rendre aux devoirs que nous violons par le prétexte de notre impuissance ?

Rendons gloire à Dieu, qui ne demande pas de nous plus que nous ne pouvons. On ne le trompe pas ; & si nous ne cherchons pas à nous tromper nous-mêmes, jugeons-nous du moins par comparaison. Ne pouvons-nous pas ce que les autres peuvent ? Y a-t-il entre eux & nous quelque autre différence, que celle qui vient du bon ou du mauvais usage des mêmes moïens. A voir cette différence portée jusqu'à former un contraste si marqué de certains hommes avec d'autres hommes, on diroit que les uns ont été produits par un bon principe, & les autres par un mauvais ; mais au fond tous ont été pétris de la même bouë, tous ont des foiblesses ; mais tous ont les mêmes facultés, la raison leur est commune. Tous ont des lumieres suffisantes pour discerner dans quelles bornes ils doivent contenir leurs penchans naturels. Tous connoissent ou sentent l'injustice des passions qui les dominent ; tous peuvent leur résister, les vaincre, ou au moins les affoiblir, s'éloigner

loigner de leurs objets, & s'en détacher.

Concluons donc avec un Philosophe profond dans la science des mœurs, que si tous ne le font, c'est que tous ne s'effaïent pas. Savez-vous, dit Sénèque, pourquoi nous ne pouvons pas remplir certains devoirs ? C'est que nous croïons ne le pas pouvoir. Il y a plus : nous ne prenons au fond la défense de nos vices que parce qu'ils nous sont chers ; nous aimons mieux les excuser que de nous en défaire. La nature nous a donné des forces, si nous voulions en user, si nous recueillions toutes nos forces pour nous & non contre nous. C'est la volonté qui nous manque, & nous prétextons l'impuissance. C'est le défaut de volonté qui cause le mal, & l'impuissance est le prétexte. Il n'est rien de si difficile que l'esprit de l'homme ne surmonte & ne se rende familier. Il n'est point d'affections si féroces, si indépendantes, qu'une application continuée ne dompte. Tout ce que l'ame se commande, elle l'exécute. Quelques-uns ont obtenu d'eux-mêmes de ne jamais rire : quelques-uns se sont abstenus du vin, des femmes, de tout liquide. D'autres ont soutenu des veils.

les infatigables : quelques-uns se sont acoûtumés à porter des fardeaux qui paroïssent au-dessus de toutes les forces humaines. L'exercice des vertus est d'ailleurs moins pénible en soi, que celui des vices. C'est ce qu'il seroit aisé de montrer par un long parallele.

Mais il faut ajouter avec le même Philosophe, qu'il n'est point de vertu sans le secours de Dieu. C'est lui qui met en nous les notions & les principes du bien : c'est lui qui nous donne la sagesse ; & pour le dire d'après d'autres garans, nous ne sommes pas capables d'avoir même une seule pensée comme de nous-mêmes ; tout don parfait descend d'en-haut, & vient du pere des lumieres. Nous n'avons en un mot aucune ressource ou contre le mal, ou pour le bien, que nous n'aïons reçue de l'Auteur de notre être. Quelle pensée doit donc nous venir, quand après avoir fait sincerement ce que nous pouvons pour remplir les obligations qu'il nous impose, nous sentons une espece d'impuissance pour les accomplir plus parfaitement. Adressons-nous à notre Auteur : il peut nous secourir, & nous ne devons pas douter qu'il ne le veuille. Dieu n'a pas créé de dieux ; les créatu-

tes ne peuvent jamais être indépendantes en tout de leur Créateur. Il nous fait sentir cette dépendance par les imperfections, comme essentielles à notre nature. Nous pouvons bien user de la liberté qu'il nous a donnée; mais nous pouvons en user mal. A cette pensée, nous ne pouvons que nous élever vers celui qui nous a faits, pour le conjurer de prendre soin de l'ouvrage de ses mains, & ce n'est pas sans raison sans doute que ce mouvement comme indélébé, s'éleve assez souvent dans notre ame. C'est comme la voix de la nature, à qui sa foiblesse apprend en secret qu'elle doit en chercher le remede dans la pitié de son Auteur : sa bonté fuit le principe de toutes ses opérations au-dehors; il ne hait rien de tout ce qu'il a fait; il est trop juste pour nous mettre à des épreuves au-dessus de nos forces. Nous devons donc être assurés que son équité concourt avec sa bonté pour ne rien exiger de nous que ce que nous pouvons, ou pour nous secourir dans ce que nous ne pouvons pas. Cette présomption naturelle est en effet l'origine de la Religion, dont le fond consiste dans ce commerce de besoins & de secours, & dont l'exercice se partage

entre la priere & l'action de graces : Tous les hommes invoquent la Divinité dans la confiance qu'elle écoute leurs vœux , & cette confiance uniyerselle ne peut être trompeuse.

On entre à ce sujet dans des questions plus curieuses que nécessaires. Comment Dieu connoît-il les besoins de notre ame ? Quelle espece de secours peut-il donner à des êtres libres , sans blesser leur liberté ? J'ajoute que les doutes sur ces questions ne peuvent jamais être sérieux. Refuser à Dieu la connoissance parfaite de ces œuvres , ce seroit nier qu'il les ait faites : l'ouvrier connoît son ouvrage. Mais comment connoît-il ce qu'il n'opere pas immédiatement ? Comment connoît-il ces déterminations de nos volontés avant qu'elles existent ? Je répons qu'il connoît ce qui n'est pas encore connu ; il a fait ce qui n'étoit point. Il n'est pas moins tout voiant qu'il est tout-puissant ; toutes ces perfections se mesurant sur ce qu'il est , il n'y a pas plus de succession dans ses connoissances que dans son être. Il voit d'une vûe simple , uniforme , permanente , le passé , le présent , & l'avenir : ses connoissances en un mot sont sans bornes & sans diffé-

rences de tems : il ne seroit pas Dieu s'il ne connoissoit pas l'avenir, en quelque maniere qu'il doive arriver. Cette persuasion suffit pour exciter notre confiance, & pour nous animer à recourir à lui dans nos nécessités. Sa sagesse & sa puissance infinie nous répondent de même qu'il peut nous secourir en mille manieres, dont aucune ne blefferoit la liberté, dont il nous a donné l'invincible sentiment. Si nous ne le prions pas de nous délivrer du mal, nous lui faisons outrage, & nous sommes coupables de tout le mal que nous faisons, sans avoir à nous plaindre d'en avoir été créés capables, & de n'avoir pû l'éviter.

Eloignons enfin de Dieu toute idée d'injustice. Quand nous réfléchissons sur ceux qui semblent faire le bien comme naturellement, nous nous figurons je ne fais comment, qu'ils sont les seuls favorisés du Ciel, quelque petit que leur nombre soit. Cette pensée me déplait, disoit Cicéron ; je ne me figure point que Dieu n'ait pourvû qu'aux besoins d'un petit nombre. Tous les hommes sont faits de la même maniere ; les sens leur rapportent les mêmes objets ; les mêmes notions de bien & de mal.

naissent ou s'impriment dans leurs esprits. Il n'en est donc aucun qui n'ait en soi des avances pour la vertu.

Mais nous avons parlé de l'obligation que Dieu leur impose de perfectionner leur justice, & cette obligation suppose qu'elle n'est parfaite dans aucun homme. La vérité, c'est que quoique le sentiment en soit né dans tous les cœurs, ce n'est que comme un premier germe qui ne s'y développe ni si promptement ni si abondamment dans les uns que dans les autres. Il suit la mesure & les progrès de la raison. L'enfance est peu capable de réflexions; elle court au plaisir; elle fuit la peine. L'amour du bien de notre être est aveugle. Les grandes passions se font sentir, & l'impétuosité des desirs ôte la liberté des attentions. On se remplit de préjugés de sentiment; on en reçoit de son éducation. L'exemple entraîne: on songe à se faire un établissement, à se défendre de l'indigence, à s'assurer de son nécessaire. Souvent on n'a point d'occasions de cultiver son esprit, point de loisir pour réfléchir sur soi-même. On en est quelquefois moins capable. Il en est peu qui découvrent à-la-fois toute l'étendue de leurs devoirs. Au fond pourtant, ces

obstacles & ces inconveniens. ne changent point la regle des mœurs ; elle est toujours la même. Mais il en est en quelque sorte de la vertu comme des Arts ; l'apprentif travaille avec les mêmes instrumens que le maître , & son ouvrage est moins parfait. On lui passe ce défaut. Dieu de même n'est point un maître injuste & tyrannique ; il faut mettre la justice comme au rabais , à proportion de l'ignorance , de l'erreur , du peu d'étendue d'esprit , du manque de culture & d'instruction. Personne n'est responsable de n'avoir pas fait l'impossible. Il est des excuses qui trouvent dans le juste juge de l'indulgence. Il voit le vrai & le faux. Il connoît combien l'homme est fragile ; il accepte la mesure de justice dont il fait chacun capable ; il combine toutes les circonstances , & met de la différence entre le défaut & l'abus des moyens. Ces pensées doivent consoler ou rassurer du-moins les cœurs sinceres qui font de bonne-foi ce qu'ils peuvent , & demandent au besoin ce qu'ils ne peuvent pas. Mais Dieu punit séverement la négligence , la lâcheté , l'indolence , ou le défaut d'amour pour les devoirs , & tous les faux prétextes d'impuissance que nous avons combat-

600 LA REGLE
tus dans ce chapitre. C'est à ceux qui
les alleguent à se les reprocher , sans
espoir de les justifier auprès de celui qui
voit les cœurs & qu'on ne trompe point.

CHAPITRE XXI.

*Conséquence générale à tirer de la réunion
des principes établis dans cette première
partie. La vie de l'homme doit être une
vie toute de compte ou de raison. Prévoir
l'avenir , être attentif au présent , réflé-
chir sur le passé. Tout le mal des vies
dérégées vient du défaut de ce régime.
Tout être raisonnable doit agir pour une
fin connue. Les êtres même sans intelli-
gence en ont une qui se remarque par la
nature de leurs mouvemens. Ceux de
l'homme en diffèrent peu dans l'enfan-
ce. La raison dirige ensuite leur instinct
au bien de leur être. Les notions du bien
& du mal leur découvrent des obliga-
tions dont il résulte qu'ils sont faits pour
une vie meilleure. Il suit de-là qu'il n'y
doit avoir dans leurs actions ni caprice ,
ni démerite , ni négligence , & qu'ils ne
doivent rien faire dont ils ne puissent se
rendre compte. Leur conduite est celle
qu'on*

qu'on se prescrit pour se faire un établissement. Notre véritable établissement, c'est celui de notre éternité ; c'est-là que notre constitution nous conduit ; c'est-là l'objet de toute notre prudence dans l'usage de nos facultés. Il nous est naturel de considérer ceux qui n'y rapportent pas cet usage comme des enfans, ou comme des fous. Par cette attention, la maxime que le nombre des fous est infini, se vérifie : peu consultent la raison. Différentes images des égaremens du grand nombre, & des principes qui les font agir. Ils font ce qu'ils voient faire ; ils ne réfléchissent pas : ce sont-là leurs excuses ordinaires, & ces excuses les condamnent. Leur inconstance seule est une preuve qu'ils agissent contre les principes de leur nature. Les regles de leurs devoirs sont fixes, & ne changent point. L'homme sage est toujours semblable à lui-même. La vie de juste est une espece d'art dont les regles sont immuables. Il a devant lui le plan tout formé de son ouvrage. Toutes les parties doivent être construites d'une certaine maniere pour entrer dans le tout. De-là vient l'obligation de prendre des mesures justes pour l'avenir, de s'y conformer dans les opérations présentes, & de réfléchir sur le

passé pour reconnoître ses fautes & pour les corriger. Tous les Moralistes ont prescrit le soin de cette revue. Personne n'est parfait, & ne peut le devenir plus sûrement, que par la connoissance réfléchie de ses imperfections.

APRE'S la lecture de tout ce que nous venons d'écrire, il se présente comme naturellement à l'esprit une réflexion simple, mais importante. Elle est même décisive pour la tranquillité de la vie présente, & pour l'assurance de l'avenir bienheureux où nous devons tendre. C'est que la vie de l'homme doit être une vie toute de raison, de vigilance, d'attention, de prévoiance, de prudence en un mot, & d'une sagesse universelle. Cette obligation se fait sentir à la seule vûe de la nature & de la multiplicité des devoirs d'un être qui porte en soi le principe & la règle de sa conduite. Un agent libre ne doit agir qu'avec connoissance, qu'avec délibération, qu'avec préférence, & les motifs de ses préférences ne sont point arbitraires. La qualité des objets & les rapports qu'ils ont avec lui, les lui prescrivent : de-là naît leur justice ou leur injustice, selon que ses choix tendent

à la fin qu'il doit se proposer, ou qu'ils l'en détournent, en conséquence des volontés ou des dispositions du maître dont il dépend. Il est donc vrai que nous ne devons rien faire ni rien penser dont nous ne puissions premièrement nous rendre compte à nous-mêmes; c'est ce que j'appelle une vie de raison, c'est-à-dire de compte.

Le défaut de ce régime est la source universelle de tous nos dérèglemens. On peut les regarder comme des espèces d'accidens qui nous arrivent contre le cours de la nature. Le hasard en effet ne peut que beaucoup influencer dans la destinée de ceux qui vivent au hasard. On perd ses fleches quand on les lance sans but. Tous nos conseils nous égarent quand nous n'avons point de dessein fixe auquel nous les rapportons. Il n'est point de vent favorable à celui qui ne fait pas à quel port il doit aborder. Toutes les fautes enfin que nous faisons ne viennent que de ce que nous ne délibérons en quelque sorte que sur chaque partie de notre vie, sans avoir premièrement délibéré sur le tout. Il y a pourtant un centre fixe, auquel toutes nos directions doivent aboutir.

Ce que je dis ici fut aperçu de tous

E e e ij

les Philosophes ; ils avoient compris que la connoissance du centre ou de la fin de nos actions , devoit être l'objet de notre premiere étude. Un seul d'entre eux hasarda que l'homme pouvoit vivre de caprice , & desirer tout ce qui lui viendroit dans l'esprit. Il avoit reçu de son maître les instructions les plus saines. Son imagination ne lui fut suggérée que par le libertinage , & le libertinage seul pouvoit l'adopter. La raison déintéressée , toute la nature observée faisoit voir aux autres que tout y tend à quelque fin marquée , dans les êtres même qui n'ont aucun sentiment. Les bêtes ne font rien , sans qu'on puisse voir la raison qui le leur fait faire. Tout ce qui vit tend à se conserver. C'est-là son premier mouvement. Dans l'homme , ce n'est d'abord qu'un sentiment confus. Les enfans qui ne savent encore ni ce qu'ils sont ni ce qu'ils doivent devenir , ne sont remués que par l'impression des objets sensibles. Ils veulent avidement tout ce qu'ils veulent , & le veulent sans regle & sans modération , parce qu'ils ignorent ce qui leur convient & ce qui peut leur nuire. Mais à mesure que la raison se développe , & que la réflexion commence à leur faire changer la di-

rection de leurs volontés, l'homme fait comprendre qu'il ne doit plus agir en enfant ; il philosophe comme naturellement ; il fait des progrès insensibles ; il découvre à quel dessein le desir confus de son bien-être lui fut donné, ce qui peut le lui procurer ; il desire avec réflexion ce qu'il juge convenable à sa nature ; il rejette ce qui ne lui convient pas.

Mais la connoissance de lui-même le mene bien-tôt plus loin. Des sentimens d'une autre espece viennent lui donner des vûes, selon lesquelles il comprend que la préférence des objets qui lui conviennent doit être dirigée. Je parle des sentimens du juste & de l'injuste, selon lesquels le desir de notre bien-être doit être réglé pour nous faire agir d'une maniere parfaitement conforme à ce que nous sommes. De cette obligation poussée jusqu'à sa dernière analyse, il suit que l'homme étant obligé de vivre selon la justice, doit être nécessairement fait pour vivre encore après la mort. Voilà donc la vraie fin de l'homme découverte. Cette philosophie naturelle doit être devenue familiere à ceux qui se seront consultés dans la lecture des chapitres précédens, & je ne rapelle ici

que pour les faire entrer plus immédiatement dans la conséquence que j'en tire ici, qu'il n'y doit avoir dans nos actions ni caprice, ni témérité, ni négligence; que nous ne devons rien faire dont nous ne puissions rendre raison, soit à nous-mêmes, soit aux autres. C'est-là proprement l'idée qu'il faut se former du devoir, que les Latins appelloient *officium* ou *obfciium*, c'est-à-dire une chose faite à cause d'une autre.

Celui qui se propose un établissement dans le monde, fait dans son esprit la revue de tous les moyens dont il peut user pour y parvenir. Il choisit ceux qui lui paroissent les plus convenables à la position dans laquelle il se trouve; il prévoit les obstacles, & s'encourage à les surmonter; il pese toutes les résolutions qu'il prend; il mesure ses démarches; il réfléchit sur celles qui lui restent à faire, & juge par ses premiers succès de ceux qu'il doit se promettre; il craint surtout les faux-pas qui lui feroient perdre toutes ses avances, ou qui dérangeroient toute la suite de ses projets: on le nomme alors prudent selon le siècle, & cette prudence est l'image de celle qu'on appelle la prudence du salut. Le véritable établissement de l'homme, c'est celui de

son éternité. Notre constitution nous y conduit d'elle-même, parce que c'est-là notre fin naturelle.

Toute notre prudence consiste à faire un usage légitime de nos facultés. Nous avons un corps, & ce corps a ses fonctions, parce qu'il a ses besoins; il a des mouvemens impétueux, & veut être contenu. Mais nous avons une ame, une intelligence, une raison qui doit présider à tout ce qui se passe en nous, à qui tout homme doit obéir. Cette ame a des pensées, des vûes qui l'éclairent, & des desirs qui la font agir. L'ordre à suivre dans l'usage de ces facultés, c'est de commencer par réfléchir sur la nature des objets qui nous environnent, de pénétrer ce qu'ils sont en eux-mêmes, & ce qu'ils sont par les rapports qu'ils ont entre eux; de donner à chacun son vrai prix, & de régler ensuite nos déterminations sur nos lumieres. En user autrement, c'est démentir la constitution de notre être, c'est cesser d'être homme, ou ne l'être pas encore. C'est là le témoignage des consciences, & celui que nous nous rendons à nous-mêmes. C'est le jugement de sentiment que nous portons de toutes les conduites qui s'écartent de la regle prescrite par la nature. Ce dé-

E e e iiiij

réglement nous choque à la première vûe : nous le remarquons comme par instinct & sans réflexion. La raison reclame contre tout ce qui s'écarte de ses préceptes muets ; elle nous dit au-dedans , que la vie de l'homme ne doit pas être une vie sans attentions sérieuses , sans projets digérés , sans vûe de quelque avantage solide , ou pareille aux jeux des enfans.

Il nous est naturel , comme je l'ai dit , de ne point les regarder comme des hommes faits , & cette idée gravée dans notre ame nous sert de principe pour caractériser en un mot ceux dont la conduite contredit les allures de la raison. Nous disons d'eux qu'ils agissent comme des enfans. C'est ainsi que la *sagesse s'explique au-dehors , qu'elle fait entendre sa voix dans les places publiques , aux portes & dans le tumulte des villes , par-tout où les hommes n'agissent pas en hommes. C'est ainsi qu'elle nous crie du fond de notre cœur : enfans jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance ?* Revenez donc à vous-mêmes ; soïez attentifs à mes reproches secrets : c'est mon souffle qui se fait entendre à vous , c'est ma voix qui l'exprime par la vôtre ; ne vous permettez point ce que vous blâmez dans les

Prov. I.
v. 10. &
suiv.

autres. Mais il faut ajouter que tous ces conseils de la raison sont négligés, & que peu de gens écoutent ce qu'elle ne cesse de leur reprocher au-dedans d'eux-mêmes.

Les maximes de la Morale naissent les unes des autres. Il en est de si sensibles, qu'elles deviennent triviales; telle est celle-ci, que le nombre des fous est infini. Pourquoi l'est-il en effet? C'est que rien n'est si rare que cette vie de raison qui devrait caractériser tous les hommes, & qui fait distinguer entre eux les sages des insensés. Ce seroit une espèce de prodige de la trouver constante dans un seul. L'Évangile & la Philosophie s'accordent à leur inculquer ce précepte: *conduisez-vous par l'esprit*. Et dans le grand nombre, c'est une vie toute conduite par les sens. A voir leurs mouvemens, on douteroit s'ils ont au-dedans d'eux un principe qui les fasse agir; on diroit du-moins qu'ils sont persuadés que l'ame chez eux n'est que l'esclave du corps, qu'elle lui doit toutes ses attentions, toutes ses prévoiances, toute son industrie. Leurs vûes, leurs projets, leurs actions sont toutes dirigées par les impressions des objets qui les environnent. Ils sont hors d'eux-mêmes, & ne

prennent point dans leur propre fonds les raisons de leurs conseils & de leurs choix. Ce ne sont plus ces cœurs remplis de sens pour discerner les vrais biens & les vrais maux. Ils ne réfléchissent ni sur le principe de leur être, ni sur la fin qu'ils doivent se proposer. Qu'on les ramène au vrai principe des différens partis qu'ils ont pris, à ces premières déterminations qui devoient décider de la qualité de leurs actions & de tout le cours de leur vie, que diront-ils s'ils sont sincères, ou capables de réfléchir sur ce qu'ils ont fait sans réflexion? Presque tous n'ont fait que suivre l'attrait de leurs penchans & de leurs goûts, sans songer si ce qu'ils choisissent leur devoir être vraiment utile. C'est le plus ou le moins de plaisir, c'est l'intérêt de leurs propres passions qui les a fixés, & plus encore les impressions étrangères auxquelles ils se sont laissés aller.

Pourquoi ne se mettent ils donc pas eux-mêmes au rang des insensés? sont-ils sages? sont-ils hommes? Non, dit un philosophe; ils ressemblent à ces animaux qui ne font que suivre ceux d'entre eux qui marchent à leur tête. De tels hommes dirigent le cours de leur vie, non pas au chemin qu'il faut prendre,

mais où les autres vont. Ce sont des hommes sans ame, qu'on pourroit comparer aux corps legers qui surnagent dans les rivieres. Ceux-là vont d'un cours tranquille, & suivent la pente de l'eau la plus douce. Ceux-ci se trouvent dans le courant le plus fort qui les entraîne avec rapidité. Quelques-uns sont insensiblement déposés au bord, où l'eau dormante les retient. D'autres enfin sont emportés dans la mer par l'impétuosité des flots. Sensible & naïve image des différentes destinées de ceux que la raison n'a point conduits, & qui devoit les ramener aux allures qu'elle leur inspireroit.

Ses principes sont uniformes ; les regles qu'elle prescrit sont invariables : tous vivroient de la même maniere, s'ils vivoient selon ses maximes ; & tous arriveroient à la fin qui convient à la nature : mais aucune sorte de vîte sur leur dernier avenir, ne les a partagés entre les divers objets qui les occupent.

Et d'où vient le mal encore ? des jugemens confus qu'ils ont faits des objets. C'est l'exemple, l'autorité, les suggestions & la coutume, qui les ont tournés d'un côté plutôt que d'un autre. Nos premières années n'ont presque point

d'autres guides. Nous pensons peu de nous-mêmes. Les discours & la conduite de ceux avec qui nous vivons, deviennent nos motifs. Nous croïons ce qu'ils croient, nous aimons ce qu'ils aiment, nous devenons le jouet de leurs erreurs & de leurs penchans. Certaines opinions qui regnent dans les lieux de notre séjour, décident de nos goûts & de nos aversions. L'illusion va jusqu'à nous faire trouver aisé ce qu'il y a de plus gênant, & nous rend pénible ce qui ne le paroît que par des jugemens bizarres. C'est ainsi que les idolâtres alloient aux idoles muettes, selon qu'on les y menoit. C'est la vûe des mouvemens qu'on se donne pour amasser des richesses, pour entrer dans les charges, & pour parvenir aux honneurs, qui nous y fait aspirer. Nous poursuivons des vanités; & ce n'est pas qu'elles soient estimables, mais parce qu'elles sont estimées. Ce sont les manières de penser de ceux de notre condition, de notre âge, de notre famille, qui nous accoutument à penser comme eux. Les préjugés se fortifient, l'habitude se forme sans réflexions. Nous ne sommes ni trompés ni séduits; mais nous nous égarens avec ceux qui s'égarerent, sans songer que nous

hommes dans l'égarément, ou que nous y pouvons être. •

Sont-ce donc-là les allures d'une créature intelligente? est-ce là cette vie de raison qui nous oblige à compter sans cesse avec nous-mêmes de tous les mouvemens que nous faisons? Si nous revenions quelquefois sur ces voies détournées que nous suivons, ne reconnoîtrions-nous pas toute notre imprudence, & le peu d'usage que nous avons fait du plus précieux des dons de Dieu, de cette faculté qui fait les hommes, & qui les distingue des bêtes & des insensés. Trouverions-nous peut-être une seule circonstance de notre vie, dont nous aïons pris la précaution de nous assurer, une maxime de conduite que nous aïons examinée sérieusement, une opinion dont nous aïons fondé les fondemens?

Que sert-il d'en revenir sans cesse à ces deux excuses si familières: je n'y pensois pas, je ne fais que ce que les autres font; excuses que la raison désavoue, qui la dégradent, qui la dépouillent de l'empire qu'elle doit avoir sur tout ce que nous faisons, ou qui la mettent à l'écart comme une faculté qui ne seroit pour nous de nul usage; excuses

frivoles enfin qui n'excusent point.

Il est de notre nature, il est de notre devoir, il est de notre intérêt que nous puissions en nous-mêmes les motifs de nos actions. Les autres ne sont pas nos règles. Nous n'y pensons pas; mais nous devons y penser pour accomplir nos devoirs, pour choisir les vrais moyens de nous perfectionner, qui nous sont prescrits pour mériter le prix de la justice, pour laquelle nous sommes faits. Nous le devons & nous le pouvons; c'est ce qui nous rend inexcusables. Quelque courtes que nos lumières soient, quelque facilité que nous aïons à prendre le change sur ce qui nous convient ou ne nous convient pas, il nous seroit facile en mille occasions de corriger cette erreur de nos jugemens qui corrompt nos affections; il ne s'agit que d'en considérer les objets en eux-mêmes, & par ce que la raison nous en apprend. Nous cédon au mouvement de certaines passions impérieuses; mais ce mouvement seroit infiniment ralenti, si nous ne perdions point de vûe la vanité des satisfactions que ces passions nous procurent, ou des espérances qu'elles nous donnent; si nous n'agissions pas à l'aveugle & dans une espece d'aliénation d'esprit

fans retour. N'est-ce pas en effet comme un enforcellement qui soutient l'ambition dans ses poursuites? La chimere des distinctions & des grandeurs du siecle est si peu digne de la raison, que ceux qui les recherchent avec le plus d'acharnement, seroient surpris de ne les avoir pas toujours méprisées, s'ils y avoient réfléchi quelques momens. Rien de plus solide, rien de plus satisfaisant, rien de moins méprisable en soi dans toutes ces passions qu'on voit dominer plus ou moins, selon les préjugés établis par l'exemple ou par la coutume. Par-là les nations se deviennent un sujet de mépris ou de risée mutuelle. La vie de ceux qui s'y livrent n'est qu'imprudence, que dissipation d'esprit, que défaut d'usage de certaines connoissances qui ne manquent à personne. Ils suivent des desirs qui ne ressemblent qu'à l'instinct que nous nous figurons dans les bêtes.

Toute la différence, c'est que cette espece d'instinct déplacé n'a rien de l'uniformité qu'on remarque dans celui des êtres sans intelligence; & par son incônstance même, il apprend à l'homme qu'il ne suit point les tendances de sa nature. Insistons sur cette pensée, que nous n'avons fait qu'effleurer plus haut. Il n'y a

point de variations dans les jugemens de la raison saine ; ce qu'elle a trouvé convenable & juste, le lui paroît toujours. Nous n'avons pas deux poids pour estimer la valeur de nos propres actions & de celle des autres ; l'intérêt particulier n'entre pour rien dans la décision des devoirs qui sont imposés à tous. Il n'y a ni vogue ni discrédit qui fasse hausser ou baisser les actions morales ; elles sont toutes invariablement bonnes ou mauvaises : en penser autrement selon les tems & les situations, c'est se convaincre d'en avoir jugé sans principes certains. A considérer donc ce contraste de pensées & ces disparates de conduite dans les hommes, on voit que rien ne dément plus sensiblement les suggestions de la raison qui doit former tout le plan des mœurs de principes uniformes, toujours d'accord avec eux-mêmes, & propres à ne faire de toute la vie qu'une suite de conséquences liées les unes aux autres ; de sorte qu'on puisse remonter des dernières aux premières, par une analyse qui ne soit interrompue par aucun changement de maximes fondamentales. Redisons-le donc, ce qu'on appelle un sage, un juste, un homme en un mot, c'est-à-dire un être raisonnable, doit
pouvoir

pouvoir répondre à la fin de ses jours, que ce qu'il fait actuellement il le fait par les mêmes motifs qui lui firent faire les premiers pas dans le monde.

Comment en vient-on là ? Nous le redirons ; mais enfin c'est-là qu'il en faut venir. On a tout à faire dans la vie quand cette uniformité lui manque. Aussi les plus grands maîtres dans la science des mœurs ont-ils tous insisté sur l'inconstance de l'homme, pour le convaincre qu'il n'étoit point homme, ou qu'il n'agissoit point en homme. Est-il rien en effet qui ressemble moins à la raison que de prendre chaque jour de nouveaux desseins, de se livrer à de nouveaux goûts, de former de nouvelles résolutions, de vouloir aujourd'hui prendre une femme, & demain se résoudre au célibat ; que de porter tantôt son ambition jusqu'à l'envie de régner, & de se rabaisser après comme un esclave aux plus serviles bassesses ; que d'être tour-à-tour insensible à l'argent, & prêt à voler ; que de se montrer dans un tems œconome, modéré, grave, sérieux & dans un autre prodigue, volage, transporté de toutes les passions les plus folles. Un tel homme est un comédien qui fait divers personnages dans la

fuite de la même piece ; il n'est rien de ce qu'il paroît , qu'autant qu'il le représente.

Si cet homme agissoit selon ce qu'il devroit être , conçoit-on qu'il méprise ce qu'il a le plus ardemment souhaité , qu'il recherche de nouveau ce qu'il vient de quitter , que jamais il ne soit semblable à lui-même , qu'il soit content & mécontent des mêmes objets , qu'il pleure & rie des mêmes évènements , qu'il soit sujet à des vicissitudes éternelles , qu'il flote quelquefois dans des incertitudes incapables de se fixer , qu'il veuille enfin souvent & ne sache ce qu'il veut ? Est-il rien de plus deshonorant pour l'humanité que cette légèreté qui jette chaque jour de nouveaux fondemens de vie ? C'est l'enfant qui bâtit & détruit , qui change en quarré la figure ronde. Qu'est-ce sur-tout qu'un vieillard qui semble vouloir commencer de vivre au moment qu'il va finir , qui conçoit des espérances & forme dans ses derniers jours des projets à qui les plus longues années ne suffiroient pas ? A ce prix , il en est qui cessent de vivre avant d'avoir commencé. C'est d'eux qu'il est dit , qu'ils meurent à cent ans , & meurent pourtant dans l'enfance.

Concluons donc toujours que ceux dont l'inconstance semble annoncer incessamment le commencement d'une nouvelle vie, se convainquent par-là de vivre, ou d'avoir jusques-là vécu mal. Pour les justifier, il faudroit qu'il y eût de la vérité dans cette extravagante imagination d'un Poëte, que les esprits des hommes sont tels que Jupiter les rend par la variété de ses influences.

Ce n'est point-là ce qu'on apprend à l'école de la raison : si vous êtes convaincu comme vous devez l'être que Dieu vous l'a donnée pour guide, vous avez dû concevoir que sous sa direction vous êtes obligé de ne rien faire qu'avec une connoissance réfléchie ; que rien ne doit rester confus dans vos sentimens, rien d'aveugle dans vos desirs ; qu'il faut que la vérité préside à tout ce que vous faites ; & que la vérité n'admet ni contrariétés, ni vicissitudes. Une conduite que ces inégalités caractérisent, est contraire aux principes gravés dans le fond de notre nature.

Quel spectacle donc plus humiliant & plus effrayant pour certains hommes, si toute leur vie passée leur étoit représentée sous un seul tableau ! Combien

F ff ij

ils se trouveroient peu d'accord avec eux-mêmes dans la révolution des circonstances ? Ils verroient qu'ils ont agi selon que les objets les ont affectés, selon que les cupidités les ont animés, selon que les intérêts les ont remués, selon que les préjugés les ont aveuglés, selon que les passions les ont entraînés, selon que l'âge & l'usage leur ont fait prendre des inclinations contraires à leurs premiers mouvemens. Ils verroient qu'ils ont condamné ce qu'ils avoient approuvé ; que ce qui les avoit charmés, leur a déplu ; qu'ils se sont dégoûtés de ce qui les avoit enchantés ; que ce qui leur paroïssoit vrai, leur a paru faux ; qu'ils en sont venus peut-être jusqu'à ne plus rien trouver que d'innocent dans ce qui leur causoit auparavant de l'horreur ; qu'ils ont détesté leurs anciens attachemens ; qu'ils ont essayé de tout ; qu'ils se sont lassés de tout, & qu'actuellement ils ne savent peut-être encore à quoi se résoudre. Qu'ils poussent plus loin leurs réflexions, ils ne seront point surpris de toute cette inconstance. La raison plus sérieusement consultée, leur fera voir qu'il n'y peut rien avoir de suivi, d'uniforme, de constant dans une vie que

les principes immuables n'ont pas dirigée. C'est ainsi que l'obligation de la règle que nous prescrivons ici se justifie par les inconvéniens de ne la suivre pas. Nous cherchons en effet tous un bonheur qui soit sans interruption, qui dure autant que nous, que nous sentons fait pour ne point cesser d'être; & tel est ce bonheur, que nous n'y pouvons arriver que par l'unique voie qui nous est tracée autant par la constitution de notre nature, que par la constante direction d'une intelligence raisonnée.

C'est cette direction qu'on nomme, ou qu'on peut nommer l'art de bien vivre: en général nous ne faisons rien dans la vie sans quelque sorte d'art. Tout art a pour principe la connoissance que les observations ou l'expérience nous donne de la nature des choses, de leurs propriétés, de leurs rapports, de leurs mouvemens, & des effets de l'action des unes sur les autres. De-là nous aprenons à faire usage de leurs forces, à suivre leur mécanisme, à donner aux ouvrages que nous composons des figures, des proportions, des convenances imitées d'après ceux qui se composent & qui se perfectionnent par le concours des causes natu-

relles. De même l'art de bien vivre a plus que tout autre ses principes dans la constitution de l'homme, & consiste à bien observer ses premières impressions, ses mouvemens, ses tendances, & ses opérations, pour s'y conformer dans la construction de l'ouvrage que cet art a pour objet. L'édifice auquel nous y devons travailler, est celui du bonheur que nous désirons, & que nous désirons parce que nous en sommes capables.

Les Artisans qui font des ouvrages composés, en travaillent les parties l'une après l'autre, donnent à chacune la figure qu'elle doit avoir, selon la place qu'elle doit occuper; ils l'appliquent souvent sur celles qui doivent s'unir immédiatement avec elle, jusqu'à ce qu'il y ait entre toutes une justesse de rapports propre à former un tout parfait. Tel doit être notre continuel exercice; chacune de nos actions doit opérer son effet particulier par rapport à la fin générale où nous tendons. Chacune doit être faite en sa manière; toutes doivent se suivre, s'unir, & se lier par des convenances où rien ne se démente: de sorte que tout l'assemblage des différentes circonstances de notre vie

puisse offrir l'image d'une justice parfaite, dont le bonheur parfait est la récompense ou comme l'effet naturel.

C'est de ces attentions dirigées par la raison saine, que les sages de tous les tems ont conclu ce que j'insinue, que toute la vie de l'homme ne doit être qu'un enchaînement d'attentions sur le présent, de prévoiances sur l'avenir, & de retours sur le passé. Ne rien faire dont on ne soit assuré s'il est juste, ou s'il ne l'est pas, c'est la regle fondamentale de l'art. Elle demande une variété comme infinie de considérations dans le jugement que nous faisons des objets de nos actions, & sur les motifs dont elles doivent être animées. Je me propose de faire une certaine démarche, j'en ai conçu l'envie; mais d'où cette envie me vient-elle? Ce que je vais faire convient-il à mon caractère, à mon état, à ma situation présente? Ma résolution n'est-elle point trop précipitée? Ne vaudroit-il pas mieux attendre un tems plus propre, des circonstances plus favorables? Ne me nuirai-je point à moi-même? Ne ferai-je tort à personne? Une autre fois, ce sont des conseils qu'on me donne, on me sollicite; mais sont-ce des gens sages & de-

Intéressés qui m'inspirent d'agir? Quelles sont leurs vûes? N'est-ce point une imprudence dans laquelle ils vont m'engager? Ne veulent-ils point me surprendre, & me jeter dans des inconvéniens que je ne pourrai parer? Ne m'exposera-t-elle point à des tentations au-dessus de mes forces? Si c'est une indispensable obligation qu'il s'agit de remplir, est-ce par un sincère amour du devoir que je m'y porte? N'est-ce point la seule nécessité qui m'y force? Que me dit sur cela mon cœur? Ne me dispenserois-je pas de cette obligation, sans la crainte des fâcheuses suites de ma négligence? Serois-je assez fidele pour me rendre à ce que je dois, aux dépens des intérêts les plus chers à mon amour propre?

S'il vous reste du tems pour délibérer; si ce sont des résolutions pour l'avenir que vous avez à prendre, toutes les mêmes pensées doivent vous occuper par rapport au fond de ce que vous aurez à faire; avec cette différence que vous avez plus de loisir & de tranquillité pour examiner la nature & les circonstances de ce qu'il faut entreprendre pour sonder vos vrais sentimens, & pour vous affermir dans la résolution

de

de ne pécher en rien , quoiqu'il puisse vous arriver.

Aujourd'hui , disoit un sage Empereur , je rencontrerai quelque esprit curieux , inquiet , fâcheux , ingrat , insolent , artificieux , un incommode , un envieux , un importun , & tous ces vices ne sont en eux que les fruits de quelque ignorance des vrais biens & des vrais maux : mais moi qui fais que la connoissance que j'en ai doit être l'unique regle de ma conduite , je vois d'ailleurs que personne ne peut me forcer à rien faire d'injuste & de honteux , si je n'y consens. Je connois de plus la constitution de ceux qui péchent : ils ont une ame comme la mienne ; ils sont mes égaux : il est contre la nature que les membres d'un même corps se haïssent & se fassent la guerre. Je ne m'indisposerai donc contre aucun de ceux qui chercheront à me chagriner , & leurs défauts ne m'empêcheront pas de rendre à chacun la justice que je lui dois. Nous sommes nés tous pour nous entre-aider dans nos besoins , pour nous supporter dans nos foibleffes. Je ne m'écarterai point de ces principes : rien de ce qui ne rend pas un homme plus méchant , ne peut le rendre malheureux.

Ces scrupuleuses prévoiances sont rares dans la conduite du commun des hommes, & leur négligence n'est pas une des moindres causes de la multitude de leurs fautes. Mais malgré nos résolutions les plus méditées, nos actions ne sont jamais parfaites; nous manquons toujours à beaucoup d'attentions, & de-là naît la nécessité des retours sur le passé. C'est le précepte qu'on lit dans un des vers dorés de Pythagore. On doit se demander en quoi ai-je transgressé? Qu'ai-je fait? En quoi n'ai-je pas rempli mon devoir? Je m'observerai donc de près, ajoute Sénèque: je reviendrai d'abord sur ce que j'ai fait; & ce qui ne peut que m'être très-utile, je ferai la revue de chacun de mes jours. Ce qui nous fait empirer incessamment, c'est que personne ne regarde derrière soi pour considérer les parties de sa vie qui sont écoulées. Nous pensons, quoique rarement à ce qui doit nous arriver, mais nous ne pensons point du tout à ce que nous avons fait, & c'est le passé pourtant qui doit nous donner des conseils sur l'avenir. Nous y découvrons les causes des fautes que nous avons commises, & le repentir nous rend attentifs aux moyens de ne

les plus commettre. Ces pensées ont été communes à tous ceux qui se sont proposé de faire quelque progrès vers la perfection. On les adopte, elles sont passées en usage dans toutes les sociétés régulières, & sont pratiquées utilement par toutes les personnes particulières qui font profession de quelque régularité.

On conçoit au reste que le plan que je viens de tracer n'est que comme une esquisse de cette vie de raison dont la nécessité naît du fond de notre nature, & de l'obligation de remplir les devoirs infinis qu'elle nous impose. Mais les occasions de prescrire des regles plus particulieres & plus précises sur l'étendue de cette obligation, s'offriront d'elles-mêmes dans les autres parties de cet ouvrage, où je me propose d'appliquer les principes des mœurs aux différens objets avec qui nous avons des rapports. Il suffit d'avoir mis ici dans un jour sensible aux esprits les moins ouverts la conséquence qui suit incontestablement de la nécessité fondée sur notre constitution naturelle de rendre compte à Dieu de toutes nos pensées, de toutes nos affections, de tous nos mouvemens. Personne n'en doutera quand il se fera

628 LA REGLE, &c.

laissé conduire à l'enchaînement de réflexions que je viens d'exposer à mes Lecteurs, & qui sont toutes tirées de leur propre fond. Je voulois établir que l'homme a des devoirs, & j'en ai trouvé les preuves dans l'homme même. Qu'il observe sérieusement le précepte de se connoître, il trouvera dans cette connoissance tout ce que son desir né de-favoir lui prescrit d'apprendre pour arriver sûrement à sa fin.

Fin de la premiere Partie.



65 & 1955

Partie 1.